MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ANNALES

DU

Paris

MUSÉE GUIMET

BIBLIOTHÈQUE D'ÉTUDES

TOME SIXIÈME

VOYAGE DANS LE LAOS

TOME DEUXIÈME

BAUGÉ (MAINE-ET-LOIRE). — IMPRIMERIE DALOUX

Paris. Musée Guimet.
Annales. Bibliothèque d'études. 6

LIBRARY OF PRINCETON
MAR 18 1929
THEOLOGICAL SEMINARY

MISSION ÉTIENNE AYMONIER

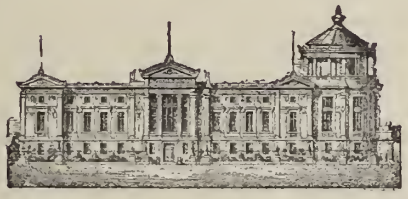
VOYAGE

DANS

LE LAOS

TOME DEUXIÈME

AVEC 22 CARTES



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1897

CHAPITRE I

D'OUBON A SISAKÈT, A KOUKHAN ET RETOUR A SISAKÈT

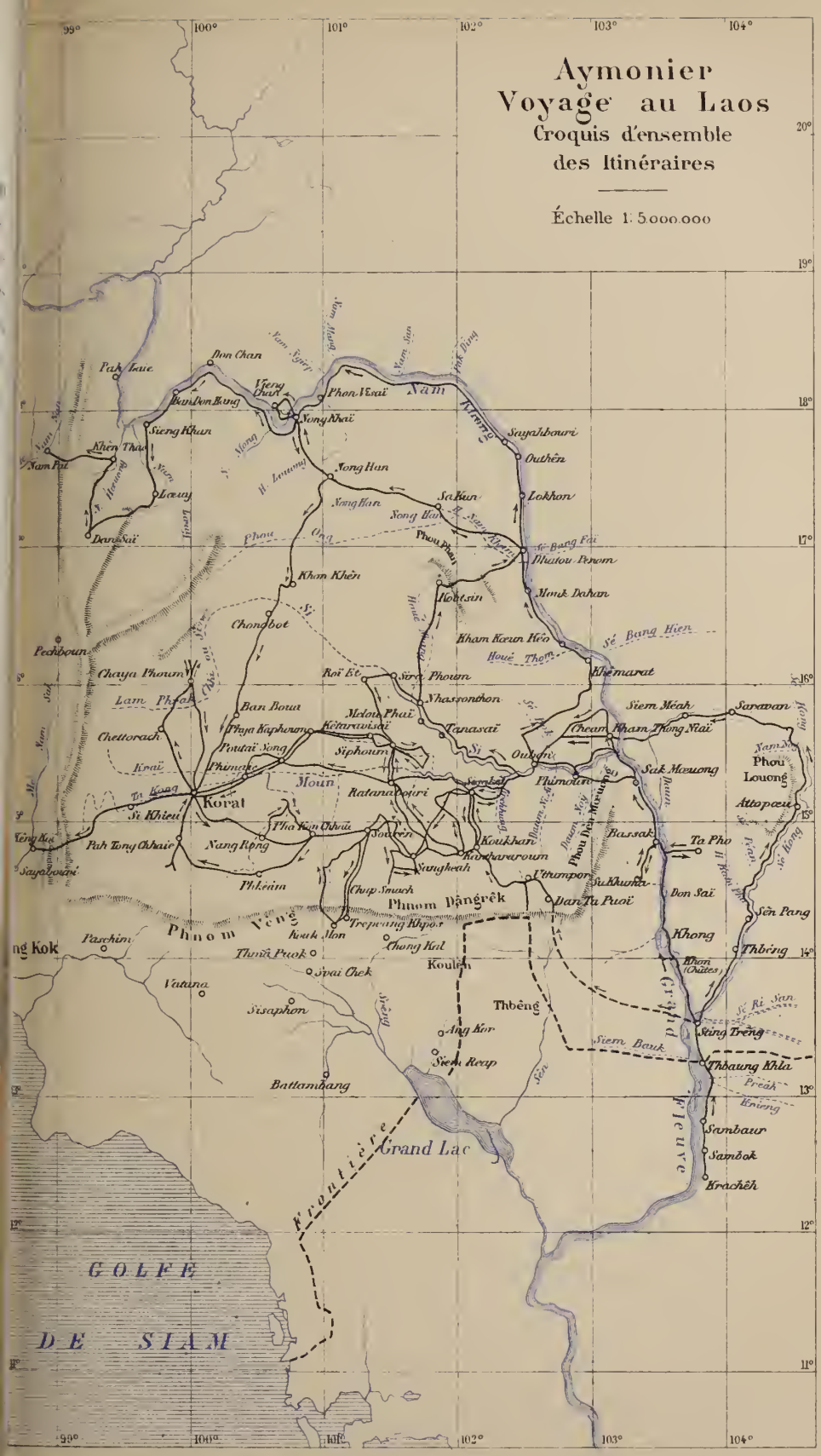
SOMMAIRE

Départ d'Oubon, en remontant le Moun en pirogue. Les Boungs et Don Kèo. Le Sé Bouk. Le Si. Aspect du Moun. Les villages voisins de cette rivière. Le Houé Krenhung. Les pêcheries du Moun. Dans le Houé Samlan. Anecdote du Khên Sao Sin. Arrivée à Sisakèt. Le Chau, sa nomination. Le Mœuong. La province de Sisakèt. Les pratiques superstitieuses de la culture du riz au Laos. Départ pour Koukhan. Les fourmilières. Les plaines sablonneuses et les forêts. Arrivée à Koukhan. Le Mœuong. La succession du défunt Chau et les présents au Phya Si. La réception faite antérieurement à mon personnel. Le Balat à Korat. Le Phou Va. La province de Koukhan. La gomme-laque. Détails empruntés au Dr Thorel. La distillation de l'alcool. Croyances superstitieuses. Départ de Koukhan. Le Mœuong Kanthararoum, chef-lieu de district de Sangkeah. Le Chau Kouï. Retour au nord. Les gros villages appelés Mœuongs. Les Kouïs. Les croyances superstitieuses aux ruines du Ban Komphêng. Une légende à propos du monument. Les Phou-Thaïs. Une religieuse bouddhiste à la pagode du Ban Krenhung. Retour à Sisakèt.

Le lundi 24 décembre 1883, je quittai Oubon, à 11 heures, m'embarquant sur une barque à six pagayeurs. Sur la barque des vivres m'accompagnait jusqu'à Sisakèt le Phéa Sala Banha, petit mandarin, chef des rameurs. Le Moun, aux eaux tranquilles, large de trois à quatre cents mètres, profond de dix au moins, avait baissé environ d'un mètre pendant les trois

semaines de mon séjour à Oubon. Au Mœuong, sa rive, en pente très douce, est couverte de petites cultures maraichères, plantées depuis la baisse des eaux ; mais elle devient subitement escarpée et haute de dix mètres, dès qu'on a dépassé les dernières maisons, à la Vat Sa Phat. Immédiatement au-delà est un bras comblé en partie, le Boung Kah Têo, large de 80 mètres, où les Laociens cultivent des rizières de saison sèche ; il a encore un peu d'eau dans ses parties basses. Toujours sur cette rive nord et un peu plus loin est le Boung Chan qui présente les mêmes dimensions et les mêmes cultures que le précédent. Encore à droite, nous avons ensuite le Pak Moun Noï « le confluent du petit Moun » ; on appelle ainsi un bras large de 80 mètres environ et ici plus profond que nos gaffes qui mesurent dix coudées. Ce petit Moun et le bras principal que nous suivons entourent Don Kêo, île que nous laissons sur notre droite ; les broussailles de jungle de sa rive indiquent que les crues inondent cette île. A notre gauche la rive de la terre ferme a le même aspect. Le Moun se rétrécit à 200 mètres environ de largeur, et nos longues gaffes commencent à atteindre le fond. Nous passons devant le Ban Pho, à gauche ; on n'y voit que deux cases, mais les bananiers y sont en quantité, probablement dans les jardins des citadins d'Oubon. A droite, nous avons dans l'île, le Boung Vaï, au sable fin et aux pentes douces. Vers 4 heures, le Moun étant large de 250 à 300 mètres, nous dépassons enfin la pointe d'amont de Don Kêo, dont la rive méridionale est généralement escarpée. A son sommet le Moun Noï, n'a plus que 6 mètres de largeur, et à la fin de la saison sèche, les barques ne peuvent plus franchir cette bouche d'amont. Je viens de dire qu'il avait 80 mètres de largeur et une grande profondeur à sa bouche d'aval.

Il semble donc indubitable qu'on saisit là sur le vif la forma-



Imp. Monrocq_3, R. Suger_Paris.

tion d'un de ces Boung ou anciens bras du Moun qui se comblent toujours par l'amont.

Plus loin nous avons à droite le Boung Sieng Tœuk ; puis l'embouchure du Sé Bouk, petit affluent du Moun dont la source est dans des forêts appelées Dong Mak Y, à trois jours de marche. En remontant le long de son cours on atteint successivement le Ban Nadi, le Ban Kang Heng et le Ban Ta Khoum. Son lit, large de 10 mètres est profond de 6. Vers 5 heures, nous avons à gauche un petit Ban sans nom, hameau de 4 cases, habitées par les gens ou clients du Preah Petoum, un mandarin d'Oubon qui y fait faire des plantations de toute sorte. Le Nam Moun a 250 ou 300 mètres de largeur ; ses rives sont à pic comme si elles avaient été creusées à la pioche ; des Têal ou Dipterocarpus croissent sur la rive droite. Nous passons devant un *Tha* « port, quai » appelé Tha Kut Haï où nous rencontrons des Laociens de la province d'Oubon qui se rendent à Bassak pour acheter des buffles. Sur toute cette partie du Moun, les villages, en général retirés à une certaine distance dans l'intérieur pour fuir les débordements de la rivière aux rives plates, lui sont reliés par un sentier, et on appelle *Tha* de tel village le point où son sentier débouche sur le Moun. Vers 7 heures, nous nous arrêtons pour la nuit au Ban Tha Ngoï, misérable hameau de 7 cases de Laos pêcheurs.

Nous repartons de ce village le mardi 25 décembre, continuant à remonter lentement le Moun, large ici de 250 mètres environ, profond de 3 à 4 mètres. Sa rive méridionale est escarpée, l'autre en pente douce. Nous arrivons bientôt au Pak Si « confluent du Si » le principal affluent du Moun. Le Si, large de 80 à 100 mètres, vient, nous disent nos bateliers, du Mœuong Mahasanasaï sur sa rive droite, où on remonte actuellement en 10 jours ; il en faudrait 8 aux crues alors que les Keng ou rapides sont inondés et la navigation plus facile ; de ce Mœuong,

on va en 3 jours au Mœuong Nhassonthon sur la rive gauche. Après ils ne savent plus. Je devais plus tard étudier le cours de cet affluent bien au-delà de ces deux points et apprendre que son nom n'est pas une corruption du laocien *Sé* « rivière, fleuve » ainsi que paraissent le croire les habitants de la partie inférieure de ce bassin, mais l'abréviation et la corruption du cambodgien *Preah Chi* [1] devenu *Phrah Chi* en siamois ou en laocien. Nous avons déjà eu et nous aurons encore à maintes reprises l'occasion de voir que beaucoup de termes géographiques du Bas-Laos sont d'anciens noms cambodgiens corrompus. En face du confluent du Si, sur la rive méridionale du Moun est le Hor Chau Pak Si, petite hutte élevée à un génie par les Laociens.

Au-delà, le Moun se rétrécit à 160 mètres environ ; sa profondeur diminue, nos barques suivent le milieu, l'eau étant trop peu profonde sur les côtés. Nous passons devant le Si Thao, bifurcation ou seconde bouche du Si, qui paraît devoir se combler, les barques n'y pouvant plus pénétrer à la saison sèche. Le Moun se rétrécit encore à 80 ou 100 mètres, il se recourbe, revient à l'Est en faisant un grand détour. Ses rives pas trop escarpées sont couvertes par endroits de grands arbres *téal ;* les bancs de sable, laissés à découverts par la baisse des eaux commencent à apparaître dans son lit ; son coude est tel que nous revenons tout près du Ban Tha Ngoï que nous avons quitté le matin ; sur les rives sont des jungles ou broussailles basses que les crues recouvrent. Nous nous arrêtons vers neuf heures au Ban Vang Nhang, à gauche, village de 20 cases ayant une pagode et dépourvu de rizières. Les hommes pêchent ; les femmes ont la spécialité de fabriquer des marmites vendues un ou deux tats, selon leur grandeur. La pêche a lieu dans le Moun surtout avec des lignes fixes munies de clochettes de bois que le poisson fait sonner quand il est pris.

1. Preah Chi, ou plus exactement, *Brah Ji*, peut signifier le « Seigneur divin ».

Aymonier
Voyage au Laos
Tome II — Chap. Ier-I

D' Oubon à Sisakêt

Echelle 1: 500.000

E. LEROUX, Éditeur.

Imp. Monrocq, 3, Rue Suger — Paris.

Nous reprenons notre route. Le Moun, large de 80 mètres, est profond de 6 ; ses rives, qui s'escarpent davantage, l'encaissent actuellement de 10 mètres. Nous allons déjeuner au Ban Tha Lat, gros village avec une pagode et une centaine de cases de Laos cultivant des rizières et tissant la soie. Ces habitants relèvent du Mœuong Sisakêt, quoique leur pays soit dans la province d'Oubon. Les gros villages de ce genre sont rares au-dessus d'Oubon sur les bords du Moun dont les crues rejettent les cultures à deux ou quatre kilomètres de son lit normal. Il y a des roches sous l'eau à la rive du Ban Tha Lat. Reprenant notre route nous atteignons en une heure le confluent du Houé Krenhung, gros torrent, affluent de droite du Moun, qui vient des monts Dangrêk. Les petites pirogues peuvent seules le remonter à la saison sèche. Il sert de limite, au sud du Moun, entre la province d'Oubon à l'est et celle de Sisakêt à l'ouest. Plus loin nous avons le Tha du Ban Nong Keô, à droite ; on nous dit que le village est à une matinée de marche dans l'intérieur (deux ou trois heures). Les roches apparaissent de plus en plus sur les rives qui sont escarpées des deux côtés ; la droite est couverte de bambous. Le Moun a 120 mètres environ de largeur ; sa profondeur se maintient entre un mètre cinquante et deux mètres. Le fond est de roches. Aux eaux complètement basses, les pirogues suivent les chenaux entre ces roches. Nous rencontrons les premières pêcheries, barrages de bambous construits comme des ponts sur toute la largeur de la rivière. On ne laisse qu'un passage large de 2 mètres au plus pour les besoins de la navigation. Les Laociens y pêchent de nuit à l'aide de filets en forme de sacs à nœuds coulants. Nous nous arrêtons pour la nuit un peu au-delà du *Tha Nœua* « port neuf » du Ban Nong Keô.

Le mercredi 26 décembre, nous reprenons cette navigation silencieuse en pays désert en apparence. La rive gauche du Moun, large ici de 120 mètres, est en roches de grès rouge.

Plus loin les deux rives escarpées sont couvertes de grands arbres téal et koki ; puis le grès rouge apparaît de nouveau et des deux côtés. La rivière est souvent profonde de 5 à 6 mètres. Nous nous arrêtons pour déjeuner au Tha du Ban Mao Nong Hœua qui est à deux kilomètres du Moun. Ce village a une pagode et compte une cinquantaine de cases de Laos qui font des rizières, élèvent des bœufs, des buffles. Le pays est en plaines nues : le sol plutôt sablonneux. A midi nous repartons. Le Moun maintient sa largeur de 120 mètres. Sur les rives escarpées croissent de grands têal et koki. Nous passons au Tha du Ban Phon, hameau qui compte une trentaine de cases à 1200 mètres de la rivière. Nous passons ensuite au Tha du Ban Nong Hœua, village sis à deux kilomètres de la rivière. L'aspect et les dimensions du Moun se maintiennent ; largeur de 100 à 120 mètres, 3 ou 4 mètres de profondeur d'eau ; rives escarpées de 6 à 8 mètres et couvertes de têal et de kokis. Vers 4 heures nous arrivons au Tha ou port du Ban Din Dam, hameau d'une dizaine de cases de Kouïs Melo, à deux kilomètres de la rivière. Un peu plus loin nous nous arrêtons pour la nuit au Ban Nam Kham, à gauche, hameau de neuf cases de Kouïs Melo qui ont remplacé leur dialecte par le laocien. Ils pêchent et cultivent quelques rizières.

Le jeudi 27 décembre, nous reprenons notre route. Nous traversons d'autres pêcheries en forme de ponts sur la rivière. On démolit une travée ou deux pour le passage de nos jonques. Sur chaque travée est un tréteau portant la trace des foyers qu'on allume la nuit soit pour réchauffer les pêcheurs, soit pour attirer le poisson. Les pêcheurs viennent du Ban Nong Vêng qui est à une lieue au sud de la rivière et qui compte une trentaine de cases de Kouïs mêlés de Laos. Après le Tha du Ban Kham, village qui est à deux kilomètres sur notre droite, et qui compte 70 cases, nous atteignons, à gauche, le confluent du

Houé Kadœum, ruisseau qui vient des plaines et tertres à un jour d'ici et qui n'a plus d'eau en fin de saison ; puis le Tha du Ban Kok à gauche ; ce village, à deux kilomètres de la rivière, compte 50 cases environ de Laos. Le Moun large de 150 mètres environ, profond de 3 ou 4, est encaissé par 6 ou 8 mètres de rives escarpées. Les eaux doivent encore baisser beaucoup jusqu'en février-mars, tandis qu'aux crues de la saison des pluies, non-seulement il remplit son lit, mais il déborde et couvre les plaines à un quart de lieue, une demi lieue de chaque côté, et les villages sont repoussés à cette distance, où même à une lieue de la rivière. Nous passons au Tha du Ban Phon Kao, à gauche ; le village qui compte une trentaine de cases est à deux kilomètres de la rivière. Les pêcheries barrent à chaque instant notre route. Sur les rives escarpées en roches de grès rouge croissent des bambous. Nous passons au Tha du Ban Nong Khing, à gauche, village à 2 kilomètres du Moun. Il y a, nous dit-on, 70 cases de Laos et de Kouï mêlés. Il est à remarquer en effet, combien les Kouïs mêlés ou non aux Laos sont nombreux au sud du Moun, dans cette région. Nous nous arrêtons à ce port pour déjeuner. On nous dit que de l'autre côté de la rivière, à deux kilomètres est le Ban Din Dam qui compte une vingtaine de cases de Laos. Continuant notre route sur le fond de roches encore un peu couvertes par les eaux du Moun nous atteignons bientôt l'embouchure du Houé Samlan, à notre gauche.

Nous quittons le Moun pour nous engager dans cet affluent dont le lit large de 20 mètres, est encaissé de 8. Dans ce lit plein de pierres, l'eau, sans courant, vient aux genoux. Nous avançons avec dificultés, tantôt il faut abattre le toit des barques pour les faire passer sous les arbres couchés en travers du lit, tantôt il faut que tout l'équipage mette pied à terre pour hâler les embarcations. Nous passons à hauteur du Ban Mê Pœûm, hameau de 7 cases à 1200 mètres du Houé. Sur le bord un gros

arbre koki se penche comme pour baigner ses branches dans l'eau c'est le Khên Sao Sin, ainsi appelé à cause d'une histoire bien connue dans le pays. Une troupe de jeunes gens et de jeunes filles passaient un jour en cet endroit ; une des Laociennes s'écria tout à coup : « J'épouserai sans qu'il ait un lat (un sou) à dépenser celui qui sautera à l'eau du haut de la fourche de cet arbre ». La hauteur était de 12 mètres au moins. Un amoureux releva le défi : prenant l'assistance à témoin, il monta et s'assit sur l'enfourchure hésitant à sauter. Dans un faux mouvement, le fourreau en bois du couteau passé à sa ceinture, heurta l'arbre, le fit glisser et il tomba à l'eau, sans se faire d'ailleurs aucun mal, mais en égayant fort toute la bande. La fille tenait l'épreuve pour nulle, lui la prétendait bonne et valable. Il y eut procès. Les juges donnèrent gain de cause au jeune homme parce qu'il avait risqué sa vie par amour.

Un peu plus loin, après beaucoup de haltes, nous nous arrêtons pour la nuit au Pak ou confluent du Houé Kêt, petit affluent de droite du Houê Samlan ; large de 4 à 5 mètres, il vient des plaines de l'intérieur et passe aux Ban Kamin et Phonavieng. Le Mahathâi, un des mandarins de Sisakêt, prévenu de notre arrivée, vint s'en assurer pendant la nuit et au matin il revint avec des charrettes et des porteurs pour recevoir les bagages des mains des gens d'Oubon.

Le vendredi 28 décembre, quittant donc les jonques définitivement arrêtées au Pak Houé Hêt, nous nous dirigeons à pied, vers Sisakêt qui est à l'ouest. Nous traversons un pays de fourrés de bambous et d'arbres rabougris, sur sol blanc, sablonneux, découvert de temps à autre. Mes bagages suivaient sur des charettes ou portés à dos d'homme. Au bout d'une demi-heure nous atteignons un premier village, le Ban Phan Tha où demeure le Maha thaï, le mandarin qui surveille le transport de mes bagages. Il y a à ce village, une pagode, trente

à quarante cases et beaucoup de cocotiers. Au-delà nous passons un petit ruisseau le Houé Nam Kham qui a encore un filet d'eau et qui prend sa source dans des marais au sud ; et au bout d'une autre demi-heure de marche depuis le premier village, nous atteignons le Mœuong Mai « nouveau chef-lieu » de Sisakêt, gros village de 5 ou 6 pagodes et d'une centaine de cases, où est le marché qui est tenu par des Chinois et des Siamois ; il y a des étalages de soie, de gâteaux et beaucoup de peaux. Le Mœuong Kao, ou le vieux Sisakêt, où demeure le Chau, est encore à 4 ou 500 mètres plus à l'ouest. Je m'installe dans une sala tout près de l'habitation du Chau, habitation assez délabrée ; les bœufs et buffles occupent le rez-de-chaussée ; à côté est un grand jardin de plants de tabac que les femmes arrosent matin et soir. Le Chau, bon vieillard de 65 ans, s'empresse de mettre son plus bel habit et vient me faire visite après avoir demandé à mon interprête Sreï quel était le cérémonial d'usage. On s'aborde en se serrant la main, puis on cause comme entre grands du Laos, avait répondu l'autre. Ce seigneur n'a qu'une femme, huit enfants tous mariés et de nombreux petits-enfants qui viennent respectueusement préparer, à tour de rôle, la chique de bétel de l'aïeul.

En fonction depuis trois ou quatre ans, il a succédé à son frère aîné qui se noya accidentellement, pendant un des terribles accès d'alcoolisme qui le rendaient redoutable à la population. Lorsque le Chau actuel alla recevoir sa nomination à Bangkok, il dut emporter de nombreux cadeaux, pour le roi, pour le Samdach Chofa, premier ministre des provinces du nord, pour son lieutenant le Phya Si et pour les divers fonctionnaires et employés du Ministère ou Krom Maha thai. Les mandarins qui avaient accompagné le Chau : Balat ou Oppahat, Yokebat et Phou Chuoï, avaient dû emporter de même de nombreux cadeaux. Au retour, le Yokebat mourut en route.

Quand le Chau rentra dans son mœuong, la cérémonie usuelle eut lieu : prières des bonzes, lecture solennelle de la nomination énumérant les titres du Chau, lien du sceau seigneurial avec des fils de coton et festin final. Selon l'usage, ce Chau fait boire à tous ses fonctionnaires l'eau du serment au 3e jour de Chêt et au 3e jour d'Asoch. Un bonze préside à la cérémonie dans la principale pagode. Les titres des mandarins sont plutôt siamois que laociens au Mœuong Sisakêt, où on rencontre Maha thai, Yokebat, etc. Le Chau a pour titres personnels : Phya Visês Phakedei Chau Mœuong Sisakêt.

Le chef-lieu de Sisakêt par 15°, 03' nord et 101°, 57' (Fr. Garnier) est à 400 mètres à l'est du Houé Samlan. Nous avons vu que le marché où est le principal village est à 400 mètres à l'est du Mœuong, ou résidence du Chau. Le sol est sablonneux, le pays à peine déboisé, un peu sauvage d'aspect qui est celui d'une forêt. Les habitants font des rizières, nourrissent des buffles qu'ils vendent aux Kola ou Birmans. Les lat de cuivre qui étaient autrefois de 6 au Sleng sont de 8 depuis 4 ans. La laque et la soie sont les principaux articles de commerce du pays. La laque vaut 4 damleng, soit 16 ticaux, le pikul de 60 kilogr. On exporte des peaux et des cornes et on importe les cotonnades. La province de Sisakêt est bornée à l'ouest à une journée de marche par le Houé Thap Than qui la sépare de Sangkeah et de Ratanabouri ; à l'est par le Houé Krenhung, à deux jours, qui la sépare de Dêt et d'Oubon ; au sud par la province de Koukhan, au Dong Pak Houot à deux jours ; au nord par le Moun et la province d'Oubon, au Ban Tha Lat, à une forte journée de marche. Selon le Chau, les inscrits sont au nombre de 13000, payant deux ticaux par an s'ils ont femme et un tical les célibataires. Le total de l'impôt porté à Bangkok est de 160 livres d'argent. A la maison du Chau cinq hommes de garde fournis par les villages de la province se relayent tous les trois

jours. Le Chau Mœuong et l'Oppahat ont chacun une pirogue de course pour les joûtes qui ont lieu dans le Honé Samlan à la pleine lune du mois d'Asoch.

La culture du riz donne lieu, à Sisakêt et probablement aussi dans les autres Mœuongs laociens, à certaines pratiques superstitieuses. Lors des labours, avant de tracer le premier sillon, les buffles étant en place, attelés à la charrue, on invoque les divinités en faisant des libations d'eau et l'offrande d'un œuf de poule, d'un plateau de sucreries et de deux chiques de bétel. Au repiquage, on élève dans les champs un tout petit tréteau ; on offre un poulet bouilli, un plateau de sucreries et quatre chiques de bétel ; plantant sept tiges de riz devant le tréteau, on fait une libation d'eau-de-vie en invoquant ainsi les divinités : « En ce jour propice je replante mon riz. Faites qu'il croisse abondant et chargé de grains ; qu'il ne soit pas desséché ; qu'il ne périsse pas sur pied » ! Dès que le riz est assez mûr pour être décortiqué, on en coupe une petite quantité pour l'écorcer et l'offrir sur le tréteau, demandant aux divinités de protéger la récolte contre les déprédations des rongeurs et autres animaux. A la moisson, les Laos lient le riz en petites gerbes ou javelles qu'ils appellent *Khao Khûn*, et ils l'entassent sur champ en meules appelées *Khao Lom*. Prenant alors les tiges de riz replantées en premier lieu devant le tréteau qui est un véritable autel annuel élevé aux divinités des champs on les attache au bout d'une perche qu'on plante sur les meules comme une enseigne. C'est le *Khan Ta Leô*. Lorsque la moisson est faite, on songe à égrener le riz en le foulant aux pieds. Alors ont lieu de nouvelles offrandes avec libations aux génies. Enfin vient une dernière cérémonie quand le riz est placé dans le grenier près de la maison ; offrant du vin, du riz, des mets et sucreries on invoque la protection des divinités ; les parents et amis qui ont été invités s'attachent mutuellement aux poignets des fils de coton ; et

un festin termine la fête. On peut, dès lors, puiser le riz au grenier pour les besoins de la cuisine.

Les Laociens n'ont pas coutume de s'entr'aider aux champs comme le font les Cambodgiens ; chaque famille travaille et récolte selon ses moyens.

Le dimanche 30 décembre, laissant le gros de mes bagages à Sisakêt, je me préparai à pousser une pointe au sud, à Koukhan, (je dirai bientôt dans quel but), en dehors de l'itinéraire que je m'étais personnellement tracé. Ma voisine, la vieille femme du Chau Mœuong, à qui j'avais fait plusieurs cadeaux, me fit demander une piastre mexicaine que je m'empressai de lui envoyer. En m'apportant ses remercîments, on vint me dire qu'elle désirait me faire une visite. Je répondis que je la recevrais avec beaucoup de plaisir à mon retour de Koukhan. Il n'est pas inutile de noter en passant que la galanterie, au bon sens du mot, bien entendu,[1] les égards envers les dames indigènes, n'ont pas été inutiles à l'heureux succès de mes voyages soit au Cambodge, soit au Laos.

Après déjeûner nous quittons Sisakêt avec quatre charrettes qui sont légèrement chargées, mais la marche des Laociens n'est jamais que lente. La piste carrossable est assez facile, sur un sol maigre et sablonneux où croissent des arbres rabougris ; de distance en distance sont des plaines nues. Je constate avec regret que ma seule montre se détraque et qu'il faudra estimer les distances au jugé ; heureusement que l'itinéraire de cette petite tournée sera fermé. Nous passons près d'une mare appelée Nong Khên qui conserve de l'eau toute l'année. Nous nous arrêtons plus loin, quelques instants, au Ban Nong Kok pour abreuver nos attelages. Il y a là une pagode et 80 cases de Laos. Puis, nous laissons à droite le Ban Sang Hong qui a une

1. Et il n'y a, je puis ajouter, aucun mérite à celà : le métier de séducteur est impossible pour tout voyageur en Indo-Chine.

pagode et une cinquantaine de cases ; et, encore du même côté, le Ban Houa Lin où est une pagode au milieu d'une vingtaine de cases. Plus loin nous laissons à gauche le Ban Kang Lœuong qui groupe 70 cases autour de sa pagode. Depuis Sisakêt, mais surtout autour des derniers villages rencontrés, les plaines de rizières sont couvertes d'innombrables tumuli, anciennes fourmilières de termites, d'où le dicton laocien : « Si tu veux voir des fourmilières vas au Mœuong Sisakèt ». Vers 4 heures nous traversons le Houé Khak, ruisseau qui garde un filet d'eau toute l'année ; il vient de Nong Sah Ang et se jette dans le Houé Samlan. Nous passons ensuite au Ban Chang Kong, village abandonné où restent beaucoup de palmiers : tenot et cocotiers ; nous laissons à droite le Ban Chan Thong, hameau de 10 cases de Laos ; puis nous entrons dans une forêt de grands arbres : téal, phdiêk, popèl, trach. La route est plane sur sol de sable blanc. Vers 5 heures 1/2 nous nous arrêtons pour la nuit au Ban That « village du Dhat, des tours » qui compte 30 cases de Laociens. Les Khmêrs commencent à apparaître, ils ont ici trois cases. Les ruines qui ont donné son nom au village sont insignifiantes et me paraissent modernes. Elles se composent d'une terrasse en briques mal jointes et de cinq petits édicules.

Le lundi 31 décembre 1883, vers 6 heures, partant du Ban That, nous continuons en charrette dans les bois de grands arbres phdiek sur sol sablonneux ; nous traversons ensuite une plaine découverte que les eaux couvrent à hauteur de la ceinture lors des pluies ; les plaines nues alternent ainsi avec les forêts clairières. Nous laissons à gauche le Ban Pho Nhang qui compte une trentaine de cases de Laos et de Khmêrs mêlés. Les herbes sont hautes ; les rizières paraissent bonnes. Vers 9 heures nous pénétrons dans la forêt Pak Houot, haute futaie de phdiêk, popél, téal, trach et srâl, ce dernier est le pin de ces pays. Nous cheminons ainsi à l'ombre des grands arbres sur une

route plate et sablonneuse. En pleine forêt, nous nous arrêtons pour déjeûner au Ban Pak Houot hameau de vingt cases de Khmêrs et de Laos. Sa grande mare donne de l'eau toute l'année. Reprenant ensuite notre route nous continuons en forêt, mais les racines des arbres commencent à gêner notre marche ; plus loin la route redevient unie, les clairières alternent avec les bouquets de bois. Vers trois heures nous avons à droite de la route un figuier religieux et un puits à gauche. Les voyageurs ont coutume de se reposer à l'ombre du figuier et d'abreuver leurs attelages au puits. Ce point est précisément la limite sur cette route des deux provinces de Sisakêt et de Koukhan. Un quart d'heure après, nous avons à droite le Phum Kabal Khla « village tête de tigre » qui compte une cinquantaine de cases de Cambodgiens et une pagode. Entrant dans Koukhan nous pénétrons dans un pays khmêr où les noms des villages seront précédés des mots Phûm ou Srok, au lieu du Ban laocien. Vers 4 heures nous laissons à gauche le Srok Treang, hameau cambodgien d'une vingtaine de cases. La route est unie, en forêts clairières, mais nos attelages soulèvent des nuages de poussière. Enfin, vers 5 heures nous nous arrêtons pour la nuit dans une pagode de 7 bonzes, près de deux villages cambodgiens qui sont contigus et qu'on appelle Phum Soai, Phûm Anchanh. Ils comptent une centaine de cases au total. Les habitants cultivent quelques maigres rizières et font surtout des plantations de tabac.

Le mardi 1er janvier 1884, quittant vers 6 heures le Phum Anchanh, nous laissons bientôt à droite le Phum Beng qui compte une trentaine de cases de Cambodgiens ; puis nous passons entre les Phum Pou et Trekuon qui ont une pagode et chacun une vingtaine de cases ; nous laissons plus loin, à droite, le Phum Dàng Kombet « village du manche du couteau » hameau Khmêr d'une vingtaine de cases. Les bambous et les

arbres fruitiers : cocotiers, aréquiers, manguiers, sont nombreux dans tous ces villages. Nous traversons ensuite un petit ruisseau appelé Beng Saang qui se jette dans le Sting Prasat. Puis nous avons à droite successivement le Phum Smol et le Srok Chen où est une ancienne tour *Prasat Chen* « tour du chinois » sans portique, à 1500 mètres environ au Nord du Mœuong Koukhan. Ce pays, en bas fonds, doit être sous l'eau en partie pendant la saison des pluies. En plusieurs endroits nous voyons faire cuire aux feux de forge des coquillages pour chaux. A une dizaine de lieues dans le sud-sud-est, on aperçoit des monts qui sont sans doute des sommets de la ligne des Dangrêk. Vers 8 heures 1/2, nous nous arrêtons au Mœuong Koukhan, dans un *tomniep* ou pavillon construit quelques mois auparavant pour recevoir le Phya Si ; un peu à l'Est coule le Sting Koukhan qui vient des Phnom Vêng ou Phnom Dangrêk.

Selon Francis Garnier, le Mœuong Koukhan est par 14° 38' de latitude nord, et 101° 50' de longitude Est. Le pays environnant est sablonneux avec des bas-fonds marécageux cultivés en rizières. Le Chau Mœuong a pour titres : *Phya Koukhan Phakedei Si Nokhon Romduon* (du Khmêr Romduol, nom de l'ancien emplacement du Mœuong) *Phou Samrach Reach Kan Mœuong Koukhan.*

Il n'y avait pas de titulaire en ce moment. Le corps de l'ancien Chau, décédé en juin 1883, dans sa maison en attendant le feu de Bangkok, était gardé par sa veuve qui avait les cheveux rasés en signe de deuil. La douleur de cette femme, douleur très modérée d'ailleurs, n'avait nullement porté préjudice à ses intérêts matériels. Au détriment d'un fils aîné, le Phou Chhuoï, elle avait, aidée de ses enfants, mis la main sur le pikul d'argent laissé par le défunt. Le Phya Si, grand mandarin de Bangkok en tournée au Laos, passa à Koukhan, attiré de loin par la situation des héritiers. Il reçut 30 catties ou livres

d'argent, soit 2400 ticaux (soit 7200 francs environ au taux de l'époque). Dix livres furent données au nom du fils aîné de la veuve, jeune homme de 24 ans, marié depuis deux ans à la fille du Phrah Kosa ; il reçut en récompense le titre de *Phou va Rachkan* « celui qui parle sur les affaires publiques », c'est-à-dire l'intérimaire faisant fonction de gouverneur. Son beau-père, le Phrah Kosa, donna dix livres et reçut le titre de *Balat* « sous-gouverneur ». La veuve donna 5 catties pour son second fils, jeune homme de 20 ans qui reçut le titre de Yokebat. Les 5 autres catties furent données par un chef de district de Koukhan, le Neak Dom Uttompor. Le Phou Chhuoi, fils aîné de l'ancien Chau, fut ainsi frustré de toute la succession, place et argent. On dit qu'il a été fou une fois, que sa tête n'est pas solide ; mais il est populaire, on fait son éloge. Le Maha thai, vieux mandarin du temps de l'ancien Chau, en fonctions depuis trois ans, se trouva frustré lui aussi par la nomination inopinée du Balat ; lui et le Phou Chnuoï, réduits à l'impuissance, sont à la tête du parti des mécontents.

Les cinq hommes que j'avais détachés depuis Sting Trêng, vers Melou Préi, Koukhan, Sisakêt, avaient été très mal reçus à Koukhan, un mois auparavant ; et informé de ce fait à Oubon, j'avais tenu à faire ce crochet au sud pour demander des explications, prendre des renseignements, m'informer si la conduite de mon personnel avait laissé à désirer et motivé ce mauvais accueil qui était dû surtout au nouveau Balat. Celui-ci était absent, mais je fus bientôt fixé. Il n'y avait rien à reprocher à mes hommes. Le Maha thai vint me recevoir à la Sala, me confirmer la plupart des détails que j'avais appris en route, prétendant que tout allait de mal en pis depuis la mort du vieux Chau. Les trente catties données au Physa Si n'étaient que pour la nomination de gouverneur intérimaire. Le Balat en ce moment était à Korat avec un Chinois de ses amis attendant le passage

du grand ministre, le Samdach Maha Malla, afin de lui offrir trois pikuls d'argent pour faire nommer son gendre Phya Koukhan titulaire. Au bout de trois années d'exercice, tout cet argent sera rentré dans leurs caisses, ajoutait de son côté le Phou Chhuoi, les revenus légaux et surtout les revenus illégaux des années suivantes constitueront le bénéfice net de l'opération. Le Maha thai et le Phou Chhuoi, les deux chefs des mécontents, étaient venus me voir ; mais le Phou Va ne venant pas, je me rendis chez lui pour causer des faits qui avaient motivé mon crochet sur Koukhan. Je trouvai un jeune homme de 24 ans, à la figure assez régulière, mais à l'air endormi et sournois, affectant, pour dégager sa responsabilité, d'ignorer même le passage de mes hommes, sous prétexte que sa jeunesse l'empêchait d'être au courant des affaires publiques. Quand je demandai si mon personnel avait provoqué le plus léger sujet de mécontentement, le Phou Chhuoi et tous les spectateurs se récrièrent vivement. Ils semblaient tous d'ailleurs prendre plaisir à profiter de ma présence pour mettre le jeune Phou Va sur la sellette. En revenant avec moi, le Matha thai me confia que récemment un petit mandarin de la province voisine de Sangkeah, le Luong Phêng, venu ici pour juger une affaire, avait été assassiné la nuit dans le logement même que j'occupais. Les nouveaux maîtres du pays avaient étouffé l'affaire.

La province de Koukhan compte, dit-on, 11.000 inscrits, payant deux ticaux de capitation annuelle, quand ils ont femme. Les célibataires ne paient pas d'impôts, prétend-on. Le tribut annuel serait de 98 catties et 50 ticaux. La population comprend des Khmêrs, des Laos et surtout des Kouïs, ceux-ci distingués en dialectes dits *Melo, Mahaï, Antor* et *Nhœu*, d'après le mot qui signifie *oui* dans leur langage, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion d'en faire la remarque. Le lat y est de 10 au sleng, soit 40 au tical. On y fait le commerce des bœufs, des buffles, des chevaux,

des cornes de cerf, de buffle, des peaux de bœufs et de buffles, et surtout de la laque le principal produit du pays que les marchands chinois viennent acheter de Korat au prix de 8, 10, 12 ticaux le pikul ; ils importent les cotonnades en même temps. Le transport a lieu par caravanes de charrettes. Les principaux centres de production de la laque à Koukban sont autour de Phnom Krebas « mont du coton », colline de forme régulière, située à une journée de marche à l'est du chef-lieu.

« La gomme laque, dit le docteur Thorel, à qui j'emprunte les détails qui suivent, est produite par le *coccus lacca* qui est un petit insecte rouge comparable à la cochenille. Cet insecte se reproduit sur des arbres appartenant à des familles très différentes, (le docteur en énumère treize) qui tous croissent en grand nombre au Laos et aussi au Cambodge et en Cochinchine. Cette variété semble prouver que la gomme laque est élaborée par l'insecte même et n'est pas un produit de l'exsudation des arbres. La culture de cet insecte se résume presqu'entièrement au transport de l'insecte sur des arbres choisis à l'avance. Au moment de la récolte précédente on a eu soin d'enfermer dans de la paille de riz les fragments de gomme qui servent à la reproduction ; on les tient à l'abri du soleil. Dès que les insectes contenus dans la gomme éclosent et se répandent sur la paille, on se hâte d'aller fixer les paquets de gomme à la base des branches. Les insectes grimpent et vont se fixer sur les rameaux de deux ou trois ans, moins gros que le doigt. Ils sécrètent aussitôt de la gomme laque dans le but de se protéger. Très active pendant le premier mois, cette sécrétion se ralentit ensuite et reste à peu près stationnaire à l'époque des grandes pluies. Elle reprend une grande énergie en automne à l'approche de l'éclosion. La fiente que les insectes laissent échapper par le petit trou que chacun a ménagé dans sa loge, à la surface de la coque commune de gomme laque, noircit les feuilles et les rameaux

sous les nids et permet de reconnaître à distance les arbres consacrés à l'éducation de ces animaux. La récolte a lieu fin octobre, commencement de novembre, un mois environ avant l'époque présumée de la sortie des insectes. Plus tôt, on n'obtiendrait qu'une gomme pauvre en matières colorantes. Cette récolte se fait en coupant les branches couvertes de gomme. Dès que la gomme est détachée des rameaux, on l'expose pendant plusieurs jours au soleil sur des claies afin de tuer les insectes qu'elle renferme et d'assurer en même temps sa conservation. Cette opération achevée, il n'y a plus qu'à la mettre dans des sacs ou des paniers pour la conserver et l'exporter. Les rognons de laque au centre desquels existe encore le rameau de l'arbre prennent dans le commerce le nom de laque en bâton ; brisés grossièrement et débarrassés du bois ils s'appellent laque en sortes ; brisés finement et lavés à l'eau bouillante, laque en grains. On peut estimer à 25 kilogrammes le poids moyen de gomme laque que peut fournir un arbre suffisamment branchu et gros comme un poirier de plein vent. Le *Combretum* (peut-être est-ce un *terminalia* à fleurs tétramères) semi aquatique et arborescent, préféré des Laociens, qui produit à lui seul plus des neuf dixièmes de la laque de l'Indo-Chine, croit en Cochinchine comme au Laos, dans les plaines peu boisées, à demi inondées pendant l'hivernage, qui bordent les rivières. On le trouve sur les talus des rizières ou parmi les broussailles qui les entourent [1]. Les Indo-Chinois n'utilisent guère dans la gomme laque que la matière tinctoriale qu'elle renferme. Ils l'emploient seule pour teindre en rouge, ou mélangée à l'indigo pour teindre en violet. Ils se servent comme mordant d'une décotion de feuilles d'un symplocos, additionné d'alun. La gomme résine est sans usage dans le pays [2] ».

1. C'est sans doute l'arbre que les Khmèrs appellent Sangkè. A.
2. Voyage d'exploration en Indo-Chine. T. II, p. 422.

En plusieurs villages de Koukhan, au Phum Koki, par exemple, au nord du chef-lieu, les habitants font fondre un excellent minerai de fer que l'on ramasse en petits graviers, pour fabriquer des couteaux ou couperets vendus selon la dimension, 1, 2, 4 ticaux.

De même que dans les mœuong laociens, l'alcool se distille en famille à Koukhan. Le ferment est préparé avec du bois de réglisse (chœu èm), une variété d'aubergine (trâp kha) et des nids de tourteelles recueillis après la couvée qui empêchent, dit-on, l'alcool d'être trouble. Le tout est pilé menu, mêlé au riz gluant que l'on roule en boules de la grosseur de nos boules à jouer. Ces boules, séchées au soleil, sont placées dans des marmites et on laisse fermenter pendant cinq jours. On distille ensuite en adaptant un tube de bambou aux marmites.

Les cheveux et les vêtements de la population de Koukhan sont portés à l'instar des Cambodgiens et des Siamois. Le siamois est employé dans les correspondances et pièces officielles, mais le cambodgien seul est parlé usuellement. Dans ce pays, les croyances superstitieuses ne font pas plus défaut qu'ailleurs. On raconte que le Phya Koukhan possède une statuette en bronze du Bouddha qui vint se placer jadis dans la nasse d'un pêcheur. Rejetée à l'eau elle se fit prendre une seconde fois et le pêcheur frappé de ce prodige l'offrit à son Seigneur. L'eau dans laquelle on a trempé ce Bouddha, prise en boisson ou en lotions, guérit des épidémies. Quand le Phya Si vint récemment à Koukhan, il tenta vainement, dit-on, de prendre des renseignements positifs sur cette précieuse statuette qui put ainsi rester aux mains du Chau Mœuong. Ce fortuné chef serait aussi possesseur d'un autre joyau dont on ne dit ni la forme ni la nature, mais qui jouit des mêmes propriétes miraculeuses et qui provient du monument de Preah Vihéar. Les divinités l'indiquèrent en rêve à un vieux bûcheron qui le

trouva sous une pierre. Toujours en rêve, ces divinités demandèrent au Chau deux éléphants en paiement, il discuta et en fit rabattre un. Donc, au matin, au moment de quitter la montagne, un éléphant tout harnaché tomba dans un précipice où on dut l'abandonner : les génies s'étaient payés.

Le mercredi 2 janvier, avant de quitter Koukhan, j'allai visiter, au lieu dit Kabal prambéi « les huit têtes », une statue en pierre du Bouddha abrité sous un naga. Cette statue est à une demi-lieue au sud du Mœuong. Puis, vers midi, nous prîmes la route de l'ouest avec quatre charrettes à bœufs à travers les bois rabougris entrecoupés de clairières. Nous passons au Srok Trêng, village de 80 cases dont la pagode a la forme des Vat laociennes, le temple étant tout petit. Sur notre route des poteaux de bois semblent indiquer les lieues indigènes (qui valent à peu près quatre kilomètres). Nous passons le Sting Kâk sur un pont fait par les gens de Koukhan et assez solide pour le passage des éléphants et des charrettes. Le Sting Kâk qui vient du Srok Sandaï et qui se jette dans le Sting Samlanh, sert de limite, dit-on, entre la province de Koukhan et le district de Kanthararoum qui relève de Sangkeah. Au-delà la terre est noire, dure. Nous atteignons le Sting Samlanh (le Houé Samlan des Laos) qui vient des Dangrêk et qui coule vers Sisakêt. Sur ce torrent, dont le lit large de 15 à 20 mètres, a 4 ou 5 mètres de profondeur, les gens de Kanthararoum avaient fait jadis un pont, mais sa vétusté ne permet plus aux éléphants d'y passer et les charretiers ne s'y risquent qu'avec appréhension. Vers cinq heures du soir, nous nous arrêtons au Mœuong Kanthararoum, à trois lieues à l'ouest un peu sud du Mœuong Koukhan. Ce Mœuong, jadis le Srok Rompouk, a été érigé en chef-lieu de district vers 1872. Il compte une cinquantaine de cases à peu près en forêt, son chef a pour titre : Preah Kandhara anurak Chau Mœuong Kandhararom. L'impôt du

district s'élève à une cattie (ou livre, ou balance de 80 ticaux) et cinq damleng (de 4 ticaux), soit 100 ticaux que l'on réunit à l'impôt de Sangkeah. Le Chau actuel, de la race des Kouï Melo, a auprès de lui, pour surveiller les quelques pauvres villages qui composent son district : Un Pho chhuoï, un Luong Rak, un Luong Santhon et un Luong Visêt. Vieux bonhomme de 72 ans, curieux, expansif, léger, vif, emporté même, bref un vrai type de Kouï, il est neveu, me dit-il, de son chef le chau de Sangkeah, et oncle du chau de Chongkal, autre petit district de Sangkheah, situé au-dessous des Dangrêk, dans le bassin du grand lac. Il me loge dans un petit hangar devant sa maison et m'appelle familièrement son fils « vu la grande différence d'âge « dit-il.

Le jeudi 3 janvier, nous partons, vers 6 heures, du Mœuong Kanthararoum, avec quatre charettes à bœufs ; traversant les plaines de rizières. Nous passons devant la pagode Kouk Kandal, à droite, devant le Srok Kouk Poun, aussi à droite, village de 50 cases de Khmêrs et de Kouïs ; puis nous traversons des forêts clairières sur sol de sable avec une route unie. Nous passons ensuite au Srok Chang Hing qui compte une quarantaine de cases de Khmêrs et Kouïs et qui a une grande pagode à son extrémité occidentale. Au-delà est le Srok Plang, village d'une trentaine de cases de Kouïs et de Khmêrs. Plus loin nous passons au Srok Lovéa, village de 30 cases de Laociens avec une pagode, et vers neuf heures nous nous arrêtons au Ban Kang, hameau d'une quinzaine de cases de Kmêrs et de Laos. Une grande plaine nue s'étend à l'ouest de ce village d'où nous allons à pied visiter Prasat Chamrœn vieux petit monument en bai kriem à trois kilomètres à l'est du Ban Kang et près du Ban Phasat (ou Prasat) « village des tours ».

An, mon cambodgien, l'avait visité un mois auparavant ; je me décide à reprendre la route droit au nord pour ne pas

continuer à marcher sur ses traces. Vers 2 heures 1/2 nous repartons du Ban Kang avec quatre charrettes à bœufs d'allure lente en suivant la piste sablonneuse. Nous traversons d'abord une grande plaine qui est inondée à hauteur des genoux à la saison des pluies. Nous passons ensuite près du Ban Pho Ngoï, à gauche, puis, à 1200 mètres plus loin, au Ban Don Li. Les deux hameaux qui comptent chacun une quinzaine de cases, sont peuplés de Laos. Nous nous arrêtons au Ban Don Li pour changer d'attelages. Nous repartons bientôt, traversant des forêts clairières, puis une plaine nue appelée Thung Man Kar, et après cinq heures nous nous arrêtons pour coucher au Ban Man Kar, hameau d'une vingtaine de cases de Kouïs, Melo et Mahaï, qui outre leurs rizières se livrent à la fabrication des *Krus*, paniers tressés, serrés, rendus imperméables avec de la résine et servant de jarres, de seaux, qu'ils vendent un sleng la paire au Mœuong Koukhan ou au Mœuong Sangkeah.

Le vendredi 4 janvier nous partons vers 6 heures du Ban Man Kar, traversant d'abord des bois rabougris, puis deux plaines nues : Véal Prekam et Véal Bâ. Dans cette dernière on fait du sel selon les procédés que nous aurons souvent occasion de rencontrer et de noter dans la suite de notre voyage. La terre salée, recueillie dans une auge de bois percée au fond d'un trou bouché par une poignée d'herbe qui fait filtre, est arrosée d'eau que l'on recueille sous le filtre et qu'on fait évaporer à la cuisson afin d'obtenir la cristallisation du sel. Nous traversons ensuite une forêt clairière de trach et surtout de pins. C'est Préi Trepeang Kou. Plus loin les trach rabougris semblent avoir été nivelés. Nous laissons à droite Trepeang Telok, mare qui a de l'eau toute l'année, et nous entrons dans la forêt du Ban Nhang ou croissent des pins et des arbres *Krœul* [1] qui servent à faire le vernis appelé

1. Krœul et Mercak sont des termes cambodgiens.

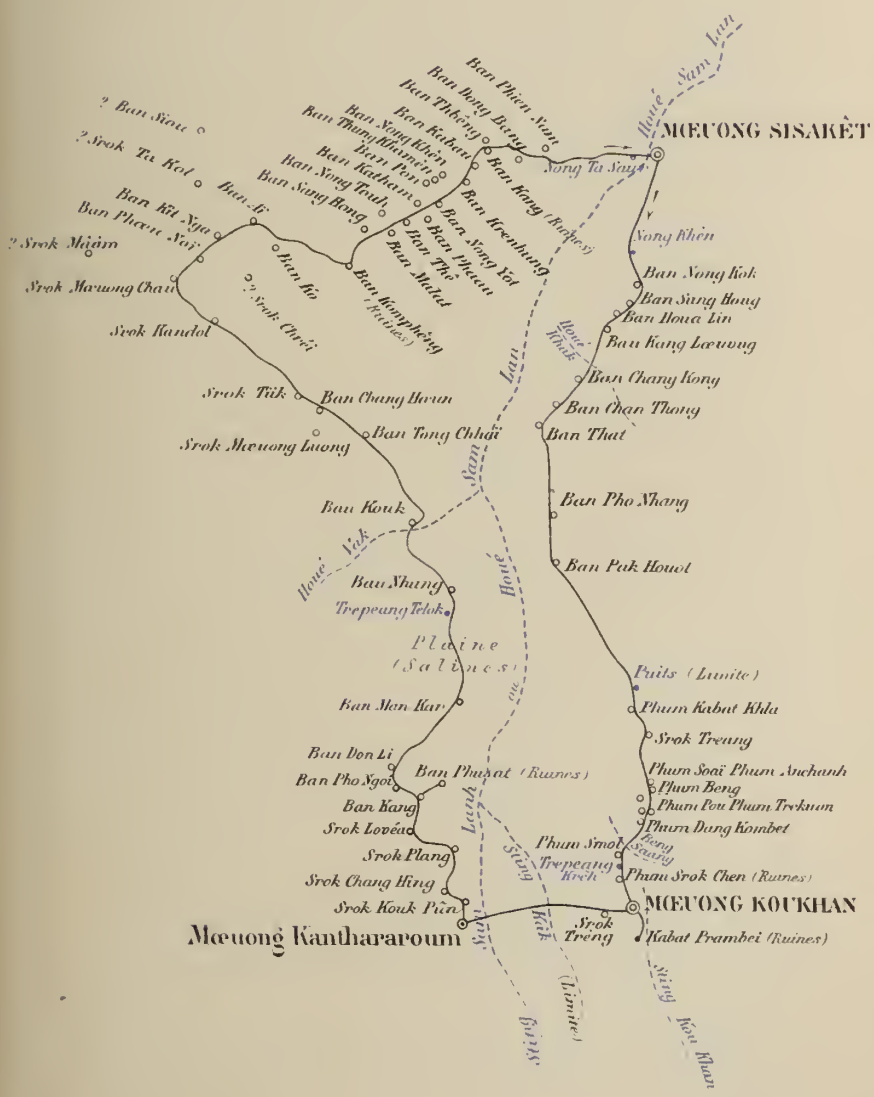
mereak. On recueille cette exsudation résineuse pendant quatre mois, de janvier à mai. Nous nous arrêtons au Ban Nhang dont les habitants confectionnent aussi des plateaux qu'ils enduisent de ce vernis. Ces plateaux de rotin vernis sont vendus un tical pièce. Il y a une vingtaine de cases de Laos au Ban Nhang ou Non Nhang.

Nous repartons de ce village un peu après midi, continuant lentement au nord, d'abord dans les forêts clairières de trach, puis dans la plaine appelée Thung Sin. Les noms de lieu, selon les habitants, sont tantôt laociens, tantôt cambodgiens, mais le laocien prédomine à mesure qu'on s'avance vers le Nord. Nous passons le Houé Vak, petit ruisseau qui vient du Ban Lava à une matinée et se jette dans le Houé Samlan. Sur les bords de ce ruiseau qui est à sec en fin de saison croissent beaucoup d'arbres Sândan. Après avoir changé d'attelages au Ban Kouk, nous traversons une plaine nue appelée Thung Tong Chhaï en laocien et Véal Tong Chéi en Khmêr, ces deux expressions signifiant « plaine du drapeau de victoire » ; et avant 4 heures nous nous arrêtons quelques minutes au Ban Tong Chhaï, hameau laocien qui compte une trentaine de cases sous les bambous et les cocotiers. Traversant ensuite des forêts clairières de trach et de phchek nous allons coucher au Ban ou Phum Chang Hœun, hameau d'une dizaine de cases de Khmêrs et de Kouï qui cultivent des rizières ; il y a une petite pagode de cinq ou six bonzes Kouïs. A deux kilomètres au sud se trouve le Mœuong Luong, gros village d'une centaine de cases, habité par des Kouï Melo qui se mélangent actuellement de Khmêrs et de Laos. Les habitants de Chang Hœun sont un rameau détaché du gros village qui relève de Koukhan. Il faut remarquer en effet que les territoires de Koukhan, de Sangkeah et de Sisakêt sont très entremêlés dans toute cette région.

Le samedi 5 janvier vers 6 heures nous partons en charrette

De Sisakèt à Koukhan et Retour

Echelle 1: 500.000



Aymonier
Voyage au Laos
Tome II_Chap. Ier-II

du Ban Chang Hœun, traversant d'abord les rizières d'une grande plaine appelée Véal Mœuong Luong. Puis nous laissons à gauche le Srok Tuk, hameau de 10 cases. La route est unie et ferme, sans trop de poussière, sous les forêts clairières de thbêngs. Nous traversons encore un bois appelé Préi Prasat « forêt de la tour », puis l'emplacement planté de manguiers et de cocotiers d'un village complètement déserté depuis de longues années, le Srok Kandol. Au-delà, la piste des charrettes traverse des bois de popél, telok, châmbak, thbêng, phchek. La route est unie, le sable fin mêlé de terre noire. Vers 10 heures nous nous arrêtons pour déjeuner au Mœuong Chan, autre gros village qualifié Mœuong, de même que le précédent, quoique ni l'un ni l'autre ne soit chef-lieux de district. Le Mœuong Chan, sur un tertre arrondi comme une taupinière, compte environ 80 cases, flanquées de leurs greniers à riz, serrées dans ce cercle de 200 mètres de diamètre qui est coupé de ruelles à angle droit. Il y a une pagode. Ce tertre domine de plusieurs mètres la plaine basse de rizières et de mares qui règne tout autour. Le Mœuong Chan, peuplé de Kouïs, se trouve à deux jours de marche de Sourèn, à deux jours de Sangkeah et à une grande journée de Sisakêt. Ces Kouïs Melo cultivent le riz et le tabac. Les bonzes, qui sont aussi des Kouïs, étudient l'écriture laocienne et vivent comme des bonzes laociens. Les présidents de chapitre pour les ordinations viennent de la pagode de Ban Sieu, village laocien de 70 cases qui est dans le nord à une matinée de distance.

A deux heures de marche au nord du Mœuong Chan est le Srok Takol, village de 70 cases de Kouï Melo ; à une matinée à l'ouest est le Ban Mââm, village laocien de 70 cases ; enfin, à une matinée au sud du Mœuong Chan, sont les Srok Sbiet et Chliêt, peuplés de Kouïs Lema. On voit que ce pays est relativement peuplé, surtout par des Kouïs. Quant aux Kouï Nhœu nous les ren-

contrerons au Ban Mœuong Kong sur la rive septentrionale du Moun. Les Kouï Anchrou sont au Srok Nong Ma à l'Est du Ban Sieu ; il y a des Kouï Mahaï au Ban Phœu Phap qui est à l'est du Srok Nong Ma. On voit que lesdialectes ou famille des Kouï sont assez nombreux même sur un espace relativement restreint. Les Kouï Melo habitent le Mœuong Chan et le Srok Chréi à l'est ; ils ont à peu près le même dialecte que les Kouï Melouo.

Dans la pagode du Mœuong Chan est une tour en briques de l'époque des constructions cambodgiennes. L'après-midi je veux aller visiter Ban Prasat, autres ruines à six kilomètres au sud du Mœuong Chan. Mais les bœufs des Kouïs, effarouchés à la vue d'un Européen, cassent leurs cordes et prennent la fuite. Je suis réduit, malgré un petit abcès à la jambe, à faire à pied les 12 kilomètres de la route, aller et retour.

Le dimanche 6 janvier, nous quittons à 6 heures le Mœuong Chan où on m'a fourni des charrettes relativement de bonne allure pour le pays. La route est unie, de sable fin mêlé de terre ; les arbres rabougris ne sont ni hauts, ni épais. Nous laissons à droite le Ban Phœu Noï, hameau d'une dizaine de familles récemment détachées du Mœuong Chan ; puis nous atteignons le Ban Kit Nga qui comprend deux villages, une pagode, une cinquantaine de cases. Les habitants sont des Kouïs mêlés de Laos. Plus loin la plaine est en broussailles basses. Nous laissons à droite le Ban Aï, hameau de 15 cases de Kouï Melo dont les cocotiers, aréquiers et bambous émergent de la plaine de hautes herbes qui remplace peu à peu les buissons. Nous laissons encore à gauche le Ban Ko, hameau laocien de 20 cases, qui a une pagode et beaucoup d'arbres fruitiers ; enfin vers 11 heures nous nous arrêtons pour déjeuner à la pagode du Ban Kamphêng « le village de l'enceinte » ainsi appelé d'une ruine cambodgienne importante. Mon cambodgien An, qui a passé ici, a déjà estampé l'inscription de Ban Kamphêng, j'en prends

encore un estampage. Ce document épigraphique, daté de 1042 de notre ère, relate les dons des Seigneurs au temple. Les Khmêrs sont actuellement remplacés par les Laos et les Kouï qui ont leur pagode devant l'ancien temple. Ban Kamphêng, en trois groupes au nord, au sud et à l'ouest des ruines, compte une centaine de cases.

Selon les indigènes il faut s'abstenir de couper les plantes, lianes et arbres qui croissent dans l'enceinte des ruines de Ban Kamphêng. Les poissons et les tortues d'un grand bassin qui est à l'est du monument ne peuvent être pris et mangés sous peine de mort infligée par les divinités. Tout mandarin passant au Ban Kamphêng doit offrir à ces divinités porcs et poulets, sinon il aurait aussi à craindre les maladies, les accidents. Une légende orale sur les ruines de Ban Kamphêng m'a été contée par le Chau Mœuong de Sisakêt. Sans parler de l'édification du monument, elle dit qu'il était le temple d'un Maharshi qui trouva un jour, à un carrefour de route, un œuf de la grosseur d'un coco écorcé. L'ayant ramassé, il en sortit au bout de sept jours un enfant que le Maharshi nomma Kanuhréach et qu'il éleva. En grandissant l'enfant s'enquit de sa mère. Tu n'as pas d'autres parents que moi, répondit le grand Anachorète, et voici un prodige pour te convaincre. De son nombril il fit sortir une fleur de lotus supportant un homme et cinq femmes qui massaient les pieds de cet homme. Tout conte indo-chinois, écrit ou non, attribue généralement une foule d'aventures aussi faciles que galantes à son héros quand il atteint l'âge de Chérubin. Donc, pour ne pas manquer à l'usage, Kanuhréach devenu adolescent, s'en alla au Mœuong Mok ou tombèrent successivement dans ses bras, la Néang Soputréa, fille du Chau Mœuong de Koukhan, la Néang Chan Dêng, fille adoptive du Chau Mœuong de Mok, et ainsi appelée parce qu'el'e était née dans une fleur rouge de Chan, la Néang Meni Van, fille nourricière d'un *Sestheï* ou riche marchand

du Mœuong Mok et la Néang Dok Mak, née dans une fleur d'arec. La Néang Soputréa disparaît dans le conte ; mais les trois autres se disputent la préséance. Il fallut que Néang Sucheta, la déesse épouse d'Indra, vint peser leurs mérites respectifs et donner le numéro un à Chan Dêng, la deuxième place à Dok Mak ; Meni Van fut la troisième femme. Le Maharshi du Komphêng fit ensuite revenir Kanuhréach et ses trois femmes pour les ondoyer selon les rites. Il et il les renvoya régner au Mœuong Mok qui paraît avoir été jadis un chef-lieu important.

Le lundi 7 janvier, au matin, nous partons du Ban Komphêng, toujours avec des charettes d'allure lente, suivant la piste unie sur sable fin, entre les bois rabougris et clair semés. Nous laissons successivement, à droite, le Ban Sang Hong Noï, hameau de 10 cases de Laos, à 200 mètres de la route ; à gauche le Ban Sang Hong Niaï, village de 30 cases de Laos, à 300 mètres de la route ; les deux villages sont sous les cocotiers, aréquiers, bambous. Plus loin nous passons au Ban Nong Toup, hameau de sept cases de Laos, laissant à droite le Ban Malat qui compte 25 cases, à 400 mètres de la route. Les termitières commencent à apparaître nombreuses ; on voit qu'on approche de Sisakêt. En outre les villages sont laociens depuis le Ban Kamphêng. Nous passons au Ban Thê où sont, groupés près d'une pagode commune, deux villages comprenant une cinquantaine de cases au total ; nous laissons à gauche, près de la route, le Ban Katham, hameau de 7 cases ; à droite, à 600 mètres, le Ban Phaau, village de 40 cases. Nous atteignons ensuite le Ban Nong Yot, village de 20 cases, puis nous avons successivement, sur notre gauche, les Ban Don, Thung Khamên « plaine des Khmers » et Nong Khên, comptant chacun une dizaine de cases, à 1200 mètres environ de notre route. On dit que les habitants de ces trois hameaux sont des Phou Thaï ; on appelle ainsi, je l'ai déjà dit, une branche spéciale de la

grande famille laocienne. Nous les rencontrons fréquemment au nord d'Oubon, mais ils sont rares au midi du Moun.

Enfin vers 9 heures nous nous arrêtons pour déjeuner à la pagode du Ban Krenhung village de 70 cases de Phou Thaï dont le massif de cocotiers, aréquiers et bambous se dresse au milieu d'une plaine découverte de rizières qui paraissent fertiles et où les meules de riz s'amoncellent de tous côtés surmontées de la perche et de la poignée de tiges de riz.

La pagode du Ban Krenhung, en terrain plat, uni, propre, a le temple habituel des Laociens, en forme de petite cellule haut perchée, n'ayant d'autre baie que sa porte sous un avant toit. Mais sa sala ou Hor Chêk, lieu de réunion pour les fêtes était une grande construction en briques enduites de chaux, au lieu de la sala habituelle aux petites fenêtres à trois barreaux. Trois bâtiments très propres servaient pour les bonzes ; celui du milieu sans cloisons remplaçait la salle à manger.

Sitôt arrivé j'allai tirer quelques paons sauvages qu'on apercevait dans le voisinage. En revenant à la pagode par le côté, je fis une rencontre assez banale et insignifiante en réalité, qui me frappa pourtant et se représenta souvent à mon souvenir, grâce, sans doute, à je ne sais quelle disposition du moment. Je dois supposer que la privation de toute rencontre réellement sympathique pendant ce pénible voyage dans le Laos me prédisposait ce jour-là à être sentimental à peu de frais. Levant les yeux, en traversant le petit fossé à talus doux et à ce moment à sec, qui servait d'enceinte à la pagode, je me trouvai presque nez à nez avec une de ces religieuses bouddhistes, assez rares, quoique connues partout, que les Khmêrs appellent Daun Chi « les grands-mères respectables » ; les Laos les nomment Nang Khao « les dames blanches » ; ce sont des femmes, ayant généralement dépassé la jeunesse, qui observent certaines règles et rendent quelques services aux bonzes ou dans les pagodes,

Celle-ci, femme de 45 à 50 ans était plutôt petite que grande même pour une Indo-Chinoise. Sans avoir des restes de beauté, sa tête rasée et sa figure expressive commandaient la sympathie. Décemment vêtue d'une pièce d'étoffe blanche servant de jupe et d'une autre, blanche aussi, drapée autour de la poitrine, le bras nu appuyé à un palmier, elle me regardait venir, sans bouger, comme une femme qui sent que son âge et son état religieux la placent au-dessus des simagrées dont sont coutumières les Laociennes. Ses yeux, roux et non noirs, — particularité qui n'est pas très rare en Indo-Chine, — me regardaient avec une telle expression de douce sympathie que, de mon côté, je m'arrêtai net à deux pas d'elle, la considérant de même. Le dialogue de nos yeux dura quelques secondes, et je me gardai de le gâter en baragouinant des mots de politesse ; toute parole laocienne m'aurait paru grossière. Je passai en m'inclinant légèrement devant cette douce figure de bonzesse qui me reposait des vulgaires, plantureuses ou licencieuses filles du Laos que j'avais partout rencontrées. Je ne revis pas cette Religieuse Phou Thaï, mais, de mon campement, j'envoyai immédiatement Srei la prier d'agréer le présent plus que modeste d'une pièce de cinq coudées de cotonnade blanche. Elle posa quelques questions sur le voyageur étranger, et remercia en disant qu'elle ne l'oublierait ni dans ses prières, ni dans ses bonnes œuvres. Ainsi soit-il !

Vers 11 heures nous repartons du Ban Krenhung ; nous avons bientôt à droite le Ban Kabau, hameau de fondation récente, près de la route, les arbres sont jeunes ; le village n'a été en effet créé que depuis 14 ans par des Phou Thaï, colonie émigrée du Ban Krenhung. Nous atteignons ensuite le Ban Kang village qui a une pagode et une cinquantaine de cases de Laos et de Kouïs. Plus loin est à gauche le Ban Thbêng, hameau nouveau d'une dizaine de cases. Nous faisons halte au-delà,

pour visiter les ruines insignifiantes de Komphêng Noï « la petite enceinte ». Repartant bientôt nous suivons une route unie de sable fin, blanc et rouge, à travers des bouquets de bois clair semés. Laissant à droite un hameau de trois cases, le Ban Dong Bâng, nous traversons une plaine nue appelée Thung Nong Kanah où sont les rizières du Ban Phien Nam, village d'une vingtaine de cases que nous laissons bientôt à notre gauche. D'autres petites plaines suivent séparées par des bouquets de bois. A la dernière qui tire son nom de Nong Ta Saur, mare qui a de l'eau toute l'année, nous apercevons enfin les cases du Mœuong Kao de Sisakêt et bientôt nous atteignons le Houé Samlan. J'ai dit précédemment que le Mœuong Kao était à 400 mètres au-delà. Vers 4 heures, je m'arrêtai à ma sala devant la maison du Chau, où j'attendis pendant deux jours les moyens de transport pour reprendre ma route à l'ouest.

La bonne vieille du Chau, ma voisine, n'oubliait pas son projet de visite. Elle tenait sans doute à me redire ce que je savais déjà : que son mari avait 66 ans, elle 63 ; que leurs quatre fils et leurs quatre filles leur avaient donné jusqu'à ce jour, vingt petits-fils et treize petites filles, et toute cette jeune marmaille, convenable et respectueuse, venait, à tour de rôle piler et offrir le bétel aux grands-parents qui n'avaient plus de dents. J'en pris si bonne note que je le répète ici. Après bien d'autres, elle manifesta son étonnement de voir quel médiocre parti je tirais de ma bouche pour les jouissances de ce monde : une tasse de boisson noire le matin, un peu de fumée de tabac après, deux simples repas et voilà tout dans la journée. « Tandis que chez nous autres Laos, la bouche toute la journée doit nous procurer de l'agrément, le bétel alternant sans cesse avec le tabac, le boire et le manger. » Pendant ces deux derniers jours les bons mandarins de Sisakêt tinrent à faire tuer un bœuf pour moi qui leur envoyai, en revanche, tout ce qui pouvait à mon avis leur faire plaisir.

CHAPITRE II

DE SISAKÊT A PHIMAIE

SOMMAIRE

Départ de Sisakêt en charrette jusqu'au Moun. En pirogue sur le Moun. Le Ban Mœuong Mok. Au Ban Mœuong Khong. Les Kouïs Nhœû. Aux ruines de Nong Kou. Fin de la navigation du Moun au Pak Houé Thap Than. Voyage en charrettes. Arrivée à Ratanabouri. Le district. Le Mœuong. Les dissensions. Pratiques à Ratanabouri. Départ de ce Mœuong. Traversée du Moun. Aux ruines de Sah Si Chêng. Arrivée à Suvannaphoum. Excursion de Srei au Bo Pon Kan. L'exploitation du sel. Les offrandes aux divinités et les abstinences Les amendes payées a la Nang Tiem. Retour de Srei à Suvannaphoum. Le Mœuong. Le défunt Chau. La population. Le Khao Chi. Renseignements sur la route de Siphoum à Mongkhaï et sur les Mœuongs voisins. Départ de Siphoum. Aux ruines de Kou Kasin. Le Mœuong Kétaravisai. La fonte du fer au Ban Tiou. Les offrandes au dieu des artisans. La chaleur et la sécheresse. Le Mœuong Phyakaphoumvisaï. Excursions du Srei à Kou Sên Talat. Le Mœuong Ponthaïsong. La double série des titres des mandarins. Détour au nord. L'amphœu du Ban Dêng et celui du Luong Têp Samphadou. Le Houé Sa Thêp. Arrivée à Phimaie.

Le vendredi 11 janvier 1884, ayant expédié nos bagages la veille, nous quittons Sisaket, allant en charrette au nord ouest. Nous traversons le Houé Samlan, puis la plaine Nong Hou. Laissant ensuite à droite le Ban Nong Bo, hameau de dix cases, nous entrons dans les forêts clairières de Thbêng, et nous laissons encore à droite le Ban Nong No, hameau de 8 cases. Nous

traversons ensuite une plaine découverte appelée Kut Hœua, et nous laissons successivement à gauche Nong Ka et Nong Hœua ; cette dernière mare, longue de 160 mètres, large de 40, est profonde de 6 ou 8. Nous avons encore Nong Nhieu à droite ; et nous nous arrêtons pour déjeuner au bord du Moun, en face du *Tha* ou port du Ban Kut Mœuong Ham ; ce point est à cinq coudées en amont du confluent du Houé Samlan, me disent les indigènes, ou, si on remonte par terre, à deux lieues environ. On nous dit aussi que le Ban Kut Mœuong Ham, de l'autre côté et à 1200 mètres du Moun compte, avec une pagode, une cinquantaine de cases de Laos qui cultivent des rizières.

Le soir, vers trois heures, nous recommençons notre navigation sur le Moun ; nous avons trois petites barques à pagaies. La rivière est encore large d'une centaine de mètres, mais elle est, à cette saison, partout guéable à peu près, ayant souvent moins d'un mètre d'eau. Sur ses rives, qui l'encaissent de 7 à 8 mètres, croissent de grands *téal* et *koki*. Au bout d'une heure nous avons, à droite, le Tha du Ban Kêng, hameau qui compte 15 cases de Laos, à 1200 mètres du Moun. Deux heures après notre départ nous avons à droite le Tha du Ban Don Hœua, village qui compte 15 cases de Laos, à 1200 mètres du Moun. La rivière, avec moins de 2 mètres d'eau, a son lit couvert de roches. Vers six heures, nous nous arrêtons pour la nuit au Tha du Ban Khou Sot à gauche. On nous dit que ce village, à une demie lieue du Moun, a une pagode et compte une quarantaine de cases de Laos cultivant des rizières.

Le samedi 12 janvier, nous repartons mais avec deux pirogues seulement. Il n'y a plus assez d'eau dans le Moun pour la troisième qui est un peu plus grande. Large de 120 mètres le Moun n'a plus qu'un mètre d'eau ; son courant est moyen ; ses rives l'encaissent actuellement de 4 à 5 mètres.

Aux pluies les crues le font déborder et repoussent à un ou deux kilomètres l'établissement des villages. En maints endroits l'eau filtre claire et limpide à travers ses berges. Nous avons à gauche le Tha du Ban Naun Ding, village qui compte une pagode et une vingtaine de cases, à 1200 mètres de la rivière. Les roches apparaissent de nouveau dans le Moun. Nous avons ensuite à gauche le Tha du Ban San, village qui compte une pagode et une cinquantaine de cases, à 1200 mètres du Moun. Dépassant un petit îlot et un banc de sable, nous entendons bientôt le bruit d'un rapide, le Keng Naun ; à gauche et à une demi lieue de la rivière est le Ban Naun, village qui compte une pagode et une cinquantaine de cases. Nous sommes arrêtés là dès huit heures du matin. Nous y passons toute la journée. Nos pirogues ne pouvant aller au delà, il faut en chercher qui soient plus petites encore, et on envoie prévenir à Sisakêt qu'il faudra commander des charrettes au Ban Pak Houé Thap Than, village frontière ; les plus petites pirogues ne pourront plus dépasser ce point.

Le dimanche 13 janvier, nous passons enfin le Keng Naun avec six toutes petites pirogues, que les hommes hâlent en se mettant à l'eau qui les baigne pas plus haut que le genou ; ils doivent chercher les passes au milieu des pierres et soulever même les pirogues de temps à autre. Le Keng est ainsi difficile sur une longueur de 120 mètres. La largeur du Moun à ce rapide est de 120 mètres environ. Sur ses rives qui l'encaissent de 4 à 5 mètres croissent les Téal et les Koki. Au bout d'une demi heure nous pouvons reprendre notre navigation à la pagaie. Nous avons bientôt à droite le Ban Sam Poï, qui, par exception, est au bord du Moun : la rive étant assez élevée, pour n'être pas exposée aux inondations. Sam Poï compte une pagode et une cinquantaine de cases sous les palmiers et bambous. Un peu plus haut nous avons encore a droite le Sam Poï

supérieur qui a une pagode et une vingtaine de cases. Un peu plus loin nous avons à gauche un autre Tha du Ban Naun, le village près duquel nous avons passé la nuit. Ce dernier Tha ou port donne accès à la route de charrettes du village ; en face, sur notre droite, est le Tha du Ban Ngaung, hameau d'une quinzaine de cases, à 1200 mètres du Moun. Les bancs de sable apparaissent dans le Moun ; sur les rives en pente douce sont des broussailles de jungle. Nous atteignons un second Tha du Ban Ngaung, plus rapproché de ce village que le port inférieur, nous dit-on, à cause de la courbure de la rivière. Nous passons un autre rapide, le Keng du Ban Ngaung. Le lit du Moun y est couvert de pierres. Vers 10 heures 1/2, nous nous arrêtons pour déjeuner au petit Ban Mœuong Mok, hameau de deux cases au bord de l'eau. Le grand, le vrai Mœuong Mok est à une demi lieue dans l'intérieur des terres, sur un tertre rectangulaire de 800 mètres environ de côté, nous dit-on. Tout autour étaient des fossés qui, comblés aujourd'hui en partie, sont transformés en rizières. Le Mœuong Mok n'est plus qu'un hameau de 20 cases disséminées dans l'ancienne enceinte.

Reprenant notre lente navigation, nous passons, au bout d'une heure et demie, devant le Tha du Ban Nhang, qui a, dit-on, une pagode et une soixantaine de cases de Laos à deux kilomètres du Moun. Le lit de la rivière est couvert de pierres. Vers trois heures nous atteignons la pointe d'aval de l'île du Mœuong Khong où l'eau coule avec force sur pierres et sable qu'elle recouvre partout en ce moment d'une couche d'eau de trente à quarante centimètres de profondeur. Il n'y a pas de chenal plus profond. Nous mettons une heure et demie à remonter le long de cet ilot pour nous arrêter en amont devant la pagode du Mœuong Khong où nous passons la nuit.

Le Ban Mœuong Khong, bâti par exception sur un tertre au bord du Moun, compte 80 cases environ ; à 1200 mètres dans

l'intérieur le Mœuong Khong Kao « l'ancien » compte encore une vingtaine de cases ; donc au total, une centaine de cases qui sont habitées par des Kouïs Nhœu (prononcez Gnieu), ainsi que le Ban Tha Pho, hameau de vingt cases, situé un peu plus en amont, ainsi que le Ban Van qui compte une quarantaine de cases, à une lieue au nord du Mœuong Khong. Ces Kouïs Nhœu, prétendent, on ne sait trop pourquoi, venir de la Birmanie (!). On dit qu'il y a aussi des Kouïs Nhœu vers Phnom Krebas, dans l'Est de Koukhan. Le Mœuong Khong Kao, à 1200 mètres, ai-je dit, du Moun, offre le caractère qu'on retrouve généralement aux anciens centres de cette partie du Laos : entouré de fossés, qui ont été transformés en partie en rizières, ses cases seraient disséminées dans une enceinte rectangulaire de 800 mètres de côté. Le Ban Mœuong Khong relève de Sisaket. Dans sa pagode sont quelques bonzes, Kouïs Nhœu, de même que la population. Le fait est à noter : les Kouïs entrant si rarement en religion. Cette population me parut relativement belle, malgré des ulcères assez fréquents aux jambes des petits enfants. De ce village on aperçoit à 1200 mètres en amont et de l'autre côté du Moun, le Ban Phaun Soung, hameau de dix cases de Laos.

Le lundi 14 janvier à 6 heures, nous quittons le Ban Mœuong Khong, continuant à remonter lentement le Moun, ici large de 100 à 120 mètres, entre des rives qui ne l'encaissent que de 2 à 3 mètres et qui, inondées aux crues, sont couvertes de broussailles genre jungle. Nous laissons à droite, le Ban Tha Pho, village peuplé de Kouï Nhœu, ai-je dit, puis nous passons devant le confluent, à gauche, du Houé Hang, ruisseau large de 4 mètres, actuellement à sec, et qui vient du Ban Phœû à une demi journée du Moun. Vers huit heures nous mettons pied à terre au Tha du Ban Boua, à gauche, pour aller visiter les ruines de Nong Kou, qu'on nous signale dans l'intérieur des terres. Nous allons à pied, traversant d'abord une plaine nue où sont

encore des flaques d'eau dans les bas-fonds. On nous dit qu'aux grandes crues le Moun inonde cette plaine à trois ou quatre mètres de hauteur et qu'il en est ainsi, sur ses bords, jusqu'à Sisaket, Oubon, Phimoun. A deux kilomètres de la rivière le terrain se relève sensiblement. Nous entrons dans une forêt clairière et nous atteignons le Ban Boua qui comprend deux villages de 80 cases au total. Les ruines, qu'on appelle That Nong Kou, sont au sud ouest à une demi lieue au delà du Ban Boua et à 1200 mètres du Ban Nong Kou. Elles se composent de trois tours en briques entourées d'un fossé. Nous revenons à nos pirogues par la même route. A midi, nous reprenons notre lente navigation dans le Nam Moun ; nous passons au Tha du Ban Thong Kê, à droite ; ce village compte une trentaine de cases à deux kilomètres du Moun ; puis au Tha du Ban Nong Kok, à gauche, qui est un village de 80 cases à 1200 mètres du Moun. Là il nous faut traîner les pirogues sur le sable du Keng Nong Kok. Au delà, l'eau du Moun ne vient pas aux genoux dans son lit pierreux large de 120 mètres. Enfin à 2 heures 1/2 nous nous arrêtons au Pak Houé Thap Than. Il sera impossible de poursuivre plus loin en pirogue. Laissant donc le Moun sur notre droite nous obliquons dans le Houé Thap Than, l'un de ses affluents importants et nous allons au Ban Pak Houé « le village du confluent » demander des moyens de transport par terre. Un des mandarins de Sisaket nous a précédé, dans ce but, à ce village qui compte 70 cases et une pagode. Les habitants plantent de l'indigo et tissent un peu de soie. Le Houé Thap Than, large ici de 12 à 15 mètres, a encore 2 ou 3 coudées d'eau, avec un courant moyen. Les rives en pente douce sont couvertes de broussailles de jungle et inondées aux crues. Son nom laocien n'est de même que tant d'autres noms géographiques de ce Laos méridional que la défiguration du nom Kumêr Kap Teal, que nous retrouverons plus haut, dans la province

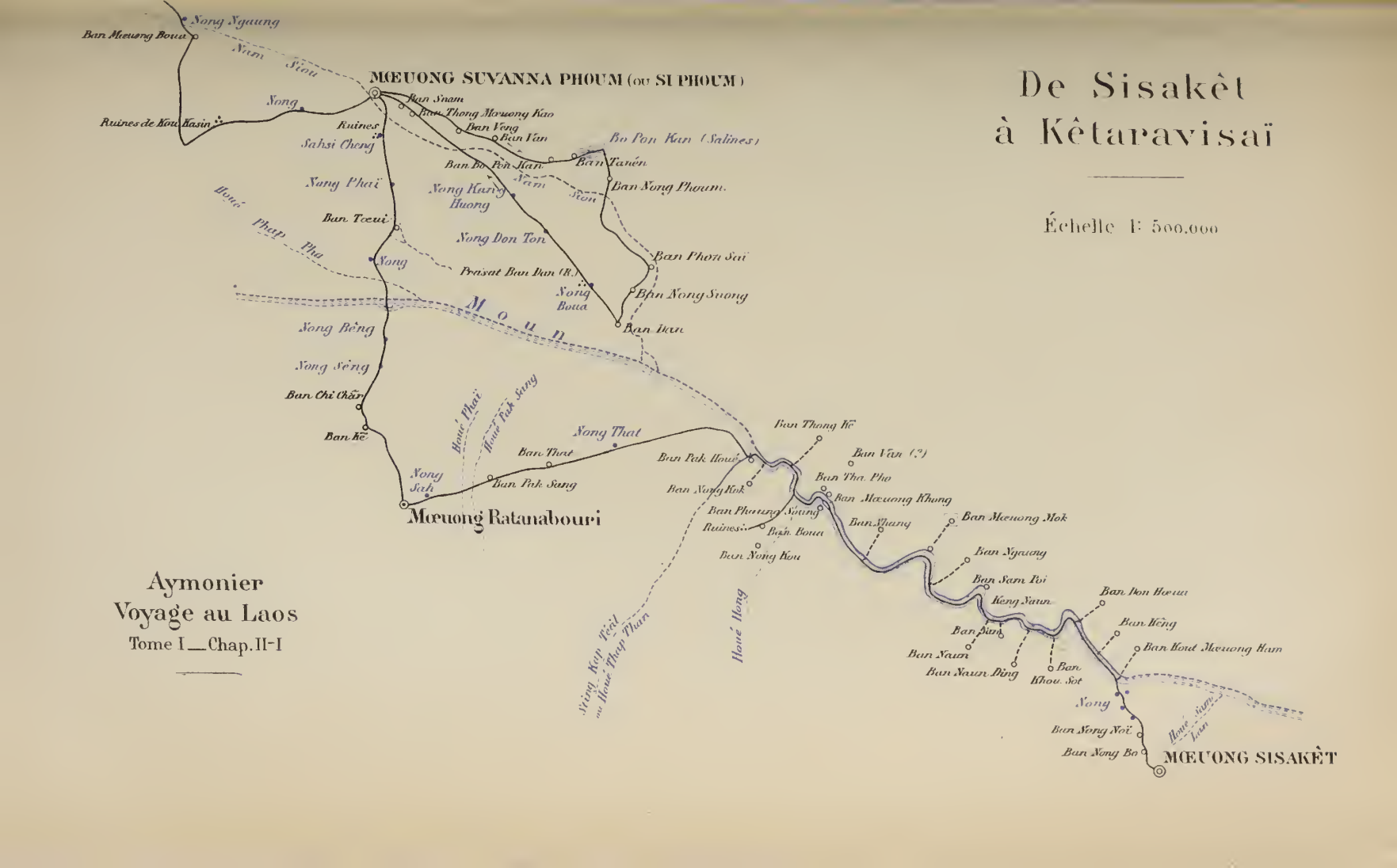
de Sourên. Ce torrent sépare, au sud du Moun, les provinces de Sisaket et de Ratanabouri.

Le mardi 15 janvier, les bagages sont chargés sur 25 charrettes. Après déjeuner nous nous mettons en route, quittant le village, nous traversons le Houé Thap Than et nous pénétrons dans la province de Ratanabouri. Notre route est d'abord sur sable mêlé de terre d'alluvion, dans des broussailles de jungle. On voit que le terrain est inondé aux crues. Puis apparaissent plus loin les *téal* ou arbres à huile ; sur la droite est le Houé Nhang qui paraît être un bras du Thap Than. Ces bois sont appelés Dong Boua Sieu. Au delà nous traversons la plaine Boua Sieu qui est inondée aux pluies jusqu'à 3 ou 4 mètres de profondeur, dit-on. Le sol devient plus argileux ; la plaine est couverte de cette herbe pour toiture que les Khmêrs appellent *Sbau rondas* et les Laos *Ya Phêk*. Les arbres *thbêng* remplacent les *téal*. Nous laissons d'abord à droite une première mare qui a de l'eau en toute saison, puis une autre appelée Nong Boua Sieu. Nous longeons ensuite des bois de thbêng qui croissent tantôt d'un côté tantôt des deux côtés de la route et qui alternent avec des bambous. Plus loin nous traversons la plaine Nong Sam Haung. Nous sommes entièrement blanchis par les nuages de poussière que nos attelages soulèvent sur cette piste de sable rouge et blanc. Après une halte d'une demi-heure à Nong That pour faire reposer et abreuver nos attelages, nous traversons la plaine Ma Hieu où croissent des bambous et des thbêng clairsemés et vers 3 heures 1/2, nous nous arrêtons pour la nuit au Ban That, « village des tours » qui compte 70 cases et une pagode. Au nord de ce village est une grande mare. L'eau inonde la plaine en août-septembre et on peut alors se rendre en barque au Mœuong Siphoum. Je rencontre à Ban That, sept Kula (Birmans) qui s'y sont établis et ont pris femmes laociennes. La ruine qui donne son nom au village est

insignifiante. Au Ban That les habitants font un peu de sel pour la consommation locale, en entassant la terre des champs qui montre des afflorescences blanches, la plaçant dans des jarres trouées au bas avec un morceau de natte pour filtre. La terre est lavée à l'eau que l'on recueille dans des marmites et que l'ont fait évaporer sur le feu.

Le mercredi 16 janvier quittant le Ban That à 6 heures 1/2, nous traversons d'abord des rizières, puis nous laissons à gauche le Ban Pak Song, village d'une quarantaine de cases de Laos et nous traversons le Houé Ban Pak Song, ruisseau qui vient des marais au sud pour se perdre dans des plaines au nord, et le Houé Phaï, autre ruisselet, près du Ban Phaï, village de 40 cases. Après une forêt de grands arbres nous avons à droite Nong Sah, mare qui a de l'eau en toute saison, puis nous passons le Houé Sikonthao, autre ruisselet qui vient des marais au sud pour se perdre dans les plaines du nord et nous entrons vers 9 heures dans le Mœuong Ratanabouri, où les mandarins qui sont en complète discorde ne m'attendent nullement et prétendent qu'ils m'ont préparé une réception au Mœuong Som. Ils sont en ce moment à la pagode. Le pays est gouverné provisoirement par un mandarin de Korat, le Luong Insèna qui, après discussion avec le Balat et le Youkebat, me fait conduire à la pagode centrale où, pendant tout mon séjour, je ne pus me soustraire à l'incessante curiosité de la population.

La province (ou plutôt le district de Ratanabouri), en allant au sud un peu est se termine, à un jour de marche, au Houé Ching qui la sépare du Mœuong Sangkeah. Au sud ouest elle finit à une matinée de marche au Houé Poun et au kut Sanit qui la sépare du Mœuong Sourèn. Au nord et à une matinée le Moun la sépare de Suvannaphoum. A l'est elle est bornée par Sisakêt au Houé Thap Than. On dit que les inscrits du district, au nombre de 500, paient 1000 ticaux de capitation annuelle ;



Aymonier
Voyage au Laos
Tome I — Chap. II-I

les célibataires ne paient pas. L'impôt du riz, qui n'existe pas dans l'Est, commence à apparaître ici. Selon les uns on perçoit le douzième de la récolte ; selon les autres, on perçoit un sleng fœuong par sên carré de rizières, (le sên mesure 40 mètres) ; et le total de l'impôt du riz serait de huit catties (ou livres ou balances). Le Chau de Ratanabouri a pour titre : Phra Si Nakon Chhaï (Brah çri Nagara Jaya) Chau Mœuong Ratanabouri. Les insignes, en argent, sont à Bangkok depuis la mort de l'ancien titulaire, il y a déjà plusieurs années. La famille du Chau serait de race Koui mêlée de Laocien. La langue du district était jadis le Kouï dit-on ; aujourd'hui on ne connait plus que le Laocien et le Siamois. Le chef-lieu, allongé de 1200 mètres environ du nord au sud, mais large de 200 au plus, compte 3 pagodes et 150 cases environs groupées en trois quartiers au nord, au centre, au sud. Les cases sont disséminées dans les haies, buissons, arbres et bambous, sur un petit tertre au milieu des plaines plus basses de rizières qui l'entourent de tous côtés, sauf au sud où s'étend une forêt. Les pistes de charrettes qui servent de rues sont profondément creusées dans le sol d'argile rouge. Ce village est, disent les habitants, à deux jours droit au nord du Mœuong Sourèn, à cinq jours d'Oubon, à dix ou onze jours de Korat. La population gagne sa vie en cultivant des rizières et en tressant quelques nattes de rotin. Les rizières sont bonnes et le riz ne manque pas, mais il y a peu de poisson. On paie un tical les 6 ou 8 thang de riz. La natte de rotin, longue de 4 coudées, large de 2, est vendue 3 sleng. Le lat est de 8 au sleng, soit 32 au tical.

Lors de mon passage et déjà depuis plusieurs années, le Mœuong Ratanabouri, divisé en deux camps, était en proie à la discorde. Le parti des anciens mandarins, le Phou Chhuoï en tête, cherchait à s'appuyer sur Sourèn, et le parti du nouveau Chau et de ses deux frères cadet, le Balat et le Yokebat, se

tournait vers Korat. Le Phou Chhuoï, mécontent de ne pas avoir été nommé Chau, refusait d'obéir au titulaire sous prétexte que celui-ci n'était que son neveu à la mode de Bretagne. Les oncles du Chau prenaient le parti de leur cousin germain le Phou Chhuoï qui depuis un an était en procès contre son Chau à Korat, d'où on avait envoyé pour gouverner provisoirement le pays le Luong Insena, qui me raconta les faits de la manière suivante :

Au mois de novembre précédent, le Chau, furieux de ne pas être obéi par le Phou Chhuoï, le fit saisir et amener chez lui où il le garda à la chaîne. La femme du prisonnier vint le réclamer à la tête des anciens fonctionnaires, tous de son parti. Repoussés, ils levèrent leurs clients pour l'enlever de force. Les gens du Chau les reçurent à coups de fusils et en tuèrent deux. Néanmoins les assaillants forcèrent la maison, délivrèrent le prisonnier et, pleins de rage, cherchèrent partout le Chau afin de le tuer sur le champ. Il s'échappa, fila au nord, à Suvannaphoum et de là à Korat. Renonçant à le poursuivre, les gens du Phou Chhuoï rassemblèrent leurs familles, au nombre de 660 âmes, émigrèrent sur le territoire de Sourèn, réclamèrent la protection du Phya de Sourèn et écrivirent à Bangkok d'où vint un ordre royal les autorisant à aller habiter à leur gré. Mais le Chau ne tarda pas à écrire de son côté. Or toutes ces lettres, toujours accompagnées de présents, sont favorablement écoutées, quelles que contradictoires qu'elles soient. Donc nouvel ordre de Bangkok prescrivant au Phya de Korat de juger cette affaire. Le Chau s'est plaint que les gens du Phou Chhuoï ont attaqué de vive force et dévalisé sa maison. On dit que le Phya de Korat a condamné, de ce fait, le Phou Chhuoï et ses gens à une amende de 20 catties. Le Luong Chendan, oncle du Chau, mais son adversaire le plus acharné, s'est retiré avec toutes les familles de ses clients au Ban Don Phœuy, sur le

territoire de Sourèn. Pour soutenir les frais de ses revendications il avait emprunté 8 catties à des Birmans du Ban That. Aujourd'hui la dette, intérêts compris, s'élève à 38 catties et ses créanciers ne le quittent plus d'une semelle.

Les gens de Ratanabouri, quand un de leurs bœufs est trop maigre, prennent du sel et des tiges de cette liane fort usitée en médecine que les Kmêrs appellent *Bandaul péch* « tige adamantine » pilent le tout ensemble et le font avaler au bœuf qui reprend graisse et forces, disent-ils. Leur chaux pour bétel est faite avec des coquillages qu'on ramasse dans le Moun, ou dans les mares et lagunes. Ils mangent la chair, font sécher les coquilles qu'ils calcinent ensuite en les empilant avec des couches alternées de combustible : bale de riz, écorce de bois mort, fiente de bœufs ou de buffles, etc. ; on active la combustion avec un soufflet de forge. La chaux vive, placée dans des marmites, est arrosée d'eau.

Le dimanche 20 janvier, vers 9 heures, nous quittons la pagode centrale du Mœuong Ratanabouri, avec 13 charrettes à bœufs, allant au nord dans la direction de Siphoum. Nous traversons d'abord les rizières du Mœuong, puis nous entrons dans des plaines arides ou croissent de grands thbêng mêlés de bambous. Vers midi nous avons à gauche le Ban Kê qui a une pagode et une trentaine de cases abritées par de nombreux arbres fruitiers ; plus loin et encore à gauche le Ban Chi châr, hameau de 15 cases. Au delà nous entrons dans Dong Phœuï, forêt de grands arbres thbêng qui donnent de l'huile de bois ; on y rencontre aussi des téal, des châmbâk, des srelao, des bambous. La route, peu unie, a beaucoup de racines d'arbres qui gênent un peu la marche. A midi vingt minutes, nous nous arrêtons pour faire boire nos attelages à une mare appelée Nong Sêng. Nous en repartons à une heure et demie, continuant à suivre la route de charrettes sur le sol d'alluvion, sous les

grands arbres d'essences résineuses ou autres. Par intervalles la forêt est coupée par des plaines découvertes. Dans la plaine appelée Thung Nong No nous laissons à droite la mare Bêng. Dans ces plaines croît en abondance une herbe dont j'ignore le nom cambodgien et que les Laociens appellent *Nha Smong*. Le terrain s'abaisse ensuite et se couvre de roseaux trêng ; on voit qu'il est exposé à l'inondation. Nous sommes dans la plaine Si Lang Lat. Au delà sont les broussailles de jungle, les arbustes Khtôm et les hautes herbes. Enfin vers 3 heures nous atteignons le bord du Nam Moun large de 120 mètres ici, avec de l'eau aux genoux, entre des rives qui l'encaissent de 3 ou 4 mètres. Nos charrettes mettent une demi heure à traverser. Nous repartons à 3 heures 40, entrant dans le territoire de Suvannaphoum ; la terre est alluvionnaire, les broussailles sont de jungle. Nous traversons le Houé Phap Pha, ruisseau large de 6 mètres qui a de l'eau aux genoux et qui vient du Mœuong Tao dans le territoire de Suvannaphoum. Il n'assèche pas à la fin de la saison et, quand les eaux sont hautes, il permet d'aller en trois jours avec des pirogues au Mœuong Tao qui se trouve à deux journées de charrettes de Ratanabouri. Au delà du Phap Pha s'étend une plaine découverte appelée Thung Luong où croissent de hautes herbes et quelques bouquets de bois espacés. Lors des pluies, cette plaine est traversée en pirogue. La route est assez unie sur terre d'alluvion mêlée d'argile. Nous passons ensuite entre deux mares qui gardent de l'eau claire en toute saison. Vers 5 heures nous atteignons le Houé Tœui, ruisseau qui n'a plus d'eau que par flaques et nous nous arrêtons pour coucher dans la plaine, près du Ban Tœuï où nous n'entrons pas.

Le Lundi 21 janvier nous partons à 6 heures 1/2 du Ban Tœuï, coupant avec nos charrettes à travers la plaine appelée Thung Luong, où l'on râcle en ce moment la terre salée pour en extraire du sel. Nous traversons le Houé Tœuï à sec ; nous

arrivons près d'une mare, Nong Phaï, qui a de l'eau en toute saison et nous pénétrons dans des bois appelés Dong Nong Kou où nous nous arrêtons à 8 heures 1/2 sur les bords de Sah Si Chèng (en Khmêr Srah buon chrûng, le bassin quadrangulaire), pour aller visiter à dix minutes de là les ruines khmères de ce nom. Je note que les bœufs du Laos, dont je me sers souvent pour voyager depuis Sisakêt, sont plus doux, moins farouches que les bœufs cambodgiens et ne donnent pas de coups de pied. Au bout d'une heure nous repartons de Sah Si Chèng, continuant en plaine découverte où poussent quelques bouquets de bambous. Après dix minutes de marche nous avons, à gauche, Kut Nhang, bassin naturel qui garde de l'eau en toute saison. A 10 heures nous atteignons le Siou, ruisseau qui vient du Mœuong Kêtaravisaï, à un jour d'ici, et qui se jette dans le Moun au dessous du Ban Dan. Il a encore de l'eau suffisamment pour mouiller les pieds. Au delà le sol est sablonneux, arbres et bambous sont rabougris ; enfin nous débouchons dans les rizières du Mœuong Suvannaphoum et, à 10 heures 1/2, nous nous arrêtons à la Vat Kang ou pagode centrale de ce Mœuong, que deux de mes hommes, les nommés Ros et Nou, avaient quitté depuis cinq jours, venant de Nhassonthon et allant à Phimaie.

Pendant mon séjour dans ce village, mon interprète cambodgien Srei fit seul une petite excursion du Mœuong à Bo Pon Kan, dans l'Est, un des principaux lieux d'exploitation du sel gemme du Laos. Il partit du Mœuong le mercredi 23 janvier à 7 heures avec un fort mauvais attelage. Après avoir traversé une forêt clairière, sur sol sablonneux, il s'arrêta vers 8 heures 1/2 pour déjeuner au Ban Vêng, hameau de 8 cases de Laos cultivant des rizières et fabriquant du sel. Vers dix heures il repartit mais au bout d'une demi heure, il dut s'arrêter au Ban Van, hameau de 14 cases et renvoyer sa charrette : les bœufs ne

marchant pas. Il continua dès lors son voyage à pied, et vers midi il atteignit à une lieue plus loin, le Ban Bo Pon Kan, où il s'arrêta à la pagode qui contient un Chai dei en briques. Le village compte 25 cases de Laos cultivant des rizières et fabricant du sel. De là, continuant au nord est, il passa près de Nong Phat Top, mare à gauche de la route, et s'arrêta bientôt pour changer de guides au Ban Ta Nên, hameau où sont une dizaine de cases de Laos qui se livrent à l'exploitation du sel comme les habitants de tous les villages de cette région. La plaine où l'on fait le sel est à 10 minutes du Ban Ta Nên. Le Bo Pon Kan « puits des mille cases » est un bassin ayant la forme d'un tronçon de rivière, long de 2000 mètres environ, large de 200 mètres, au lit couvert de roches de grès rouge qui forment une sorte de damier naturel, d'où le nom de ce bassin. D'autres roches se dressent à l'extrémité. L'eau stagnante ne vient en ce moment qu'à la cheville du pied. Elle est fortement salée et les afflorescences de sel apparaissent de tous côtés sur le sol, Tous les villages d'alentour viennent exploiter ce sel à la saison sèche.

Quittant le Bo Pon Kan, Srei prit au sud pour s'arrêter bientôt au Ban Nong Phoun, village d'une quarantaine de cases. Puis reprenant sa route il traversa le Siou ou Nam Siou, coupa à travers une grande plaine nue appelée Dong Mak Phaï où ne croissent que des herbes et de rares buissons de bambous. Aux pluies, elle est inondée à hauteur de la ceinture et on la traverse alors en pirogue. A 6 heures 1/2 il s'arrêta pour coucher au Ban Phon Saï qui compte une pagode et une quarantaine de cases dont les habitants sont à la fois cultivateurs et sauniers comme tous ceux de la région. Ils lui donnèrent des détails sur les usages et pratiques de cette industrie du sel.

De même que dans presque tout le bassin du Nam Moun, les sauniers du Bo Pon Kan, placent la terre salée dans des auges

longues d'une brasse environ, percées au fond d'un trou qu'on bouche avec un morceau de natte ou une poignée d'herbe formant filtre. On arrose et l'eau recueillie sous le filtre donne le sel par cuisson.

La date est fixée pour se rendre au *Bo* « puits » soit au 3 soit au 6 du mois de Méakh (février-mars). Alors se réunissent tous les sauniers de la région pour faire aux divinités les offrandes qui consistent alternativement, chaque année, en porc, en tortue d'une espèce quelconque et buffle. En 1884 c'était le tour du porc. A partir de ce moment et pendant toute la durée des travaux les sauniers doivent observer certaines abstinences. Ils ne se ceignent pas la tête, ne portent aucune coiffure, évitent de s'abriter sous des parasols ou des parapluies. Le Bo ne doit être traversé ni à pied, ni à cheval, ni en voiture. On descend y travailler, mais on ne le *coupe* pas. Toutes relations sexuelles doivent être évitées. Quiconque enfreindrait ces prescriptions traditionnelles devrait payer une amende consistant en un flacon d'alcool et un animal de l'espèce sacrifiée à l'ouverture des travaux. Les amendes sont payées à la femme qui incarne la divinité du puits ; cette femme est actuellement une habitante du Ban Ka Min. J'ai déjà dit que les Laociens appellent *Nang Tiem* ces sortes de femmes. Quand une Nang Tiem meurt une autre femme du pays se proclame elle-même possédée.

Le jeudi 24 janvier, partant à 6 heures du Ban Phon Saï, Srei traversa une grande forêt, appelée Doug Ban Dan, en téal et en koki. Au bout d'une heure il s'arrêta au Ban Nong Suong où sont une pagode et une quinzaine de cases. Puis de là il se rendit en une demi heure au Ban Dan, « le village du poste » de la frontière de la province. Les habitants du Ban Dan, qui compte une pagode et une soixantaine de cases, sont des clients de l'un des trois Mœuongs, Sisakêt, Siphoum, Ratanabouri. Du village on va à Tha Kut son port sur le Moun, à une demi-

lieue. Les indigènes dirent à Srei qu'au Pak Siou, confluent du Siou et du Moun, il y a des roches sur la rive et la hutte d'un génie tutélaire.

A 11 heures et demi, Srei repart du Ban Dan pour rentrer à Siphoum, allant droit au nord ouest. Il passe près de Nong Boua, « mare des lotus » à droite de la route au milieu d'une grande plaine, et à Dong Kou, bois de grands téal et koki. Il s'arrête un peu plus loin quelques minutes pour visiter un Kû (Kou) nom que les Laos donnent aux ruines de l'époque Khmère. Reprenant sa route, il atteint Thung Nong Hin Sangkon, plaine qui est suivie d'une autre appelée Dong Mak Phaï. Vers 3 heures, il s'arrête à Nong Kâng Hœung, pour se reposer pendant une heure. Reprenant sa route à travers les plaines et les bouquets de bambou, il passe le Nam Siou, et arrive de nuit au Ban Thong ou Mœuong Kao « l'ancien chef-lieu ». Il dîne un peu plus loin au Ban Snam hameau de cinq cases et il rentre à Siphoum vers 10 heures du soir.

Le lendemain, songeant au départ, j'envoyai des cadeaux à l'Oppahat et au Mœuong Chan, les seuls mandarins que j'eusse entrevus. Je me demandai plus tard si cette réserve inaccoutumée n'était pas due à quelque sottise commise par Nou et Ros deux de mes hommes qui avaient passé ici quelques jours avant moi.

Le Mœuong Suvannaphoum (Suvarna Bhumi, terre de l'or) ou, par abréviation, Siphoum, long de 1500 à 2000 mètres dans le sens est ouest et large de 250 à 300 mètres, est bâti sur un tertre boisé qui domine de 7 à 8 mètres les plaines basses d'alentour. Les maisons sont dispersées sous les arbres, cachées derrière les haies épaisses, si bien que le village a l'air d'être en pleine forêt ; les rues semblent être des routes sous bois, si ce n'est qu'elles sont très battues. Quoique Siphoum soit beaucoup moins peuplé qu'Oubon, le village couvre une étendue

presqu'aussi considérable. Les oiseaux font entendre leur ramage sur les arbres, dans les haies. Les petits sentiers de traverse ont l'air de se perdre sous bois. Au nord du Mœuong la plaine basse appelée Nong Kou, Nong Na Sêng, est inondée jusqu'à la poitrine aux pluies. Elle est à sec de novembre à juin. Il est d'ailleurs à remarquer que presque tous les centres habités, dans cette région du Laos, surtout les Mœuongs et les grands villages, sont construits sur des tertres à l'abri des eaux qui couvrent les plaines basses aux pluies. On peut aussi remarquer que les villages laociens, relativement plus grands, moins disséminés et plus écartés les uns des autres qu'au Cambodge, semblent indiquer une vie sociale plus active, tandis que la vie de famille prédominerait peut-être davantage au Cambodge. Le Mœuong Suvannaphoum compte six pagodes. La centrale, où nous logeons, a un temple en construction, les murs en briques, la toiture en planches : le tout commençant à se dégrader avant d'être achevé. A l'aide de deux poulies, les bonzes y élèvent et placent les planches en bois sculpté et ornées de verroteries du fronton où est représenté un Bouddha assis avec des fleurs et des guirlandes. A côté un *that* ou *chai dei* en maçonnerie de briques, dresse sa pointe effilée jusqu'à 15 ou 18 mètres de hauteur. Et un Hor Chêk, mi-temple mi-sala, avec plancher et avec toiture de planches, sert aux rassemblements des fêtes et des lectures religieuses selon les coutumes du pays.

Le Chau de Suvannaphoum, mort depuis bientôt un an, est remplacé provisoirement par l'Obbahat son frère cadet, et le deuxième frère, le Reachvong, fait fonctions d'Obbahat. Les mandarins boivent l'eau du serment, selon les usages, à la pleine lune des mois de Chêt et de Phatrebot. Le défunt Chau ne doit être incinéré que dans deux mois. Ses titres étaient Phrah Ratana Vongsa Chau Mœuong Suvannaphoum. Je vais

visiter son cercueil placé dans une sorte de corbillard monumental couvert de feuilles d'or, de fleurs artificielles, sous un vaste et sombre hangar où je rencontre sa veuve et sa fille, veuve aussi, cette dernière, d'un chinois de Bangkok. Vêtues de blanc et la tête rasée en signe de deuil, ces dames causent, m'interrogent et me semblent disposées à faire un peu ostentation d'urbanité et de savoir vivre pour bien établir qu'elles ont vécu à Bangkok. A côté de nous, deux bonzes et un novice, qui avaient passé la nuit en prières, prenaient leur repas du matin offert par la famille.

Les gens de Siphoum ont moins bonne figure que les Laociens de l'Est. Aussi ivrognes que ces derniers, ils sont de plus fumeurs d'opium. Les voleurs passent pour nombreux chez eux. A plusieurs indices on reconnaît qu'on se rapproche des pays Siamois. Les hommes en prennent les habits ; les femmes, tout en continuant à porter la jupe tombante au lieu du langouti relevé, coupent déjà généralement leur chevelure. Les mandarins qui nous reçoivent de mauvaise grâce sont ivrognes, ont le parler haut et rapide. Les Siamois venus de l'ouest communiquent un peu de leurs prétentions et de leur légèreté. Les monnaies sont le tical siamois et le lat de cuivre de 8 au sleng, soit 32 au tical. Il n'y a pas de grand marché, pas même de marché pour les vivres, mais seulement quelques boutiques de détail. Les Chinois n'osent venir s'y établir par crainte des voleurs, dit-on. On y importe des cotonnades et on exporte de la soie filée. Les porcs sont vendus, non au poids, mais à l'estimation, selon leur grosseur, de 6 sleng à 3 ticaux. Un petit poulet vaut 2 lat, un gros, un fœuong ou demi sleng ; le canard vaut un sleng. Il n'y a ni fermier d'opium, ni fermier d'alcool : chacun vendant ou achetant ces denrées à son gré. L'alcool, fabriqué dans le pays, vaut un fœuong la bouteille. L'opium, disent les Laociens, est surtout importé par les Kula (ou Bir-

mans) qui vendent un tical le poids de trois sleng d'opium.

Selon une vague tradition, les Laos de Siphoum viennent du nord, de Nongkhaï. Le Mœuong payait jadis, dit-on, son impôt en Krekor ou cardamome bâtard. Mais depuis une vingtaine d'années avant mon passage, sur la demande des populations qui ne trouvaient plus de cardamome, l'impôt a été converti en argent. Actuellement les inscrits seraient au nombre de 1300 et le tribut annuel serait d'un pikul et demi d'argent, (soit 75 catties). La population cultive les rizières ; elle fait du sel un peu partout, mais surtout au Bo Pon Kan dans l'Est. Entre la moisson et les semailles les cultivateurs se transforment en sauniers, faisant, selon leur habileté, de cinq à dix pikuls de sel chacun par saison. On dit que le Chau Mœuong perçoit un pikul de sel sur chaque ménage se livrant à cette industrie. Le prix du sel varie entre 5 mœun (30 kil.) et 6 mœun (36 kil.) pour un tical.

A la pleine lune du mois de Méakh, les gens de Siphoum, de même que les autres Laociens, du reste, préparent pour les bonzes le *Khao Chi* « riz brûlé » mettant du sucre dans des boulettes de riz gluant dont on enduit l'intérieur avec des œufs de poule ou de cane. On fait ensuite gonfler et roussir ces petits pâtés sur la braise ardente et on les offre aux bonzes.

Selon le Mœuong Chau, mandarin de Siphoum, pour se rendre de ce pays à Nongkkaï, on atteint le Ban Lohok après deux jours de marche au nord ; une autre journée conduit au Ban Ko ; et de là une matinée permet d'atteindre le Mœuong Roï Êt, d'où, obliquant un peu à l'ouest, on atteint en deux jours le territoire du Mœuong Karasin (ou Kalasin) ; deux autres jours sont nécessaires pour arriver au chef-lieu de Karasin. De ce point allant au nord-ouest, on atteint en trois jours le Mœuong Hassekan (ou Hattekan) et le quatrième jour on peut coucher au chef-lieu. De même, en partant du Mœuong Hassekan on atteint

en trois jours le territoire de Nong Han et le quatrième jour on arrive au chef-lieu. De Nong Han, continuant au nord-ouest on atteint de même en trois jours le territoire de Nongkhaï ; et le quatrième jour on couche à Nongkhaï. De Nongkaï on va en peu de temps à l'ancien Mœuong de Vieng Chan.

De Suvannaphoum, dit le même mandarin, allant au nord-est, un homme marchant bien peut atteindre en un jour le Mœuong Nhassonthon. Au sud et à une matinée de ce dernier Mœuong est le Mœuong Phnom Phaï (ou Melou Phaï) qui compte trois cents cases et qui dépend de Suvannaphoum. Partant de Suvannaphoum dans la direction du nord-est, on atteint en deux jours le Mœuong Selaphoum qui est au nord un peu ouest de Nhassonthon, il ignore au juste à quelle distance. Le Mœuong Selaphoum ne relève pas de Nhassonthon qui l'a pourtant fondé, mais il relève du Mœuong Karamasaï. On va en un jour au Mœuong Kêtaravisaï qui est à l'ouest et un peu au nord de Suvannaphoum dont il dépend. A l'ouest de Ketaravisaï est le Mœuong Phyakaphoumvisaï qui dépend aussi de Suvannaphoum. (En réalité les deux districts se détachent actuellement de Siphoum).

Le samedi 26 janvier, au matin, trois seulement des attelages promis sont prêts. Je les prends, partant immédiatement pour faire un crochet aux ruines de Kû Kasin, avec mon interprète Srèi et un de mes domestiques chinois, laissant l'autre aux bagages qui se rendront directement au Mœuong Kêtaravisaï. Nous coupons à travers la plaine nue inondée aux pluies. Nous passons le Nam Siou qui vient, nous dit-on, du Ban Ko Borebœu, à deux journées d'ici. Nous passons près d'une mare qui a de l'eau toute l'année, Nong Si Nha Nhong. Puis nous laissons à gauche *Naun Phaï* « tertre des bambous », ce petit tertre isolé au milieu de cette vaste plaine nue est couvert d'arbres et de bambous. Vers 10 heures nous nous arrêtons aux ruines de

Kou Kasin, sur un petit tertre sablonneux au milieu de ces steppes désertes. J'y déjeune tout en regardant les ébats d'un gentil couple de rouge-gorges dont le plumage diffère un peu de celui des nôtres. La femelle est d'un gris plus clair ; et le plastron rouge du mâle, moins développé, est surmonté de deux lignes d'un blanc jaunâtre ; voletant à quelques pas de moi, ils ne paraissent pas trop effarouchés, malgré leur éloignement de toute habitation humaine. A midi et demi nous quittons Kou Kasin, coupant à travers une grande plaine que les Laos appellent Thung Luong ; nous allons au nord dans les hautes herbes, sans piste tracée. Toutes ces plaines sont incultes, étant trop inondées aux pluies. Il est à supposer que des canaux d'écoulement rendraient ce pays fertile, la terre paraissant de bonne qualité. Après quatre heures de marche nous avons à droite le Ban Mœuong Boua, village d'une vingtaine de cases ; et vers 5 heures nous nous arrêtons au Nam Siou pour faire boire nos bœufs. Le Siou a encore de l'eau par flaques. Au-delà nous passons près de Nong Ngaung, mare qui a de l'eau toute l'année ; nous traversons des rizières qui paraissent de bonne qualité.

Peu après 6 heures nous nous arrêtons au Mœuong Kêt, abbréviation de l'appelation officielle, Mœuong Kêtaravisaï, fondé depuis 1873 par l'obbahat de Siphoum qui ne s'entendait pas avec son Chau et qui demanda à Bangkok l'autorisation de payer son impôt séparément en venant se fixer au Ban Ka Don, ainsi appelé d'une petite ruine qui est dans le village même. Il en fit le Mœuong Kêtaravisaï et reçut les titres de Phrah Si Ketichhaï Chau Mœuong Kêtaravisaï. Ces Mœuongs laociens s'agrègent ou se désagrègent perpétuellement au gré des populations ou des chefs influents. On compte 4 pagodes et environ 150 cases au Mœuong Kêt, où les arbres fruitiers font défaut, le Mœuong étant de fondation récente. Il est situé sur un petit tertre au milieu des

plaines de rizières. Le Chau était mort peu de jours avant mon passage ; on avait écrit à Bangkok et on attendait la nomination du successeur pour lui remettre les insignes. Les choses se passent ainsi dans ces Mœuongs peu importants, tandis qu'aux chefs-lieux des grandes provinces on envoie les insignes à Bangkok où doit aller les prendre le successeur en offrant les cadeaux usuels. Les autres dignitaires du Mœuong Kêt faisaient leur service en bonne intelligence. L'un d'eux, le Reachvong, venait de partir pour Korat conduisant une vingtaine d'éléphants afin d'aider à la réception du Samdach Chofa le premier ministre. Les mandarins du Mœuong Kêt vont boire l'eau du serment au Mœuong Maha Sanakham qui est à deux jours de marche au nord-ouest. Le Mœuong Roï Èt est à un jour et demi au nord-est. Le district compte 600 inscrits payant un impôt de 15 catties au total, à raison de 2 ticaux par inscrit marié. On ne voit pas dans ce petit pays de fumeurs d'opium ou de chanvre indien, ce qui est frappant en sortant de Siphoum. Quant à l'eau-de-vie, les Laociens, hommes et femmes, en usent partout également ; l'alcool est le remède des veines, disent-ils.

Le lundi 28 janvier, à 6 heures, nous partons de la Vat Kang du Mœuong Kêt, avec des charrettes à bœufs d'allure lente. Nous traversons, après des bouquets d'arbres rabougris, une plaine nue, sablonneuse, un peu inondée aux pluies ; et ensuite une plaine de rizières appartenant aux habitants du Mœuong Kêt. Nous laissons, à droite, Don Lao Luong, bois où est un village qui compte une pagode et une trentaine de cases ; puis les plaines découvertes alternent avec les forêts clairières de thbèng. A 11 heures 1/2, nous nous arrêtons pour déjeuner au Ban Tiou, village d'une trentaine de cases avec une pagode. Je visite ce village dont les cases sont assez resserrées sous de grands arbres, actuellement sans feuilles, et couverts de fleurs rouges, semblables à des flamboyants mais sans épines.

La population paraît sale, ce qui est assez général dans les campagnes laociennes. Je rencontre deux femmes, l'une roule des cigarettes, ceci est très commun au Laos, mais l'autre m'intrigue davantage. Assise, un panier entre ses genoux, elle y puise des billes de terre et les mâche, ce qui lui donne une salivation rouge. Elle refuse de satisfaire ma curiosité.

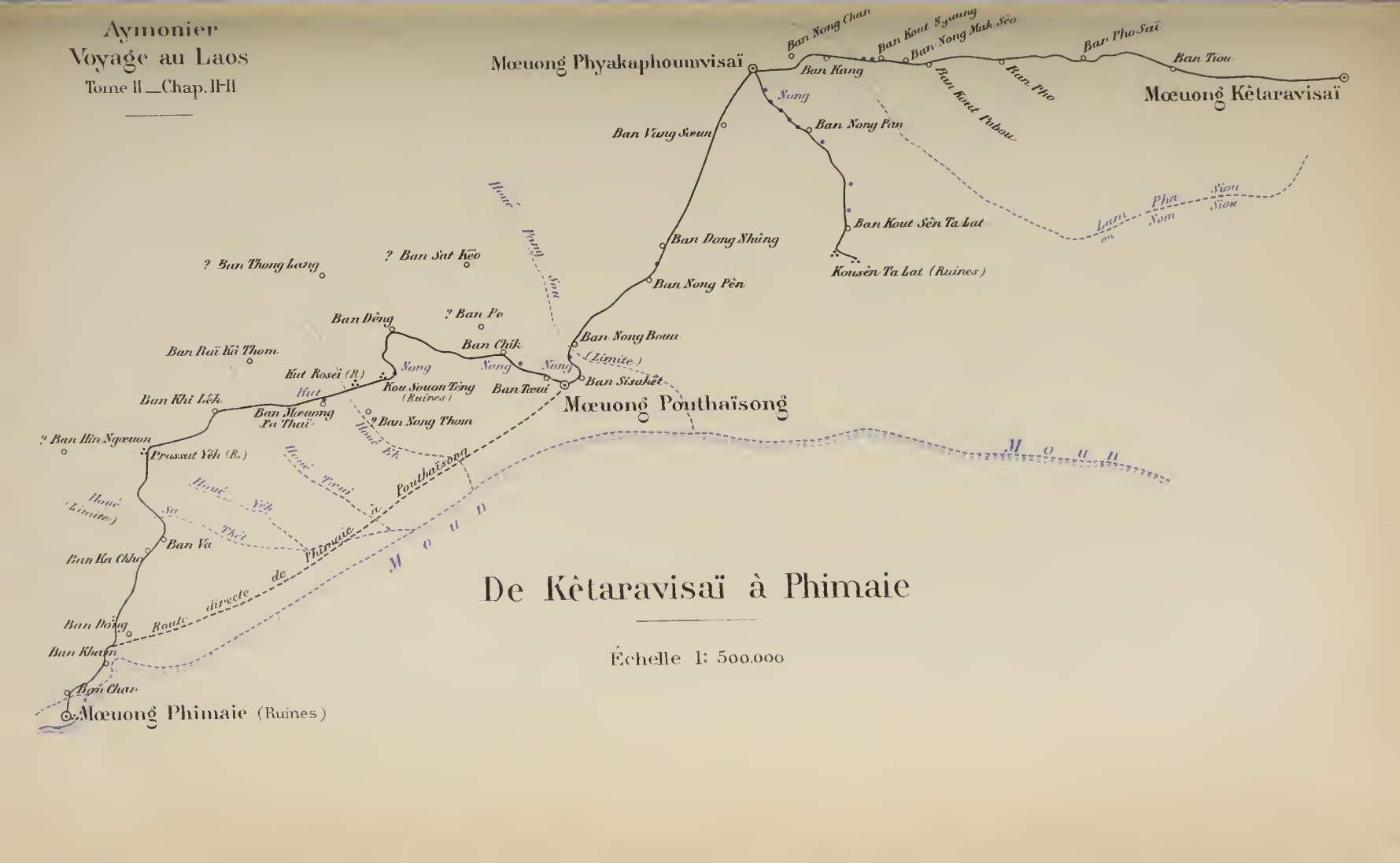
J'étudie ensuite la principale industrie du Ban Tiou, la fonte du fer et la fabrication des pioches et des socs de charrue. Je passe à côté d'un geindre pétrissant avec les pieds, dans un trou creusé dans le sol, une pâte terreuse dont l'odeur caractéristique indique une forte proportion de fiente de bufle ou de bœuf. A côté sur des planches, sèchent au soleil des pains pétris dans la forme des moules de socs de charrue. Près des fourneaux sont des scories bleues de belle venue, et du minerai, un gravier rond, variant de la grosseur du pois à celle de la bille à jouer. Les fourneaux, faits avec la terre des fourmilières abandonnées par les termites, ont à leur surface supérieure deux excavations demi sphériques servant de récipient pour le minerai qu'on ajoute pendant la fonte ; ils sont percés de deux foyers où on place le minerai entre deux couches de charbon. Le feu est activé avec une pompe. Quand les tas s'affaissent on ajoute par le haut du combustible et du minerai. Au dessous, un trou creusé dans le sol devant chaque foyer permet de retirer le bloc de fer rouge, que l'on partage immédiatement en deux. Chaque foyer peut donner trois levées par jour, soit 6 morceaux de fer, de quoi faire 12 petites pelles du pays. Le charbon est préparé en septembre avec des bois de koki, popèl, thbêng, ou trach. Les fourneaux sont construits en octobre-novembre. A la même époque on recueille les graviers de fer en creusant un peu le sol, on les lave au tamis sur place et on les apporte au village.

Chaque année, au commencement de la saison de fonte, il faut faire à Preah Pisnukar, le patron des artisans, des offrandes

consistant en un langouti de femme, un mouchoir à chignon, un peigne, un bracelet, un poulet bouilli, un flacon d'alcool, des bougies, baguettes odorantes, fleurs et feuilles. Un maître de cérémonie, dispose ces offrandes, récite les prières et offre les présents à la divinité. On peut ensuite faire fonctionner les fourneaux. J'ai dit que la terre des moules à soc était une terre quelconque, mêlée à la fiente des bœufs ou bufles, que l'on pétrit à même dans le trou creusé en terre en arrosant d'eau et en laissant ensuite sécher au soleil ces moules qui sont faits surtout au Ban Pho Saï où nous devons aller coucher ce soir même. Au moment de couler les socs on fait encore à Preah Pisnukar des offrandes d'un œuf, un flacon d'eau de vie, des bougies et des allumettes odoriférantes. Pour chaque fourneau le Chau Mœuong perçoit quatre petites pelles indigènes chaque année.

Avant trois heures nous partons du Ban Tiou, traversant un bois d'essences diverses dont les arbres sont plutôt bas, puis des rizières, puis des forêts clairières sur sol sablonneux que nos attelages font voler en nuages de poussière qui blanchit tout le corps, pénètre dans la bouche, dans les yeux, dans le nez. Avant 5 heures nous nous arrêtons pour la nuit au Ban Pho Saï gros village de 200 cases, sur un tertre entouré de terrains bas. A l'est une grande mare, reste d'une lagune de la saison des pluies, est envahie par les pêcheurs munis de paniers en guise de nasses. Les habitants sont fondeurs et forgerons de même que ceux du Ban Tiou. A une matinée de marche au sud du Ban Pho Saï, le Ban Mœuong Tao est un grand village que l'on songe à ériger en Mœuong, mais il n'a pas encore de Chau.

Le mardi 29 janvier, à 5 heures 1/2, nous quittons le Ban Pho Saï, traversant des rizières, puis des forêts aux arbres très clairsemés. Les racines sur la piste gênent la marche des voitures. Nous traversons le Ban Pho, village de 50 cases de Laos



De Kêtaravisaï à Phimaie

Échelle 1: 500.000

qui font du sel et cultivent des rizières. Plus loin nous avons à gauche le Kut Khang Hong où on filtre l'eau salée qui est conservée ici dans des petites fosses coniques creusées en terre et rendues imperméables par un lutage d'huile de bois. Au-delà sont encore des forêts clairières, puis des rizières. Vers 10 heures nous nous arrêtons dans la plaine, nue et sèche de rizières près du Ban Kut Pabou, village de 30 cases de Laos avec une pagode ; il a été fondé récemment par une colonie du Ban Suon Mon qui est au nord est du Mœuong Suvannaphoum. Vers deux heures je remarque que les charretiers sont lents à atteler. La chaleur et la sécheresse augmentent chaque jour. Les bœufs sont fatigués et il n'y a rien à manger : il faudrait en effet un microscope pour découvrir des brins d'herbe sur le sol sablonneux. Les pauvres bêtes en sont réduites à dévorer les courtes tiges desséchées du chaume des rizières. Aussi l'étape de l'après-midi sera courte. Nous traversons des rizières et des bois d'arbres rabougris sur sol de sable. Nous laissons à droite le Ban Nong Mak Sèo qui a une pagode et une trentaine de cases de Laos cultivant des rizières et faisant un peu de sel pour leur consommation. Plus loin, après avoir passé d'autres forêts clairières nous laissons à droite le Ban Kout Ngaung qui a une pagode et une vingtaine de cases. Il tire son nom d'un lagon du voisinage. Nous traversons un ruisseau, le Lam Pha Siou et avant 5 heures nous nous arrêtons au Ban Kang, village qui compte une pagode et une trentaine de cases de Laos cultivant du riz et faisant du sel. Ce village est aussi une colonie récente fondée par des gens des environs de Suvannaphoum. On prend sur le fait cette expansion continue de la race laocienne. Ban Kang n'a pas de puits, il faut boire l'eau stragnante des flaques du ruisseau à côté. Le ciel est tout rouge par suite de la sécheresse. Je passe la nuit sous un petit abri, couché sur le sol heureusement très sec et il le sera jusqu'en avril. Les jour-

nées sont pénibles, monotones, ennuyeuses. L'impression de cette sécheresse persistante est de plus en plus envahissante, de même que l'était, en novembre, l'impression d'humidité. Tout ce bassin du Moun me fait l'effet de passer alternativement et presque sans transition du brûlé au noyé.

Le mercredi 30 janvier, je pars à pied de bon matin du Ban Kang, laissant les charrettes suivre lentement. La route est sablonneuse sous les forêts clairières. J'entrevois des fourneaux de fonte avant d'arriver à hauteur du Ban Nong Chan, gros village de 200 cases que nous laissons à droite sous une forêt d'arbres fruitiers. Nous traversons encore une forêt clairière et à 7 heures 1/2 nous nous arrêtons au Mœuong Phyakaphoumvisaï.

Je suis reçu par le Mœuong Chan, bon vieillard de 77 ans, très poli. Il m'installe dans une sala petite mais bien abritée et me demande de passer là deux jours, la population étant en fête. Les femmes du pays toutes endimanchées ce jour-là, portent encore ici la jupe tombante des Laociennes mais leurs cheveux sont coupés, leurs écharpes sont bleues, rouges ou violettes, et non plus dans les diverses nuances du jaune des Laociennes de l'Est ; on voit que nous nous rapprochons des pays siamois. Aujourd'hui ces femmes entendent le prêche religieux à la pagode où elles doivent demain offrir aux bonzes les petits pâtés au sucre dans du riz gluant léchés d'œufs. Selon le Mœuong Chan, il est difficile d'évaluer le nombre des inscrits de ce district, la terre n'étant pas partagée avec celle de Suvannaphoum, et les gens du peuple choisissant à leur gré le chef auquel ils paient l'impôt. Le Mœuong Pyakaphoumvisaï ou Phnhakaphoumvisaï, jadis le Ban Nakha, a été érigé en Mœuong, il y a huit ans (vers 1876) par le fils aîné du Chau de Suvannaphoum qui vient de mourir. Il a reçu la dignité de Chau il y a cinq ans ; l'Obbahat et le Reach vong sont ses frères cadets. Il

n'y a pas de Reachbot. Après ces trois dignitaires viennent le Mœuong Sên, le Mœuong Chan, le Mœuong Khoua (de droite), le Mœuong Saï (de gauche) ces deux derniers mandarins étant les juges du tribunal ; puis le Sa non, le Sa nét, le Phanna, le Phaï Sum qui est le Mœuong Sên de l'oppahat, etc. Quant au village chef-lieu, il compte une pagode et 120 cases environ bien groupées sur un tertre élevé, sablonneux long de 400 mètres, large de 200 environ, où sont peu d'arbres fruitiers. Les habitants cultivent des rizières et font du sel. Le riz ne manque pas dans le pays mais on n'y trouve pas de poisson. Il n'y a pas de marché, on s'y procure facilement pourtant de la volaille et du porc. A une journée de charrette seulement, au nord de Phyakaphoumvisaï est le Mœuong Mahasanakham, centre commercial d'une certaine importance : il compte trois pagodes, trente cases de marchands chinois, dit-on. On en exporte de la soie filée, des peaux et des cornes.

Le jeudi, mon interprète Srei alla visiter des ruines au sud du Mœuong Phyakaphoumvisaï ; partant à pied, traversant tantôt des rizières, tantôt des forêts clairières, et laissant successivement à droite, les mares appelées Nong Nam Kang, Nong Thaï, Nong Hang, qui sont à sec à la fin de la saison ; il s'arrêta pour déjeuner au Ban Nong Pan, où est une pagode, avec une trentaine de cases de Laos cultivant des rizières et cuisant du sel. Poursuivant ensuite sa route, il laissa à gauche Nong Mai Ngam, mare qui a de l'eau toute l'année, puis il prit un bain au Kut Lom. Au delà il laissa à droite un autre étang le Kut Nam, et peu après midi il s'arrêta au Ban Kou Sên Talat, hameau d'une vingtaine de cases. Les ruines de Kou Sên Talat Niaï (le grand) sont à dix minutes au sud un peu ouest du village, et les ruines de Kou Sên Talat Noï sont à vingt minutes au sud est des précédentes. Vers 3 heures il reprit le chemin de Phyakaphoumvisaï où il arriva à sept heures du soir.

Le vendredi 1er février, dès le matin, il tombe une pluie assez forte, mais elle cesse après déjeuner et nous quittons Phyakaphoumvisaï. Nos lentes charrettes à bœufs continuent vers l'ouest à travers les forêts clairières entrecoupées de quelques rizières. Le pays change d'abord d'aspect. Il paraît moins brûlé que les régions parcourues les jours précédents ; les herbes sont plus abondantes. Nous faisons boire nos attelages à hauteur du Ban Nang Sœun qui est sur notre gauche. Au delà sont encore des forêts de grands arbres. Nos voitures avancent péniblement sur la piste où abondent les racines d'arbres et les fondrières, et à la nuit bien tombée nous nous arrêtons enfin au Ban Dong Nhang « village de la forêt des dipterocarpus » qui a une pagode et environ 70 cases de cultivateurs qui sont cette nuit là en fête comme les habitants de tout le Laos. Autour du Hor Chêk, sala ou belvedève de pagode, les jeunes filles sont assises sous de petits hangars, et tous les jeunes gens en bandes chantent, dansent, plaisantent, jouent de la flûte, et font leur cour, mais en évitant tout jeu de mains qui leur vaudrait une amende. Les bonzes récitent leurs prières en attendant les présents qu'on doit leur faire au matin.

Le samedi 2 février, précédant les voitures, je continue la route à pied. Nous passons près du Nong Doûng, grande mare poissonneuse ; puis au Ban Nong Pên, hameau de nouvelle création qui compte une vingtaine de cases de Laos, mêlés de quelques Khmêrs. Ils cultivent des rizières et fabriquent quelques torches, mais pour leur consommation seulement. Nous poursuivons dans les forêts tantôt clairières, tantôt plus épaisses, telle Dong Sam Poï. A neuf heures nous nous arrêtons au Ban Nong Boua « mare des lotus » où est une bonzerie sous les arbres au feuillage épais. J'attends mes voitures à côté sur le bord du Houé Pang Sou, ruisseau actuellement à sec. Nous repartons à midi et demi, traversant ce ruisseau dont les rives

sont assez escarpées. Le district de Phyakaphoumvisaï et, par suite, la province de Suvannaphoum finissent à ce petit cours d'eau. Au delà nous entrons dans le territoire du district de Pouthaïsong, c'est-à-dire de la province de Korat. Nous traversons ensuite des forêts clairières, et nous laissons à gauche le Ban Sisakêt, hameau d'une centaine de cases sous les arbres fruitiers. Enfin nous débouchons dans une plaine qui laisse apercevoir en face de deux gros villages, au sud, le Mœuong Pouthaïsong et au nord le Ban Sisakêt qui sont séparés par 800 mètres de rizières. Avant trois heures nous nous arrêtons dans une sala, en plaine, près de la case du Chau Mœuong. Un mandarin, le Maha Sêna vient nous recevoir avec affabilité.

Le Chau est un vieillard ayant plus de 70 ans, Laocien de race, de même que la majeure partie de la population de ce district de Korat. Le Mœuong Pouthaïsong, situé, selon les indigènes, à deux lieues au nord du Moun, compte une soixantaine de cases, très dispersées, sur un léger tertre entouré de plaines sablonneuses. C'est le nouveau chef-lieu ; l'ancien, le Mœuong Kao, un peu au nord ouest, est entouré d'une levée de terre, remblai fourni par un double fossé, intérieur et extérieur à la levée, disposition qui n'est pas rare dans les anciens centres de cette partie du Laos. Les inscrits du district seraient au nombre de 320, payant 4 ticaux de capitation annuelle par ménage ; et le tribut serait de 12 catties ou balances, plus 10 damleng, soit 1000 ticaux au total. En outre, il faut payer l'impôt des rizières d'un sleng fœuong par raï carré (de 40 mètres de côté). Les fermes et monopoles de toute sorte indiquent que nous entrons dans une province d'administration purement siamoise. L'impôt sur les alcools acheté du fermier de la province de Korat au prix de quatre catties et dix damleng, permet au sous fermier de prélever de 5 à 8 damleng (de 20 à

32 ticaux) sur les distillateurs des grands villages. On a pour monnaie les ticaux et les lat ou sous siamois.

Au Mœuong Pouthaïsong, limite approximative des deux races, on se sert usuellement de la double série des titres de mandarins, soit siamois, soit laociens. On a donc, en siamois : Chau Mœuong, Balat, Jokebat, Phou Chhuoï, Mahathâi, Luong Phon, Sasedi, Luong Veang, Luong Khleang, Luong Na, Luong Phêng, Luong Nara, Luong Tamruot, etc. etc., et en laocien : Chau Mœuong, Oppahat, Reachvong, Réachbot, Mœuong Sên, Mœuong Chau, Mœuong Khoua (droite), Mœuong Saï (gauche), Mœuong Pak (bouche), Mœuong Kang (centre), Mœuong Phên, Souphon, Maha Sêna, Senon, Seniet, etc., tous titres siamois ou laociens appliqués respectivement aux mêmes personnages. Les titres personnels du Chau sont : Phra Sêna Sangkram Chau Mœuong Pouthaïsong. (Brah Sêna Sangràma. Les titres sont guerriers dans la province de Korat, province militaire).

Le dimanche 3 février, laissant le gros de mes bagages filer directement sur Phimaie, je fais un coude au nord où on me signale des monuments. Nous passons près du Mœuong Kao, « l'ancien » ; et nous laissons, à gauche, le Ban Tœui, village d'une trentaine de cases avec une pagode ; puis, à droite, Nong Boua « mare des lotus » et vers 8 heures nous nous arrêtons pour déjeuner au Ban Chik, village qui a une pagode et une trentaine de cases. Nous repartons à 10 heures 1/2, continuant à travers des arbres clairsemés, rabougris, sur sol sablonneux ; nous rencontrons quelques rizières et des terres à sel ; et, vers une heure de l'après-midi, nous nous arrêtons au Bang Dêng, village de 40 cases avec une pagode. Les habitants qui sont des Laociens ont entouré leur village d'une haie d'épines et une porte s'ouvre sur la route.

Le Ban Dêng est le chef-lieu d'un *amphœu* (petite circonscription territoriale à Siam) qui comprend encore quatre autres

villages. Le chef qui a le titre de Luong Pipheak Pholokan est aidé ou suppléé par le Luong Tip : ils habitent au Ban Dêng. Les autres villages sont : Ban Po, à deux lieues à l'est du Ban Dêng, avec 10 cases ; Ban Sat Kêo, à trois lieues au nord est, 20 cases ; Ban Thong Lang, à trois lieues au nord ouest, 20 cases ; Ban Nong Thom, à une matinée au sud ouest, 10 cases. Cette petite circonscription relevait jadis de Pouthaïsong. Désirant quitter ce district, les gens allèrent s'offrir au Chau Langkathikan, fils du Samdach Chofa, ou premier ministre, qui envoya au gouverneur de Korat l'ordre d'opérer la séparation en accordant les dignités demandées. Le total de l'impôt annuel est de 65 ticaux payés à raison de 2 ticaux par inscrit marié. Au Ban Dêng on me dit que l'industrie du sel n'est pas imposée dans la province de Korat. On me dit aussi qu'en allant droit au nord on atteint le Mœuong Chonobot en trois jours de marche à pied ou en quatre jours de charrette.

Le lundi 4 février, à 6 heures, nous partons du Ban Dêng, suivant une piste de charrettes à travers des arbres rabougris. A 7 heures 1/2 nous atteignons Nong Kou. Les ruines de Suon Têng sont à 800 mètres de la mare et une ancienne chaussée relie cette mare aux ruines. Nous allons encore visiter, à une lieue plus loin, les ruines de Kut Rosei, et vers midi nous reprenons notre marche en pays à peu près désert, dans les bois clairsemés. Nous arrivons bientôt au Houé Êk qui a encore de l'eau par flaques. Ce ruisseau vient des forêts voisines et il se jette dans le Houé Sathêt. Le Houé Èk limite le district de Pouthaïsong. Au delà nous sommes dans l'amphœu du Luong Têp Samphadou. Traversant une plaine découverte appelée Thung Thom, nous nous arrêtons près d'une heure au Kut Nam Khieu. Au sud de ce lagon est le Ban Mœuong Pathaï qui a une pagode et une douzaine de cases de Laos et de Siamois. Continuant notre route, nous traversons des plaines tantôt nues, tantôt

parsemées d'arbres rabougris et clairsemés. Nous traversons le Houé Tœui affluent du Houé Sathêt qui a de l'eau par flaques.

Au delà continuent les grandes plaines découvertes semées de quelques bouquets. Des tas de terre salée, recouverts de branchages et d'épines pour en écarter les animaux, indiquent qu'on exploite le sel dans ces plaines. Enfin vers 4 heures nous nous arrêtons pour la nuit au Ban Khi Lêk, hameau d'une dizaine de cases de Laos et de Siamois mêlés. Ils mangent du riz Khsaï ou ordinaire. C'est la première fois que le fait se présente depuis notre entrée dans le Laos à Sting Trêng [1]. Les gens du pays reviennent avant la nuit avec beaucoup de poisson pris à l'épervier dans le Houé Sathêt que l'on dit très poissonneux. Je couche ce soir là dans un petit grenier à riz.

Le mardi 5 février, nous quittons vers 6 heures le Ban Khi Lêk ; nous traversons la plaine appelée Thung Ak Mak ; puis un petit ruisseau le Houé Yêh, et bientôt nous déjeunons dans les ruines, appelées Prasat Yêh, qui sont encore dans le territoire de l'amphœu du Luong Tèp Samphadou ; ce mandarineau demeure au Ban Hin Ngœuon à une matinée à l'ouest. Reprenant bientôt notre route, nous passons un second bras du Houé Yêh, à sec de même que le précédent et se jettant dans le Houé Sathêt. Plus loin nous laissons à droite une mare appelée Nong Rœua. La plaine me paraît être inondée aux pluies ; on y fait beaucoup de tas de terre pour sel en râclant le sol. Vers 11 heures nous atteignons le Houé Sathêt qui sert de limite entre le territoire de l'amphœu du Luong Tèp Samphadou et le district de Phimaie. Là où nous le traversons, le Houé Sathêt a de l'eau à la cheville du pied. Venant du Ban Prasat An Thao dans le nord de Korat, il se jette plus bas, dans le Moun. Son lit mesure 2 mètres de profondeur et 15 à 20 de largeur. Après le

1. Sauf peut-être à Koukhan, pays où la race est Cambodgienne.

Houé Sathêt nous traversons une grande plaine inondée aux pluies à hauteur du genou ; c'est Thung Khlang Thor. Nous laissons à droite une mare appelée Srah Si Liem et, vers midi, nous nous arrêtons trois quarts d'heure au Ban Va, hameau de 12 cases de Siamois. Repartant à une heure et demi, nous traversons la plaine appelée Talat Khê, où on aperçoit à maints endroits les efflorescences salines, les *fleurs de sel*, comme disent les Asiatiques. Nous traversons, sans nous arrêter, le Ban Kachhom, qui compte 15 cases de Siamois avec une pagode. Au delà nous passons un tertre appelé Naun Chhang Meô ; puis une grande plaine où ne croissent que des herbes ; c'est Thung Sangrit. Plus loin, au tertre appelé Naun Ta Ngan, des tas de terre salée ont été râclés par les gens du Ban Dong « village des forêts », hameau dans les bois à 1200 mètres à gauche. Nous laissons à droite un tertre appelé Naun Thyung et vers cinq heures nous rejoignons la grande piste de charrettes qui relie Pouthaïsong à Phimaie. Vers six heures, nous nous arrêtons pour la nuit au Ban Kham, petit village sur les bords du Moun, où je prends un bain qui me paraît délicieux après ces interminables journées de grande chaleur dans les vastes plaines nues de la région.

Le mercredi 6 février, à cinq heures et demie, je pars à pied du Ban Kham. Nous traversons une grande plaine appelée Thung Samrit, inondée aux pluies et semée de petits tertres qui doivent être alors des îlots. Les grands arbres ne croissent que sur ces tertres. Laissant à droite le Ban Char, village indiqué par ses arbres fruitiers, nous longeons à peu près le Moun qu'on appelle par ici *Lam Phrah Moun* ; nous le traversons enfin ; son lit, large de 20 mètres, profond de 4 à 5, a en ce moment de l'eau aux genoux. Quelques minutes après nous atteignons l'extrémité du Mœuong Phimaie, chef-lieu de district de Korat, et centre très important à plusieurs points de vue, où

je retrouvai deux de mes hommes, Ros et Nou, qui étaient venus de Nhassonthon en suivant une route située généralement au nord de mon itinéraire. Je vais faire la relation de leur voyage avant de parler de Phimaie et de continuer le récit du mien

CHAPITRE III

DE NHASSONTHON A PHIMAIE

SOMMAIRE

Ros et Nou quittent Nhassonthon, remontant le Si en pirogue. Le Houé Nhâng. Au Mœuong Siraphoum. La séparation de ce Mœuong et de Nhassonthon. Anecdote d'un tigre, d'un trésor. Départ de Siraphoum en charrette. Renseignements sur le cours supérieur du Si. Arrivée à Roï Êt. Visite de Ros aux ruines de Nong Kou. Une mort violente. Le Mœuong Roï Êt. Les bonzes. Enterrement d'ossements. Les philtres amoureux. Quelques traits de mœurs. Le châtiment des infidélités. Les devoirs de l'époux envers ses beaux-parents. Les devoirs des époux entre eux. L'absence du mari. Les successions. La castration des bœufs et des buffles. Ros et Nou partent de Roï Êt pour aller au sud. Les plaines sablonneuses. Le Mœuong Suvannaphoum. Les vols. Le levain pour la distillation de l'alcool de riz. La bière de riz. Au Mœuong Kêt. L'industrie du fer, citation du Docteur Joubert. Le sel et les poissons des plaines de la région. Le Mœuong Phyakaphoumvisaï. Un trésor merveilleux au Ban Dong Nhâng. Au Mœuong Pouthaïsong. La double traversée du Moun. L'arrivée au Mœuong Phimaie.

Ces deux Cambodgiens, Ros et Nou, avaient, ainsi que je l'ai dit précédemment, remonté, dans les derniers jours de décembre 1883 et premiers jours de janvier 1884, le Si, d'Oubon à Nhassonthon, avec Top et Khim. Mes quatre hommes se séparèrent à Nhassonthon, quittant en même temps le Mœuong. On sait que, d'après mes instructions, Top et Khim se dirigèrent par terre vers l'est, vers Dhatou Penom. Ros et Nou dûrent pour-

suivre leur route à l'ouest afin de me rejoindre ou de m'attendre à Phimaie. En partant de Nhassonthon le vendredi 4 janvier, Ros et Nou continuèrent à remonter le cours du Si, ce principal affluent du Moun. Leur pirogue à quatre pagayeurs marchait très lentement, le lit du Si étant obstrué par des bancs de sable entre lesquels serpente un maigre chenal d'eau à cette époque de l'année. Quant au lit il mesure 80 à 100 mètres de largeur et 4 mètres de profondeur. Les voyageurs passent au *Tha* ou port du Ban Samelan qui est, leur dit-on, à une matinée de marche ; c'est un village d'une soixantaine de cases ; puis au Tha du Ban Sieng Vang, village d'une cinquantaine de cases, qui serait aussi éloigné. Ils s'arrêtent pour le déjeuner au Tha du Ban Bak, hameau d'une trentaine de cases à 3 ou 400 mètres de la rivière. Dans l'après-midi, ils passent au Tha du Ban That, village abandonné, à droite, au Tha du Ban Kov qui compte 50 cases, à 3 ou 400 mètres de la rivière. Ils atteignent ensuite le confluent du Si Long, un affluent, à droite, qui vient du Ban Sam Uong et du Ban Don Koï à une matinée de marche. Le lit du Si Long a 20 mètres de largeur. Il a de l'eau en toute saison ; les petites pirogues peuvent le remonter. Ils s'arrêtent au Tha du Ban Sat, village de 70 cases, à gauche.

Le samedi 5 janvier ils partent de bon matin du Tha Ban Sat, continuant à remonter lentement le Si en pirogue. De grosses roches se dressent sur les rives et au fond du lit. Ils passent au confluent du Houé Dœui, à gauche, ruisseau actuellement à sec qui vient de Nong Kou à une matinée. Son lit large de 20 mètres a 4 mètres de profondeur de rive. Plus loin ils atteignent le Tha du Ban Nong Kou, village d'une centaine de cases à gauche, ensuite le confluent du Houé Saï Kaï qui vient du Ban Khva Lœum à une matinée de distance ; cet affluent de gauche, c'est-à-dire de la rive droite, à sec en fin de saison, a un lit large de 20 mètres profond de 4. Le Houé Saï Kaï sépare, au

sud ouest du Si, les provinces de Siphoum et de Mœuong Roï Èt. Ils ont ensuite à droite le confluent du Houé Nhâng, qui prend sa source dans les Phou Lak Don, leur dit-on, à six journées d'ici et dont le lit, large de 40 mètres, est profond de 4. Au delà de ce confluent le Si a un courant impétueux. Les voyageurs passent au Tha du Ban Koï Noï à gauche ; c'est un village de 40 cases environ. Ils s'arrêtent un peu plus loin pour manger. L'eau du Si n'a plus qu'une coudée de profondeur. Par moment il faut hâler la pirogue sur le fond de sable. Ils passent ensuite au Tha du Ban Houo Don, village de 30 cases, à une matinée de marche à gauche ; au Tha du Ban Mak Kœuo, hameau de 10 cases, à quelques centaines de mètres à gauche, au Tha du Ban Kêng, (20 cases), à gauche, à 150 mètres de la rive. Le Si est en ce moment guéable dans ces lieux ; sur ses rives peu boisées, plutôt nues, croissent quelques bambous et poussent beaucoup d'herbes trêng. Les voyageurs passent ensuite au Tha du Ban Nhang, village de 30 cases, à deux kilomètres du Si ; il est habité par des Laos clients du Mœuong Roï Èt. Vers quatre heures et demie, ils s'arrêtent pour la nuit au Tha du Ban Si Loun, gros village de 100 cases à gauche. Les habitants cultivent des rizières. En face est le Ban Nong Chak, (10 cases), sur l'autre rive du Si ; ses habitants sont des clients du Mœuong Roï Èt.

Le dimanche 6 janvier, ils quittent, à six heures, le Tha du Ban Si Loun. Au bout d'une heure ils ont à gauche le Tha du Ban That, village d'une vingtaine de cases, à une portée de voix de la rivière. Plus loin ils montent sur la rive pour visiter une prétendue tour qui donne le nom au village, mais qui n'est qu'un *chaitéi,* ou pyramide tombale en briques, démolie, près de la rive, dans la Vat ou pagode du Ban That. Reprenant leur route, ils atteignent le Tha du Ban Nam Khan qui est près de la rive à gauche ; c'est un village, dit-on, d'une cinquantaine de cases ;

les habitants sont inscrits, partie à Roï Êt, partie à Siphoum. Plus loin ils passent un rapide où le courant est violent. Ce *Keng*, large de 50 mètres, long de 40 mètres environ, a une coudée d'eau ou deux. Vers neuf heures, ils atteignent l'embouchure du Houé Kasœu, affluent à leur gauche, qui vient, dit-on, du Ban Khi Lêk à trois journées de marche d'ici, à une matinée du Mœuong Roï Êt. Puis, ils ont à gauche le Houé Dang Dieng, au lit large de 20 mètres ; on n'a pu leur dire d'où il venait. Ils passent ensuite au Tha du Ban Tha Kak Nha, qui est à une portée de voix à droite ; on leur dit qu'il compte une vingtaine de cases dont les habitants sont inscrits à l'un des Mœuongs suivants : Roï Êt, Nhassonthon, Suvannaphoum, Sisakêt. La terre appartient au Mœuong Nhassonthon (ou Yassonthon). Ils passent ensuite au Ban Nong Hi Don, hameau de 10 cases à leur gauche ; et à trois heures, ils arrivent au Tha ou port du Mœuong Siraphoum.

Pour atteindre le Mœuong Siraphoum, qui est à 1200 mètres dans l'intérieur des terres, il faut traverser une lagune large de 80 mètres environ, qui a près d'une lieue de longueur dans le sens est ouest. Sa plus grande largeur est d'un kilomètre. La sala du Mœuong Siraphoum est à 80 mètres du lac. Le village un peu allongé de l'est à l'ouest compte environ 80 cases construites dans la forêt récemment abattue et une pagode. Les habitants, qui sont Laociens, émaillent leur langage d'expressions siamoises et les femmes, assez noires, commencent à adopter les modes siamoises en ce qui concerne la coupe des cheveux. Le Chau Mœuong, homme de 56 ans, est en fonctions depuis 4 ans. Ses titres sont Phakenikoum Barirak Chau Mœuong Siraphoum. Outre les Laociens on trouve dans ce village quelques marchands siamois venus de Korat et même un Khmêr de Phnom Pénh.

Le Mœuong Siraphoum, à trois jours de marche au nord

ouest de Nhassonthon, relevait autrefois de ce dernier Mœuong. Lorsque, il y a quelques années, le Chau Khun Amat, grand mandarin siamois, vint de Bangkok fixer le chiffre des inscrits, le Chau de Nhassonthon, pour faire sa cour, donna en présent des éléphants appartenant à son subordonné le Chau de Siraphoum ; ce dernier réclama ses animaux, trouvant le procédé nullement à son goût, et il s'entendit avec les autorités d'un autre Mœuong voisin, celui de Kalasaï, pour être placé dorénavant sous sa dépendance, ce qui fut accordé par l'autorité suprême ; toutefois les questions de territoire sont encore aujourd'hui en litige, tout n'étant pas définitivement réglé.

La population du Mœuong Siraphoum était en émoi, lorsque mes hommes arrivèrent à ce village. Un tigre avait enlevé une jeune fille et lui avait dévoré une jambe. Près du cadavre on éleva un mirador haut d'une dizaine de mètres pour guetter et tuer le fauve qui a coutume de revenir sur sa proie. Eventant le piège, il ne revint pas. Alors les Laociens se décidèrent à installer une sorte de hameçon attaché à une chaine de fer où ils fixèrent des quartiers de chair de la malheureuse. Le tigre y fut pris et tué, dit-on, mais on ne donna pas de détails sur la forme de ce hameçon, si ce n'est qu'il était à quatre becs.

Un autre fait beaucoup moins extraordinaire, étant donné les idées locales, leur fut aussi conté. A l'est du Mœuong Siraphoum sont enfouis des trésors. A plusieurs reprises des habitants ont pratiqué des fouilles après avoir, bien entendu, fait aux génies gardiens de ces trésors, des offrandes de fleurs, de bougies, de riz, d'eau-de-vie, d'eau parfumée. On trouva une fois une jarre remplie de lingots d'argent. Mais au retour, au milieu de la route, les divinités qui n'avaient sans doute pas été suffisamment propitiées, changèrent cet argent en lingots de fer.

Le mercredi 9 janvier, prenant la route de terre pour se rendre

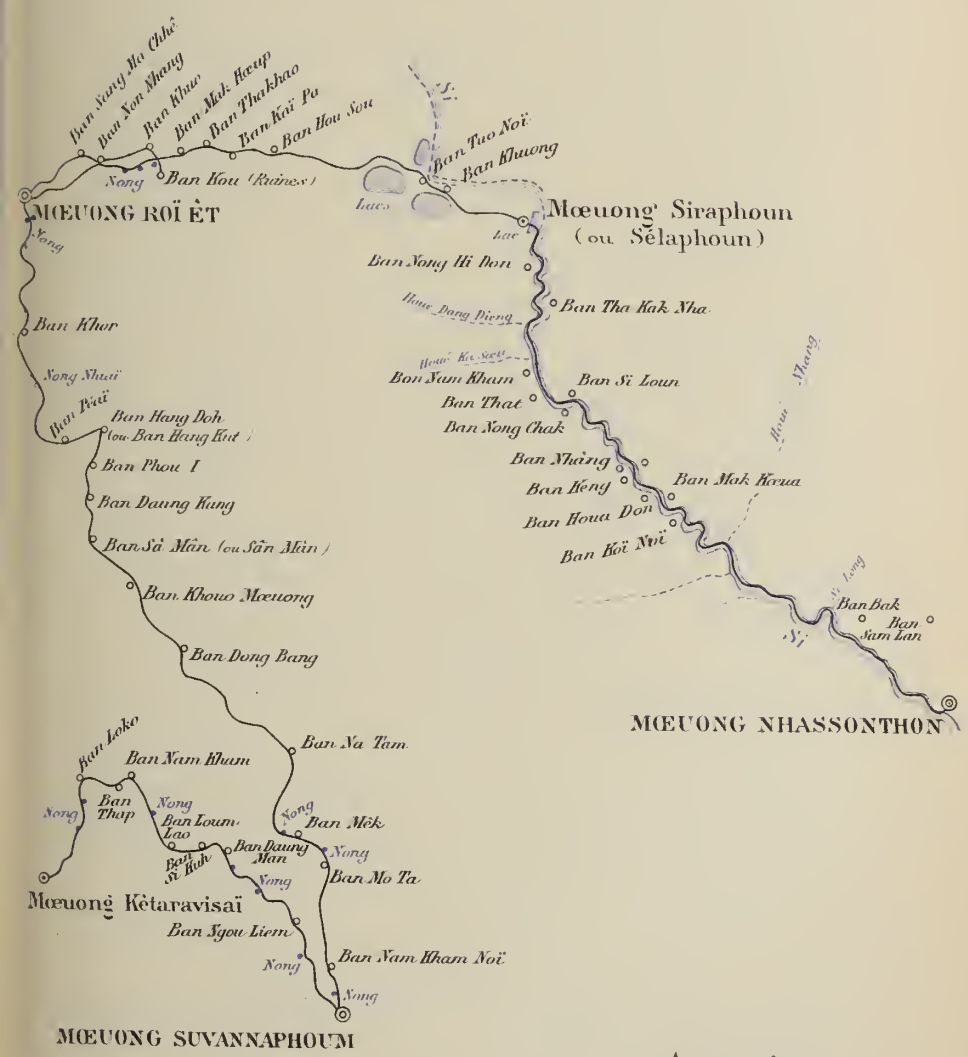
au Mœuong Roï Êt, dans la direction de l'ouest, ils quittèrent le bois où est bâti le Mœuong Siraphoum, traversèrent successivement des rizières, des fourrés de bambou et des fûtaies clairières d'arbres phchek, sokkrâm et phdiek avant d'atteindre le lac du Tha Ban Khuong qui s'allonge de trois kilomètres dans le sens est ouest et qui est large de 800 mètres environ. Après avoir longé sa rive où croissent des fourrés de bambous, ils s'arrêtèrent au Tha du Ban Khuong, village situé sur les deux rives du Si et comptant une trentaine de cases de chaque côté. On leur dit au village, que d'autres appellent Ban Tha Mouong, que le terrritore de Nhassonthon sur la rive gauche du Si s'étend jusqu'au Houé Ta Leô qui sert de limite entre cette province et le Mœuong Kalamasaï (ou Kalasaï).

En ce qui concerne le cours du Si qu'ils allaient quitter définitivement, on leur dit que du Ban Tha Muong on remontait au Mœuong Tavat, à gauche, à une matinée de distance ; une autre matinée permettait d'atteindre le Ban Pha Khao, à droite ; puis une demi-journée conduisait au Ban Chêng à gauche. Au-delà à une petite matinée est le Ban Talat ; il faut ensuite un jour pour atteindre le Ban Thom ; un autre jour pour arriver au Mœuong Tha Kon Nhang. Au delà on ne sait plus rien, si ce n'est qu'une des sources du Si vient de Nong Sé Nham Nhone, une autre des Phou Khieu « monts bleus ». Mais il y a encore une troisième source. Sur la rive droite, en remontant le long du Si à partir du Houé Saï Kaï, on met 6 jours pour atteindre le Houé Èng dont la source est aux forêts, au pied des monts.

Vers une heure de l'après-midi mes hommes quittent le Ban Khuong dont les inscrits, au nombre d'une centaine, relèvent soit de Roï Êt, soit de Va Pi, soit de Ta Vat ; ils traversent des rizières, laissent, à droite, le Ban Tuo Noï, village au millieu des rizières, longent, à leur droite, l'extrémité du lac Kang, qui mesure disent-ils, environ 400 mètres du nord au sud et 200 de

De Nhassonthon a Kètaravisaï

Échelle 1: 500.000



Aymonier
Voyage au Laos
Tome II — Chap. III-I

l'est à l'ouest. Au-delà ils longent à leur gauche, le lac Mœuong Luong, long d'une lieue de l'est à l'ouest, large de 500 mètres du nord au sud. La route traverse tantôt des rizières, tantôt des fourrés de bambous, d'arbres nains, tantôt de hautes fûtaies clairières. Vers six heures, ils campent pour la nuit dans les rizières à proximité du Ban Hou Sou, village de 70 cases dont les inscrits relèvent soit de Roï Èt, soit de Nhassonthon, soit de Ta Vat. Les cases sont sous les bananiers et sous les arbres de forêts, ce qui indiquerait un village de création récente.

Le jeudi 10 janvier ils repartent à dix heures, traversant des forêts clairières, laissant à gauche le Ban Kaï Pa qui compte une dizaine de cases dans les bois ; puis, à droite, le Ban Tha Kao, qui a la même importance. Vers midi ils s'arrêtent pour laisser reposer les attelages au Ban Mak Hœup, hameau de 12 cases dans les bois. Vers une heure et demie, repartant du Ban Mak Hœup, ils atteignent bientôt une grande mare, à gauche de la route, longue de 600 mètres est ouest, large de 250 nord sud. C'est Nong Kou. Au sud de ce bassin sont des ruines dont ils n'apprirent l'existence qu'en arrivant au Mœuong Roï Èt, à quelques lieues plus loin.

Au-delà de Nong Kou, ils longent Nong Sim, bassin long de 2000 mètres est ouest, et large de 400 nord sud, puis Nong Kê qui mesure 3000 mètres, sur 400. Tous ces bassins sont à gauche de la route. Traversant ensuite tantôt des rizières, tantôt des forêts clairières, ils passent au Ban Non Nhâng, hameau de 12 cases. Enfin vers cinq heures, ils arrivent au Mœuong Roï Èt où on les conduit à la Sala de la Vat Takhêt : la Sala Khang étant occupée par le Khun Prasakhon, mandarin de Bangkok, envoyé par un prince pour examiner la plainte d'un Chinois du pays contre le Chau Mœuong. Le procès traînait, et depuis deux mois le siamois était ici avec une suite nombreuse ; mais le Chau était

gravement malade, et à toute extrémité même, si bien qu'il mourut le lendemain.

Le samedi 12 janvier, pendant que Nou estampait une stèle au Mœuong Roï Ět même, Ros, de son côté, retournait aux ruines de Nong Kou à trois lieues dans l'Est, tantôt suivant la route de l'arrivée, tantôt s'en écartant. Il passe au Ban Sang Machê (ou Machhê), hameau de 10 cases, au Ban Nong Nhâng, au Ban Khouo, et s'engageant entre deux bassins, il atteint les ruines près du Ban Kou, hameau de 15 cases. L'année précédente, un accident était arrivé aux ruines de Nong Kou. Trois femmes du village tirant sur un ricin à huile, firent ébouler des blocs et l'une d'elle resta écrasée sous les pierres. On l'enterra à côté du monument. Elle ne fut pas incinérée, ayant eu le malheur de mourir de mort violente.

Ros revint coucher au Ban Sang Machê et le lendemain il rentra au Mœuong Roï Ět, dont le nom signifie, paraît-il, *cent un*.

Ce chef-lieu de province, qui relève directement de Bangkok, est entouré d'une plaine découverte, et bâti sur un petit tertre ; il mesure environ 1,800 mètres de longueur, est ouest, sur 800 de largeur, nord sud. Au sud s'étend une lagune qui communique avec un fossé creusé au nord, pour faire une ceinture d'eau au Mœuong. Sous de nombreux arbres fruitiers le village compte au moins 400 cases dont les habitants boivent l'eau des puits.

On y compte jusqu'à douze pagodes ; la moitié est abandonnée, il est vrai. Le matin avant l'aube et le soir à quatre heures, les bonzes ont coutume de se répondre de pagode à pagode en frappant du gong et du tam-tam. Les jours fériés, ils y joignent les sons de la cymbale double, frappant ainsi en l'honneur du Bouddha. La population adopte les modes siamoises ; elle cultive les rizières du voisinage et elle plante beaucoup de légumes du pays. On fait aussi au Mœuong Roï Ět un commerce

important de cardamome bâtard, de laque, de cornes de buffle et de peaux de bœufs ou de cerfs. Le lat est de 8 au sleng.

Au Mœuong Roï Èt, le fils d'un fermier d'eau-de-vie était mort récemment de la petite vérole. Après l'incinération on plaça successivement dans une jarre : une tasse, un tical d'argent, un lat de cuivre, les vêtements du défunt, ses ossements non cinérés, et tout l'attirail nécessaire à la mastication du bétel ; la jarre fut enterrée à fleur de terre à l'angle sud ouest du monument de Nang Kou.

Mes deux hommes ne prirent pas, à Roï Èt, des renseignements sur l'importance de la province, sur le nombre de ses inscrits, mais par goût, aimant les histoires grasses, ils en prirent surtout sur les mœurs et coutumes des filles et des femmes mariées qui sont analogues d'ailleurs à ce que l'on rencontre dans tout le Laos.

Les Laociens racontent que les jeunes gens cherchent souvent à enchanter, à rendre amoureuses les filles au moyen de drogues et philtres, ils emploient la cire avec laquelle ils enduisent leurs lèvres, et la posent sur les vêtements de la fille qui perd alors tout libre arbitre. Elle suit au bois son séducteur dans tous les rendez-vous que celui-ci lui donne. S'il s'absente, elle pleure, sanglotte et le réclame à grands cris. Pour la sortir de cet état les parents vont quérir un *gourou* expert qui la fait baigner, laver sa figure, boire des eaux lustrales. L'ayant guérie, il lui attache au cou une cordelette de coton pour la préserver de tout autre maléfice.

Ces pratiques de magicien ne sont pas à la portée de tout le monde comme l'est la flirtation laocienne consacrée plutôt que réprimée par les amendes du Pêng Hœuon. Nous avons vu que les filles, ou plutôt leur famille, font partout payer les privautés prises envers elles et que ces privautés sont à un prix tarifié par l'usage, généralement, 1, 2 et 4 ticaux selon la

gravité de la faute. Il faut de même payer pour les veuves ou pour les femmes divorcées. Les amendes sont plus élevées pour les filles de dignitaires ; et aussi dans les cas de grossesse. Mais les garçons esclaves ne paient en général que demi tarif si la fille a été consentante : tant pis pour elle. En définitive les mœurs sont très-libres au Laos ; de plus le divorce y est très-facile et très-répandu ; partout on y est indulgent aux faiblesses de la nature humaine. Le roi d'Oubon, qui était à Bangkok au moment de mon passage, a déjà fait *vendre*, c'est-à-dire mettre à l'amende, deux fois, une de ses femmes pour cause d'infidélité. Sans être divorcée ou répudiée, elle vit au dehors du palais. A Siam, au Cambodge surtout, la peine capitale, par jugement ou par assassinat, aurait certainement été le lot des coupables.

Au Laos, si un mari porte plainte pour adultère, on interroge les accusés, on les frappe s'ils nient et si les preuves manquent. Après le maximum des coups (90), s'ils continuent à nier, le mari doit payer des dommages intérêts assez élevés. Mais quand les coupables avouent, quand il y a des preuves, ils sont condamnés à une amende qui semble varier selon les localités, mais qui est généralement de 15 à 16 damling pour l'homme et de 12 à 14 damling pour la femme, d'autres disent égale au double de la dot apportée par le mari augmentée des frais de la noce. De plus l'homme est frappé de 30 coups de verges, la femme en reçoit 25. Tout ceci, dans le cas où le mari outragé refuse de reprendre sa coupable et volage moitié. Mais s'il lui pardonne, l'amende n'est plus payée que par le complice et en outre elle est réduite de moitié. En ce cas même, le mari paie généralement une faible amende, prix du rachat des coups de verge encourus par sa femme.

La coutume laocienne est que les nouveaux couples demeurent avec les parents de la femme, sauf autorisation de ceux-ci. Le mari ne peut frapper sa femme sans offenser les mânes des

ancêtres de celle-ci. Quant elle commet des fautes, il doit la faire réprimander ou corriger par les beaux-parents jusqu'à trois fois. Si la mesure est inefficace il peut alors la corriger lui-même. Mais s'il se hâtait trop de la frapper il devrait payer pour apaiser les mânes une amende d'un buffle et de quelques ticaux.

Quand un jeune mari suspecte les sentiments de fidélité de sa femme, il place des fleurs sur son oreiller. Si elle l'aime encore elle les laisse là jusqu'à trois jours révolus. Si elle ne l'aime plus elle les jette et le mari se retire et divorce. Si l'époux commence à éprouver de l'antipathie pour une femme qui l'aime encore et se retire, elle le fait prier à trois reprises de revenir ; s'il refuse, elle peut alors se remarier. La femme qui prend l'initiative du divorce doit rendre au mari cette dot que le mari a apportée et que les Laos appellent *Sin Sot*; les Kkmêrs l'appellent *Khan Sla.*

On dit que si un mari s'absente au loin pour ses affaires, pour son commerce, sa femme peut se remarier, après un certain temps, sept mois par exemple, s'il n'envoie rien, s'il ne donne pas de ses nouvelles et s'il était du pays de la femme. Si elle a épousé un étranger, ce n'est plus sept mois, dit-on, mais trois ans qu'elle doit l'attendre. La femme qui se remarierait avant d'avoir rempli le devoir pieux de la crémation des restes de son mari, serait condamnée à une amende fixée généralement à 6 damlings (24 ticaux).

Au Laos, les biens des mandarins morts en fonctions sont inventoriés afin de retenir ce qui peut appartenir au roi par suite de leur maniement des fonds publics. Leurs biens propres reviennent à leurs femmes, à leurs enfants, ou, s'ils n'ont que des collatéraux, à ceux qui leur ont donné des soins pendant leur maladie.

Les Laociens pratiquent la castration des bœufs et des buffles à l'aide d'une sorte de ciseau de charpentier en bois sur

lequel on frappe avec un maillet pour écraser les conduits sans abîmer la peau que l'on lave ensuite à l'alcool, et que l'on enduit de certaines herbes. Ils appellent cette opération : *Ton Ngouo*.

En général ils estiment beaucoup, paient cher, et soignent particulièrement les chats dont la robe a trois nuances ; ces chats portent bonheur à la maison.

Le lundi 14 janvier, Ros et Nou quittèrent le Mœung Roï Êt, à 9 heures et demie, allant au sud, en charrettes, traversant d'abord une forêt de grands arbres, puis passant entre deux mares appelées Nong Phên ; ensuite est une plaine de rizières, puis une grande forêt, et une forêt clairière. Vers midi et demi, ils s'arrêtaient au Ban Khor, gros village d'une centaine de cases. Ils en repartirent vers trois heures, traversant rizières et forêts, passant près de Nong Phaï, à droite de la route, mare mesurant 1200 mètres environ est ouest, sur 400 nord sud. Après d'autres rizières, d'autres forêts clairières ou épaisses, ils atteignirent le Ban Péai, hameau de 30 cases qui dépend de Roï Êt, et ils couchèrent un peu au-delà, dans la case du Komnan ou chef du Ban Hang Doh, ou Hang Kut.

Le mardi 15 janvier, quittant ce village à six heures du matin, ils continuent leur route, mais ils s'arrêtent bientôt pour changer de charrettes au Ban Phou Y, village de 80 cases environ sous les arbres fruitiers. Puis après avoir traversé quelques forêts clairières, ils s'arrêtent pour le même motif au Ban Daung Kang, hameau de 15 cases, en forêt. Ils en repartent à huit heures, traversent encore des forêts clairières, des rizières et s'arrêtent pour déjeuner à neuf heures et demie au Ban Sân Mân, où le Komnan, est allé au Mœuong Siphoum. En son absence, ils sont reçus par un ivrogne quelconque. La population de ce village de 15 cases accourt pour voir les étrangers ; les bonzes viennent aussi. Un vieillard, prenant des fils de coton, en noua trois à leurs poignets en signe de bénédiction.

Partant du Ban Sân Mân à une heure et demie, ils traversèrent d'abord les rizières. Le sable blanc avait sans discontinuité couvert la piste depuis Roï Èt; mais ici il prenait des teintes rougeâtres et se mêlait de graviers noirs. Après une plaine nue et inculte, ils s'arrêtèrent au Ban Khouo Mœuong, hameau de 30 cases sous les arbres fruitiers. Au-delà ils traversèrent des cépées de bambou et une haute futaie pour coucher au Ban Dong Bang, village de 30 cases. La pagode compte 12 bonzes. Ils s'enquirent là du partage des terres entre les divers Mœuongs, on leur répondit qu'aucune limite n'était tracée, les inscrits étaient mêlés et qu'à l'époque de la perception des impôts on percevait d'après les listes de chaque Mœnong sans s'inquiéter de la résidence.

Le mercredi 16 janvier, quittant le Ban Dong Bang à six heures et demie, ils traversent tantôt des forêts clairières, tantôt des rizières, ou des plaines herbeuses et nues. Ils changent de charrettes et déjeunent au Ban Na Tam, village de 40 cases sous les bambous et les tamariniers. Poursuivant leur route ils passent près de Nong Ban Mêk, mâre de 600 mètres sur 400 ; puis ils s'arrêtent au Ban Mêk, village d'une quarantaine de cases, dans les bois qui sont principalement en arbres Roka, une sorte de flamboyant à épines. Repartant à midi, ils traversent des rizières, des bois clairs, puis des bois épais, suivant une piste de sable rouge. Ils passent près de Nong Ta, bassin de 2000 mètres dans le sens est ouest et de 800 nord sud. Ils font encore de courtes haltes au Ban Mo Ta et au Ban Nam Khan Noï, celui-ci est dans les bois. Au-delà ils longèrent I Chhêng, bassin long de deux kilomètres. A son extrémité méridionale est le Mœuong Suvannaphoum où ils arrivèrent à deux heures et demie. Ils y restèrent toute la journée du lendemain, notant qu'on trouve à ce chef-lieux des Chinois, des Siamois et quelques Khmêrs ; que les inscrits de la province sont au nombre de 3000 environ et que,

outre le district de Siphoum proprement dit, cette province comptait aussi les Mœuongs de Melou Phaï, Chak Tuk Phiman, (Kantanha ou) Phyakaphoumvisaï et Kètaravisaï. Il faudrait ajouter que le dernier refuse de relever de Siphoum et que Sourên revendique le second.

Les vieillards prétendent que le vol était à peu près inconnu au Laos, il y a une génération au plus. Il faut convenir que, si jamais ce bon temps a existé, il a disparu sans retour : les vols et actes de brigandage étant de plus en plus fréquents. Selon les gens de Siphoum, si on tue un voleur d'un coup d'arme à feu, on paie seulement *le prix de la terre*, 6 ticaux au premier mandarin du pays et encore 6 ticaux à la veuve du voleur pour qu'elle fasse les cérémonies funèbres. Mais si on tue un innocent il faut payer une cattie d'argent et être mis à la chaîne, travailler pour le roi.

Pour la distillation de l'alcool qui a lieu à peu près librement, en famille, dans la plupart des Mœuongs, les Laos font un levain en mélangeant réglisse, poivre, ciboules, piment, cardamome et deux ou trois autres plantes aromatiques qu'ils mêlent à un peu d'eau-de-vie de première chauffe, avec de la farine de riz gluant ; le tout est roulé en boulettes et séché au soleil. D'autres font leur levain avec huit ou neuf sortes d'écorces du pays, séchées au soleil, hachées, pilées menu et mélangées à de la farine de maïs que l'on roule aussi en boulettes pour faire sécher au soleil. Quelque soit le mode de préparation, lorsque le levain est préparé, on fait cuire du riz gluant, on le laisse refroidir en l'émiettant sur des nattes où on le saupoudre de levain. Puis on le laisse fermenter un jour ou deux avant de distiller dans les marmites ou chaudières. Ils appellent, ai-je dit, *Lao* cette eau-de-vie, dont ils sont grands amateurs en tous Mœuongs. Les Laociens préparent aussi une sorte de bière en faisant cuire trois bols de riz gluant qu'ils émiettent aussi pour le faire refroidir.

On le pétrit en boules après l'avoir saupoudré de levain et on le laisse fermenter trois nuits révolues. Au quatrième jour, versant de l'eau le matin dans la jarre on a dès le soir même une boisson aigre-douce, blanchâtre comme l'eau de riz, mais très peu ragoûtante d'aspect. Quelquefois les gens du pays, rien moins que dégoûtés, font jarre nette, y trouvant à boire et à manger.

Le vendredi 18 janvier, Ros et Nou partirent de Suvannaphoum vers midi, allant au nord ouest, traversant des forêts claires sur sable rougeâtre. Ils s'arrêtèrent une heure au bord de Nong Lêk, mare de 120 mètres sur 80, à gauche de la route. Puis traversant encore pendant une heure des forêts clairières, ils s'arrêtèrent pour la nuit au Ban Ngou Liem, le village suivant étant trop éloigné pour continuer le même jour. Ngou Liem est un village de 60 cases environ ; sa moitié occidentale est sous les arbres fruitiers, l'autre moitié dans les arbres de forêt : le village s'étant étendu récemment de ce côté.

Le samedi 19 janvier, partant de Ngou Liem, ils traversent successivement : des bois serrés, des fûtaies, une plaine de grandes herbes, une forêt clairière, et une grande plaine nue qui s'étend à perte de vue et que les Laociens appellent Thung Ya Nang. Au-delà ils passent à travers quelques bouquets d'arbres pour atteindre Nong Sim et ils s'arrêtent un peu plus loin au Ban Daung Man, hameau de 30 cases. Ils en repartent vers midi, traversent des forêts claires, longent des rizières et s'arrêtent encore pour changer de charrettes, au Ban Si Kuh, (20 cases). Au-delà ils traversent encore une petite forêt pour s'arrêter au Ban Loum Lao (25 cases). Puis, traversant plus loin des bois tantôt épais, tantôt clair semés, ils s'arrêtent ensuite pour faire boire les bœufs à Nong Kou, bassin de 1200 mètres sur 800 ; et après avoir traversé d'autres forêts ils s'arrêtent à 5 heures, pour la nuit, au Ban Nam Kham, village de 60 cases.

Le dimanche 20 janvier, partant vers sept heures, ils continuèrent à traverser les bois tantôt clairs tantôt serrés ; ils changèrent de charrettes au Ban Thap, hameau de 20 cases ; puis au Ban Lo Ko, (10 cases) ; ils passèrent ensuite près de la mare Mak Kou Noï, près de Nong Bak Kou, autre mare sur la route, et ils pénétrèrent dans des forêts clairières qui s'étendent à peu près jusqu'au Mœuong Kêtaravisaï où ils arrivèrent vers midi et demi.

Ros note qu'il y a trois pagodes dans ce Mœuong, comptant respectivement 10, 20 et 16 bonzes. Le Chau Mœuong était mort peu de temps auparavant. Une cheminée formée de tubes de bambous conduisait au haut du toit les gaz méphitiques du cercueil que venaient garder pendant la nuit les bonzes en prières, et aussi les jeunes filles et les jeunes gens du pays, joyeuse compagnie, ne songeant qu'à se divertir au son des instruments de musique. J'ai déjà parlé précédemment du Mœuong Kêtaravisaï appelé aussi, par abbréviation, Mœuong Kêt.

Dans le district de Kêtaravisaï, les habitants de plusieurs villages se livrent à la fonte du fer. J'ai donné quelques détails sur cette industrie à propos de mon passage dans le même pays qui eut lieu quelques jours plus tard et que j'ai relaté dans le précédent chapitre. Je me borne ici à dire que cette industrie est assez semblable à celle que le docteur Joubert a constatée aux environs d'Amnat et sur laquelle il s'exprime en ces termes :

« Aux environs d'Amnat la limonite abonde ; elle forme plusieurs buttes. Une extraction que nous avons visitée à 4 kilomètres E. N. E. d'Amnat, près du petit village de Thuey, renferme deux variétés de minerai, l'une analogue à la pierre de Bien-Hoa, mais plus riche en métal ; l'autre, compacte plus grise, en morceaux du volume d'une noix ou plus petits, faciles à réduire en poudre. Ce dernier minerai ne se trouve qu'à la

surface du sol, comme le précédent. Le mode d'exploitation est tout à fait primitif. Le fourneau n'a que $0^m,75$ de hauteur sur $0^m,15$ de diamètre ; il sert de cheminée au foyer d'un petit four en terre glaise. On charge des couches alternatives de charbon de bois et de minerai. Au moyen d'un soufflet fait d'un cylindre de bambou dans lequel se meut un piston, on active la combustion. Le soufflet est placé à la partie qui est opposée à la gueule du four. Lorsque le métal est en fusion, on opère la coulée par une étroite ouverture pratiquée du côté où est placé le soufflet, et aboutissant à la partie la plus déclive du foyer. Le produit est ensuite chauffé à la forge et martelé ; les coups de marteau font sortir la scorie, les cavités se resserrent et le fer est ainsi forgé.

Ces moyens imparfaits font qu'une grande portion du métal reste dans les scories, aussi ne retire-t-on qu'une livre de fer par opération.

Les fourneaux sont généralement par paires et disposés de façon qu'un seul homme puisse en même temps faire manœuvrer les deux soufflets.

Cette méthode est tout à fait l'enfance de la méthode catalane et ne peut s'appliquer qu'à des minerais très riches. Il est probable qu'elle fut jadis la seule employée [1] ».

Le lundi 21 janvier, Ros et Nou quittèrent le Mœuong Kêtaravisaï, allant d'abord au nord-ouest, à travers une plaine de sable d'un blanc rougeâtre ; puis à travers une forêt clairière d'arbres à résine. Ils s'arrêtèrent pour déjeuner au Ban Lao Luong ou Lam Luong, hameau de 20 cases, où on élève beaucoup de bœufs et de buffles. Continuant ensuite leur route, ils passèrent successivement au Ban Sah Nên, (10 cases), au Ban Pho Lo (20 cases). De là ils reprirent au sud, traversant

1. Voyage d'exploration en Indo-Chine. Tome II, page 149.

tantôt des forêts clairières, tantôt des plaines nues pour arriver au Ban Nong Nœua, village de 30 cases, avec une pagode où ils couchèrent. Les habitants de Nong Nœua font du sel dans une plaine à deux ou trois lieues vers l'est, lavant la terre salée par le procédé que j'ai déjà décrit plusieurs fois et faisant évaporer au feu l'eau qu'on réduit au tiers de son volume primitif. Les cristaux se forment dès que l'eau refroidit. Le sel est vendu aux gens de Sourèn. Ces plaines, si sèches pendant plusieurs mois de l'année, où on ne trouve alors de l'eau que dans les mares qui sont espacées souvent d'étape en étape, ces plaines, dis-je, ne sont pourtant pas dépourvues de poissons à la saison des pluies. On y trouve surtout un poisson gros comme le pouce que les Khmêrs appellent Chhlaunh et les Laos *Pa Lot*. Ces derniers, armés d'un petit croc effilé, aigu, aplati et emmanché à un bâton long d'une brasse, le harponnent très adroitement dans la vase, dans les racines des arbres.

Le mardi 22 janvier, quittant Nong Nœua vers 6 heures, Ros et Nou traversèrent d'abord une forêt clairière de Khlong, Thbêng, avec quelques Kokis. Vers 7 heures ils s'arrêtaient au Ban Tieu pour changer de charrettes. Ils notent que ce village (où je devais passer un peu plus tard) compte une trentaine de cases, que les habitants sont inscrits au Mœuong Kétaravisaï et que les Roka ou faux cotonniers leur donnent des bourres pour leurs couvertures de lit. Poursuivant leur route, mes hommes traversent une forêt clairière, puis une forêt serrée et s'arrêtent à 9 heures et demie au Ban Pho Saï, notant comme moi qu'il y a une grande mare à l'est du village et que les habitants font du sel.

A midi, ils quittèrent le Ban Pho (ou Phou) Saï, traversant une plaine de rizières, puis le Nam Siou pour atteindre au-delà le Ban Têng Sêng qui compte une cinquantaine de cases de Laos inscrits au Mœuong Kétaravisaï ; ils partagent leur temps entre

les rizières et le sel. Sortant du Ban Têng Sèng, mes hommes traversèrent successivement une forêt serrée, une forêt clairière, une plaine nue, une forêt clairière, une forêt de grands arbres pour atteindre le Ban Nong That où ils dînèrent et changèrent de charrettes pour se rendre de nuit, à travers des forêts tantôt clairières, tantôt de haute futaie, au Ban Ak Dêk, gros village où ils s'arrêtèrent pour coucher à 11 heures 1/2.

Le mercredi 23 janvier, partant à 6 heures du Ban Ak Dêk, ils traversent encore des forêts, clairières ou épaisses pour changer d'attelages au Ban Nong Phou, hameau de 10 cases. Au-delà ils traversent encore d'autres forêts pour aller changer de voitures au Ban Chi Tau (15 cases). Ayant ensuite traversé une forêt d'une demi-lieue ils changent encore de voitures au Ban Nong Phan qui compte une cinquantaine de cases. Ils en repartent vers midi, traversent encore des forêts entrecoupées de rizières et vers trois heures ils atteignent le Mœuong Phyakaphoumvisaï, qu'ils appellent Kantiyakaphoum. Bien reçus, ils couchèrent une nuit à la sala de la pagode.

Il faut remarquer que leur itinéraire, depuis Suvannaphoum, jusqu'à ce Mœuong et jusqu'au suivant, Pouthaïsong, tout en se confondant avec le mien en tant que direction générale, diffère sensiblement dans les détails. Mes deux hommes voyageaient par petites étapes de relai, c'est-à-dire de village à village, tandis que moi j'allais directement d'un mœuong à l'autre. Il y a aussi quelques différences dans nos appréciations respectives sur le chiffre des cases de ceux des villages que je traversai quelques jours après eux. Ils estiment à 250 le chiffre des cases du Mœuong Kantinhakvisaï (Phyakaphoumvisaï), qui est entouré de rizières. Au-delà de ces champs, commencent les bois.

Le jeudi 24 janvier, quittant à midi le Mœuong Kantiyakaphoum, ils traversèrent des forêts tantôt épaisses, tantôt clai-

rières, entrecoupées de rizières pour atteindre à la nuit le Ban Dong Nhâng qu'ils appellent aussi Dong Nhâng Si Sok Lak ; ils lui donnent une vingtaine de cases. Sa population était en émoi par suite de la découverte d'un trésor merveilleux dans les bois à l'ouest du village. Un homme ayant vu l'argent dans une jarre, était accouru en toute hâte pour prévenir du fait. Mais quand la foule arriva il n'y avait plus qu'un énorme bloc de résine solide qui avait coulé du haut des arbres. D'aucuns songeaient à l'emporter dans l'espoir qu'il redeviendrait trésor. D'autres s'y opposaient disant que cet acte hardi indisposerait les divinités. Les plus malins hochaient la tête, disant au retour que les impies assez audacieux pour poser la main sur l'argent ou sur la résine auraient été mis à mort par les esprits qui se plaisent à mystifier et à décevoir les pauvres humains.

Le vendredi 25 janvier, au matin, Ros et Nou quittèrent le Ban Dong Nhang et traversèrent des forêts, passèrent près de Nong Nom, mare longue de 1000 mètres, large de 400, qui a de l'eau en toute saison et qui est à gauche de la route. Ayant encore traversé pendant une heure une forêt de grands arbres, ils s'arrêtèrent quelques minutes au Ban Nong Pên, village d'une trentaine de cases ; les habitants, inscrits au Mœuong Sourên, fabriquent quelques charrettes qu'ils vendent une vingtaine de ticaux aux Laociens et aux Siamois. Au-delà mes hommes traversèrent encore une forêt et s'arrêtèrent bientôt pour déjeûner au Ban Pao. Au nord est du village est une mare qui mesure 200 mètres sur 40. Vers midi ils en repartaient et traversaient des forêts, entrecoupées de quelques rizières pour atteindre à deux heures et demie le Ban Nong Boua « mare des lotus », où on les garda pour la nuit, les charrettes n'étant pas prêtes.

Le samedi 26 janvier, quittant le Ban Nong Boua vers six

heures et demie, ils traversent des rizières et au bout d'une demi-heure ils atteignent le Houé Lam Long Chhou[1] qui vient de Mœuong Chonobot et se jette dans le Moun ; ce petit cours d'eau, actuellement à sec, a 8 mètres de largeur et 2 mètres d'escarpement de rives ; il sert de limite aux Mœuongs Kantinha et Pouthaïsong, c'est-à-dire à Siphoum et à Korat. Au-delà, dans les forêts claires, ils laissent sur leur droite une mare appelée Nong Kit ; ils atteignent le Ban Houo Phên qui compte 80 cases et ils s'arrêtent quelque temps au Ban Horêk, à l'est d'une plaine nue qui le sépare du Mœuong Pouthaïsong, d'où on vint les recevoir et les conduire à la Sala Klang pour déjeuner. De là ils se rendirent à l'ancien Mœuong de Pouthaïsong, un peu plus à l'ouest, qui était protégé sur sa face septentrionale par un fossé de 20 mètres de largeur. Traversant ensuite des rizières, ils allèrent changer de charrettes au Ban Chan qui compte une vingtaine de cases. Vers deux heures ils quittaient ce village, traversant d'abord des bois épais, puis des plaines de rizières coupées de bouquets de bois ; ils passèrent près de Nong Nhang, mare longue de 250 mètres, large de 120, et vers quatre heures ils changèrent de charrettes au Ban Don, village d'une vingtaine de cases sous les arbres de forêts. Quittant le Ban Don, ils traversent une futaie et s'engagent dans une plaine découverte qui s'étend sur leur gauche, longeant la futaie à droite. Vers cinq heures ils passent près de Nong Ngim, mare à droite, longue de 200 mètres, large de 50 ; ils passent ensuite près d'un pavillon élevé pour recevoir le premier ministre, le Samdach Chau Phya Maha Malla, d'après des ordres venus de Bangkok. (Ce haut dignitaire Siamois ai-je dit déjà, abandonna depuis ce projet de voyage au Laos). Ils atteignirent enfin le Sa Thêt, qu'ils appelèrent Houé Lam Ta Thêt ; ce cours d'eau limite les deux districts de Pouthaïsong et de Phimaie.

1. Que j'ai appelé Houé Pang Sou.

Traversant encore une plaine nue ils s'arrêtèrent pour la nuit au Ban Khor Bourit, hameau de 8 cases.

Le dimanche 27 janvier, partant du Ban Khon (ou Khor) Bourit, vers 7 heures, ils traversent tantôt des plaines nues tantôt des bois clairsemés, pour atteindre le Houé Ban Day, petit affluent de droite du Sathêt ; son lit, large de dix mètres, profond de 2, est à sec à ce moment ; il vient des plaines à quelque distance. Plus loin, ils laissent à droite Nong Bot, mare longue de 120 mètres, large de 40, et s'arrêtent tout près, au Ban Phét, hameau de 5 cases, où ils déjeunent et changent de voitures. Ils en repartent vers dix heures, traversent des fourrés de bambous et des bois clairs, passent près de Nong San, mare ronde de 30 mètres de diamètre, à droite ; puis ils débouchent dans une plaine où le sol est de sable rouge. Ils passent encore près d'une mare à sec appelée Phak Houé, traversent un bouquet de bois sur un tertre, puis d'autres fourrés de bambous, et vers midi ils s'arrêtent au Ban Nang Houo, village de 11 cases de pêcheurs qui ont pour monnaie les *hat* ou sous de Siam.

Le lundi 28 janvier, partant vers 7 heures, ils ont à droite, une futaie, à gauche des bambous et une grande plaine où le sable d'abord grisâtre, devient ensuite rougeâtre, mêlé de cailloux noirs. La plaine, couverte d'herbe que les Khmêrs appellent *sebau andas*, est parsemée d'arbres isolés. Ils s'arrêtent une demi-heure au Ban Tha Va où il n'y a qu'une case ; puis ils atteignent le Moun à une petite demi-lieue au-delà. Dans son lit de trente mètres de largeur, de 4 à 5 mètres de profondeur, la rivière a ici une coudée d'eau. Ayant traversé le Moun, ils traversent des plaines et des bois clairs et vers 11 heures ils s'arrêtent pour faire boire les bœufs à Sak Si Liem. Au-delà ils traversent des forêts clairières, et font de courtes haltes au Ban Maï (15 cases), et au Ban Yaï Tha. Ils s'arrêtent pour la nuit au Ban Prak Sok, village de 50 cases.

Aymonier
Voyage au Laos
Tome II — Chap. III-II

De Kêtaravisaï à Phimaïe

Échelle 1. 500.000

E. LEROUX, Éditeur.

Imp. Monrocq, 3, Rue Suger — Paris.

dont les habitants plantent du tabac et cultivent des rizières.

Le mardi 29 janvier, ils partent à 7 heures traversent un bois épais, puis un bouquet de Tenot ou Borassus, tout autour d'une pagode, appelée Vat Chan, où sont 6 bonzes. Au-delà, après une autre forêt épaisse et une plaine nue, ils s'arrêtent au Ban Klouï, village de 50 à 60 cases sous les bambous et les cocotiers. Ils en repartent à 10 heures, traversent une forêt épaisse, sortent dans une plaine nue où ils passent le Houé Nam Kham, affluent de droite du Moun, qui a encore deux décimètres d'eau dans un lit de 20 mètres de largeur et 3 de profondeur. Il se jette dans le Moun à une lieue de là. Après ce cours d'eau, ils traversent une plaine de trêng « roseaux » et des bois épais pour s'arrêter vers midi au Ban Char Damra, hameau d'une dizaine de cases de Siamois. La population du district de Phimaie est en général siamoise. Ayant changé de charrettes, mes hommes quittèrent le Ban Char Damra vers 2 heures, traversant un bois épais pour atteindre le Houé Suor. qui relie, dit-on, le Houé Nam Kham au Moun. Cette sorte de canal naturel, qui n'a de l'eau qu'aux crues, mesurerait environ 24 mètres de largeur, 3 de profondeur. Au-delà est le Ban Na Suor, hameau de 5 cases où ils s'arrêtèrent un peu. Repartant à trois heures, ils traversèrent des rizières, puis des forêts claires, pour s'arrêter au bout d'une demi-heure au Ban Nong Sa Non ou Si Noun, hameau de 5 cases, dont les habitants, inscrits les uns à Phimaïe, les autres à Korat, comprennent généralement la langue cambodgienne. Leurs récoltes sont toujours passables parce qu'ils ont soin d'arroser leurs rizières avec l'eau du Moun au moyen de norias. Les aréquiers sont nombreux autour de leurs cases. Se joignant aux gens des villages voisins ils font du commerce par caravanes de 15 à 20 charrettes, entre Korat et Roï Èt ou Nong Khaï. Ils vont ainsi en troupes par crainte des brigands.

Le mercredi 30 janvier, quittant le Ban Sa Non à 8 heures,

mes hommes traversent des plaines de rizières, parsemées de bouquets de bois ou de *tenot* « borassus, palmiers à sucre. » Tantôt ils longent le Moun à leur droite, tantôt la rivière décrit un coude qui s'écarte de la piste. Ils passent au Ban Chakhorang, village abandonné ; puis près de Nong Ta Phia, mare de 80 mètres sur 20 ; les tenots sont nombreux à l'est du Ban Ta Phia. Après cette mare, mes hommes traversent le Moun pour passer sur sa rive septentrionale. L'eau est profonde d'une coudée entre des berges écartées de 40 mètres et profondes de 3 mètres. Vers neuf heures ils s'arrêtèrent au Ban Tha Luong qui a 30 cases. Ils en repartirent à pied, vers onze heures, traversèrent tantôt des forêts claires, tantôt des rizières, et passèrent une seconde fois le Moun pour atteindre le Mœuong Phimaie où ils s'arrêtèrent en attendant mon arrivée.

CHAPITRE IV

DE PHIMAIE A KORAT. SÉJOUR A KORAT LA VILLE DE KORAT

SOMMAIRE

Le Mœuong Phimaie. Ruines et bonzeries. Ancienne importance de Phimaie. Le district. La légende des ruines. La fabrication des pétards et du parchemin. La cérémonie de la coupe des cheveux des enfants. La retraite des filles. Une grande crémation. Les dernières volontés de la défunte. Les combats de coqs. Les soins donnés aux combattants. Le départ de Phimaie et la traversée du bras méridional du Moun. Le Houé Chakarat. Tha Chang. La traversée du Moun. L'arrivée à Korat. Le mauvais accueil des autorités. Le choix d'un pavillon. La visite au gouverneur. L'arrivée d'An, Ouk et Chan. Les soldats réguliers siamois, leur départ pour Nongkhaï. Excursion à Nom Van. Le sel du Ban Kaa. Retour de Nom Van. Le voyage à Phnom Roung et Phakonchhaie. Retour à Korat où sont arrivés Yem et Dou. Excursion de Nou aux environs de Korat. Excursion de Srèi, Yem et Nou à Chettorach et Chayaphoum. A leur retour préparatifs de départ du Laos. Mauvaise volonté persistante des autorités. Location de deux troupeaux de bœufs porteurs et départ pour Sarabouri. Détails sur la ville de Korat, le marché de la Vat Chêng et le Parou. La citadelle, l'enceinte, les bastions. Les portes. Les rues et les quartiers. L'habitation du Chau. Les marchés. Les maisons. L'eau. Les maisons d'eau. Les pagodes de la citadelle et des faubourgs. Les Chinois et leurs pagodes particulières. Les marchandises et le commerce.

En arrivant à Phimaie, le mercredi 6 février, j'y retrouvai donc Ros et Nou qui m'y avaient précédés de sept jours. Je m'installai avec eux dans une petite sala près de l'angle sud ouest des

ruines, à côté d'une mare où la population venait puiser l'eau pour arroser les plantes, réservant l'eau des puits de l'ancien temple pour la boisson et la cuisine. Je m'empressai de visiter le monument de Phimaie qui est très important et le soir je fis visite au Chau Mœuong, vieux bonhomme de 74 ans, très accueillant, à la tête de trois femmes et de huit enfants, qui avait pour titres : Phrah Phakedi Si Khan reak sema. La journée du lendemain et la matinée du vendredi furent consacrées à visiter le pays et à lever le plan du monument et, ce jour du vendredi 8 je quittai Phimaie après déjeuner.

Le Moun passe au nord du Mœuong Phimaie qui s'étend tout autour des ruines sur 1200 mètres de longueur nord sud et 800 mètres de largeur est ouest. On n'y compte actuellement que 80 cases environ très disséminées sous les bambous, cocotiers, aréquiers et palmiers à sucre. Une partie de la population a quitté Phimaie, il y a quelques années, pour cause de disette, dit-on. Dans l'enceinte des ruines sont trois bonzeries : à l'est, la Vat Srah In « du bassin d'Indra » qui compte 12 bonzes ; au sud la Vat Prasat « des tours » où prient 7 bonzes ; à l'ouest la Vat Prang « de la pyramide » où habitent 13 bonzes. Autrefois on comptait encore deux autres pagodes dans ces ruines. Dans le Mœuong, en dehors des ruines, sont en outre, à l'est, la Vat Thêng, 10 bonzes ; au sud, les deux Vat Prang Touphi qui comptent 15 bonzes et au nord Vat Dam où prient 15 bonzes. D'autres pagodes sont abandonnées. Toutes ces pagodes habitées ou abandonnées indiquent combien Phimaie était important il y a peu de temps. Les ruines nous enseignent aussi que ce fut un centre considérable lors de la domination cambodgienne. La situation de Phimaie était, en effet, heureusement choisie au dessous des confluents de toutes les petites rivières qui se jettent dans le haut Moun. La conquête siamoise a eu pour résultat de faire transporter le chef-

lieu à Korat qui était plus rapproché du bassin du Ménam où les nouveaux dominateurs avaient le siège de leur puissance. De Phimaie les charrettes chargées vont en 6 ou 7 jours au Mœuong Nang Rong au sud, en 9 jours au Mœuong Chonobot au nord, en 11 jours au Mœuong Khon Khên au nord nord est.

Le district de Phimaie ne compte plus que 200 inscrits payant 4 ticaux de capitation. La population, assez brune, Cambodgienne d'origine, selon toute vraisemblance, est devenu Siamoise de langue, de mœurs et de coutumes. Sa nourriture est le riz ordinaire au lieu du riz gluant des Laociens. Les monnaies sont les monnaies siamoises que nous retrouverons à Korat. Selon les traditions légendaires conservées chez les habitants et même écrites dans un livre, dit-on, le monument de Phimaie fut construit par une femme appelée Néang Horaphœum qui avait parié avec un autre personnage appelé Preah Tévateat (en sanscrit Dévadatta) de construire en une nuit ces tours, avant que lui-même n'eût achevé l'édification du monument de Nom Van. La main de la dame était l'enjeu de ce pari. La légende dit qu'elle usa d'un artifice très répandu dans les traditions en Indo-Chine, pour l'emporter et se dispenser d'accepter son rival pour mari. Au milieu de la nuit, elle fit suspendre un fanal très élevé que Preah Tévateat prit pour l'étoile du matin, et il abandonna son travail. La tradition locale dit aussi que les tours de Phimaie furent abimées plus tard par des armées laociennes, à la recherche des trésors qu'on y croyait cachés.

Les bonzes du Mœuong Phimaie fabriquent des pétards, en chargeant des tubes de bambou qu'ils enveloppent d'écorce d'arequier, en roulant autour des cordes de ramie qui font une triple couche, et forant une cheminée où ils placent la mèche. Ces pétards sont allumés par cinq, à la fois ou successivement, et par des bonzes qui doivent *être en état de pureté*, dit-on.

Ces bonzes fabriquent aussi une sorte de parchemin en étoffe

de la manière suivante : ils font brûler des écorces de l'arbre Samrong, des bananiers de l'espèce dite *malaise*, et des tiges de fruits de cocos, réduisant le tout en cendres que l'on met dans une jarre percée avec une natte pour filtre. Ces cendres arrosées donnent une sorte d'eau de soude qu'on mélange avec du bois de mûrier haché menu afin d'avoir une pâte qu'on étend sur des pièces de cotonnades longues de cinq coudées et tendues sur un cadre de bois ou sur des planchettes. Cette pâte est battue, égalisée dans l'eau avec des tiges de papayer. Quand le bain est jugé suffisant, la pièce de coton retirée est étendue au soleil. Ce parchemin coupé à la largeur voulue est ensuite débité en rouleaux.

Ces détails me furent donnés par les deux hommes qui me précédèrent à Phimaie. Ils assistèrent aussi à des cérémonies de crémation et de coupes de cheveux qui présentèrent quelques particularités spéciales au pays.

La cérémonie de la coupe des cheveux des jeunes filles nubiles est très importante chez les Siamois. A Phimaie les notables et mandarins élèvent plusieurs hangars ; des troncs de bananiers sont plantés dans le hangar de la cérémonie. On élève un tréteau, autel à triple étage, où est placé une statuette de Boudha entourée de fleurs de lotus, de bétel, d'arec, de bougies et de baguettes odoriférantes. Des fils de coton longs de 40 mètres sont enroulés aux mats. La *montagne* sur laquelle a lieu la cérémonie est faite d'une ossature de jeunes arbres, de bambous recouverts de treillis et de cotonnades blanches. Un escalier de rondins permet d'en faire l'ascension. Les préparatifs achevés, les parents, amis et étrangers de distinction sont invités à venir fumer et boire. Dix bonzes prient à tour de rôle et reçoivent chacun deux régimes de noix d'arêc, cent feuilles de bétel et cinq coudées de cotonnade blanche de première qualité. Un orchestre de six musiciens fait continuellement entendre sa flûte,

sa guitare, son violon, ses tambours. Quinze garçons et quinze filles sont assis aux premiers rangs en qualité d'assistants. Au matin de la fête, après les prières, les fillettes sont conduites sur la *montagne* où l'achar « maître de cérémonie » et les bonzes coupent les cheveux, versent de l'eau sur leur tête, les parents étant assis à côté de leur fille. Sur les jeunes têtes rasées on secoue un mélange de feuilles de bananiers hachées menues dans de l'huile et de la farine odorante. Sous les hangars, ou en plein air, se pressent les spectateurs au nombre de 200 tant hommes que femmes qui avouent n'avoir jamais été à si belle fête. Un repas offert aux bonzes et ensuite aux invités termine la cérémonie. Chaque invité répond à la politesse par des cadeaux dont la valeur n'est pas déterminée. Cette grande fête dure quinze jours chez les mandarins de Phimaie, dix jours chez les petits mandarins, sept chez les riches particuliers, et trois chez les autres. Les pauvres gens se contentent d'inviter cinq bonzes qui, en une matinée diront leurs prières, couperont les cheveux des fillettes et prendront le repas offert.

Après la coupe des cheveux, la jeune Siamoise entre *dans l'ombre* c'est-à-dire en retraite dans sa maison où tout lui est préparé, dont on n'ose pas la laisser sortir. Cette retraite dure jusqu'à un an pour les filles des grands mandarins. Par cette retraite elle doit acquérir des mérites pour acquitter la dette de reconnaissance contractée envers sa mère. La fille pour qui, par suite d'une malchance quelconque, on n'aurait pas pratiqué la cérémonie de la tonte du toupet, serait regardée comme une femme incomplète. Elle ne pourrait pas être, par exemple, demoiselle d'honneur aux mariages en tenant l'arêc et les fleurs. Au Cambodge, quand on coupe les cheveux à une fillette il est possible qu'elle soit déjà *dans l'ombre* où l'ont fait entrer ses parents dès l'apparition des premiers signes de la nubilité ; mais les gens de Phimaie attendent pour l'y faire entrer l'époque fixée

pour la cérémonie sans se préoccuper de son état physiologique.

Quant à la crémation elle eut lieu un dimanche, à quelques lieues à l'est de Phimaie, dont tous les mandarins s'y rendirent, le Chau en tête, présidant à la cérémonie. Un de ses fonctionnaires, le Luong Klang, dont on brûlait l'épouse défunte, remit à son supérieur 50 ticaux, prix à distribuer à une dizaine de boxeurs : les vainqueurs après chaque duel devant recevoir 2 ticaux et les vaincus 2 sleng. Ces boxeurs n'ont pas le poing enveloppé par un bourrelet de coton comme ceux de Phnom Pênh, mais par un mouchoir et des courroies. Cent bonzes avaient été invités. Parmi les spectateurs, au nombre de plusieurs centaines, tout le monde remarquait un barde aveugle de Phimaie, Siamois qui gagnait si bien sa vie en chantant qu'il avait pu agrémenter de deux épouses son obscure existence. Les magnificences de cette fastueuse crémation n'arrêtaient pas, tant sans faut, les cancans des envieux qui disaient de tous côtés : « ce Luong Klang était jadis un pauvre hère qui a eu la chance d'épouser la fille d'un richard, du Chau Suos Thong, et depuis lors il a de quoi. Très entendu en sciences charmeresses. il jette son dévolu sur les filles riches, laisse de côté les pauvres ! »

On contait aussi que quand la défunte fut à toute extrémité, elle lui dit : « Après ma mort tu épouseras ma sœur cadette, car je ne veux pas que mes enfants obéissent à une femme étrangère. Je reviendrai te *briser le cou* si tu n'obéis pas à cette suprême recommandation ». Le Luong Klang s'était empressé d'obéir à une prescription qui cadrait avec ses propres intérêts ; et c'était en compagnie de sa seconde femme et de son beau-père qu'il faisait brûler les ossements de la défunte. A Siam, les lois, moins rigoureuses, permettent d'épouser la belle-sœur, même si la défunte laisse des enfants, tandis qu'au Cambodge, pareil mariage ne peut avoir lieu que s'il n'y a pas d'enfants du premier lit.

De Phimaie à Korat. — De Korat à Nom Van et Retour

Échelle 1: 500.000

Aymonier
Voyage au Laos
Tome II — Chap. IV-1

E. LEROUX, Éditeur.

Imp. Monrocq, 3, Rue Suger — Paris.

Tous les jours des combats de coq avaient lieu à Phimaie près de ma Sala. Le jour de mon arrivée, les paris de la dizaine de spectateurs s'élevaient à plus de 10 ticaux. Aussi, Phimaie étant pays Siamois, et sachant que tout était affermé à Siam, je ne fus nullement surpris quand on m'indiqua parmi les assistants le secrétaire du nom de Roung, fermier des combats de coq de Phimaie, ayant le droit d'entrer dans les bénéfices que les gagnants d'un camp se partagent proportionnellement aux mises et de confisquer les enjeux de quiconque ferait battre des coqs en contrebande. Au Cambodge, à Siam, ces combats qui passionnent les populations ont lieu partout de même, à peu près. Mais à Phimaie il était plus facile d'en étudier tous les raffinements. A l'ombre des grands arbres, un cercle de treillis de bambous de la hauteur du genou, enclot un champ de bataille de trois à quatre mètres de diamètre. Une sorte de clepsydre, tasse de métal percée et posée sur une jatte d'eau où elle s'enfonce lentement sert à indiquer la durée de chaque reprise. Une quinzaine de fiches, petites lamelles de bambous enfilées, retirées une à une après chaque reprise, indiqueront en combien de passes un coq en met un autre hors de combat. Une sorte de petite crécelle proclame l'entrée en scène ainsi que le résultat final. Les coqs de combat, à courte crête, de grande taille, les plumes de la tête et du cou remplacées par une peau rouge et lisse qui se montre aussi par plaques sur le corps, se laissent prendre, manier, caresser, et ne sortent de la torpeur qui leur est habituelle que lorsqu'on les met en face d'un congénère ; alors ils se redressent fiers, menaçants et se précipitent l'un sur l'autre, cherchant avant tout à saisir du bec la crête de l'adversaire pour le taillader à coups d'ergots. On les saisit pour les soigner sitôt que le clepsydre marque la fin de la reprise. Ils sont lavés à l'eau fraîche, palpés, massés; une plume enfoncée dans leur gorge, dans leur œsophage, nettoie les

mucosités, facilite la respiration. On leur ingurgite une ou deux boulettes de riz. Avec des chiffons humides et chauffés à des tessons retirés du feu on réchauffe doucement la tête en l'enveloppant. Souvent, quand le coq menace de faiblir, son médecin frotte les tessons de chaux et de curcuma pour en imprégner les chiffons qui enveloppent le corps du volatile. Celui-ci se laisse faire, inerte, inconscient, absorbé par l'ardeur du combat. Sa tête couverte de caillots de sang, ses paupières gonflées par les coups reçus, exigent des soins plus barbares. A coups d'aiguille et à coups de couteaux faisant l'office de bistouris on perce les plaies, on vide les caillots de sang, on les suce pour décongestionner la tête, empêcher les étourdissements. Les paupières gonflées et entamées sont cousues avec une aiguille et rabattues vers le bas pour maintenir l'œil grand ouvert. Et le combat reprend de plus belle, passionnant pendant des heures les parieurs et les simples spectateurs, jusqu'à ce qu'il soit bien décidé qu'un des coqs a incontestablement le dessous. Aveuglé, assommé, ensanglanté il ne peut plus se défendre et n'offre plus qu'une proie inerte aux faibles coups de bec, de patte d'un vainqueur gravement endommagé lui-même.

Le vendredi 8 février, vers 9 heures 1/2 nous quittons Phimaie avec des charrettes à bœufs d'allure lente. Au bout de quelques centaines de mètres nous traversons le Tha Lat, large de 30 à 40 mètres. Il a en ce moment de l'eau à la hauteur des genoux. C'est une sorte de canal, naturel ou artificiel, qui part du Moun à deux kilomètres en amont formant ainsi une île où est situé le Mœuong Phimaie. Selon les uns il rejoint directement le Moun en aval, tandis que d'autres prétendent qu'il se rend au Houé Nam Khen, affluent qui vient de Vang Hin et qui se jette dans le Lam Phrah Moun à Tha Khon Roum, au dessous de Phimaie. Au-delà du Tha Lat nous traversons de grandes plaines d'herbes brulées en partie, où croissent de

maigres arbres clairsemés. Ces plaines sont inondées aux pluies jusqu'à hauteur du genou. Le sol est dur et raboteux. Au bout d'une heure nous passons un petit cours d'eau qui a encore de l'eau par flaques. On l'appelle Vang Hin ou encore Tha Atsaï Moun. Plus loin nous traversons des bambous, des bois rabougris, de plichek et de reang. Vers midi nous nous arrêtons sous les grands arbres, au bord du Houé Chamouk, cours d'eau qui garde encore quelques flaques d'eau. Nous en repartons vers une heure et demie. Nous laissons à droite les rizières du Ban Phék, et suivant la piste qui passe au milieu des bambous nains, nous atteignons le Ban Ta Nin, village siamois sous les cocotiers. A notre droite est une pagode et une grande mare à l'ouest de cette pagode. Puis nous avons à gauche le Ban Nong Phou, où est aussi une grande mare. La route est assez unie, sur sol de sable rougeâtre, aux arbres rabougris, en clairières de Khlong et de Thbêng. De temps en temps apparaissent les rizières actuellement sèches et dénudées. Vers 4 heures nous nous arrêtons pour la nuit au pont du Houé Chakarat, pont en bois large de 2 mètres, long de 60 ; il a été construit par les bonzes de la pagode de Tha Chhang. Il y a là, pour nous abriter, un pavillon gardé par des gens de Phimaie qui nous apprennent que notre route est mesurée. De Phimaie au pont du Chakarat il y a 400 sêns, soit 4 lieues : 100 sêns de 40 mètres valant à peu près 4 kilomètres. De Chakarat à Tha Chhang il y a la même distance et de Tha Chhang à Korat il y a trois lieues.

Le Houé Chakarat qui garde de l'eau par flaques, vient du sud à 4 jours. On me dit qu'il se jette dans le Houé Vang Hin et de là dans le Moun. Large de 40 mètres, ses berges l'encaissent de 5 à 6 mètres. Il sépare les districts de Phimaie et de Korat.

Le samedi 9 février, je pars à pied, précédant les voitures. Nous laissons à gauche le Ban Phoutsa qui compte une trentaine

de cases de Siamois avec une pagode ; puis à droite le Ban Kham, encore à droite, le Ban Kouk Phra où est une pagode avec une cinquantaine de cases sous les palmiers et les bambous. Au-delà, nous traversons une grande plaine de rizières qu'on appelle Thung Kouk Phra où nous avons à droite le Ban Tham et à gauche une pagode. Nous quittons cette plaine pour atteindre le Ban Hin Soung. Ensuite le pays est tantôt en rizières, tantôt en plaines incultes. Nous laissons à droite le Ban Thong Lang, sous les palmiers avec une pagode, à gauche le Ban Krut, aussi sous les cocotiers, tenot et bambous. Nous passons encore le Ban Thuok, hameau de 7 cases. Le sol est dur, argileux. Les arbres maigres sont ceux des plaines inondées aux pluies. Nous laissons encore à droite le Ban Soum, puis le Ban Tirit où est une pagode, et vers 11 heures 1/2 nous nous arrêtons aux Sala du Tha Chhang dont l'une, couverte en planches, est entourée d'un avant-toit formant véranda sur les quatre faces. A Tha Chhang « rive des éléphants » nous traversons le Moun sur un pont en bois assez beau pour le pays, large de 2 mètres, long d'une centaine de mètres, en poutres et madriers permettant le passage aux charrettes comme aux éléphants. Le Moun, large de 40 mètres, est encaissé de 10 mètres. Il a en ce moment de l'eau jusqu'aux genoux. De Tha Chhang à Phimaie il reçoit de nombreux affluents.

A midi et demi, nous reprenons notre route, traversant le Moun. Le pays est en forêts clairières entrecoupées de rizières. A droite et à gauche de la route sont plusieurs villages. A gauche, le Ban Phrah Pout est un gros village qui compte trois pagodes. Au-delà, à gauche, est le Ban Nam Laï ; puis le Ban Nong Yêng, des deux côtés de la route. Nous traversons encore les Ban Morœuong, Phnau, Lang Thao, Hun Kin et nous nous arrêtons avant la nuit au Ban Khok (ou Ban Kouk).

De Tha Chhang, j'avais envoyé mon interprête Srêi à Korat

pour informer de mon arrivée. Il revint me rejoindre pendant la nuit.

Le dimanche 10 février, nous quittons le Ban Khok, continuant à suivre la piste sur sable rougeâtre, à travers les fourrés de bambou. Les villages sont nombreux. Nous dépassons successivement Ban Maï, à gauche, Ban Phaï, à droite, Ban Tha Laï, à gauche, gros village de 90 cases environ ; après avoir longé un étang à droite, nous traversons encore le Ban Noug Boua Laung, faubourg de Korat qui compte 200 cases et nous longeons quelque temps le mur de la ville avant de nous arrêter à une petite sala ruinée, près de la porte orientale de Korat.

J'envoie immédiatement mon interprête Srei porter mon passeport au gouverneur. Des fonctionnaires subalternes l'arrêtent à la porte, prennent le passeport et entrent dans la résidence pour le copier. Après un très long temps, ils ressortent et indiquent à mon Cambodgien une petite sala dans une pagode en ville ; c'était un logement inhabitable. Srêi demande pour moi un des nombreux *tomniep* « pavillons », constructions récemment élevées pour loger les fonctionnaires et les troupes de passage, et dont très peu étaient occupés à ce moment. On le lui promet, et il me rejoint. On me laissa seul avec mes voituriers passer encore la nuit suivante à la porte de la ville. Tout ceci indiquait un mauvais accueil.

Le lundi 11 février, au matin, des mandarins viennent pour nous conduire au *tomniep* en traversant la ville, mais bientôt Srei me prévient qu'on me trompe et qu'on me conduit à la pagode qu'il a refusé la veille. Outré du procédé, je fais immédiatement faire demi-tour aux attelages et je viens m'installer sur la place principale, devant l'habitation du Chau, dans la Sala Kang, vaste bâtiment qui sert de tribunal, en temps ordinaire. On vint bientôt me proposer d'aller choisir le tomniep qui me plairait. Je me rendis donc au dehors de la ville près de l'angle

nord ouest, où, sur un grand emplacement dégagé d'arbres, de nombreuses constructions neuves couraient sur trois des faces du rectangle. La face du fond était entièrement prise par deux grands pavillons ; l'un vide, l'autre occupé par une compagnie de 200 soldats siamois réguliers venus de Bangkok et se rendant à Nongkaï. On me proposa le pavillon vide. Je trouvai plus sage de me contenter d'un des petits tomniep des côtés où mes bagages furent transportés le lendemain matin.

Le soir, j'allai faire ma visite au gouverneur de Korat. A toutes les portes sont des factionnaires siamois armés de sabres et de fusils, la tête couverte d'un casque à pointe. Je monte un escalier de bois, et dans la salle de l'étage supérieur, un Siamois borgne, de 55 ans environ, me tend la main m'assurant qu'il me traitera selon l'amitié qui règne entre Siam et ... une grimace très accentuée remplace les mots de République Française qu'il ne peut se résoudre à prononcer. Un bonze et deux mandarins survinrent immédiatement et la conversation roula sur divers sujets. Ce grand seigneur siamois ne daigna pas me rendre ma visite, et il n'y avait pas à s'y méprendre : dans son esprit l'amitié entre les deux nations devait être réduite à moins que rien. Il se chargea de me le démontrer pendant tout le temps de mon séjour à Korat.

Le jeudi 14 février, je fus rejoint par mon Cambodgien An et ses deux compagnons, Onk et Chan, séparés de moi depuis Sting Trèng, lors de notre entrée dans le Laos en octobre. Ils m'apportaient un courrier venu de Saïgon par Phnom Pénh et Angkor. Les deux premiers avaient la fièvre depuis plusieurs jours. Je les soignai de mon mieux.

Au milieu de mes occupations, j'étais distrait par mes voisins les 200 soldats réguliers à casques blancs, pantalons bleu et bande blanche qui venaient rôder autour de ma case, curieux sans insolence. Mes Cambodgiens m'apprirent bientôt que ces

soldats étaient en grande majorité des Khmêrs de Rap Ti (mœuong situé dans l'ouest de Bangkok) et descendants des prisonniers razziés pendant les guerres de jadis. Plusieurs ont perdu l'usage du Cambodgien, leur langue maternelle, mais tous ont parfaitement connaissance de leur origine. On m'a dit que ces soldats réguliers recevaient 1200 grammes de riz blanc par jour et une ration de poisson et de piment. A Bangkok, ils touchaient en outre 4 ticaux par mois. Ici en campagne la solde mensuelle était portée à 6 ticaux. Leur chef était un Anglais du nom de Mac Carthy, je crois ; deux autres chefs, aux pieds nus, qui se drapaient dans des couvertures, semblaient être des métis d'Européens et de femmes asiatiques. Cette petite troupe quitta Korat le lundi 18 février pour aller guerroyer contre les Hos à Nongkaï. Les soldats à pied, portant sur leurs dos sacs et tubes de bambous pour les provisions d'eau indispensables en cette saison au Laos ; les Européens à éléphants et les autres chefs en charrette à buffle. Il paraît que les chefs européens avaient eu des difficultés avec le Phya Réach Anukun, grand mandarin siamois chargé de la direction supérieure de cette expédition, qui avait accaparé pour lui tous les éléphants réquisitionnés dans le Laos au nombre de 90. Il en céda quelques-uns quand il apprit que les « farang » se proposaient de réclamer à la Cour et d'attendre la réponse à Korat. On disait même que l'un d'entr'eux était retourné à cheval jusqu'à Sarabouri, sur le Menam Sak. A son départ de Korat, cette troupe laissa 13 malades ou éclopés qui furent évacués sur Bangkok.

Le mercredi 20 février, je vais faire une petite excursion aux ruines de Nom Van ou Phnom Van. Partant à 6 heures, je quitte Korat à la porte nord de la citadelle ; je passe près de la Vat Samaki et je traverse le Ta Kong, dont le lit a 20 ou 25 mètres de largeur, cinq coudées de profondeur ; la prise du canal du Pahrou, à quelques lieues en amont, ne laisse qu'un

mince filet d'eau dans le Takong. On sait que ce torrent vient du Dong Phya Yên et se jette dans le Moun au-dessous de Tha Chhang. Ma route est à l'est un peu au nord. Le sol, terre mêlée d'argile, est durci par la sècheresse. Les arbres, en bouquets disséminés, appartiennent aux espèces rabougries : goyaviers sauvages, sangkê, angkrong, haïsan et bambous. Nous laissons à gauche le Ban Kaa qui compte une trentaine de cases sous les cocotiers et tenot, avec une pagode.

Les Siamois qui habitent ce village font des rizières et du sel ; ils font évaporer l'eau salée dans des petites marmites que l'on met au nombre de 40 ou 50 dans des foyers creusés en terre. En une journée on fait deux fournées. Le sel est vendu dans les petites marmites même à raison d'un sleng les six marmites. On les casse pour y prendre le sel. Il n'y a ni ferme ni monopole sur cette industrie qui a lieu près d'une grande mare appelée Nong Tèp Ta Klœua. Elle mesure 200 mètres sur 80 environ.

Nous passons ensuite à portée de plusieurs autres villages, puis au Ban Vang Hin, village de 20 cases. Au-delà, coule le Ta Kong Bariboun dont le lit mesure 14 mètres de largeur et 4 de profondeur. On barre ce cours d'eau, aussi son eau est stagnante. On me dit qu'il se jette dans le Moun au-dessous de Tha Chhang mais sans se réunir à l'autre Ta Kong. Plus heureux que Mouhot qui nous a raconté avec humour comment il prit un bain forcé dans ce cours d'eau, je pus le traverser sur un petit pont en planches. Les ruines de Nom Van sont à 500 mètres au-delà dans un petit bouquet de bois, soit à 12 ou 14 kilomètres à l'est nord est de Korat. Je rentrai à Korat le même jour. La chaleur était accablante.

Je m'occupai aussi de faire une grande tournée dans le sud est de la province de Korat, vers Phakonchhaie d'où je comptais faire filer An avec deux hommes et le gros de mes bagages sur Sourèn pour descendre les monts Dangrèk au passage de Chup

Smach et se rendre à Bangkok par la route de Kabine. Je demandai donc aux autorités de Korat des voitures pour aller visiter les ruines de Phnom Roung à quelques journées de marche dans le sud est de la province. A toutes mes demandes on opposait une grande force d'inertie, ou bien des réponses qui pouvaient se traduire par ce mot : *Débrouillez-vous comme vous pourrez.* Enfin, après de nombreux pourparlers et maintes tergiversations je pus faire louer six voitures à un prix raisonnable, et le jeudi 28 février je partis pour ce voyage qui dura trois semaines. Sa relation sera l'objet d'un chapitre spécial. Le vendredi 21 mars, j'étais de retour à Korat où j'eus le plaisir de retrouver Yem et Dou qui m'attendaient depuis une dizaine de jours. Depuis décembre j'étais privé de toutes nouvelles sur les quatre hommes que j'avais envoyés d'Oubon à Nong Khai et je n'étais pas sans appréhensions sur leur sort. Yem et Dou m'apportaient une lettre de Top et de Khim où ceux-ci m'annonçaient que, conformément à mes instructions, ils se dirigeaient sur le Mœuong Lœny et sur Phichhaïe pour redescendre le Ménam et me rencontrer aux environs du Mœuong Prom. Tout s'exécutait donc selon mon programme. An était de son côté en route pour Kabine et il ne me restait plus qu'à quitter moi-même le Laos après avoir pris quelques renseignements complémentaires sur la province de Korat.

Lorsque je quitai Korat pour conduire An à Phakonchhaïe, j'avais laissé quelques hommes à la garde de mes bagages au *tomniep* de Korat. L'un d'eux, le Cambodgien Nou, fit pendant mon absence une petite tournée au nord de la ville. Je résume ici sa relation, mais sous toutes réserves : cet homme n'était ni très sûr, ni très intelligent.

Quittant Korat le dimanche 9 mars, à 6 heures du matin, Nou se dirigea vers le Nord Est, traversant d'abord des plaines semées de bouquets de bois rabougris, puis des forêts clairières

de phchek et de sokkrâm, où poussent aussi des angkrong, un petit arbre à épines. A 2 heures 1/2 de l'après-midi, il s'arrêta pour la nuit au Ban Rouong, village de 30 cases environ. Les habitants cultivent des rizières et font évaporer du sel.

Le lendemain, il quitta ce village, prit la direction de l'ouest, traversant des plaines de maigres rizières où croissent beaucoup de *sangkê*, petit arbre qu'affectionnent surtout les insectes à laque. Il passa près de Nong Bouo la « Mare des Lotus ». Au bord était une sala pour les voyageurs. Sous un tamarinier une jarre pleine d'eau et une louche pour boire étaient placées comme œuvre pie pour étancher la soif des voyageurs. Ceci se retrouve souvent en Indo-Chine. A une heure de l'après-midi, il s'arrêta pour le reste de la journée au Ban Soaï, village de 50 cases environ, sous les arbres fruitiers et sous des Roka, grands arbres épineux, à coton, dont on fait des matelas.

Le mardi 11 mars, quittant le Ban Soaï à 7 heures du matin, il continua vers l'ouest, mais en obliquant progressivement au sud, traversant des plaines de rizières de terre noire ; puis une forêt de bambous morts, parce qu'ils avaient donné leur graine l'année précédente. Il traversa ensuite des plaines de rizières, des plaines d'herbes, une forêt de thbêng et de popél et à 4 heures il atteignit le Ban Phou Sa, hameau d'une vingtaine de cases. Les habitants se livrent principalement à la culture maraichère pour approvisionner le marché de Korat. Nou coucha deux nuits dans ce village. Le jeudi 13 mars, il en partit à 6 heures, revenant au sud est, traversant d'abord des forêts basses, pour atteindre, après une heure de marche le village de Pearouh, au milieu des jardins ; c'est le faubourg occidental de la ville de Korat. De là, suivant la grande route de sable rouge, il revint en une demi-heure au campement.

Du 22 au 31 mars, trois de mes Cambodgiens : Srei, Yem et Nou firent dans le nord de la province de Korat une tournée que

je relaterai en détail dans un chapitre suivant. Ils se rendirent aux deux chefs-lieux de district : Chettorach et Chayaphoum, où de vagues renseignements signalaient des inscriptions. Ne pouvant leur faire donner des lettres de recommandation par les autorités de Korat, qui étaient remplies de mauvaise volonté à mon égard, j'avais dû me borner à les recommander moi-même aux autorités locales. La première journée de leur voyage fut rendue pénible par l'absence de guide. Mais à la nuit, Srei sût comme on le verra, intéresser à sa cause le Kamnan ou chef du village où il coucha et il en obtint un guide qui fut dès lors changé de village en village jusqu'à la fin du voyage.

Le lendemain de leur retour, rien ne me retenant plus à Korat, je fis demander par Srei des bœufs porteurs à louer, afin de me rendre, à travers le Dong Phya Yen, de Korat à Sarabouri sur le Ménam Sak. Il s'agissait donc de quitter définitivement le pays et, je croyais, malgré le mauvais accueil des autorités de Korat, pouvoir compter sur leur concours ; mais cette fois-ci je me heurtai encore à la force d'inertie et à la mauvaise volonté persistante qu'on opposait à toutes mes demandes. Les pluies commençaient et la saison s'avançait où les voyages par bœufs porteurs ne se font plus à travers ce Dong Phya Yèn si redouté. Je pris donc le parti de me passer des autorités, je cherchai des bœufs moi-même et je trouvai à louer deux troupeaux de onze bœufs chacun dont les marchands chinois n'avaient pas voulu parce que les bêtes étaient trop maigres ou les conducteurs trop ivrognes. Le vendredi 4 avril je donnai, en guise d'arrhes, une partie du prix convenu et je partis le lendemain après avoir vendu au rabais, à n'importe quel prix, ce qui me restait de pacotille que m'acheta un chinois de Korat. Trois belles malles de camphre que j'avais primitivement pensé offrir aux autorités locales, furent simplement abandonnées dans ma case où les Siamois du voisinage vinrent se les disputer pen-

dant que je faisais charger tous mes petits paquets sur les hottes des bœufs porteurs.

Je donne dès maintenant quelques détails sur la ville de Korat. Quant à la province j'en parlerai plus loin, après la relation de toutes les excursions que nous fîmes dans ce pays

La ville de Korat, comprend non seulement l'enceinte fortifiée mais encore le marché extérieur de la Vat Chêng et une longue ligne de jardins et d'habitations qui part de cette pagode pour aller à l'ouest et qu'on appelle Parou, Péarouh, ou Pra Rouh. Ces trois groupes, qui se suivent en allant à l'ouest, figurent, si je puis me permettre cette comparaison, une mire dont la planchette rectangulaire serait représentée par la citadelle de cinq kilomètres de tour et le manche par le marché extérieur de la Vat Chêng et le Parou long de deux lieues environ. Le Takong, affluent de gauche du Moun, passe à quelques centaines de mètres au nord de la ville où beaucoup de norias puisent son eau pour arroser les rizières. A deux lieues au dessus de Korat, ce cours d'eau est barré pour alimenter la prise d'eau du Parou, petit canal qui arrose une ligne noire et sombre d'arbres, de jardins et entre dans Korat par une petite poterne un peu au sud de la porte occidentale.

La citadelle, rectangulaire, mesure environ 1000 mètres sur chacune de ses deux faces est et ouest, et 1600 à 1650 sur chacune des faces nord et sud ; soit un développement total de 5200 mètres environ. Le mur est en briques, haut de 4 mètres environ, épais de 2 mètres, avec banquette, talus ou mur de soutènement, chemin de ronde à l'intérieur, et fossé à l'extérieur. Il est couronné de créneaux en forme de bornes sacrées de pagode. Les créneaux ont une coudée de largeur, les vides de même. Les quatre angles du rempart sont en forme de bastions ronds. Sur les faces sont d'autres bastions : deux à l'est, trois au sud, trois à l'ouest et quatre au nord ; au total quinze bastions

et environ cinq mille trois cents créneaux. Du moins ce devait être ainsi lors de la construction. Actuellement, le fossé, dont la largeur est de dix mètres, n'a plus de profondeur et n'est, pour ainsi dire, qu'une terre à rizières ; les miradors des portes sont démolis ; les nombreuses brèches que le temps a fait au couronnement du mur occupent un bon tiers du pourtour.

Chacune des quatre faces est percée d'une porte vers son milieu. A l'est, Patou Tvau Ok, « la porte du soleil levant » donne sur la plaine appelée Thung Savang et permet de prendre la route de Phimaie. La porte du nord est appelée Patou Nam « porte de l'eau », soit à cause de flaques d'eau constantes dans son fossé, soit plus probablement à cause du voisinage du Takong. A l'ouest est la *Patou Chomphon* et au sud la Patou Phi « la porte des morts ». Les cadavres portés à la fosse ou au bûcher ne doivent sortir que par cette dernière porte et quiconque violerait cet usage s'exposerait à une amende ou à trente coups de verges et trois ans de prison.

Des portes de la ville partent deux grandes rues, larges de 5 à 6 mètres, qui se croisent au centre à angle droit et la divisent en quatre quartiers. Une foule de ruelles la subdivisent en groupes de maisons. Un chemin de ronde fait le tour à l'intérieur du rempart, et une route court sur les quatre faces au dehors du fossé. L'habitation du Chau ou gouverneur, dans le quartier du nord-ouest, fait face à l'est sur la place centrale au croisement des quatre principales rues. L'enceinte de cette habitation en rondins, double sur la face principale, mesure 200 mètres sur 120 de profondeur environ. Aux deux portes de l'est sont de petits corps de garde pour les sentinelles.

A partir de cette résidence, la principale rue allant à l'ouest est bordée de boutiques ; c'est le marché intérieur. Il se continue par le marché extérieur, plus important encore, qui court sur 1000 à 1200 mètres de longueur, depuis la porte Chomphon

jusqu'à la Vat Chêng. Aux étalages du marché de l'intérieur de la citadelle on vend surtout les divers articles d'importation, le poisson, les gâteaux, le tabac, le betel.

Les rues de Korat qui, bien entendu, ne sont ni pavées, ni empierrées, sont très poussiéreuses à la saison sèche et doivent être boueuses aux pluies. La ville de Korat, en terrain suffisamment élevé, n'est pas inondée. Sur le sol de sable et d'argile croissent des palmiers à sucre et des cocotiers. La ville proprement dite, à l'intérieur de la citadelle, compte un millier de cases peuplées surtout de Siamois et de Chinois, avec quelques Laos et quelques Khmêrs. Les maisons des mandarins ont un certain air d'aisance qui s'explique en partie par l'abondance du bois de construction dans le pays. Elles sont généralement entourées de palissades hautes de 3 à 4 mètres, en rondins, écorcés ou non. La population boit l'eau de deux bassins des pagodes Nong Boua et Nong Barong. L'eau du canal Parou sert à l'arrosage, au lavage de la vaisselle, etc. ; elle entre, ai-je dit, par une petite poterne, un peu au sud de la porte occidentale ; un homme en se baissant pourrait passer par cette poterne.

Les habitations des Siamois de Korat comprennent généralement deux corps de bâtiments accolés et couverts en chaume. Les marchands chinois, pour mettre leurs marchandises à l'abri de l'incendie, construisent ce qu'ils appellent des « maisons d'eau », comprenant deux ou trois fermes dont les murs en briques crues entourent complètement les colonnes de bois. Un toit intérieur, fait contre le feu, est composé de chevrons, de clayonnage et de terre. Des colonnes de briques s'élevant encore à deux ou trois coudées supportent le toit de chaume qui abrite des pluies. Ces « maisons d'eau » sont nombreuses surtout au marché extérieur qui forme le vrai quartier Chinois depuis la Patou Chomphon jusqu'à la Vat Chêng, des deux côtés de l'amorce de la route qui conduit au Dong Phya Yên et à

Sarabouri. Les maisons des Chinois y ont généralement, sur la rue, un petit étalage qu'une cour sépare de la maison d'habitation où sont aussi les ballots de marchandises.

Ce marché finit à la Vat Chêng qui est à gauche de la route. Au-delà il y a une grande mare et la place où se réunissent les conducteurs de bœufs porteurs qui attendent leur chargement. Les bâts sont disposés en cercle et les bœufs parqués à l'intérieur. En ce lieu commence le Parou, ligne épaisse, sombre, d'arequiers et autres arbres, à droite de la route, longue de 8 kilomètres et arrosée à la saison sèche par un filet d'eau dérivé du Takong. Tous les mandarins et les gens à l'aise de Korat ont leur maison de campagne au Parou dont je parlerai plus longuement en prenant la route du Dong Phya Yen.

Mes Cambodgiens, en leur qualité de Bouddhistes fervents, eurent soin de prendre des notes détaillées sur les pagodes de Korat et des faubourgs. L'intérieur de la ville compte six temples bouddhiques qui sont :

1° Vat Boun, ou habitent 30 bonzes. Il y a cinq bassins creusés dans ce monastère ou croissent de nombreux tenot et qui est entourée d'une haie de bambous vifs.

2° Vat Sarman, occupée par 23 bonzes ; elle a deux bassins creusés sous les figuiers religieux et les bambous.

3° Vat Klang, « pagode centrale », 15 bonzes, 3 bassins sous les figuiers religieux. A l'intérieur et tout autour de la pagode, sont des étalages de marchandises.

4° Vat Sayap, 13 bonzes ; le temple n'était pas encore bâti. Elle est entourée de bassins formant fossés. On fait beaucoup de plantations d'oignons dans ce monastère.

5° Vat Srah Kêo, 20 bonzes, 5 bassins. Beaucoup de bananiers et de jacquiers. Les cellules des bonzes sont entourées de bambous. Un des bonzes, appelé Thong Di, est renommé dans tout le pays pour son adresse à jouer seul à la grande balle qu'il

lance continuellement avec le genou sans jamais la laisser tomber à terre.

6° Vat Bêng, ou sont 40 bonzes et 2 Sangkréach « abbés » qui s'entendent mal. Il y a quatre bassins et quelques figuiers religieux. On y a installé des étalages de bétel et de cigarettes.

A l'extérieur des remparts on énumère :

Vat Sraï, trois bassins, beaucoup de jacquiers et de bambous, 15 bonzes.

Vat Oung, grande mare ; jacquiers et manguiers ; 20 bonzes.

Vat Pa, 2 bassins, 15 bonzes qui vendent les oignons qu'ils récoltent.

Vat Srah Kêo, plantée de figuiers religieux sur tout le pourtour de son enceinte, 10 bonzes.

Vat Salayên, deux grands bassins, 20 bonzes qui ont la réputation d'être plus vertueux, de mieux observer la règle que ceux des autres pagodes.

Vat Luong Ta Phan, deux bassins, 30 bonzes qui ne sont jamais à la pagode quand ils ont pris leur repas, dit-on ; ils courent les filles.

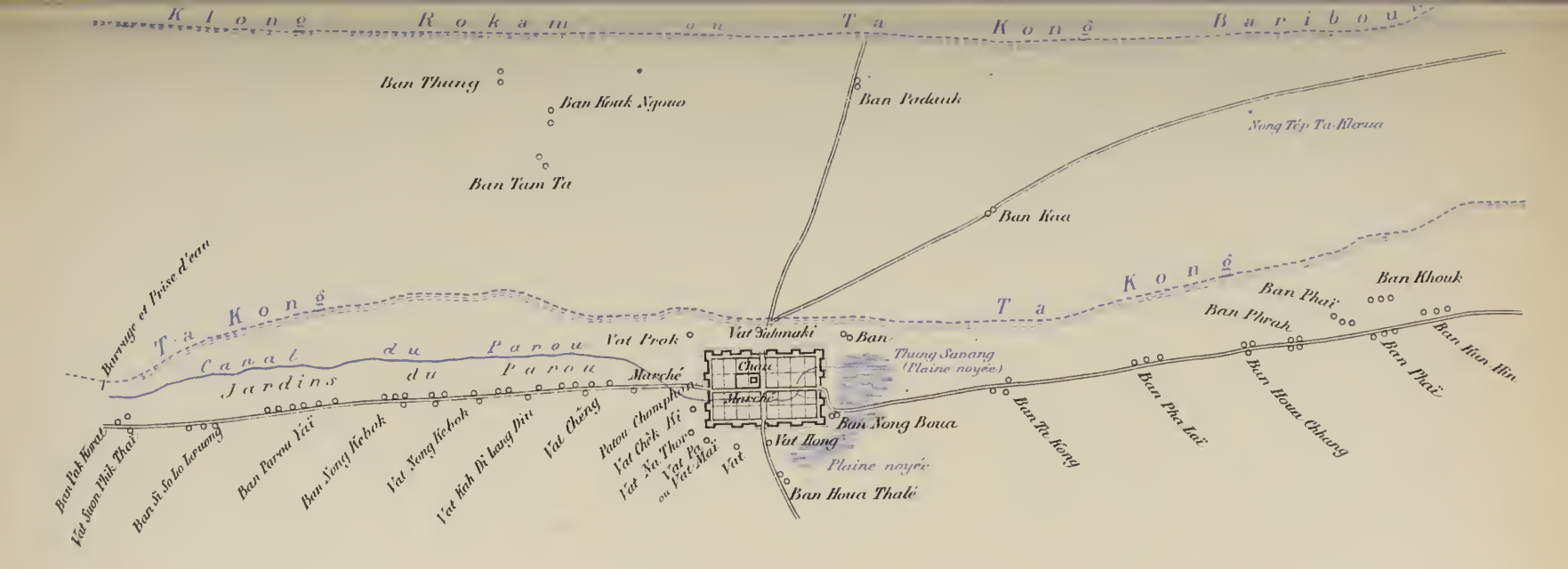
Vat Néang Lœuy, deux bassins, 7 bonzes.

Vat Kè An, un grand bassin, plantée en bananiers, 23 bonzes.

Vat Youtha, 24 bonzes, pagode peu estimée. Les bonzes, hommes de plaisir, violent la règle, dit-on. La nuit ils sortent de leurs cellules et de leur monastère.

Vat Krouo, 15 bonzes, qui observent la règle, paraît-il. Au mois précédent un bonze ayant commis une faute grave, fut frappé de 15 coups de verges, défroqué et chassé. La pagode la mieux considérée et la plus fréquentée de Korat.

Vat Phlap, 7 bonzes, actuellement sans abbé ou chef de pagode. Ils en profitent pour passer le temps à jouer à la paume ou courir les filles. Au temps du défunt abbé il n'en était pas de même et la pagode était très fréquentée.



Aymonier
Voyage au Laos
Tome II_Chap. IV-II

La Ville de Korat et les Environs

Échelle 1: 200.000

E. LEROUX, Éditeur.

Imp. Monrocq, 3, Rue Suger_Paris.

Vat Samathi ou Samaki, 7 bonzes dont un, nommé Ta Mei, fait la lecture d'une voix si mélodieuse que les fidèles accourent de tous côtés pour l'entendre lire les prières.

Vat Nong Man, 24 bonzes ; devant le temple sont deux bassins.

Vat Prok, 10 bonzes. Plantée en tenot et téal, elle a un bassin. C'était la pagode voisine de mon campement, au nord ouest des remparts. Un bonze de 60 ans me disait qu'il y était entré à l'âge de 12 ans pour étudier. A 15 ans il reçut l'habit jaune. A 18 ans, il reprit l'habit laïque, mais sans quitter la pagode. A 21 ans, il se fit bonze et resta dès lors dans les ordres. « Je n'ai jamais connu de femme, ajoutait-il. »

Vat Boung. Cinq bassins qui ont de l'eau en toute saison. 30 bonzes songeant presque tous à défroquer.

Vat Ta Luong, 3 bassins, plantés de bambous, 32 bonzes.

Vat Nong Marong, ou Nong Barong, pagode nouvelle, créée vers 1874, 10 bonzes.

Vat Phou, 2 bassins, 9 bonzes.

Vat Rêng, un bassin, 8 bonzes.

Vat Yaï Man, deux grands bassins, 5 bonzes et 10 novices.

Vat Saûmâr, 7 bonzes, fondée récemment par un Chinois nommé Tun.

Vat Sâmâraï, 2 bonzes.

Telles sont les pagodes près des remparts. On peut encore citer, à l'ouest, la Vat Chêng Houo Beng où est un Chaitya en briques haut d'une dizaine de mètres. On boit l'eau d'un petit bassin à côté du grand qui sert aux bains.

A l'est de Korat, la Vat Thung Savang a été commencée par un Chinois de Korat depuis cinq ans. Il mourut n'ayant bâti que les cellules des bonzes et la salle de prédication. Il laissa un pikul d'argent à son gendre afin d'achever la pagode au plus tôt. Celui-ci a loué des hommes pour préparer les briques et la

chaux. Il leur donne 6 ticaux par mois en les nourrissant, ou 7 ticaux et 2 sleng sans nourriture.

Il est à remarquer que la plupart des Chinois de Korat sont des Bouddhistes aussi pieux que les Siamois. Ils vont écouter les lectures saintes à l'époque du carême de la saison des pluies et ils font des aumônes quotidiennes. Ces Chinois ont aussi leurs temples spéciaux, à la chinoise, gardés par des congénères salariés, nourris, qui offrent des vivres aux génies adorés dans le temple. Les Chinois de Korat brûlent leurs morts, au lieu de les enterrer comme ceux de Phnom Pénh. Tous portent le deuil pendant 100 jours et font prier les bonzes pendant ce temps. A Korat ils épousent des femmes Siamoises ou des métisses. Quelques-uns sont propriétaires de leurs maisons ; d'autres sont simples locataires. Leurs femmes siamoises savent très bien les aider surtout dans le commerce de détail. Les vendeuses à l'étalage sont nombreuses.

L'eau sucrée des palmiers borassus, de Korat ou des environs, est vendue sur le marché pour boisson. On n'en fait pas de sucre : la culture des cannes étant très répandue. Le jus du palmier est bû frais, ou bien on en fait une sorte de vin en le laissant fermenter avec diverses racines.

Les villages et les districts autour de Korat envoient leurs productions au marché de cette ville : le riz, les légumes, oignons, ciboules, cocos frais ou secs, arêc, bétel, sucre de canne, rondins fendus en deux pour bois à brûler, porcs et graisse, paniers tressés et enduits servant de seaux, nattes en rotin qui viennent de Sangkeah, la soie laocienne venant des Mœuongs même éloignés. L'afflux des attelages y fait vendre la paille du riz pour nourriture des bestiaux. On la conserve sèche sous des abris très primitifs et on la vend un sling le pikul de 60 kilogs. Korat importe les étoffes, les armes, la poterie, le salpêtre, l'or en feuilles, et exporte à Bangkok les produits

laociens : laque, cardamome bâtard, cornes molles pour produits pharmaceutiques, vieilles cornes de buffle, de cerfs ; peaux de pangolin, de martin-pêcheur, etc.

Le poisson n'y fait pas défaut : les cours d'eau du pays étant nombreux ; on pêche dans le Moun et surtout dans le Houé Sa Thêp où le poisson est excellent. Au sud de la ville est une très bonne pierre à chaux que l'on fait cuire entre des lits de bambous secs.

Les journaliers à Korat sont généralement nourris à raison de trois repas par jour et reçoivent un salaire d'un sling ou d'un sling et demi.

CHAPITRE V

DES DANGRÈK A SISAKÈT, A OUBON ET A SANGKEAH

SOMMAIRE

An, Ouk, Chan, Dou et Ros quittent la province de Melou Préi pour faire l'ascension des monts Dangrêk. Le col de Tan Ta Pouï et ses trois terrasses. Le Phûm Dan Ta Pouï. Le Mœuong Uttumpor ou Phum Beng Melou. Excursion à Preah Vihéar. Les guides invoquent les divinités. La visite du monument. Retour à Uttumpor. Le Sting Krenhung. L'insalubrité des eaux des Dangrêk. Arrivée à Koukhan. Mauvais accueil du gouverneur intérimaire. Le Mœuong et la province de Koukhan. L'ancien chef-lieu. Les troubles vers 1830. Au Ban Romduol. Au Mœuong Sisakêt. Dou et Ros se dirigent sur Oubon, par terre jusqu'au Houé Krenhung. Ils descendent en pirogue le Houé Krenhung et le Moun et arrivent à Oubon. An, Chan et Ouk quittent Sisakêt pour aller à l'Ouest. Au Ban Komphêng. Les Kouïs du Phum Chêk. Aux ruines de Prasat Chamrœn et de Prasat Naï Kou. Les voleurs de buffles. Arrivée à Sangkeah. Le Mœuong. La Daun Ngao. La population. Réception cordiale. L'épidémie de variole. La province. Les fonctionnaires. La légende du sceau du Seigneur de Sangkeah. Les poisons. Une recette. Les contrepoisons. Les tubercules aux merveilleux effets. Les goules et les sorciers malfaisants chez les Kouïs.

Avant de continuer l'étude de la province de Korat je dois revenir sur les itinéraires qui ont été faits entre les Dangrêk et le Moun.

Les cinq Cambodgiens An, Ouk, Chan, Dou et Ros qui m'avaient quitté en octobre 1883, à Sting Trêng, avaient voyagé, pendant près d'un mois, dans les deux provinces de Tonlé Ropou et de

Melou Préi dont je ne parlerai pas ici parce que ces provinces appartiennent géographiquement au bassin du royaume du Cambodge.

Le mardi 13 novembre, mes hommes étaient arrivés au Phum Sokkrâm ou Chœukrâm, le dernier village de Melou Préi, sur la principale route de cette province à Koukhan. An, le chef de l'expédition, obtint à grande peine une charrette pour transporter Ros qui était pris par la fièvre, et le mercredi 14 novembre, ils quittèrent ce village à onze heures du matin, allant au nord droit sur les monts Dangrêk dont la longue ligne courait, semblable à un mur de 200 mètres de hauteur, de l'est à l'ouest, en obliquant légèrement au sud ouest. A quelques lieues sur la droite on apercevait le coude brusque et aigu que ces monts font au sud avant de reprendre leur dernière direction au nord est pour aller s'épanouir en plateaux de grès vers l'embouchure du Moun ; ils forment ainsi la limite méridionale du bassin de cet affluent du grand fleuve depuis sa source jusqu'à son confluent.

Une heure après le départ de Phum Sok Krâm, mes hommes atteignirent la mare appelée Trepeang Kol Kout, à gauche de la route. Au-delà ils traversèrent le Aur Kol Kout, petit torrent qui tombe des Dangrêk et coule vers le Phum Kap Khmum à quelques lieues au-dessous. Son lit, de 12 mètres de largeur, 3 de profondeur, est taillé ici dans les roches de grès, sous les grands arbres d'une forêt épaisse. Ils s'y arrêtèrent pendant une heure ; puis se remettant en route, ils passèrent à hauteur d'un monticule isolé qui a un relief de 120 à 150 mètres, allongé du nord au sud, on l'appelle *Phnom Ach Kandol* « mont fiente de rat » ; la route passe à 400 mètres à l'ouest de cette colline qui est un poste avancé de la ligne de Dangrêk. Ceux-ci se creusent en col, dans la direction de la route, pour se relever à droite et à gauche. La route depuis Phum Sok Krâm, est déjà en pente accusée. Les voyageurs s'arrêtèrent pour la nuit

à une petite station au pied des monts. On appelle Dâmnak Sokkrâm ce lieu de halte où les indigènes n'ont pas même construit de hutte.

Le jeudi 15 novembre, à six heures, ils commencent à gravir les monts par le col ou passage appelé Dan Ta Pouï. La route des charettes décrit de nombreux lacets pour franchir les terrasses successives, ou gradins que les Cambodgiens appellent *Ruot*. La terrasse inférieure est appelée Ruot Sokkrâm, la médiane Ruot Phteah Dan « terrasse du poste de police ». Ces longues terrasses n'existent que là où passe la route des charrettes. A une portée de voix à l'ouest, un sentier de piétons monte à peu près droit vers le plateau supérieur. La terrasse Phteah Dan, tire son nom d'un poste de garde depuis longtemps abandonné, que les Seigneurs de Koukhan avaient fait construire à 120 mètres à l'est de la route, près d'une crevasse de roc qui reste pleine d'eau toute l'année. De cette terrasse on atteint le plateau supérieur, en dételant et en portant les bagages, et mêmes les charrettes doivent êtres portées. A la descente, les voitures suivent leur piste à vide et les bagages sont portés par le sentier de l'ouest jusqu'au pied des monts.

Les voyageurs se reposèrent sur le plateau supérieur jusqu'à deux heures, puis se remirent en route. Le terrain était plat et sablonneux. La province de Koukhan commence à la crête. Au bout d'une heure de marche ils atteignirent une aire découverte, sur dalles rocheuses, que l'on appelle Preah Léan Ta Êk. Un ruisselet, appelé Aur Ta Èk, y coule sur les roches. Au delà, on quitte la forêt épaisse qui couronne les monts Dangrèk pour déboucher dans des plantations abandonnées et couvertes d'herbes Sebau. Puis on passe près de grosses roches dans une plaine découverte. Les voyageurs traversèrent une seconde fois le Aur Ta Èk dont le lit mesure ici plus de dix mètres de largeur et quatre de profondeur, et vingt minutes après ils atteignirent

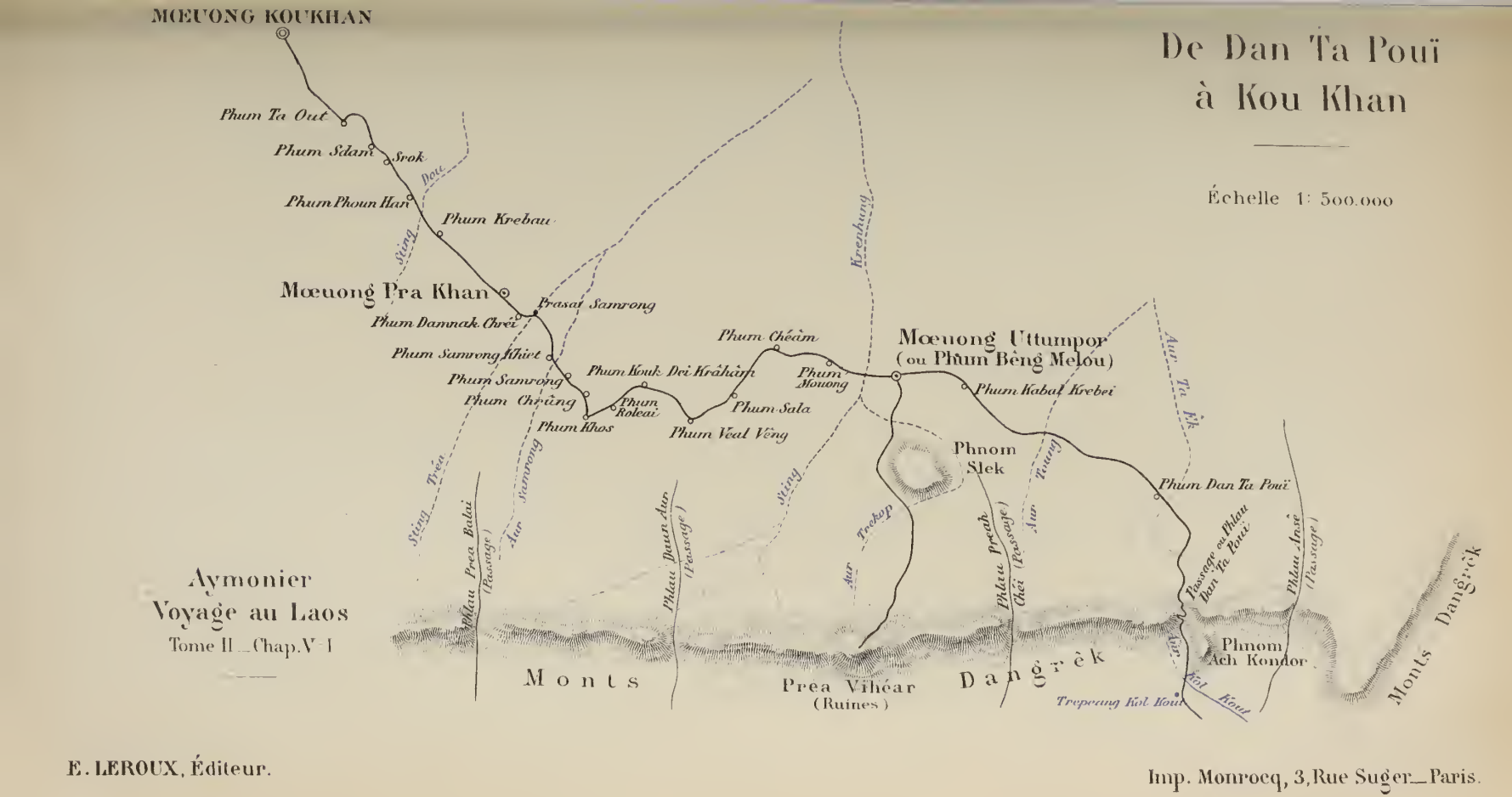
le Phum Dan Ta Puoï, le premier village de Koukhan. Il tire son nom du passage.

Ce village compte une vingtaine de cases sous quelques bambous, bananiers et cocotiers, au milieu d'une plaine de plantations où les arbres de forêt ont été coupés. On y trouve une pagode qui compte quatre bonzes. Un petit mandarin, le Luong Chéi Kiri Vongkot [1] Kromodan Mœuong Koukhan, y réside afin de surveiller les voyageurs qui montent ou descendent. Il arrête et conduit à Koukhan ceux qui n'ont pas leurs papiers en règle.

Le vendredi 16 novembre, les voyageurs quittèrent, vers huit heures, le Phum Dan Ta Pouï avec trois charrettes. Le terrain, qui était en pente assez inclinée depuis la crête des Dangrek jusqu'au Phum, n'est plus qu'en pente très douce au-delà de ce village. La piste de charrettes est sur sable blanc sous les forêts clairières d'arbres Thbêng. Ils traversèrent le Aur Toûng, affluent du Aur Ta Êk. Ses rives ont une dizaine de mètres de largeur et trois ou quatre de profondeur. Ils déjeunèrent sur ses bords. Reprenant leur route à onze heures, ils arrivèrent vers deux heures au Phum Kabal Krebei, hameau de 14 cases de Kouïs Antor et de Khmêrs. Ces pauvres gens disent qu'ils ne peuvent guère faire des rizières par suite des inondations dévastatrices des torrents qui descendent des monts Dangrêk. Ils boivent l'eau des puits creusés dans le sable ; on la trouve partout à une faible profondeur. Ils vont couper des feuilles de palmier Khchéng (celles qui servent à faire les satras indigènes) ou palmier treang à un pic des Dangrêk appelé Phnom Slek « le mont des feuilles » et ils en font des sacs qu'ils troquent contre du riz.

Le samedi 17 novembre, quittant le Phum Kabal Krebei vers six heures et demie, les voyageurs rencontrèrent un serpent que

1. Jaya Giri Vangata. C'est aussi le nom d'une montagne dans un satra cambodgien.



E. LEROUX, Éditeur.

Imp. Monrocq, 3, Rue Suger _ Paris.

les Khmèrs appellent *Pos Roliep*. De la grosseur du doigt, il a la tête en forme de croissant dont les pointes sont tournées vers le corps. Vers huit heures et demei, ils atteignirent le Phum Beng Melou, village d'une quarantaine de cases sous une forêt d'arbres fruitiers : cocotiers, aréquiers, bananiers, jacquiers, caneliers, orangers, papayers, ainsi que du bétel et des bambous. Il n'y a plus un chien dans ce village, les panthères les ayant tous enlevés. Les porcs payent aussi un large tribut aux félins, quoique on prenne soin de les mettre en cage la nuit.

Le Phum Beng Melou que l'on appelle aussi Mœuong Uttumpor a la garde d'un passage des Dangrêk, le Phlau Preah Chréi, qui descend à l'est du pic de Preah Vihéar et va à Prasat Dâp et Promotép, droit au sud à trois jours de marche. Les actes de brigandage étant nombreux aux deux passages de charrettes, Preah Chréi et Dan Ta Pouï, le Phya de Koukhan a chargé les autorités du Mœuong Uttumpor d'examiner tous les voyageurs, de conduire les suspects au chef-lieu où on les juge. Le Chau Mœuong du district d'Uttumpor était mort depuis longtemps, et on n'osait pas procéder à la crémation, le Roi de Siam n'ayant pas envoyé l'ordre de délivrer le *feu* (le briquet).

Le dimanche 18 novembre, Chan, qui était malade, resta à la garde des bagages au Phum Beng Melou, pendant que les quatre autres allèrent à pied sur les Dangrêk visiter le monument de Preah Vihéar que An avait déjà vu à l'un de nos précédents voyages. Ils partirent vers neuf heures, allant au sud, où se dessinait le pic de Preah Vihéar à quatre ou cinq lieues. Ils traversèrent le Sting Trekôp, affluent du Krenhung ; ses rives écartées de 8 à 9 mètres, sont escarpées de 3 à 4. Ils s'arrêtèrent quelques minutes sur ses bords. Reprenant leur route à dix heures et demie, ils eurent bientôt, à 1200 mètres à gauche, la colline appelée *Phnom Slêk* « mont des feuilles », dont le relief n'est que de 50 à 60 mètres, mais qui paraît longue et large. Elle est

couverte de palmiers *Khchéng* ou *Tréang*. Tous les villages d'alentour et même de loin viennent y couper des feuilles pour en faire des sacs ou des manuscrits. Les feuilles tendres font des sacs et des nattes ; les vieilles, qui sont piquées des vers, servent à faire les manuscrits. Un peu plus loin, les voyageurs s'arrêtèrent pour boire l'eau d'une source au milieu de la plaine. Ils passèrent ensuite une seconde fois le Aur ou Sting Trekôp qui fait un grand coude à l'est pour contourner Phnom Slek ; son lit, déjà important, mesure 8 mètres de largeur et 3 ou 4 de profondeur. Les voyageurs s'arrêtèrent un peu plus loin dans les plantations des gens de Beng Melou. Depuis leur départ de ce village, il avaient constamment traversé les défrichements faits dans les bois par ses habitants ; dorénavant ils allaient pénétrer dans la grande forêt. Ils s'y engagèrent suivant les sentiers frayés par les éléphants sauvages et vers cinq heures et demie ils s'arrêtèrent pour la nuit en un lieu appelé Tiem Chen où est une grotte sous une roche.

Avant de se coucher les guides eurent soin de couper des feuilles, de les lier en faisceaux qu'ils attachèrent aux branches des arbres. Ils allumèrent des bougies et les plus âgés invoquèrent en ces termes les esprits gardiens des bois et des monts : « Vous tous Seigneurs, sachez que nous amenons ces étrangers venant du pays d'en bas, visiter la Preah Vihéar, prendre note de ses ruines. Gardez-nous cette nuit de tout danger ! »

Le lundi 19 novembre, à six heures du matin, ils se remettent en route. Le commencement du *spèan hal* « escalier à terrasses » est à dix minutes de la grotte Tiem Chen. Ils en font l'ascension jusqu'au monument qui est au sommet du pic [1], le point le plus

1. Devant consacrer un ouvrage spécial aux ruines cambodgiennes, je m'abstiens ici de tout détail sur celles de ces ruines que nous avons visitées au Laos.

élevé de cette partie de la chaîne des Dangrêk dont les cols, pics, saillies et concavités ne forment pas une ligne régulièrement droite, quoique leur direction générale soit exactement de l'est à l'ouest. De Preah Vihéar on aperçoit au loin la terre du Cambodge. On distingue Peal Sândâk, colline au sud, un peu ouest, à deux journées de marche ; Phnom Trâp, pic pointu, droit au sud, à trois journées de marche. Le massif de Phnom Thbêng est au sud, un peu à l'est, à la même distance. Quittant le monument, les voyageurs redescendirent la montagne en suivant les sentiers d'éléphants sauvages dans les bois jusqu'aux défrichements des gens de Beng Melou ; ils couchèrent dans ces plantations où les guides ne se crûrent plus tenus d'invoquer la protection des génies des bois et des monts. Toutefois ils prièrent mes Cambodgiens de ne pas tirer de coups fusils afin de ne pas attirer les tigres et autres animaux féroces qui accourent rôder autour du campement s'ils entendent des détonations pendant la nuit.

Le mardi 20 novembre, les voyageurs revinrent au Phûm Beng Melou où ils étaient de retour à neuf heures du matin. An y troqua une pièce de cotonnade rouge contre une jarre ancienne mise au jour à la suite d'un éboulement de la rive du torrent près du village. Il fit des cadeaux de pacotille aux autorités et aux guides qui avaient fait preuve de complaisance. Les gens du Phum Beng Melou, ou Mœuong Uttumpor, troquent leurs fruits contre le riz du Srok Chêâm qui en récolte beaucoup. Ce village est à une demi-journée de marche dans l'ouest.

Le mercredi 21 novembre, quittant le Phum Beng Melou vers dix heures, les voyageurs traversèrent bientôt le Sting Krenhung qui vient des Phnom Dangrêk à une forte matinée de marche. Son lit a une trentaine de mètres de largeur, et 7 ou 8 de profondeur. Il se jette dans le Moun à cinq journées de marche d'ici, au-dessus d'Oubon. Dans la partie inférieure de

son cours, il sépare les provinces d'Oubon et de Sisakêt. Un peu plus loin, les voyageurs atteignirent le Phûm Mouong où sont 25 cases sous les arbres fruitiers, au milieu d'une plaine découverte. A ce village est une pagode de quatre bonzes. Ils en repartirent à quatre heures pour atteindre bientôt le Phûm Chêâm ou Tœuk Chêâm, village d'une vingtaine de cases sous les arbres fruitiers, sur un tertre près d'une plaine de rizières qui donne du beau riz. Les habitants récoltent aussi de la laque, plaçant les insectes sur les arbres sangkê, tout autour du village. Après une halte d'une demi-heure, mes hommes allèrent dîner plus loin au Phum Sala, village de 20 cases de Kouï Antor. Vers huit heures du soir reprenant leur route, ils allèrent coucher au Phum Véal Vêng, dans une pagode de trois bonzes. Le « village de la grande plaine » est assez important.

Le jeudi 22 novembre, quittant à sept heures le Phum Véal Vêng, les voyageurs passent au Phum Kouk Dei Krâhâm, village nouveau à gauche de la route, d'où on aperçoit la ligne des Dangrêk à quatres lieues au sud, semble-t-il. Elle court de l'est à l'ouest, formant ici une saillie accusée sur le plateau du bassin du Moun. Continuant leur route, ils atteignent en une demi-heure le Phum Roléai, gros village sur tertre ; ses cases disparaissent sous une forêt d'arbres fruitiers. Les habitants font des rizières tout autour ; on aperçoit aussi la ligne des Dangrêk paraissant plus rapprochée encore, à trois lieues environ. Les gens du pays disent que ces monts n'offrent que deux passages à l'ouest de Preah Vihéar : celui de Daun Aûr et celui de Preah Balaï qui ne sont pas praticables aux charrettes, mais seulement aux piétons, aux bœufs, buffles et éléphants.

Les indigènes de cette région prétendent que les eaux du pays, entre les villages de Véal Vêng et de Samrong, sont très mauvaises pour les personnes étrangères. Quand les gens du Mœuong Koukhan, viennent célébrer des fêtes, ils ont soin d'apporter

l'eau de leur boisson. L'eau des monts Dangrêk et des bois, l'eau des sources répandues dans le pays, leur donne des maladies, disent-ils.

Quittant le Phum Roléai à dix heures et demie, les voyageurs allèrent s'arrêter un peu plus loin au Phum Khos, petit village caché sous une forêt d'arbres fruitiers. De là au phum Chrûng, hameau de 12 cases, dont les habitants cultivent du poivre et tressent des nattes, et au Phum Samrong, le dernier village aux eaux malsaines. Quittant le Phum Samrong vers deux heures et demie, ils traversent le Aur Samrong dont le lit mesure 7 à 8 mètres de largeur, 2 ou 3 de profondeur. C'est un affluent du Sting Tréa qui se jette lui-même dans le Sting Krenhung. Au-delà de ce cours d'eau est le Phum Samrong Khiet ou Trekiet, village d'une vingtaine de cases. Laissant les charrettes poursuivre la route, An fait un crochet pour aller visiter des ruines. Il atteint le Sting Tréa dont le lit mesure 12 à 15 mètres de largeur, 4 ou 5 de profondeur ; ce torrent vient des Dangrêk à une grande matinée de marche et se jette dans le Sting Krenhung, à deux jours d'ici, disent les gens du pays. Les ruines sont sur l'autre rive, le torrent passant à une centaine de mètres de la tour. A cinq heures et demie, An arrive au Phum Damnak Chréi qui est à un quart de lieue des ruines. Les charrettes l'attendaient là.

A sept heures, les voyageurs quittent ce village, continuant leur route de nuit. Ils passent au Mœuong Preah Khan, village nouveau d'une cinquantaine de cases de Kuoï Antor. A deux heures du matin, ils changent de voitures au Phum Krebau. Vers quatre heures ils passent le Sting Dou dont le lit mesure 12 à 15 mètres de largeur, 3 à 4 de profondeur, et vers cinq heures du matin ils s'arrêtent une demi-heure au Phum Han, ou Bau Khon Han, le premier village peuplé de Laociens qu'ils rencontrent, les précédents étant habités par des Kouis ou par des Khmêrs.

Vers six heures ils s'arrêtent au Phum Pou, village peuplé de Koui Antor qui recueillent la laque et cultivent des rizières. De ce pays, qui est en plaine découverte, on aperçoit la ligne des monts Dangrêk, à 4 lieues environ au sud. Il est probable que ces monts s'infléchissent au nord lorsque leur ligne arrive à la hauteur des monts Koulèn d'Angkor.

Le vendredi 23 novembre, à six heures et demie, mes hommes quittent le Phum Pou, passent au Phum Sdam, gros village Koui sous une forêt d'arbres fruitiers entouré d'une plaine découverte. Les habitants recueillent beaucoup de laque sur les arbres sangké. De là, les voyageurs se rendent au Phum Ta Out, peuplé de Laociens recueillant la laque ; ils y arrivent à neuf heures. Repartant à midi et demi ils atteignent, à trois heures de l'après-midi, la Sala Klang du Mœuong Koukhan ; chef-lieu de la province, en pays sablonneux, avec quelques arbres fruitiers.

A cinq heures, An porta ses passeports et ses lettres de recommandation au Phou Va « intérimaire », jeune homme qui remplaçait le Chau, son père, mort depuis plusieurs mois. Ce mandarin reçut très mal mes hommes, afficha de l'indifférence, même du dédain, prétendit que le Phya Si, grand mandarin de Bangkok avait recommandé, peu de mois auparavant, de ne recevoir des Français ou leurs employés que s'ils avaient des lettres de Bangkok, et que les passeports de mes Cambodgiens étaient trop anciens. (Ces passeports provenaient d'une liasse envoyés une dizaine d'années auparavant par la cour de Bangkok). Il refusa même de leur donner un guide pour aller visiter Kabalprambéi « les huit têtes », lieu ancien à une heure de marche au sud du Mœuong.

Le vieux Mahathaï, plus convenable, donna à An quelques renseignements sur la province. A son avis il y aurait 10106 inscrits dans Koukhan (chiffre qui paraît exagéré). La population

se compose de Khmêrs de Kouis et de Laociens. On trouve quelques Siamois au chef-lieu. Au temps de l'ancien Chau, mort en 1883, on comptait au chef-lieu un millier de cases et de nombreuses pagodes. Le commerce est libre, sans monopoles. Seuls les jeux sont affermés à des Chinois. L'alcool est fabriqué et l'opium est vendu au gré des gens. Les Mœuongs en sous-ordre, sont au nombre de trois ; Melou Préi, au-dessous des Dangrêk, Uttumpor sur les monts et Prakantararak. Mais les villages sont entremêlés sans qu'il y ait de limites nettes entre Koukhan et ses deux districts du haut pays. De chef-lieu à chef-lieu, on met deux jours pour atteindre Sangkeah droit à l'ouest ; deux jours pour aller à Sisakêt droit au nord ; quatre jours pour atteindre Mœuong Dêt droit à l'est ; le Mœuong Oubon est à cinq jours, au nord est.

Le défunt seigneur de Koukhan, Khmêr de vieille roche quoique métissé de Kouï, était un justicier sévère, impitoyable pour l'adultère plus que pour toute autre faute ; il envoyait les deux coupables à la plaine où l'on coupe les têtes. Les voleurs recevaient jusqu'à quatre-vingt-dix coups de bâton.

L'ancien chef-lieu de la province de Koukhan était jadis, dit-on, au Ban Romduol qui est actuellement dans le territoire de Sisakêt. Cette dernière province faisait partie de Koukhan dont elle fut détachée, sans doute, parce que sa population était devenue laocienne. Le nom de Romduol se retrouve, en effet, dans les titres du gouverneur de Koukhan qui sont : Phya Koukhan Si Nakhon Romduol Chau Mœuong Koukhan (Si Nakhon = Sri Nagara).

La province de Koukhan fut quelque peu troublée à l'époque de la prise de Vieng Chan par les Siamois. Un des fils du Phya Koukhan d'alors avait pour mère une femme laocienne de Vieng Chan. Elevé à Bangkok, le jeune homme plût au roi de Siam qui lui donna le titre de Phya Kraï et l'envoya

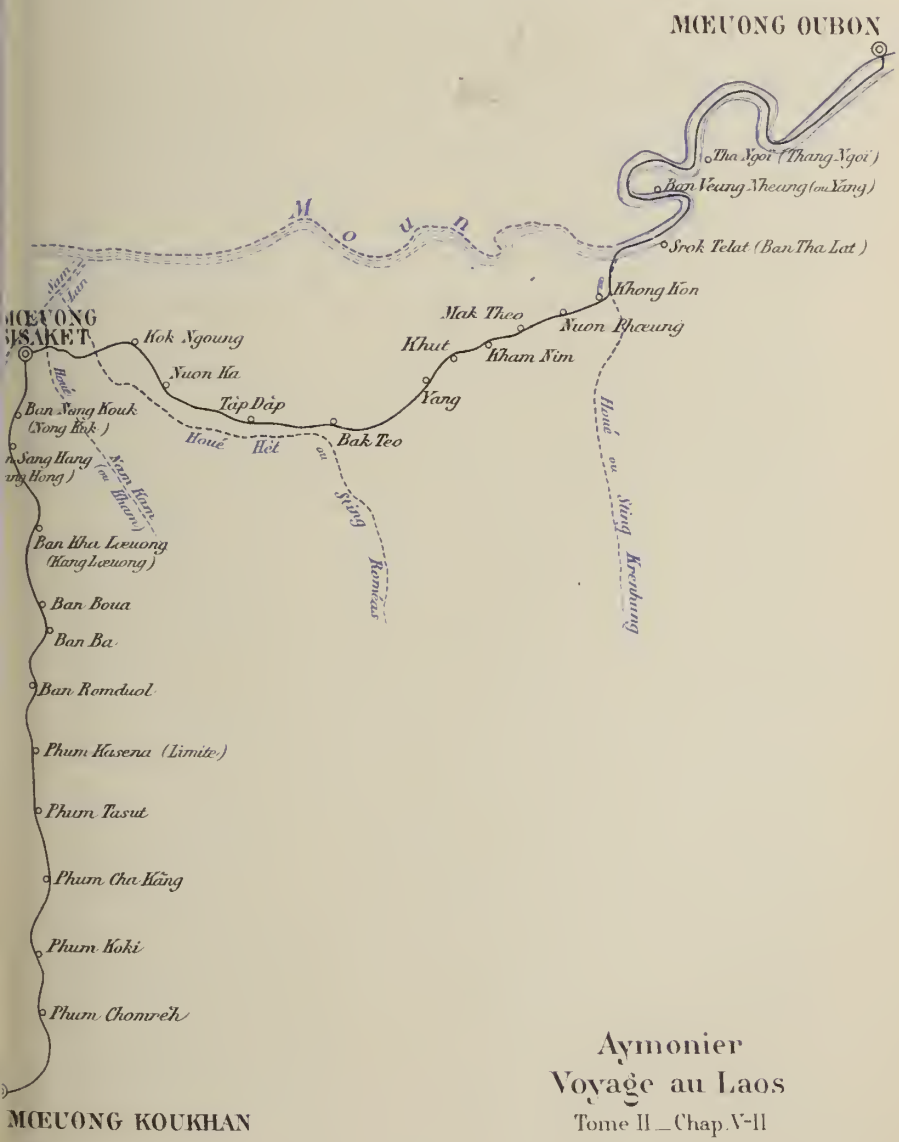
gouverner avec son père que bientôt le fils songea à trahir et à supplanter, l'accusant de connivence avec les Annamites qui guerroyaient au Cambodge à cette époque. Le Phya Koukhan dût aller se justifier à Bangkok où les Kromokan « fonctionnaires » de la province se rendirent de leur côté afin de rétablir les faits et de le ramener. Alors le Phya Kraï leva ses clients et se mit en rébellion ouverte contre son père. Vaincu, il prit la fuite au Laos où on le mit à mort. Mais la rebellion de ce fils dénaturé avait causé la dispersion d'une partie de la population de Koukhan.

Le lundi 26 novembre, mes hommes quittèrent le Mœuong Koukhan vers une heure et demie et vers quatre heures ils s'arrêtèrent pour la nuit au Phûm Chamrêh, hameau de 8 cases.

Le mardi 27 novembre, quittant le Phum Chamrêh vers sept heures et demie, ils allèrent en une heure de marche lente au Phûm Koki grand village sous une forêt d'arbres fruitiers. Repartant le soir vers deux heures, ils vont changer de charrettes au Phum Chakang, gros village de Kouïs Melo sous les arbres fruitiers qui sont semblables à une forêt quand on les voit de loin ; il compte une cinquantaine de cases autour de sa pagode et de sa mare. Les femmes de ces Kouïs sont massives et brunes de teint. Des crochets de cuivre ornent leurs oreilles. Elles sont vêtues d'une courte jupe et une écharpe couvre mal leur poitrine. Les habitants du Phum Chakang font des rizières dans les plaines basses et noyées aux pluies qui entourent leur village. Vers six heures du soir, mes hommes quittèrent le Phum Chakang, voyageant de nuit, et allèrent coucher dans la pagode du Phum Ta Sut, après deux heures et demie de marche lente. Ils se reposèrent pendant une averse qui dura près de deux heures. Les gens de ce village éclairent leur marche la nuit avec des torches de cœur de pin fendu en baguettes de la grosseur du petit doigt que l'on

De Koukhan à Sisakèt et à Oubon

Échelle 1: 500.000



Aymonier
Voyage au Laos
Tome II _ Chap. V-II

lie en faisceaux gros comme le poing. Les pins sont surtout très communs sur le *Tuol Krâham*, « tertre rouge » à l'est du Phum Ta Sut. Vers quatre heures du matin mes hommes quittèrent ce Phum et se rendirent au Phum Kasena, le dernier village de la province de Koukhan. Il est habité par des Kmêrs.

Le même jour, mercredi 28 novembre, ils quittèrent, à six heures et demie, le Phum Kasena et atteignirent vers huit heures le Phum Romduol, ou Ban Romduol, le premier village de Sisakêt. Il compte environ 70 cases sur un tertre élevé, couvert d'arbres fruitiers, entouré de plaines découvertes. Peuplé actuellement de Laociens, son Kamnan, ou chef, a le titre de Ta Sêng. J'ai déjà dit que, d'après les gens du pays, le Ban Romduol était jadis le chef-lieu de la province de Koukhan quand elle comprenait aussi la province actuelle de Sisakêt. Les Laociens envahissant progressivement le pays, Sisakêt dut former un district séparé qui fut plus tard érigé en province relevant directement de Bangkok et le chef-lieu de Koukhan fut reporté au Mœuong actuel, à une journée au sud. Le nom de Romduol, l'ancien chef-lieu, se maintint seulement dans les titres officiels du Phya de Koukhan.

Quittant ce village vers dix heures et demie mes hommes arrivèrent vers midi au Ban Ba, hameau laocien de 6 ou 8 cases; de là ils se transportèrent au Ban Boua, autre village laocien de 20 cases qu'ils quittèrent vers deux heures; les charrettes faisant défaut dans ces hameaux, des femmes portaient les bagages en balance sur l'épaule ou bien des hommes portaient deux par deux ces bagages. Ils se rendirent au Ban Kha Lœuong, (cinquantaine de cases) sous les arbres fruitiers. Ils allèrent ensuite de nuit au Ban Sang Hang et au Ban Nong Kouk où ils couchèrent.

Le jeudi 29 novembre, quittant ce village à six heures, ils

arrivaient un peu après sept heures au Mœuong Sisakêt où le Chau les installa dans la sala en face de son habitation. An nota que les gens du Mœuong Sisakêt sont des Laociens employant l'écriture siamoise et que les inscrits seraient au nombre de 1000 dans la province. Selon Ros, dans une sorte d'arche, qu'il appelle *Prasat* « tour », placée dans la sala qui leur servait de logement, on avait entassé des vêtements pour les bonzes, des sandales, des éventails, des bols de métal, des tasses, des *sachi* : couvercles pointus dont les Laociens recouvrent les mets sur les plateaux. Il y avait cinquante objets de chaque espèce, sans doute destinés à être offerts à la première occasion.

Tandis que An, Chan et Ouk devaient poursuivre sur Sourèn, Dou et Ros devaient au contraire se diriger de Sisakêt vers Oubon où ils me rejoindraient. Ceux-ci quittèrent donc Sisakêt le vendredi 30 novembre, vers trois heures de l'après-midi, allant au nord est. Ils traversèrent le Nam Kham (ou Kam) affluent du Samlanh qui sert à l'écoulement des plaines au sud est de Sisakêt. Au-delà ils traversèrent une plaine couverte de nids de termites sur lesquels croissent des arbustes que les Khmèrs appellent *Sangka*, à épines et aux fruits comestibles. Ils traversèrent encore le Sting Roméas, affluent du Samlanh, qui a de l'eau en toute saison dans un lit large de 7 ou 8 mètres, profond de 3 à 4, et ils s'arrêtèrent, pour la nuit, au Ban Kot Ngoung, village de 80 cases environ sous les arbres fruitiers. La canne à sucre sauvage pousse en quantité dans les environs.

Le samedi 1er décembre, partant à sept heures, ils traversèrent d'abord une plaine de rizières couvertes de fourmilières à termites et d'arbres clairsemés. Le sol était sablonneux, de couleur presque cendrée. Passant près d'une mare, ils atteignirent ensuite le Ban Nuon Ka (70 à 80 cases). Repartant à neuf heures, ils suivirent une piste de sable et de gravier de baï Kriem, à travers des rizières parsemées de

fourmilières. Les arbres ne croissent que sur ces anciennes fourmilières. Ils s'arrêtèrent plus loin au Ban Tâp Dâp, village qui a une pagode sous les borassus. Le Kâmnan ou chef de village étant absent, il fallut attendre longtemps pour changer leur unique charrette. Ils purent repartir à une heure seulement. Vers deux heures ils quittaient les plaines de rizières pour entrer dans les bois. Puis ils passèrent près d'un coude du Sting Romeâs : la route ne s'écartant pas beaucoup de la rive droite de ce torrent. Au Ban Bak Teô (ou Phêo) les habitants fournirent une charrette, mais pas d'attelage : les bœufs et les buffles quoique nombreux dans le pays, n'ont pas l'habitude d'être attelés aux charrettes, disent-ils. Tout le monde se mit donc à pousser la charrette, traversant très lentement des bois jusqu'au Ban Yâng ou Nheang, où mes hommes couchèrent chez le vieux Kâmnan qui put leur donner une charrette à bœufs pour le lendemain. Ce village compte une soixantaine de cases.

Le dimanche 2 décembre, ils partent à sept heures du Ban Nhâng, allant lentement à travers bois. Ils passent au Ban Khut, hameau d'une dizaine de cases dans les bois, hautes fûtaies où abondent les grands pins. Ils s'arrêtent pour déjeuner au Ban Kkam Nim, village sous les arbres fruitiers entouré d'une haie de bambous. Le Kamnan, qui a pour titre Luong Phinit, les reçoit cordialement et leur dit que son village compte 60 inscrits et 200 âmes. Ils en repartent à onze heures, traversent d'autres fûtaies, s'arrêtent quelques minutes au Ban Mak Thêo qui compte une vingtaine de cases ; ils passent près d'une mare ronde, relayent plus loin au Ban Nuon Phœung et continuent leur marche lente, tantôt dans les fûtaies, tantôt dans les plaines découvertes. Vers quatre heures, ils relayent encore une fois au Ban Khong Kon d'où ils repartent à cinq heures pour atteindre au bout de 25 minutes le Houé Krenhung qui forme limite entre Sisakêt et Oubon. Une pirogue et deux pagayeurs les attendaient.

Ils descendirent lentement le cours d'eau dont les rives, couvertes d'arbres *trâs*, sont écartées de trente à quarante mètres. A hauteur d'une île leur embarcation suit le bras oriental. On leur dit que la limite des provinces est au bras occidental. Ils s'arrêtent pour coucher au Ban Telat. (Ils étaient entrés dès lors dans le Moun quoique leurs notes n'en parlent pas).

Le lundi 3 décembre, quittant le Ban Telat, ils continuèrent à descendre en pirogue. Les rives sont couvertes d'arbres trâs et réang, où foisonnent les singes. Ils s'arrêtèrent pour déjeuner au Ban Vang Nhâng (ou Yang) ; puis ils reprirent leur lente navigation en pirogue et s'arrêtèrent quelque temps au Ban Houo Na pour y changer d'embarcation. Ils en repartirent à midi et demi, et s'arrêtèrent encore pour changer de pirogue au Ban Thang Ngoï ou Thâk Ngoï. Ils en repartirent à deux heures et demi et vers six heures ils atteignirent le Mœuong Oubon où je les attendais.

Quant à An et ses deux compagnons Chan et Ouk, ils avaient aussi quitté le Mœuong Sisakêt, le vendredi 30 novembre, à trois heures, traversant le Houé Samlan et allant à l'ouest. Il y avait encore beaucoup d'eau dans le Samlan et les charrettes furent passées sur des barques. La traversée faite, ils voyagèrent encore pendant une heure et quart pour aller coucher au Ban Phieng Nam.

Le samedi 1er décembre, quittant à sept heures le Ban Phieng Nam avec trois charrettes d'allure lente, ils arrivent vers neuf heures au Ban Krenhung, gros village laocien (plus exactement Phou Thaï, où je devais passer plus tard). An évalue à 50 le nombre des cases. Ayant changé de charrettes ils en repartent à une heure et à deux heures ils s'arrêtent encore pour relayer au Ban Phaau, autre gros village d'une quarantaine de cases. Puis en une demi-heure ils atteignent le Ban Thê, village encore plus important ou est une pagode de 23 bonzes, dont la Sala que les

Laos appellent *Aram* fait l'admiration de mes Cambodgiens. Quatre rangées de colonnes et des murs recrépis à la chaux, hauts d'une douzaine de mètres, supportent le toit. Au centre une chaire haute de deux mètres sert aux lecteurs religieux. A droite une estrade sert aux bonzes auditeurs. Les laïques s'asseyent sur le sol à gauche du prédicateur. Devant cette grande bâtisse est le temple proprement dit, tout petit, où l'histoire religieuse que les Cambodgiens appellent *Sang Sel Chéi* est peinte sur les murs. Quittant le Ban Thê à cinq heures, les voyageurs relayèrent encore au Ban Song Hong et se rendirent de nuit au Ban Komphêng que je visitais aussi un mois après.

La matinée du dimanche, 2 décembre fut employée à estamper l'inscription du Komphêng situé derrière la pagode moderne où sont 14 bonzes et 10 novices. Le village est au sud et à l'ouest des ruines. On y compte plus de 40 cases de Laociens. Situé à l'ouest de Sisakêt à une forte journée de marche il tire son nom des ruines. Quittant le Ban Komphêng vers deux heures avec trois charrettes à bœuf d'allure lente, les voyageurs relayèrent bientôt au Ban Nong Hang qui tire son nom d'une grande mare. Il y a à ce village une quarantaine de cases et une pagode de neuf bonzes. On rentre ici dans le territoire de Koukhan qui s'enchevêtre avec celui de Sisakêt. De Ban Nong Hang ils se rendirent au Phum Changhœr, village Khmêr ou ils relayèrent pour continuer de nuit et aller coucher au Ban Mœuong Noï dans une pagode en bon état que les bonzes avaient complètement abandonnée depuis un an. Il est bon de dire que ces bonzes, réduits à deux, se trouvaient sans doute trop isolés.

Le lundi 3 décembre, quittant à six heures et demie le Mœuong Noï, les voyageurs vont relayer et déjeuner au Phûm Chek, village de Kouï Melo qui relève de Koukhan. Les femmes noires et courteaudes arrosent chaque matin les plants de tabac. Elles manquent de tenue, notent mes Cambodgiens, et se chauffent en

s'asseyant sur le sol d'une façon peu convenable. Leurs jupes sont attachées très lâches au dessous du nombril, et leurs seins sont à découvert. Les mœurs de ces Kouïs tiennent de celles des Laociens. Le mari ne doit corriger lui-même sa femme en faute que si les parents de celle-ci ont fait en vain leurs remontrances. S'il la châtiait d'emblée il offenserait les mânes et s'exposerait à une amende. Quittant le Phum Chék à neuf heures et demie, les voyageurs arrivèrent à onze heures au Phum Phak Maï. Ayant relayé, ils partirent à midi, passèrent au Phum ou Ban Antoung (ou Toum) situé sur un tertre un peu élevé. Il compte une trentaine de cases de Khmêrs sous les arbres fruitiers. A l'est du village s'étend du nord au sud une plaine découverte ; large de 2 kilomètres, elle va, dit-on jusqu'au Srok Kaun Mêân. Du Ban Toum on distingue encore au sud, dans le lointain, quelques pics des Dangrêk. Quittant ce village à quatre heures et demie, les voyageurs suivirent le bord occidental de la plaine découverte et, en moins d'une heure, ils atteignirent le Phûm Naï Kou qui compte plus de 50 cases de Kouï Melo, au sud d'un grand Robœk ou bassin. Il y a beaucoup de cocotiers et de plantations de tabac à ce village. Depuis le Ban Komphêng, exclusivement, tous les villages traversés dépendent de Koukhan. Les habitants cultivent surtout du riz gluant ; ils boivent de l'eau de puits, le pays manquant de cours d'eau. La route est sablonneuse. Il y a beaucoup de clairières et de plaines découvertes.

Le mardi 4 décembre, Chan étant malade resta au village, gardant les bagages, pendant que An et Ouk allaient visiter des ruines dans les environs. Ils partirent vers sept heures et demie, allant à pied d'une marche assez rapide. Ils s'arrêtèrent successivement au Ban ou Phûm Snaï qui compte une vingtaine de cases de Kouï et de Laos, au Ban Naûn Si qui est peuplé de Laociens. Puis ils atteignirent une levée qui conduisait à l'est vers les ruines. Avant de les atteindre, ils durent s'arrêter au

Ban Prasat « village des tours » afin de faire des offrandes aux génies des ruines qui s'irriteraient de tout oubli comme d'un manque d'égards, et les maladies, les calamités fondraient sur les gens du pays. Ces ruines, appelées Prasat Chamrœn, sont à un quart d'heure à l'est du village ; et, disent les indigènes, à un jour de marche droit au sud de Komphêng, à trois lieues à l'est de Prasat Nai Kou, à 7 ou 8 lieues à l'est de Prasat Anar, et à un jour au nord est du Mœuong Sangkeah. Revenant par la route de l'aller, An et Ouk étaient de retour à six heures du soir au Phum Naï Kou.

Le mercredi 5 décembre, ils allèrent visiter dès le matin Prasat Naï Kou, autres ruines qui sont à un quart de lieue à l'ouest du village. Devant ces trois tours en briques est un grand bassin ou abondent les poissons et les tortues que personne n'ose pêcher ou manger de crainte des génies des ruines qui rendraient les coupables fous ou malades. Les Laociens appellent ces génies : Chao Pha Khaô «seigneur à la robe blanche» Chau Pha Longœum, et Phya Chompou Prasên. Vers dix heures et demie, les voyageurs quittèrent le Ban Naï Kou et vers midi ils arrivèrent au Phum Penou, (ou Phnou), hameau d'une vingtaine de cases de Kouï Melo, en pays plat et boisé. C'est le premier village de la province de Sangkeah. Plus loin ils relayèrent encore au Phum Kaun Mean, village de 10 cases de Kouïs Melo, et vers cinq heures ils s'arrêtèrent pour coucher au Phum Smach qui est aussi peuplé de Kouï Melo.

Le jeudi 6 décembre, les voyageurs quittèrent le Phum Smach vers six heures et demie avec trois charrettes d'allure lente. A ce village ils avaient rencontré trois habitants de Sangkeah, nommés Thong, Kœut et Méas qui amenaient des pays laociens un bœuf et un buffle. Ils attachèrent les animaux à une palissade et entrèrent fumer une cigarette. Le Kamnan qui les connaissait leur demanda d'où ils venaient ; sans vergogne ils répondirent

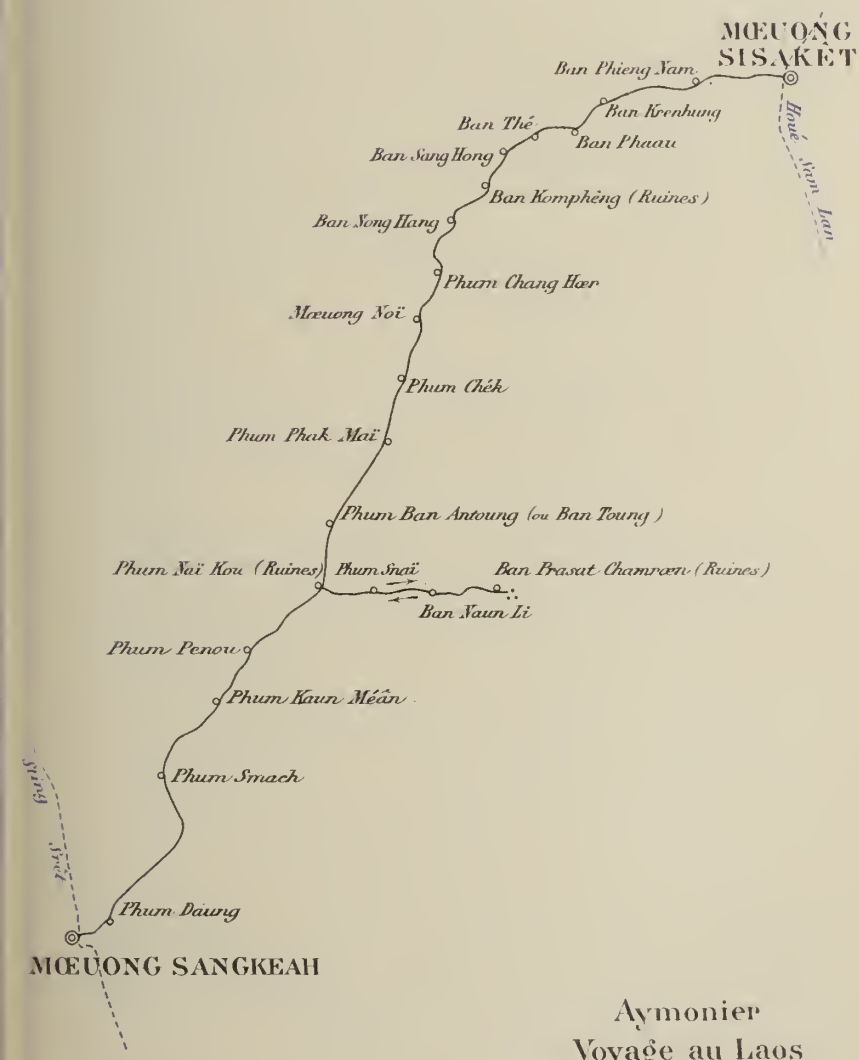
qu'ils venaient de voler les deux bêtes ; ils avaient marché toute la nuit. Une heure après mes hommes les rencontrèrent sur la route très marris ; le buffle effarouché les avait frappé, déchirant leurs vêtements et rompant sa corde il avait pris la fuite. Avant dix heures, mes voyageurs atteignaient le Phum Daûng, village qui compte 18 cases de Kouïs Melo, d'où on va en une demi-heure au Mœuong Sangkeah en traversant le Sting Srêl affluent du Kap Téâl. Son lit mesure une dizaine de mètres de largeur et trois ou quatre de profondeur. An, pris de fièvre, dut s'arrêter au bord de ce torrent. A une heure et demie, tous étaient rendus à la sala centrale du Mœuong Sangkeah, devant la maison du Chau.

Le Mœuong ou chef-lieu de Sangkeah par 14°, 31' N. et 101°, 31' E, (selon Francis Garnier), est un village d'une centaine de cases sous une forêt d'arbres fruitiers, sur un tertre assez élevé qu'entourent des plaines sablonneuses et plus basses. Situé sur la rive gauche du Sting Srêl dont les habitants boivent l'eau en saison sèche, alors que les puits donnent peu, il compte deux pagodes, une dans le groupe de cases, l'autre au dehors. On n'y trouve ni marché, ni fermes, ni monopoles. L'alcool, l'opium même y sont vendus librement. Quelques Siamois ou Chinois y passent pour faire du commerce, mais sans y séjourner par crainte d'un génie redouté, appelé Daun Ngao, dont la résidence est à l'est du village et qui fait mourir les étrangers. A défaut de cette vieille Ngao, les habitants se targuent de mettre à la raison les Chinois pour peu que ceux-ci soient insolents. L'unique Célestial qui les affronte en ce moment s'enferme la nuit dans ses murs de briques. Il n'y a pas de poissons dans le pays ; on n'y trouve que riz, sel et piment.

Les gens du Mœuong et la plus grande partie des gens de la province sont des Kouïs Melo, habitant le pays de temps immémorial et parlant le Kouï Melo de toute antiquité, disent-ils. Ils parlent aussi le Cambodgien et ils étudient l'écriture siamoise.

De Sisakêt à Sangkeah

Échelle 1: 500.000



Aymonier
Voyage au Laos
Tome II _ Chap. V-III

Les Laociens et les Siamois sont rares dans le pays. Selon mes Cambodgiens, les hommes sont noirs et laids, peu propres, peu soigneux de leur personne, aux vêtements sales et déguenillés ne portant d'ailleurs que le langouti et un foulard autour de la tête. Les fonctionnaires n'ont ni tenue ni dignité. Ils ont l'air d'hommes des bois tout autant que les gens du peuple. Tous sont grands amateurs de cerfs-volants, dont le *ron-ron* continuel empêche presque de dormir. Les femmes noires ont généralement le buste nu. Une courte jupe est leur unique vêtement. Quelques-unes portent des bracelets d'argent fabriqués surtout au village appelé Srok Trom moyennant trois sling de façon ou achetés tout fait au prix de trois ticaux. Les filles, pour les fêtes, se frottent le corps avec le curcuma récolté dans le pays même, séché au soleil et pilé en poudre. Elles s'oignent aussi d'huile de ricin que l'on obtient en pilant la graine et en écrémant l'huile qui surnage à la cuisson. Cette huile est parfumée avec des fleurs de pangkachak, arbre qui est planté près des cases.

Le Phou Chhuoï, faisant fonctions de Phou Va « intérimaire », et tous les kromokar reçurent assez bien mes hommes, tout en leur adressant nombre de questions sur la situation politique des pays voisins et sur l'éruption de Krakatoa au mois d'août précédent, dont les détonations formidables avaient été entendues dans tout le Laos. Entr'autres cadeaux, les mandarins de Sangkeah se montrèrent avides de papier à écrire. Le Phou Va s'adressant à An lui dit : « Quand vous êtes venu l'année dernière, le vieux Phya Sangkeah était en joie. Il est mort le 7 de Kâdâk (novembre). Nous conservons ses restes. Nous avons écrit à Bangkok pour le feu. Nous attendons aussi la nomination d'un nouveau Chau. Nous ignorons celui qui sera nommé ».

Effectivement le cercueil de l'ancien gouverneur dans la pièce d'honneur de son habitation était entouré de bonzes qui venaient

quotidiennement prier de toutes les pagodes, de tous les villages de la province. On leur portait à manger le matin. La musique du pays y jouait aussi jour et nuit.

Depuis le mois d'août précédent, une violente épidémie de variole décimait la population de Sangkeah. Près de 200 enfants étaient morts, mais le fléau s'attaquait aussi aux vieux, aux hommes, aux femmes. Sept à huit personnes mouraient par jour, au chef-lieu, en décembre. Le corps des malades devenait violacé, noir ; ils étaient pris de démangeaisons générales et la mort suivait à bref délai, laissant en défaut la science de tous les *gourous* du pays, qui, la nature aidant, guérissent un certain nombre de cas en temps ordinaire. Mais cette fois-ci pas un seul malade n'en revenait. Les bonzes ne se rasaient plus, laissaient pousser barbe et cheveux par crainte de l'épidémie. De tous côtés, ce n'étaient que pleurs et gémissements.

La province de Sangkeah qui compte 1000 inscrits, dit-on, paierait un tribut annuel de 25 catties d'argent au trésor royal et des redevances de cire et de cardamome à certains grands mandarins de Bangkok. Elle comprend, outre le district de Sangkeah proprement dit, les districts de Kantararoum à l'est et de Sikaraphoum au nord. Il faut aussi ajouter Chongkal dont je ne parle pas ici, ce district appartenant à un autre bassin géographique, celui du grand Lac. Sangkeah est bornée à l'est par Koukhan dont le chef-lieu est à deux journées de marche ; au nord par Ratanabouri à quatre jours ; à l'ouest par Sourên à deux jours ; et au sud par les Dangrêk à deux jours.

La justice est rendue dans la Sala Klang « centrale » devant la maison du Chau. Quand le soleil dépasse la verticale pour s'incliner sur l'horizon, les fonctionnaires se réunissent dans cette Sala afin de discuter les affaires publiques et juger les procès. Le Chau, qui a pour titre : Phya Sangkeah bauri Si Nokhon achhah, est nommé dans une famille qui occupe cette

fonction de temps immémorial. Généralement le fils succède au père. Tous ses subordonnés appellent leur Seigneur *Louk Oû* « Seigneur Père ». Les fonctionnaires s'asseyent en sa présence après l'avoir salué. Les gens du peuple se tiennent prosternés. Il fait boire l'eau du serment selon les usages le troisième jour des mois de chêt et d'asoch (avril et octobre). L'eau lustrale, contenue dans son urne d'argent, est brassée avec un sabre à fourreau d'or qui fait traditionnellement partie des insignes du Phya Sangkeah. Les bonzes ayant prié, la formule du serment avant été lue, cette eau est mélangée à de l'eau ordinaire afin que tous les assistants puisse boire suffisamment.

Le sceau du Phya Sangkeah représente un homme portant une arbalète, des rotins et des feuilles de *barei*, feuilles qu'on mâche ici en guise de bétel et qui ont donné leur nom cambodgien aux cigarettes : les Cambodgiens ayant coutume de rouler leur tabac dans ces feuilles. Une légende raconte que jadis un Kouï des bois abattait des arbres en forêt pour planter son riz lorsque le Roi poursuivant son éléphant blanc en fuite rencontra ce Kouï, lui demanda abri, et lui demanda d'être son *Kelœ* « frère d'armes » après que le bon vieux l'eut aidé à reprendre l'éléphant blanc. En partant il dit à son nouvel ami : « Viens chez moi quand tu voudras. Demande hardiment le *Roi* et entre dans le plus beau palais ! » Un jour le Kouï se mit en route, son arbalète à l'épaule, afin de rendre visite à son ami. En route, pour ne pas arriver les mains vides, il coupa quelques rotins et des feuilles de *barei*. Dans la capitale il demanda le *Roi*, ne tenant aucun compte des mines effarouchées de tous ceux qui l'entendaient ainsi proférer ce mot sacré. A la porte du palais on l'arrêta, mais le Roi informé ordonna qu'on le laissât entrer, et reçut avec joie les embrassements et les modestes présents de son vieil ami, lui donnant en retour le titre de Seigneur de Sangkeah bauri avec un sceau rappelant l'aventure.

Les habitants du Mœuong Sangkeah se prétendent habiles à empoisonner les gens. Les recettes des poisons sont très répandues. Le poison est mélangé aux mets, à la chair de porc, aux choux et haricots du pays, à l'oignon appelé Krechhaï ; ou bien encore, invitant un ennemi à boire de l'alcool, on fait tomber prestement dans le bol un peu de poison collé aux ongles et la victime meurt à bref délai après trois vomissements. Un de mes Cambodgiens, Chan, se fit donner la recette suivante contre le don d'une serviette et vingt tablettes de tabac : « Prenez sept tiges d'une plante appelée Kantéach Al, trois fiels de crapauds, sept fiels d'antong (sorte d'anguille), un fiel de paon, une tête de cobra capello ayant son venin, des champignons de l'espèce vénéneuse appelée srêh, jaune à tige blanche, dont le corps retombe comme un épervier de pêche ; enfin des lianes appelées vear char ; au total sept sortes d'ingrédients ; pilez et mêlez. Pour tuer quelqu'un prenez sous vos ongles la quantité de deux grains de riz de ce poison. En mangeant, trempez vos ongles dans les sauces, où se délaye le poison. » *Nota* : « Eviter de manger soi-même la tasse empoisonnée ». Telle est la traduction littérale de la recette.

Le contrepoison, toujours selon les Kouïs de Sangkeah, est un de ces tubercules que les Khmêrs appellent *pretéal*, de la grosseur du gros orteil, à la chair bleue. Aux premiers symptômes d'empoisonnement, quand le corps prend une teinte noire, et que de légères nausées, suivies de contractions spasmodiques se manifestent, il faut piler fin ce tubercule et le faire avaler, entr'ouvrir au besoin pour cela, avec un couteau, les machoires qui se contractent. Tels sont les renseignements donnés par le *gourou* Prak, Kouï de Sangkeah. On peut supposer que les poisons sont surtout à base de noix vomiques si communes dans tous ces pays. La contraction des machoires semble l'indiquer, il me semble.

Ces Kouïs de Sangkeah et des environs prisent aussi beaucoup l'emploi du *pretéal anchot* « tubercule à secousses ». Quand on le place sur les plantations, disent-ils, tout marauderur qui y porterait la main, se secouerait sur place comme un chien trempé, sans pouvoir se dévaler de là. On raconte qu'à Sangkeah, un pêcheur qui trouvait toujours sa nasse vide y plaça un *pretéal anchot* ; à peine le voleur de poisson pût-il monter sur la rive du ruisseau où il resta frissonnant, grelottant, la main prise dans la nasse et la nasse serrée sur la poitrine. Deux jours après, le propriétaire faisant sa tournée habituelle, le trouva encore dans cette position ; et le poisson était pourri dans la nasse. Il le délivra en le frappant d'un autre pretéal *ad hoc*, c'est-à-dire ayant la vertu d'annuler les effets du premier.

On ne s'étonnera donc pas, à propos de ces tubercules miraculeux, que la chronique scandaleuse de Sangkeah prétende que les maris Kouïs jaloux en saupoudrent le dos de leurs volages moitiés. La précaution n'a aucun effet préventif, inférieure à ce point de vue à certaine ceinture fameuse de notre musée de Cluny, mais.... à en croire les Kouïs, elle est très efficacement répressive : le galant et sa complice ne pouvant se séparer tant que le mari ne viendra pas les frapper à grands coups de pretéal !

Chez ces Kouïs, la croyance aux revenants, aux sorciers malfaisants appelés *Thmôp*, aux goules néfastes appelées *ap*, existe comme chez les Khmêrs, chez les Laos et, je le crois du moins, chez toutes les peuplades du sud de l'Indo-Chine. Au Mœuong Sangkeah, un homme qu'on appelle Ta Péch peut rouler et ramener une peau entière de bœuf sauvage à la grosseur d'un pois, l'envoyer alors dans le ventre d'un ennemi en fixant sa mort au délai de trois jours. Peu à peu la peau se développe reprend son volume primitif et le condamné meurt au moment fixé. Nous retrouvons ailleurs cette même croyance. D'autres *thmôp* changent les poulets cuits des festins de noces en coqs

vivants et lançant leur cri au milieu des sauces, à la grande frayeur des gens de la noce qui supplient les sorciers de mettre fin au prodige ; ce qui permet de manger les poulets. D'autres encore changent le poisson *râs* servi aux noces en fiente d'éléphant et changent de nouveau cette fiente en poisson. Quelquefois ces mets suspects indisposent tous les convives.

Aucun Kouï ne doutera de la réalité de toutes ces merveilles et les Indo-Chinois, en général, sont Kouïs sur ce point comme ils le sont sur bien d'autres croyances superstitieuses.

CHAPITRE VI

DE SANGKEAH A SOUREN ET AUX DANGRÈK RETOUR A SOURÈN

SOMMAIRE

An, Chan et Ouk quittent Sangkeah et se dirigent vers Sourên. Le Sting Kap Têàl. Les bonzes du Phûm Trom Préi. Renseignements sur le Mœuong Karaphoum. Aux ruines de Prasat Sé Liem. Actes de brigandage. La fabrication des cerfs-volants. Arrivée à Sourên. La réception du Chau. Une citation des Notes de An. Départ de Sourên pour les Dangrêk. Actes de brigandage au Phûm Pring, au Phum Bos et au passage Chup Smach. La forêt sombre des Dangrêk. Aux ruines de Prasat Ta Mèân. Une alerte nocturne. Les arbres Chœûng Chap. La descente des Dangrêk au passage Chup Smach. Le Phûm Trepêang Khpos. Le Luong Phakedei du Phûm Kouk Mon. Visite à quelques ruines. Les pics des Dangrêk. Anecdote des Achars Prak et Près. Ascension des Dangrêk au Phlau Chomtup Péch. La peur des mânes des mortels crus. Le sucre du Phûm Kruos. Les chasseurs de rhinocéros du Phûm Tréai. L'attaque nocturne du Phûm Tani Phnom Soaï Na Hêo. La sépulture des ossements des Seigneurs de Sourên. Retour au Mœuong Sourên.

Le samedi 8 décembre, An, Chan et Ouk quittèrent le Mœuong Sangkeah se dirigeant vers Sourên. Ils avaient trois charrettes d'allure lente. Un pont en bois traverse la partie la plus basse de la plaine et permet, lorsque les pluies l'inondent, d'aller jusqu'au Phum Khvao à plus d'un quart de lieue du Mœuong. Au Phum Khvao est une pagode. Au delà commencent les forêts clairières de Khlong et de Thbêng. Après quelques haltes ils s'arrêtèrent pour coucher au Phum Chék « village des bana-

niers », petit hameau de 8 à 10 cases de Kouï Melo sous les bananiers. Les prétendus Khmêrs de la plus grande partie des villages du plateau entre le Moun et le Dangrêk sont en effet des Kouïs *Khmérisant*. Mon pauvre Cambodgien An était de rechef pris par la fièvre. La petite vérole sévissait dans ce hameau à ce moment.

Le dimanche 9 novembre, les voyageurs quittent le Phum Chék vers neuf heures et demie et vers onze heures ils atteignent le Sting Kap Têâl, que les Laociens appellent en aval Houé Thap Than, par corruption du nom Cambodgien. Cet affluent important du Moun a sa source aux Dangrêk à l'est du passage Chup Smach, à un col qui permet de descendre du plateau supérieur à Chongkal. La largeur de son lit, au point traversé, est d'une vingtaine de mètres, la profondeur de 5 ou 6. Les voyageurs ayant fait halte sur ses bords, repartirent à midi et demi, traversant au delà une plaine basse qui s'étend depuis le Phum Chék. On voit sur les arbres les traces du séjour des eaux qui inondent cette plaine, au moment des pluies, jusqu'à deux mètres et demi de hauteur. Vers trois heures et demie, ils arrivèrent au Phum Trom Préi, gros village de Kouï Melo qui compte près de 70 cases. Ils s'arrêtèrent à la pagode où sont 15 bonzes passionnés, disent mes Cambodgiens, à lancer des cerfs-volants qui *ronronnent* toute la nuit. Peu de jours auparavant un de ces religieux monta à la cime d'un arbre où son cerf-volant était resté accroché. Sa jupe se détacha, le laissant dans un état qui n'avait rien de bouddhique. Il se laissa alors glisser en toute hâte et si malheureusement qu'il tomba d'une hauteur de 10 mètres et se cassa un bras. Le châtiment avait suivi immédiatement la faute. « Au Cambodge, ajoutaient mes hommes dans leurs notes, on refuserait du riz à des bonzes se conduisant aussi légèrement ! ». Ils remarquèrent aussi que dans cette pagode, de même que dans la plupart de celles de la région, on a construit une sorte

de petite sala sur l'eau d'une mare ou bassin. Cette construction, appelée *sim*, qui sert aux fêtes et ordinations des bonzes, est nécessitée par ce fait que la *vihâra* ou temple proprement dit, n'est pas entouré de *Sêma* ou bornes sacrées. Un petit pont relie à la terre cette sala religieuse.

Mes hommes repartirent du Phum Trom Préi un peu avant six heures. Ils traversèrent le Sting Komphok qui vient du Mœuong Romduol ou Souraphim à deux jours de marche d'ici. Son lit mesure 12 à 15 mètres de largeur et 2 ou 3 de profondeur. Il se jette dans le Sting Kap Têâl à une matinée de marche plus loin. Ils s'arrêtèrent au delà, pour la nuit, au Phum Samrong, village d'une trentaine de cases de Kouïs Melo, sous les cocotiers et aréquiers. Il y a une pagode et 7 bonzes passionnés, comme tous leurs confrères de la région, pour lancer, au crépuscule, leurs cerfs volants que soutient la brise fraîche de décembre. Les gens de Samrong plantent beaucoup de mûriers. Ils font aussi un peu de commerce, disent-ils, allant acheter le coton de Phnom Krebas dans la province de Koukhan, la laque de la même province, l'arêc des Mœuongs laociens, et revendant ces denrées avec bénéfice à Sourên, à Sangkeah.

Le lundi 10 décembre, quittant le Phum Samrong vers six heures et demie, les voyageurs s'arrêtèrent bientôt au Phum Ta Kuoï, village d'une trentaine de cases moitié Khmêrs, moitié Kouïes, sous une forêt de bananiers. Repartant à huit heures et demie, ils traversèrent une vaste plaine dénudée qui permettait d'apercevoir, à moins d'une lieue sur la gauche, la forêt des arbres fruitiers du Mœuong Karaphoum. Ils atteignirent, dans cette plaine qui s'étend du sud au nord, le Aur Trach, ruisseau qui vient, leur dit-on, du Mœuong Romdul, à deux jours d'ici. Ils n'y a pas d'eau, en ce moment, dans son lit qui mesure une douzaine de mètres de largeur et deux ou trois de profondeur. Il se jette dans le Sting Komphok au Péam Pathê, non loin, et

le Komphok se jette dans le Kap Têâl, à l'est du Phum Samroug Téap et à un jour d'ici. On a planté des bornes le long de ce Aur Trach qui sert de limite entre les provinces de Sangkeah et de Sourèn. Vers neuf heures et demie, les voyageurs arrivaient au Phum Rovieng, ou Lovieng, où demeurait le Balat du Mœuong Karaphoum, un vieillard de 70 ans qui leur donna quelques renseignements sur ce Mœuong (où d'ailleurs mes hommes passèrent plus tard). Le Chau était mort l'année précédente. Ses deux fils avaient accompagné le Phya Si à Bassak, espérant en obtenir une nomination. Ils ne gagnèrent que la fièvre qui les emporta tous les deux. Le Mœuong Karaphoum, qui n'a pas de limites déterminées, relève du Mœuong Sangkeah. Quant au Phum Lovieng, il compte 15 cases en forêt ; la grande plaine s'étend devant le village.

Quittant ce village à onze heures, les voyageurs atteignirent, au bout d'une demi-heure, les ruines appelées Prasat Sé Liem qui sont donc dans le territoire de Sourèn ; à côté est le Srok Prasat « village des tours » où sont 12 cases de Khmêrs et une de Kouïs. Selon les indigènes, Prasat Naï Kou est à une demi-journée de marche droit à l'est de Prasat Sé Liem ; Sangkeah est à un jour de marche au sud est ; Ratanabouri est droit au nord à trois journées de marche. A une demi lieue à l'est de Prasat Sé Liem est une tour en briques ruinée qu'on appelle Prasat Anar, près du Phum Anar.

La nuit précédente avait eu lieu un acte de brigandage au village de Prasat Sé Liem. Les voleurs avaient enlevé deux buffles au milieu de la nuit, tirant sur le propriétaire qui put s'enfuir sans être atteint.

Après cinq heures du soir mes hommes, ayant achevé leur besogne à Prasat Sé Liem, se rendirent à une lieue plus loin au Phum Kruos, hameau de 10 cases de Khmêrs où ils couchèrent. Les habitants veillèrent toute la nuit. Trois jours auparavant,

des brigands avaient attaqué la case à l'extrémité orientale du village, tirant des coups de fusils, et battant en retraite sans pouvoir enlever les buffles parce que les habitants accoururent en nombre.

Le mardi 11 décembre, les voyageurs quittèrent à sept heures le Phum Kruos, mais changèrent de charrettes à un quart de lieue plus loin, au Ban Na Hang ; puis ils changèrent encore au Ban ou Phum Da, village de 25 cases peuplé de Khmêrs. Quittant le Phum Da, vers dix heures et demie, ils atteignirent vers midi le Phum Chéang Maï et ils visitèrent les ruines à l'est du village, qui est peuplé de Khmêrs ; ceux-ci prennent à l'aide de trappes de bambous les gros rats des champs et les mangent. Quittant le Phum Chéang (ou Chieng) Maï, à deux heures et demie, les voyageurs atteignirent avant quatre heures et demie le Phum Mœuong Ti qui compte une quarantaine de cases de Kouïs, de Khmêrs et de Laos sur un tertre élevé entouré de plaines basses. Sa pagode compte une dizaine de bonzes également passionnés à faire planer à la brise fraîche et continue de décembre des cerfs-volants qu'ils achètent au prix de trente lats.

Ces jouets sont fabriqués dans le pays même ; leurs cordes sont en écorces d'arbuste *préal* tordues ; la carcasse du cerf-volant est en bambou ; le papier en écorce de snaï que l'on fait bouillir pour la verser ensuite sur une étoffe mousseline tendue dans l'eau froide. On l'égalise en nappe mince et on la laisse tremper une nuit, pour la faire sécher ensuite au soleil. On détache la mousseline et l'écorce de snaï ainsi préparée remplace le papier. L'appareil bruyant que les Cambodgiens appellent êk est en rotin, avec une corde qui est quelquefois en soie, mais alors elle s'use trop vite au frottement ; on préfère pour cela les tendons des pattes d'animaux ou les nerfs des queues de singe. Lorsqu'un cerf-volant vient à tomber sur

une case, celui qui l'a lancé doit inviter les bonzes à venir dire des prières afin de neutraliser l'influence maligne et éviter aux gens de la case des malheurs ou des maladies. Sinon ceux-ci pourraient porter plainte et réclamer des indemnités.

Le mercredi 12 décembre, quittant le Phum Mœuong Ti vers huit heures et demie, les voyageurs arrivèrent deux heures après au Phum Bos Rosei, petit village habité par des serviteurs ou esclaves des mandarins de Sourèn. Ces gens, qu'on appelle ici *Lêk Théat*, cultivent les rizières de leurs maîtres. Au Cambodge on appelle cette glèbe les *esclaves du dehors* ; ils sont endettés mais ils n'habitent pas avec leur maître ou créancier. Quittant ce village à midi et demi, mes hommes arrivèrent vers quatre heures au Mœuong Sourèn.

Je crois devoir passer la parole à An, me bornant à traduire ses notes qui ne sont pas ici dépourvues de pittoresque : « Nous nous arrêtâmes à la Sala Klang « centrale » devant l'habitation du Seigneur Phya de Sourèn. C'est la sala où se réunissent habituellement les kromokar « fonctionnaires ». Nous donnâmes nos passeports au Luong Tiem qui les lût ainsi que tous les kromokar présents. Ils nous dirent que le Chau était en ce moment à ses champs au nord du Mœuong. Ce Seigneur revint, en effet, à la fin du jour, sur une charrette attelée de bœufs, couverte d'un toit en treillis de bambous, de la forme d'un roof de barque. Il était assis à l'intérieur, derrière un homme qui conduisait l'attelage de bœufs ornés de clochettes de métal. Sa femme suivait, dans une autre voiture qui n'avait pas de toit. Lorsqu'il passa devant la sala je descendis pour le saluer. Il me demanda si je désirais rester là ou aller loger dans une pagode [1]. Je répondis que je désirais repartir le plus tôt possible et qu'il pouvait m'installer à son gré. Il passa outre et entra chez lui

1. Le gouverneur connaissit déjà An qui était venu dans le pays deux ans auparavant.

renvoyant bientôt son fils le Phou Chuoï qui vint me faire visite à la sala et nous dire : Vous venez de là-bas (du Cambodge), où comptez-vous aller maintenant ? Le pays de là-bas est-il en paix ou a-t-il des préoccupations quelconques ? Avez-vous des lettres, des passeports ? De qui sont vos lettres ? Combien êtes-vous ? Depuis combien de mois avez-vous quitté votre pays ? — Je lui répondis sur tous les points, le priant de retourner immédiatement informer le Phya : la nuit s'avançait et je désirais porter mes lettres le lendemain. Le Phou Chuoï s'en alla près du Chau qui chargea le Luong Na de nous faire dîner. En aucun pays, en aucune province, depuis notre départ de nos maisons, ni chez les Khmêrs, ni chez les Kouïs, ni chez les Leô (Laos), grands ou petits, nulle part nous n'avons été aussi bien reçus que chez ce Phya de Sourèn qui chargea le Luong Kromona, magasinier du riz, de nous traiter. Ce fut notre meilleure chère de toute la route. Nous fûmes servis très proprement sur des plateaux et on voyait que ces gens étaient soigneux en ce qui concerne les repas ; cette nuit nous couchâmes dans la sala Klang.

« Le jeudi quatorzième jour de la quinzaine de Mekhasér (13 décembre [1]), au matin, je portais mes lettres au Chau qui en prit connaissance et me dit : « D'ici où irez-vous ? » Je lui répondis que je comptais aller aux monts Dangrêk et descendre au-delà pour aller aux monts Khao Vong. Il me dit alors : « Les Khao Vong sont situés au sud-ouest du Mœuong Nang Rong. C'est de Korat qu'on y va ». J'ajoutai que je demandai à lui confier nos bagages, afin de ne pas avoir à les traîner après nous dans les montagnes, dans ces parages que les voleurs rendent dangereux. Il accepta volontiers, d'un visage aimable, et termina en disant : « Il faut attendre les voitures qui ne seront pas prêtes aujourd'hui ». Tous les Kromokar assistaient à l'audience, placés selon leur

1. Mes indigènes notaient les jours selon leur calendrier. J'ai partout rétabli les dates d'après le nôtre.

rang. En entrant ils saluaient, puis ils restaient prosternés comme devant un roi, lui répondant tous par la formule *Preah Bat* « pieds sacrés » (formule pour les rois et princes), et ne l'appelant pas *louk chaufai* « seigneur gouverneur », ou *louk mechas* « seigneur maître », mais *Louk Oû* « seigneur Père »[1]. Pour cette audience solennelle, le Phya Sourèn avait endossé un habit à fleurs d'or et un langouti de soie retroussé. Ses deux index étaient ornés de deux paires de bagues d'or. Gros, court, assez blanc, âgé de 70 ans environ, ce seigneur paraît plus diligent et plus consciencieux que tous les autres chefs de province que nous avons rencontrés. De retour à ma Sala, je demandai aux Kromokar depuis quand les fonctions de Chau étaient dans sa famille. On me répondit que c'était de tout temps, depuis la création de la province ».

Comme épilogue à la satisfaction naïvement exprimée par mon brave Cambodgien j'ajoute que plus tard, avant de quitter Korat et le Laos, renvoyant An par la route de Sourèn à Kabin et Bangkok, je me fis un plaisir de lui remettre tous les cadeaux qu'il jugea devoir être agréables au Phya et aux divers mandarins de Sourèn, en reconnaissance de leur bonne réception.

Je continue la relation du voyage me réservant de grouper à l'occasion de leur deuxième séjour à Sourèn, les notes assez nombreuses que mes hommes prirent sur la province et sur le chef-lieu où ils passèrent à trois reprises.

Le samedi 15 décembre, ils quittèrent le Mœuong Sourèn vers midi, avec deux charrettes à buffle d'allure lente. Au bout de deux heures de marche ils traversèrent le Sting Snêng sur un pont de bois où peuvent passer les charrettes : le fait est assez rare pour être noté. Le Phya de Sourèn y a fait mettre un poste de police. Le Sting Snêng qui vient des Dangrêk à deux jours

1. Cette appellation de familial respect, en usage aussi à Sangkeah, avons nous vu, pourrait bien être un vestige de l'étiquette antique, au Cambodge.

du point traversé a un lit large de 15 à 18 mètres et profond de 5 ou 6, il se jette dans le Preah Chi. Les voyageurs s'arrêtèrent pour la nuit un peu au-delà, au Phum Chhûk, hameau Khmêr de 15 cases.

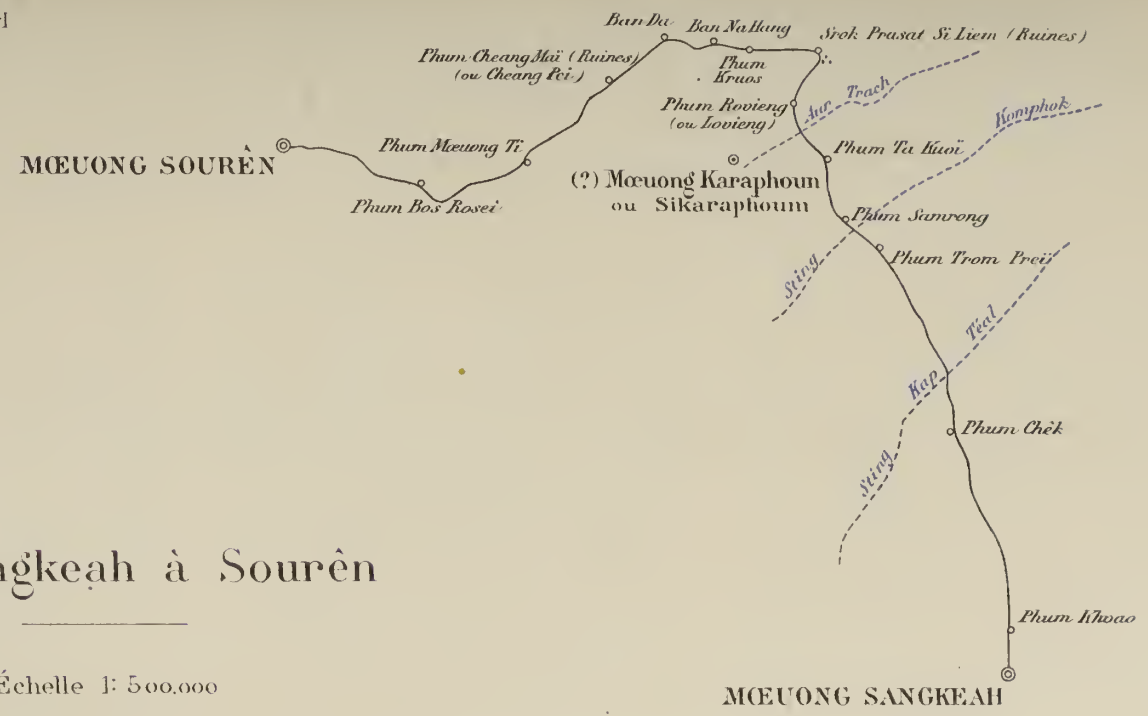
Le dimanche 16 décembre, An note que son thermomètre marque 15° « le jour comme la nuit. Il n'y a pas de vent, mais une forte rosée et fort rayonnement, ce qui explique cette température si basse[1]. » On quitta le Phum Chhuk vers 6 heures du matin, traversant d'interminables forêts clairières de Phchek, Reang, Khlong et Thbèng. Le sol était sablonneux avec beaucoup de tertres de relief plus ou moins faible. Vers dix heures et demie, mes hommes s'arrêtèrent au Phum Ponléï peuplé par des hommes du gouverneur qui a ici maison, femmes, enfants et rizières. An, pris de fièvre, envoya Ouk et Chan visiter Prasat Banleï (ou Ponleï), trois tours en briques à une lieue au sud-est du village. Il n'y avait pas d'inscription. Quittant le Phum Ponléï vers trois heures et demie, ils s'arrêtèrent à 4 heures pour passer la nuit au Phum Snauk, village peuplé de Khmêrs.

Le lundi 17 décembre, quittant le Phum Snauk à sept heures et demie, ils s'arrêtèrent au bout de deux heures d'une marche lente au Phum Prasat « village de la Tour », ainsi appelé d'une tour en Bai Kriem toute démolie dans les arbres et bambous du village. Un grand *robœk* « bassin » était creusé devant cette tour. Au Phum Prasat, qui compte une vingtaine de cases, An tua deux tourterelles que les gens du pays firent immédiatement carboniser avec toutes leurs plumes afin de s'en servir comme remède contre toute espèce de maladie, en mêlant cet ingrédient à de l'eau de coco bue par le malade. Quittant le Phum Prasat vers deux heures et demie, mes hommes, au bout d'une heure de marche, s'arrêtèrent pour la nuit au Phûm Pring, hameau de 10 cases de

1. Très basse pour un Cambdogien, bien entendu.

Khmêrs, où le Kâmnan les reçut en passant une partie de la nuit à gémir sur le malheur des temps. Ses beaux buffles avaient été volés peu de temps auparavant, dans les circonstances suivantes. Six hommes de la province, qu'il connaissait, conduisant deux buffles, lui avaient demandé l'hospitalité d'une nuit. Un peu avant le chant du coq, (vers trois heures du matin), des hommes armés assaillirent ses hôtes, en tuèrent deux à coups de fusil, emmenèrent les deux buffles, qui avaient été volés, au Srok Soaï Na Hêo et enlevèrent par surcroit les six buffles du Kamnan qui soupçonne fortement ses hôtes mêmes de s'être entretués et de l'avoir volé. Il porte plainte contre les quatre survivants. Dans notre pays, dit-il, les brigands sont plus craints que le Chau Mœuong. Celui-ci fait frapper et mettre à l'amende lorsqu'on l'offense, les autres assassinent.

Le mardi 18 décembre, quittant le Phûm Pring à sept heures, les voyageurs, après deux heures de marche dans les forêts clairières de Khlong et de Thbêng, s'arrêtèrent, pour déjeuner, près d'une mare appelée Trepeang Kresang. Reprenant leur route, ils atteignirent, après trois heures de marche, le Phum Phnom Dei qu'on appelle aussi Phûm Bos ou Phum Ta Méang, hameau de 20 cases de Khmers, sur un tertre découvert, au sol de sable blanc. L'ancien Phum Ta Méang, au nord-ouest de cet emplacement, a des cocotiers et des plantations de toutes sortes, mais les habitants l'ont quitté à cause des maladies qui y régnaient et sont venus s'établir au Phum Phnom Dei. Les pauvres gens avaient été attaqués l'avant-veille pendant la nuit ; les brigands avaient enlevé 10 ticaux d'argent, 10 langoutis, des bols, des marmites. Habitués pour ainsi dire à ces surprises, les habitants fuient dans les bois à la première alerte : les voleurs menaçant de tirer sur quiconque résistera. Les traces des assaillants indiquent qu'ils viennent du côté de Phakonchhaie et autres districts de Korat.



De Sangkeah à Sourên

Échelle 1: 500.000

E. LEROUX, Éditeur.

Imp. Monrocq, 3, Rue Suger_Paris.

Ce village de Phnom Dei est à quatre lieues, distance mesurée, des Dangrêk, du passage *Chup Smach* que les Siamois appellent *Chhang Smet*, qui est la grande voie que prennent les gens portant les tributs des divers Mœuongs laociens à Bangkok. Ces tributs royaux ne sont pas à l'abri des attaques des brigands. L'un fut enlevé l'année précédente. Une autre fois on dévalisa complètement un mandarin revenant de Bangkok avec le titre de Chau intérimaire. Il dût s'enfuir dans son pays ayant perdu jusqu'à son brevet de nomination. On pillerait même le Roi, et nous autres, disaient mes Cambodgiens, « nous avions bien soin de faire entendre partout qu'il n'y avait dans nos bagages que du papier à estampage. »

Le mercredi 19 décembre, ils quittèrent, à sept heures du matin, le village de Phnom Dei pour aller visiter les ruines appelées Prasat Ta Mean sur les monts. A neuf heures, ils quittèrent les forêts clairières et entrèrent dans la forêt haute et épaisse qui couronne le sommet des Dangrêk. Dans cette région la forêt prend un aspect rare en Indo-Chine, unique presque en son genre : voûtes sombres où le soleil ne pénètre pas et que supportent les colonnades gigantesques des troncs des grands arbres. Au pied, le sol n'est pas dénudé, mais couvert d'un fouillis de petites plantes et arbustes. On devait retrouver quelques jours plus tard cette même forêt, plus à l'ouest, au nord du Phlau Chomtup Péch. On peut marcher toute une journée sans en sortir, paraît-il.

Une heure après s'être engagés dans cette forêt les voyageurs atteignirent Prasat Ta Mean *tauch* « les petites » dans la forêt même et non loin de l'arête du mur presqu'à pic que forment les Dangrêk. Depuis le Phum Phnom Dei on ne monte pas d'une manière sensible, le terrain paraît plat et il en est ainsi jusqu'à l'escarpe abrupte qui est à une demi lieue au delà des ruines, près desquelles passe un sentier de piétons qui permet de

descendre la montagne. Les voleurs de bestiaux passent habituellement, dit-on, par ce passage désert qu'on appelle Phlau Ta Meân ; on est encore ici dans la province de Sourèn. Les petites ruines de Prasat Ta Mean sont en terrain plat et sablonneux. De là mes Cambodgiens allèrent à 15 ou 1800 mètres au sud-est visiter les grandes ruines ou Prasat Ta Mean Thom. Ce dernier monument, aussi dans les grands bois, est plus important. Situé près de l'arête il a un grand escalier qui descend la montagne jusqu'au plateau inférieur. Ce premier jour on estampa les inscriptions de Prasat Ta Mean tauch. An renvoya Ouk au Phum Phnom Dei à la garde des bagages et resta avec Chan aux ruines.

Le jeudi 20 décembre, on passa la journée à déterrer les inscriptions de Prasat Ta Mêân Thom. N'ayant pas apporté suffisamment de vivres, restant dans ces ruines au delà de leurs prévisions, mes hommes et leurs guides dûrent se passer de dîner et ils couchèrent à Prasat Ta Mêân Thom. Ils eurent, en ces ruines situées dans les grandes forêts désertes, une alerte que An raconte ainsi : « Nous étions quatre couchés là : Chan, moi et deux hommes du Phum Phnom Dei. La nuit était silencieuse au point que chaque feuille d'arbre qui tombait produisait un bruit extraordinaire. Nous entendîmes comme le bruit d'un animal marchant et j'admirai beaucoup le sang-froid de l'un des hommes du pays qui semblait n'avoir peur de rien, restant toujours calme et immobile. Mais vers l'heure du premier chant du coq cet homme sursauta tout à coup criant : « Quoi donc se dresse ainsi ! » Notre feu était éteint. Je me levai en bondissant, saisissant mon fusil d'une main et de l'autre secouant Chan pour le réveiller. Nous demandions à cet homme ce qu'il avait vu. Il était retombé déjà dans son calme habituel et après plusieurs questions répétées, il se borna à nous dire qu'il avait entendu comme le vol d'un oiseau. Nous nous recouchâmes. Au matin

en achevant d'estamper nous fîmes cuire en l'étendant de beaucoup d'eau une petite tasse de riz qui nous restait, et ce peu de bouillie fut partagé entre tous. Notre travail fini, nous sortîmes des ruines par l'ouest et nous rencontrâmes subitement un serpent noir long de trois à quatre mètres, plus gros que le mollet, qui bondit et disparut bientôt dans les cavités des ruines. Vainement j'avais demandé mon fusil, l'homme du pays qui le tenait avait pris la fuite au lieu de me le tendre, pendant que je tenais mes regards fixés sur le reptile qui était probablement notre visiteur nocturne en chasse ».

Le vendredi 21 décembre, ils quittèrent les ruines de Ta Mean, retournant au Phum Phnom Déi par la route de l'aller. Dans la forêt sombre, les gens du pays firent remarquer à An de nombreux *Dœm Chœung Chap* « arbres pieds de moineaux » qu'il n'avait jamais vu sur pied avant ce jour. C'est un grand arbre très commun dans les riches forêts de la région, tandis qu'on ne le signale pas au sud de Koukhan, du côté de Preah Vihéar. Son écorce est noire, ses feuilles petites ; son bois, d'un blanc tirant sur le jaune, passe pour incorruptible et supérieur à toutes les autres espèces. Il a la durée de la pierre, disent les Cambodgiens, dont les ancêtres l'employaient pour les travées et entraits des tours, des monuments ; on le retrouve, par exemple, dans les portes d'Angkor Thom.

Le samedi 22 décembre, quittant le Phum Phnom Dei à sept heures, les voyageurs se rendirent en moins d'une heure et demie au Phum Bak Dai, hameau d'une vingtaine de cases, le dernier du plateau supérieur sur cette route. Le même jour vers midi, ils allèrent, à travers les hautes futaies, explorer à une lieue et demie de distance un emplacement ancien qu'on appelle *Preah Eisei* « le divin Rishi ». Mais ce n'est qu'un tertre couvert de petits débris de poteries vernissées.

Le dimanche 23 décembre, partant du Phum Bak Dai à sept

heures, ils atteignirent en trois quarts d'heure le sommet du passage dit Phlau Chup Smach par les Khmêrs et Chhang Smet par les Siamois. An devait encore passer là plus tard en quittant définitivement le Laos et je grouperai à son dernier voyage les notes détaillées qu'il prit sur Chup Smach et ses cinq terrasses successives. En ce premier voyage, les haltes furent fréquentes, et les deux charrettes à buffles, qui avaient commencé la descente vers huit heures et demie, ne quittaient que vers deux heures et demie le pied de la montagne. Une demi-heure plus tard, les voyageurs sortaient de la grande forêt des Dangrêk et un peu avant six heures ils atteignaient le Phum Trepeang Khpos, village du district de Chongkal, dans le plateau inférieur. En effet, depuis le pied des Dangrêk, ils étaient dans ce district de Chongkal.

Le Phum Trepeang Khpos « le village de la mare élevée » compte une cinquantaine de cases dont tous les habitants sont Khmêrs. Il y a une pagode où mes hommes couchèrent. Ce village, qui tire son nom d'un grand bassin aux hauts déblais formant levée tout autour, creusé anciennement à l'est des cases, est situé sur la route de Siem Réap, Angkor, à Sourèn, Phimaie, Korat. Ses habitants chargés de la police du passage Chup Smach viennent, dit-on, du Phum Ta Méang, dans Sourèn. Leur monnaie n'est plus le *lat* du plateau supérieur, mais le *pê*, sorte de petit centime frappé et employé dans les provinces de Battambang et de Siem Réap.

Le lundi 24 décembre, les voyageurs quittèrent le Phum Trepeang Khpos, vers sept heures du matin avec deux charrettes d'allure vive, terme qu'on n'a guère l'occasion d'employer quand on parle des voyages dans le plateau supérieur, dans les Mœuongs laociens. Avant huit heures ils atteignirent le Rahal Khtôm, grand bassin creusé, de 250 mètres environ sur 150. Il n'y a pas de tour dans les environs, disent les gens du pays.

Continuant leur route au sud ouest, dans la direction des ruines de Bantéai Chhmar que nous avions visitées l'année précédente, An et ses compagnons arrivèrent vers neuf heures et demie au Phûm Kouk Mon, qui appartient au district de Soaï Chèk, province de Battambang. Du village ils allèrent à une demi-lieue au nord-ouest, visiter les ruines de Prasat Sing, autour desquelles les gens de Kouk Mon font des rizières.

Il y a une quarantaine de cases au Phûm Kouk Mon, village nouvellement formé par des émigrés du Phum Ta Méang ou Ta Mieng, près du Phum Phnom Dei actuel, dans la province de Sourèn. Jadis ce Phum Ta Mieng était un centre de population considérable, aussi important que le Mœuong Sourèn, dit-on. Mais la foudre frappa des cases ; des épidémies décimèrent le village que ses habitants abandonnèrent, il y a de celà cinq ans, (1878-1879). Les uns fondèrent les villages de Trepeang Khpos dans Chongkal, de Kouk Mon dans Soaï Chèk. D'autres allèrent renforcer les villages déjà existants de Phnom Dei, Bak Dai, Thnâl Ampil, tous les trois sur les Dangrêk dans la province de Sourèn.

Du Phum Ta Mieng, actuellement désert, vient l'un des fondateurs du Phum Kouk Mon, à qui le Louk Phya Preah Dambang ou gouverneur de Battambang a donné le titre de Luong Phakedei, en le chargeant de la surveillance de la route du grand passage Chup Smach, la principale voie des Mœuongs laociens à Bangkok. Il a mission d'examiner les papiers des voyageurs, d'arrêter et de conduire les suspects au chef-lieu de Soaï Chèk. Cet homme gros, trapu, s'exprimant bien, type du Cambodgien de vieille roche pénétré du sentiment de sa dignité, produisit une impression très-vive sur mes voyageurs. On leur raconta que l'avant veille, jour de la fête religieuse du troisième quartier de la lune, la population était réunie à la pagode pour écouter la lecture des satras bouddhiques, le Luong Phakedei assis au

premier rang, sa femme à côté, tout son attirail à chiquer le bétel étalé devant lui selon l'usage mandarinal. Un vieux bonhomme du village, apportant des vivres aux bonzes, passa par inadvertance devant le mandarin qui le réprimanda durement en pleine fête : « Ce vieil écervelé ignore-t-il que je suis mandarin ? A-t-il besoin, à son âge qu'on le fasse entrer dans les ordres religieux pour lui inculquer des principes. ? » Le vieillard se retira immédiatement dans sa case disant : « J'ai trop honte d'avoir été ainsi apostrophé publiquement ». Cette parole rapportée au Luong Phakedei, raviva son mécontentement, et revenant sur ce fait le jour de l'arrivée de mes hommes il s'exprimait en ces termes : « S'il n'est pas content de mon apostrophe je le fais arrêter et juger pour lui inculquer le sentiment des lois et des convenances ».

Le mardi 25 décembre, mes trois Cambodgiens quittèrent Kouk Mon par la route déjà faite pour aller à Prasat Sing. De ces ruines ils se rendirent à celles de Prasat Kuk « tour de la prison » à 80 mètres à droite de leur route qui, depuis Kouk Mon, se dirigeait à l'ouest à peu près parallèlement aux Dangrêk pour revenir bientôt à ces montagnes ; la pointe des voyageurs au dessous de ces monts, dans le plateau inférieur, n'étant faite que pour visiter des monuments récemment signalés. Ils visitèrent encore Prasat Top, à 800 mètres à l'ouest de Prasat Kuk ; puis ils allèrent déjeuner à une demi lieue plus loin au bord de Trepeang Chhûk « la mare des lotus » qui mérite en effet ce nom car elle est couverte de lotus. Quittant ce lieu à onze heures et demie, ils atteignent une heure après les ruines de Prasat Pong Touk, à une cinquantaine de mètres à droite de la route. De là ils se rendent en moins d'une heure au Phum Kedol, village de 20 cases, où sont les ruines d'une tour. A l'est est un *Robœk*, « bassin » dont les habitants boivent l'eau. Le Phum Kedol, village du district de Soai Chék est, selon les indigènes, à une

petite matinée de distance droit au nord des ruines de Bantêai Chhmar, et à deux jours droit au sud de Phakonchhaie. Pendant l'après midi, An alla visiter les ruines de Prasat Lobœk Ampil, à une lieue du Phum Kedol, et Prasat Chanlatdai, à mi-distance entre ces ruines et le village.

Le mercredi 26 décembre, ils partent du Phum Kedol vers sept heures, allant lentement vers les ruines de Prasat Lobœk Ampil, qu'ils quittent à huit heures, allant droit au nord vers les Dangrêk, dont quelques pics se dressent au-dessus du mur que forme la chaîne. Le plus élevé est le Phnom Yok Pikar qui dépasse les pics voisins d'une centaine de mètres ; son sommet dénudé est dégagé. Plus à l'ouest, un autre pic, Phnom Mékar, a presque la même hauteur, mais les arbres empêchent de bien le distinguer. A l'est de Yok Pikar est encore le pic de Chomtup Péch dont la hauteur est sensiblement la même que celle des deux précédents. Les autres protubérances dépassent peu le niveau général de la chaîne.

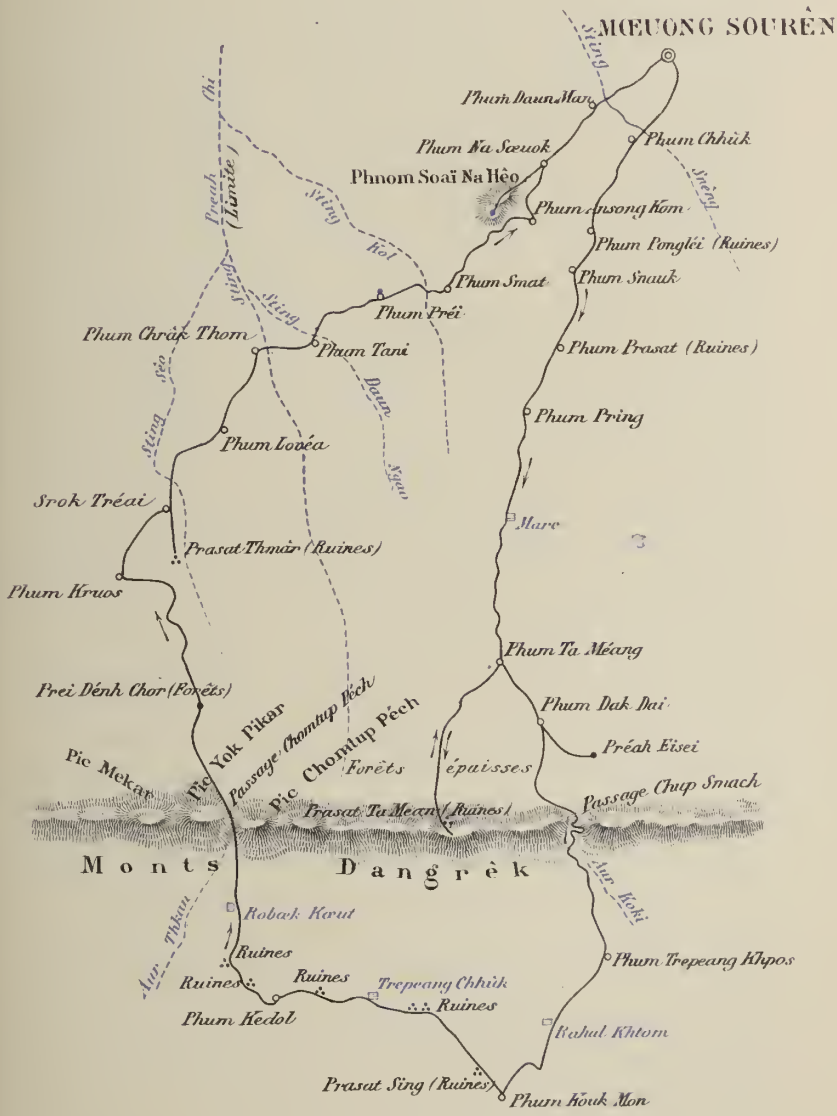
Il y a quelque quarante ans, le Phnom Yok Pikar servit de refuge à deux imposteurs : l'Achar Prak et l'Achar Près qui prétendirent, au bout d'un certain temps de retraite, avoir, selon les idées courantes de ces pays bouddhiques, acquis des mérites et des pouvoirs surnaturels. Autour d'eux se rassembla une bande qui leur servit à envahir le district de Phakonchhaie dont les habitants les suivirent en grande partie. A la tête de cette troupe ils descendirent par Chup Smach afin d'aller s'emparer de la citadelle de Siem Réap. Mais là on leur tira dessus et leur prétendue invulnérabilité ne les empêcha pas de prendre la fuite. Leurs partisans désabusés les saisirent et les conduisirent au Seigneur de Siem Réap qui les fit envoyer enchaînés et sous bonne escorte à Bangkok. A mi-route, ils furent rencontrés par le Seigneur de Battambang ; celui-ci jugea inutile de les envoyer plus loin. Près fut mis à mort, Prak put s'échapper et

se réfugier dans les monts. Plus tard il fut saisi au village de Trêai, district de Phakonchhaie. Le Chau Khun Youmrèech qui gouvernait alors Korat, s'étant assuré que cet homme était réellement invulnérable aux balles, (ces choses sont facilement crues dans ces pays), le garda à son service.

Mes hommes déjeunèrent dans les bois, et atteignirent ensuite le Robœk Rit, bassin carré de 250 mètres environ de côté. Les gens des villages au sud viennent couper dans la région des feuilles de palmier Rit ou Khchéng et ils laissent au Robæk Rit leurs voitures qui ne peuvent aller plus loin. On voit en effet, de ce point, les monts Dangrêk qui semblent être à une lieue de distance. Le pic Chomtup Pèch est droit au nord. On aperçoit un pic aigu dans l'est. Au-delà du Robœk Rit, les voyageurs entrèrent dans les grandes forêts de ces monts. Après une halte au pied des Dangrêk, ils commencèrent l'ascension à midi, montant le sentier dit Phlau Chomtup Pèch. Mais au bout d'une demi-heure ils s'arrêtèrent à un ruisselet appelé Aur Thkau parce que Chan, pris de fièvre, ne pouvait plus monter. La situation paraissait critique : les guides du pays insistaient vivement pour qu'on ne s'arrêtât pas : les gens pris de fièvre doivent craindre dans ces grands bois déserts les génies, revenants, mânes de tous les malheureux qui y sont morts accidentellement et qui par suite n'ont pas été *brûlés :* ces mânes des *crus* ont coutume de nuire aux vivants. Chan ne pouvait ni marcher, ni s'asseoir. Le coucher était un gros sujet d'inquiétude. Seuls, au milieu des forêts désertes, mes Cambodgiens craignaient ce que leur disaient les gens du pays, leurs congénères en somme. Ils s'arrêtèrent, firent du thé au malade et quittèrent le Aur Thkau quand il fut un peu mieux. Cinquante minutes après ils atteignaient le plateau supérieur. Ils leur fallut donc au total une heure vingt minutes de montée lente. Ce sentier de piétons est à une matinée à l'ouest, à vol d'oiseau, du Phlau Chup Smach.

De Sourên aux Dangrêk et Retour

Échelle 1: 500.000



Aymonier
Voyage au Laos
Tome II _ Chap. VI-II

Parvenus au sommet ou, plus exactement, au plateau supérieur, ils se retrouvaient dans cette forêt haute et sombre qui règne à Ta Mean et qui a plus d'un jour de marche. Dans ces grands bois ils ne pouvaient rien distinguer; pics et monts leur échappaient. Les roches sont rouges. Ils marchèrent dans la grande forêt en terrain plat depuis deux heures et demie jusqu'à cinq heures. La nuit approchant il fallut se résigner à coucher sous les grands arbres. Depuis les Dangrêk, ils avaient quitté le district de Soai Chèk, province de Battambang, pour entrer dans celui de Phakonchhaie, province de Korat.

Le jeudi 27 décembre, se remettant en route à six heures du matin, ils purent enfin, après une demi-heure de marche, sortir de la forêt haute et sombre pour entrer dans les forêts clairières, éprouvant l'impression de ceux qui sortent d'une prison étouffante : la lumière, la clarté solaire apparaissant souriante comme une amie vivement désirée. Les bois qu'ils traversèrent ensuite sont appelés *Préi Dénh Chor*, « forêts de la chasse aux brigands ». Ce sont des bandes de forêts parallèles séparées par des clairières semblables à de larges avenues tracées par la nature. Vers neuf heures ils atteignirent enfin le Phum Kruos, dans le district de Phakonchhaie.

Ce village compte une trentaine de cases de Khmêrs qui cultivent des rizières et plantent des cannes à sucre. Leurs pressoirs sont des troncs verticaux à arêtes qu'un buffle fait tourner. Du jus recueilli dans une auge ils font du sucre en disques vendu un sling les 10. Chaque case se fait quatre à cinq jarres de sucre. Tout est affermé. Chaque année les fermiers de l'impôt foncier viennent *brûler les champs* [1] c'est-à-dire les mesurer pour l'impôt qui est d'un sling et demi par sên carré, mesure de 40 mètres. D'autres fixent l'impôt des plantations diverses et des cases qui paient un sling ou un demi sling. Quittant le Phum

1. C'est l'expression indigène.

Kruos à deux heures les voyageurs s'arrêtèrent moins d'une heure et demie après au Phum Tréai, village de 20 cases de Khmèrs. An alla le même jour visiter les ruines de Prasat Thmâr, à une demi-heure de marche du Phûm Tréai. De retour au village il fit des cadeaux de pacotille à un homme qui l'avait conduit depuis le Phum Ta Mieng, province de Sourèn. Au nord du village est un bassin creusé dans l'antiquité mais il n'y a pas de ruines. Les hommes du Phum Tréai se dispersèrent autrefois lors des troubles dûs à l'achar Prak ; ils l'avaient suivi en foule parce qu'il était de ce village. Ils racontent aussi qu'ils pratiquent certaines abstinences en chassant le rhinocéros dans les monts. Ils évitent surtout de se baigner sinon les blessures de la bête sauvage ne seraient pas mortelles et elle pourrait disparaître dans les cavités pleines d'eau que la nature a creusé dans les montagnes.

Le vendredi 28 décembre, partant du Phûm Tréai vers sept heures, ils traversèrent le Sting Sêo qui descend des Dangrèk au Sting Preah Chi. Son cours est de trois jours de marche. Son lit mesure 15 mètres de largeur environ et 3 de profondeur. Les gens du pays quittèrent la route pour le traverser un peu en amont du passage habituel où un tigre enlevait les attelages. Il y avait dévoré deux bœufs le mois précédent. Continuant au delà à travers les forêts clairières, les voyageurs s'arrêtèrent vers dix heures au Phum Lovéa, village Khmêr de 40 cases environ sous les arbres fruitiers. Repartant vers une heure et demie, ils atteignirent à quatre heures le Phum Chrâk Thôm, hameau de 10 cases de Khmêrs sous de nombreux arbres fruitiers. Les habitants du village qui fait partie du district de Phakonchhaie, province de Korat, se plaignent beaucoup de leur condition de corvéables susceptibles d'être totalement levés en cas de guerre. On prend le père et le fils, tous les hommes valides, disent-ils... Quittant le Phum Chrâk Thom vers cinq heures du soir, les

voyageurs traversent le Sting Preah Chi, affluent important du Moun, qui sert de limite entre Sourèn et Korat. Ils s'arrêtent bientôt au Phum Tani, le premier village de Sourèn, que Ouk, contrairement à ses deux camarades, appelle Phum Kabal Krebei. Beaucoup de buffles mouraient de maladie à ce village.

Les gens de Phum Tani avaient été attaqués pendant la nuit, une quinzaine de jours auparavant. Huit brigands avaient dévalisé une case et enlevé deux bœufs. Les habitants du village accoururent au secours, mais leurs trois fusils ne partaient pas. Il n'y eut de blessés d'aucun côté. Au matin, on put suivre la trace des pas des assaillants jusqu'au village de Spéan Hal à une matinée de distance (soit à peu près une douzaine de kilomètres) du Phum Tani. On reconnut l'endroit, à 40 mètres du village, où les voleurs s'étaient arrêtés pour partager leur butin sans doute, puis les traces se dispersaient dans le village de Spéan Hal. Selon les lois, quand on suit, en cas de vol, les traces soit des hommes, soit des bestiaux jusqu'auprès d'un village, le Kâmnan et les anciens de ce village sont tenus de découvrir et de présenter aux poursuivants les mêmes traces au-delà du village jusqu'à 200 ou 300 mètres. Alors le village peut se prétendre indemne. Dans le cas contraire, les traces se perdant dans le village, les gens volés s'autorisent de la perte de leurs biens pour en réclamer la valeur. Or les anciens de Spéan Hal, convoqués, firent vainement le tour de leur village, les traces n'allaient pas plus loin. Les autres portèrent donc plainte et le Chau de Sourèn condamna les gens de Spéan Hal à payer six catties de domages-intérêt.

Le samedi 29 décembre, quittant le Phûm Tani vers six heures et demie, les voyageurs traversèrent le Sting Daun Ngao, affluent du Preah Chi, dont le lit mesure 12 à 14 mètres de largeur, 2 ou 3 de profondeur, et vers huit heures et demie ils s'arrêtèrent pour déjeûner au Phûm Préi. Ils en repartirent à

onze heures, traversèrent le Sting Kol, autre affluent du Preah Chi, qu'il rencontre à deux lieues d'ici, à l'ouest du Srok Tavor. Son lit mesure 12 à 14 mètres de largeur, 2 ou 3 de profondeur. Après une petite halte sur ses bords, les voyageurs en firent une autre au Phum Samot ou Semat, un peu au-delà. Marchant ensuite pendant deux heures et demie, ils s'arrêtèrent vers quatre heures au Phum Ansong Skom « village du bœuf sauvage maigre » où ils passèrent la nuit.

Le dimanche 30 décembre quittant ce village vers six heures et demie, les voyageurs traversèrent un pays de tertres, de clairières, semé de pierres de grès qui indiquaient le voisinage d'une montagne. Ils passaient en effet près de Phnom Soaï Na Heô. Au bout d'une heure un quart de marche, ils s'arrêtèrent au Phum Na Sœuok, village de 20 cases qui est habité par des Khmêrs malgré son nom Siamois ou Laocien qui signifie « village du champ de la corde ». Les habitants y cultivent du tabac qu'ils vont vendre au-dessous des Dangrêk, dans le district de Soai Chék province de Battambang.

A neuf heures et demie An partait du Phum Na Sœuok pour retourner visiter la montagne où il arriva après une heure d'une marche assez rapide. De la plaine on aperçoit un temple bouddhique sur la cime. Phnom Soaï Na Heô, dont il estime le relief à 40 mètres environ, est une colline de grès à triple cime. Les pics de l'est et de l'ouest sont d'égale hauteur, celui du nord est plus bas. La Vihâra moderne, modeste temple en bois et chaume qui abrite une statue du Bouddha, est sur le pic de l'est. Le Phya de Sourèn l'a fait élever et il a coutume d'y revenir chaque année faire une fête pieuse. Au sud du mont est un grand robœk ou bassin creusé, mais il n'y a pas de tour. Du haut de ce monticule on distingue la ligne dentelée des Dangrêk à trois journées de marche au sud. Le pic de Yok Pikar est reconnaissable au sud un peu ouest, ainsi qu'un autre situé à l'ouest. On distingue

aussi Phnom Roung à deux bonnes journées de marche à l'ouest nord ouest. Phnom Soai Na Heô dessine au nord est, entre deux contreforts, une forteresse naturelle, amphithéâtre carré de 120 mètres de côté. Aussi la colline est-elle appelée Phnom Krol « mont du parc ». Le pic de l'est a un petit puits naturel qui a de l'eau toute l'année et à son pied a été creusé un bassin qu'on appelle Srah Soai. On dit que de temps immémorial, on apporte ici les ossements des Chau de Sourèn après crémation et on les enterre sous de petites pyramides de briques appelées Chadéi (Chaitya) disséminées sur la pente qui va du temple à l'amphithéâtre naturel ; c'est pour cela que les Phya de Sourèn ont coutume d'aller en ce lieu fêter leurs ancêtres.

Repartant le même jour, à deux heures, du Phum Na Sœuok, les voyageurs passèrent au Phum Daun Man dont les habitants plantent aussi du tabac qu'ils vont vendre au-dessous des Dangrêk, puis ils atteignirent le Sting Snêng qu'ils avaient déjà traversé un peu plus haut, précédemment, au début de ce voyage au sud. Ici son lit mesure 15 mètres environ de largeur et 2 ou 3 de profondeur. Traversant ensuite des forêts clairières de grands arbres, sur sol sablonneux, ils arrivèrent vers cinq heures du soir au Mœuong Sourèn.

Pendant les quinze jours de ce voyage aux Dangrèk, ils avaient parcouru une partie de la province de Sourèn et effleuré les districts de Chongkal qui relève de Sangkeah, de Soaï Chék, province de Battambang, de Phakonchhaie, province de Korat. Je suis heureux de reconnaître que les notes de An avaient été prises d'une manière très intelligente. Mais si la tournée fut intéressante elle fut pénible ; tous les trois ils souffrirent de la fièvre. An surtout fut très malade pendant son deuxième séjour à Sourèn. Ses notes répètent une dizaine de fois cette même phrase : « tel jour j'ai la fièvre à Sourèn ».

CHAPITRE VII

LE CHEF-LIEU, LA PROVINCE ET LES MŒURS ET COUTUMES DE SOURÈN

SOMMAIRE

Le Mœuong. La double enceinte. Les quartiers. Les limites de la province. La population. Les impôts. Le vernis mereak. Le Chau. Le poteau Lak Mœuong. Les fonctionnaires. La cérémonie de l'eau du serment. Le jour de l'an. La chevelure et les vêtements. La secousse des mânes et les amendes. Quelques expressions spéciales de la langue. Les rites de la cérémonie de la coupe des cheveux. Un mariage, cortèges, festins, veillée. Le rite du lien des poignets et les présents. Le rite de l'union des couches. Les bonzes ; expulsion de l'ordre ; sortie volontaire. L'édification d'un temple bouddhique. Les consécrations successives. Les cérémonies de la veille et les offrandes au Krong Péali. Le départ momentané du chef de la pagode lors de l'érection de la charpente. Les aumônes de menue monnaie au populaire. Le théâtre. Les croyances supertitieuses. Le culte des génies. La procédure au tribunal. Le serment judiciaire. Quelques particularités des lois. Les nombreux actes de brigandage. Les mesures de police du Chau. La prohibition de la distillation de l'alcool. Le mécontentement des arak. Le serment préventif prêté en masse. Les difficultés avec les marchands Kling et l'exaspération de la population.

Le Mœuong Sourèn, situé, selon Francis Garnier, par 14°, 47' N. et 101°, 06' E., était, selon toute apparence, un centre important à l'époque des anciens Cambodgiens. Il occupe un emplacement carré entouré de deux enceintes ou levées de terre. La levée extérieure, qui mesure de 2500 à 3000 mètres dans sa plus grande longueur, est rectangulaire parce qu'elle

renferme, outre la levée intérieure, deux grands bassins à l'est, et, à l'ouest, une esplanade sur laquelle a été élevé un monticule artificiel. La levée intérieure, carré de 1500 à 1600 mètres de côté, est entourée elle-même d'un fossé-bassin dont les habitants boivent l'eau toute l'année. Dans ce carré, sur un tertre sablonneux, sont dispersées les cases. Le centre géométrique de ce chef-lieu, que les gens de la province appellent Srok Bantéai « pays de la forteresse », est marqué par un poteau, appelé *Lak Mœuong*, que l'on renouvelle à l'avènement de chaque nouveau Chau. On compte dans Sourèn huit pagodes, dont les temples et les salas sont recouverts en planchettes, et autant de quartiers appelés *Amphœu* selon l'usage siamois. Les gens qui fréquentent habituellement une pagode font partie de l'amphœu de cette pagode. Les levées d'hommes sont faites par amphœu. Autour de la double enceinte, la plaine de rizières est assez dégagée et découverte pour mieux faire ressortir les massifs que forment, dans le Mœuong, tous les arbres fruitiers des jardins et des plantations.

La province de Sourèn est limitée à l'ouest et un peu vers le sud par Phakonchhaie, district de Korat ; à l'ouest un peu nord par Bouriram, autre district de Korat : les chefs-lieux de ces deux districts sont chacun à deux jours de marche du Mœuong Sourèn. Droit au nord, Sourèn serait limitée par le Moun, mais la province s'avance maintenant au-delà de la rivière, ainsi que nous le verrons en passant au Mœuong Chomphon, nouveau chef-lieu de district. Au nord nord est, Sourèn est limité par Ratanabouri, district laocien qui est en instance de séparation ; au nord est par Sisakêt ; au sud est par Sangkeah dont le chef-lieu est à deux journées de marche ; et au sud par les Dangrêk à trois jours de marche. Cette province de Sourèn mesure donc quatre journées de marche dans la direction est-ouest et cinq du nord au sud. Le sol, de même que

celui de tout le plateau entre les Dangrêk et le Moun est sablonneux, couvert de forêts claires.

La population se compose de Khmêrs, de Kouïs Melo et de Laociens. Les Khmêrs sont relativement plus nombreux que dans les provinces de Koukhan et de Sangkeah, et leur langue plus usitée que les dialectes Kouïs. La seule écriture usitée est la siamoise. Les cornacs des éléphants du Chau sont tous des Kouïs peu disposés à conduire leurs animaux hors de la province : ils ont trop facilement le mal du pays. Il y aurait 3000 inscrits dans la province de Sourèn, et beaucoup d'immigrés inscrits à leur pays d'origine. L'impôt de capitation serait de 2 ticaux par tête, et le tribut porté annuellement à Bangkok de 62 catties. En outre, la population est assujetie aux levées et aux réquisitions en temps de guerre. Si les hommes sont en campagne les femmes reçoivent les réquisitions de buffles, de charrettes. Il y a aussi un impôt sur le riz fixé tous les ans dans chaque village par le Luong Na qui fait prêter serment aux Kamnan « chefs de village » tenus d'indiquer le nombre de charretées que récolte chaque propriétaire. Les magasiniers prélèvent deux paniers par charretée de 36 paniers. Le riz de l'impôt, transporté par les soins des contribuables, est gardé au chef-lieu pour être distribué aux fonctionnaires de passage, ou réservé pour les besoins publics, pour la nourriture des troupes. Le lat, menue monnaie de cuivre, est de 10 au sling. Deux petits Mœuong, que nous aurons occasion de voir relèvent actuellement de Sourèn : Souraphim au sud est et Chomphon au nord.

En quelques endroits de la province, vers les Dangrêk, on récolte le vernis merak, exsudation de l'arbre *Kræul* que l'on entaille d'un trou en forme d'ovale effilé vers le bas où on applique un tube de bambou ; on peut retirer ce bambou rempli au bout de 4 à 5 jours. Un tube de grandeur moyenne plein de

de vernis est vendu un tical à Sourèn. En beaucoup de villages on fabrique des torches.

Le Chau, dont la famille occupe le poste de temps immémorial, a pour titres : Phya Surinthon Phakedei Si Nokhon Putéai Seman. Les deux derniers mots sont la corruption siamoise du Khmêr *Bantéai Chhmar,* nom d'une ruine très importante, située au sud des monts Dangrêk, dans le district de Soaï Chék, province de Battambang, ruine qui présente ainsi la curieuse particularité de faire partie des titres du Chau de Sourèn. Les insignes de ce dignitaire sont partie en or, partie en argent. Il est d'usage à l'avènement d'un nouveau Chau, de mesurer le chef-lieu en longueur et en largeur, cérémonie qu'on appelle *Samphout Mœuong*. Au milieu géométrique on plante le poteau *Lak Mœuong* qui était jadis une borne, une stèle même, paraît-il, qui existe encore à la pagode appelée Vat Chomphon mais l'inscription est complètement abîmée : la pierre ayant servi à aiguiser les couteaux des gens du pays. Le Chau actuel s'est contenté de faire planter un poteau de bois en l'abritant sous une petite construction.

Sous les ordres du Phya de Sourèn sont six fonctionnaires supérieurs ayant le titre de Preah. Le Preah Balat, le Preah Phon, le Preah Mœuong, le Preah Mahathaï, le Preah Sassedi et le Preah Veang. Suivent plusieurs *Luong* qui forment, avec les précédents, l'ensemble des *Kromokar* ou fonctionnaires. La nomination des Preah n'est faite qu'avec l'autorisation de la Cour de Bangkok, tandis que les Luong sont simplement nommés par le Chau. Un des principaux Luong est le Tim Charat Mahathaï qui reçoit et présente au Chau les lettres qui sont adressées à celui-ci, qui fait lever et qui surveille les hommes de garde dans le Mœuong, qui réquisitionne les hommes et les charrettes de transport, et qui, moyennant un droit de 6 sling, délivre les passeports ou permis de circulation où sont énumérés les hom-

mes, les femmes et les charrettes des convois. Tous les fonctionnaires, le Chau comme les autres, s'occupent de la culture de leurs rizières, autour du Mœuong.

La cérémonie de l'eau du serment a lieu, de même que dans la plupart des autres provinces, au troisième jour des deux mois de Chêt et d'Asoch, soit à peu près avril et octobre. Le chau envoie au temple de la Vat Boun, à l'est de son habitation, ses insignes : l'urne, la boîte à bétel, son sabre à poignée d'or et son fusil à monture d'argent. Escorté de tous ses fonctionnaires, il se rend lui-même au temple où quatre bonzes récitent des prières. L'eau bénite est versée de l'urne dans quatre bols ou marmites de bonze afin de l'étendre avec de l'eau ordinaire. On la brasse avec les armes. Le livre du serment, récité phrase par phrase, est répété par tous les assistants qui boivent l'eau en proférant sur les traitres les plus terribles malédictions. Un délai de trois jours est accordé aux fonctionnaires empêchés pour des motifs valables. Les négligents ont à payer une amende de six ticaux. Le chau rend compte de la cérémonie à Bangkok.

Le Phya de Sourèn entretient un *hora* ou savant astrologue qui établit en février le *Maha Sangkran* ou calendrier que le gouverneur fait envoyer dans les divers villages. Plus ou moins tard, mais souvent après le jour de l'an, on reçoit aussi le calendrier expédié de Bangkok. Les Khmêrs de la province célèbrent leur jour de l'an dans le courant du mois de chêt, au jour fixé par le calendrier. Les Kouïs, suivant peut-être une coutume d'un caractère plus primitif, ne s'inquiètent pas du calendrier ; leur jour de l'an tombe régulièrement à la pleine lune de ce mois lunaire de chêt. Ils apportent alors du sable à la pagode pour le mettre en petits tas qu'on appelle *des montagnes* dans tous ces pays, et ils s'amusent à divers jeux traditionnels.

Les hommes du Mœuong Sourèn coupent leurs cheveux à la siamoise, en tête d'écouvillon. Ils ont le buste nu ou couvert d'une serviette. Ils portent le langouti retroussé. Quant aux femmes, leurs cheveux sont coupés tantôt à la siamoise, c'est-à-dire courts avec des tresses devant les oreilles, tantôt à la cambodgienne, ni courts ni longs. Leur jupe, avec une bande de couleur différente à la bordure, est nouée sur le côté, comme celle des femmes laociennes et celle des innombrables nymphes sculptées à Angkor Vat. Ce serait peut-être l'ancienne mode. Actuellement les femmes du Cambodge la nouent sur le devant. Les filles de Sourèn jettent une écharpe sur leurs épaules. Elles aiment à orner leurs oreilles de fleurs. Elles portent l'eau et autres fardeaux en balance sur l'épaule. De mœurs très relachées, elles offrent cette particularité, d'être des filles de langue cambodgienne dépourvues de la réserve habituelle à la race. Il est bon d'ajouter que les Khmêrs de Sourèn sont peut-être fortement métissés de Kouïs.

Toujours est-il que dans ce Mœuong de Sourèn, où tout le monde parle la langue cambodgienne, la cour aux filles, le *Kouong* traditionnel des Laos et des Kouïs est désigné par une expression khmère fort expressive et très originale : *Komrœk Khmoch* « secouer, ébranler les morts, les mânes ». A la veillée, les jeunes gens vont de ci de là, chantent, jouent de la flûte, donnent des sérénades ou bien se livrent à des plaisanteries d'un goût douteux ; celle-ci par exemple : ayant enduit le bout de leur couteau d'une préparation spéciale, ils prennent un peu de feu à une torche, et, sous le nez des filles, ils allument leurs cigarettes au couteau qui paraît flamber. Les saillies brutales ou le silence bête de ces jeunes Kouïs travestis en Khmêrs donnent une médiocre idée de leurs procédés galants aux Cambodgiens venus du pays d'en bas. Quant aux parents, ils dorment sur les deux oreilles, se reposant sur les coutumes qui autorise-

ront leur fille de faire payer les privautés que se permettrait quiconque lui déplairait.

Ainsi la prise des bras, de la taille, coûtera un porc ou trois ou quatre poulets selon la famille. L'amant heureux devra, à l'occasion, fournir un tical, un porc, deux bougies et quatre fleurs d'arêc afin d'apaiser les mânes ébranlées. S'il n'épouse pas, il paiera, en cas de récidive, une amende plus forte. L'homme libre qui a eu des relations avec une fille esclave, morte à la suite de couches doit payer deux catties au maître de l'esclave ou bien remplacer celle-ci. Peu importe que le prix de cette femme ait été moins élevé que cette somme : on escompte l'éventualité des enfants qu'elle pouvait engendrer au profit du maître. Nous avons déjà vu ou nous verrons un principe analogue posé à propos des buffles volées. Si l'amant est aussi un esclave, son maître devrait payer à celui de la fille morte une somme égale à la moitié du montant de la dette de ce garçon.

Les gens de Sourèn disent : Choh tou Khmèr « descendre au Cambodge » quand ils se rendent au bassin du Grand Lac. Ils ont quelques termes dont l'acception est spéciale. Ainsi, la « poudre » au lieu d'être appelée *romsêv* comme au Cambodge est appelée *dei* « terre ». *Srenok* qui signifie au Cambodge, plaisir en général aussi bien que volupté charnelle, n'a que cette dernière acception à Sourèn et le mot *sruol* y est employé pour désigner le plaisir en général, tandis qu'au Cambodge sruol a le sens de « commodité, aises ». A Phnom Pènh il est poli de donner aux femmes et aux filles l'appellatif des hommes *neak*, tandis qu'à Sourèn les demoiselles exigent qu'on les appelle *néang*.

La cérémonie de la coupe des cheveux des enfants, ne manque pas d'importance à Sourèn. Les filles la subissent vers 11 ou 12 ans, les garçons à 13, 14 ou 15 ans. Chez les notables, chez les mandarins ayant fait choix, d'après les traités, d'un jour

propice, on convoque les parents et amis. Un tréteau ou échaffaudage est élevé aux génies ; on y dispose un petit mât portant quatre ornements en forme de parasols de grandeur décroissante et aussi une pyramide de troncs ou feuilles de bananiers à trois étages entourée d'une étoffe blanche. La veille au soir, les enfants dont la tresse junévile doit être coupée viennent se prosterner devant 4 bonzes invités à prier à la maison. Ces enfants tiennent sur leur épaule ce qu'on appelle la *massue de diamant*, c'est-à-dire des feuilles de palmier borassus nouées par le bout et sur lesquelles on a tracé quelques formules en pâli. La musique joue jusqu'au matin sous le hangar de la fête. Puis les 4 bonzes reviennent avec leurs marmites ; il y a aussi un *achar* ou maître des cérémonies. Sur le tréteau on dispose des plateaux contenant un couteau ou rasoir à manche d'or, un autre à manche d'argent, un troisième à manche de cristal, des ciseaux, des jattes de bronze et une conque marine; ces objets s'empruntent au besoin. Pendant que les bonzes prient assis sur le clayonnage du tréteau, l'*Achar* suivi des enfants fait le pradakshina ou triple tour de salutation autour de ce tréteau où il monte ensuite , pour y faire asseoir les enfants la figure tournée *selon le souffle de vie* ; telle est l'expression des traités, mais je ne sais au juste quelle est cette direction. Des prières sont adressées aux quatre points cardinaux. Prenant ciseaux et rasoirs les bonzes coupent quelques tresses à chaque enfant que l'achar rase ensuite complètement. Dans les marmites placées devant chaque bonze on puise un peu d'eau avec la conque marine pour arroser la tête des enfants que l'on achève de laver en puisant avec les jattes de bronze. Le maître des cérémonies les conduit sous le hangar voisin où il évoque leurs esprits vitaux selon les traités. Les enfants s'asseyent et saluent la pyramide de bananier entourée d'étoffes. On fait ensuite circuler dans toute l'assistance assise en rond le disque de métal

appelé popél et on lie les poignets des enfants avec des fils de coton ; on les enduit aussi de curcuma au poignet et tous les membres de la famille ainsi que les invités leur font des cadeaux en argent, cadeaux qui peuvent s'élever jusqu'à une cattie.

Les pauvres gens qui n'ont pas le moyen de faire tant de frais font passer trois fois leur fillette sous l'échelle d'accès de la case et rompent à coups de bèche la chevelure étendue sur un billot afin d'éviter les influences malignes tout en complétant l'œuvre considérée comme indispensable pour toute jeune fille.

Mes hommes assistèrent à un mariage qui eût lieu à Sourèn, le 10 janvier. Il y eût un grand repas la veille, ainsi que la procession des présents du marié qui furent apportés en grand cortège chez la fille. En tête du cortège marchaient trois hommes vêtus d'une sorte de satin rouge ; on les appelle *Mahâ*, « conducteurs, entremetteurs » ; le principal, appelé grand Mahâ, marchait le premier, suivi par le petit Mahâ dit aussi « le porteur de vin », le troisième est appelé « porteur de sacoche ». Derrière les Mahâ, venaient quatre porteurs de plateaux tressés qui étaient chargés de bétel, d'arec et de toutes sortes de gâteaux. Suivaient deux grands pîtres, jeunes gens de 20 ans environ, marchant côte à côte, en se dandinant, vêtus de vieux langoutis bleus et d'écharpes blanches, une clochette de bois attachée à la ceinture ; ces comiques figuraient des éléphants. Ils étaient suivis par deux hommes remplissant les fonctions de cornac, tenant des verges, criant *hao* ainsi que les cornacs crient aux éléphants. Six hommes venaient ensuite portant deux par deux trois charges de chair de porc d'un demi-pikul chaque. Ils étaient suivis de porteurs de courges, au nombre de quatre. Enfin une foule de femmes portaient des plateaux de poulets, d'oignons, de sucre, de tabac. Dès que quelque chose manquait au festin qui avait lieu chez les parents de la fille ceux-ci l'envoyaient quérir chez le père et la mère du fiancé qui s'étaient

engagés à tout fournir lorsqu'ils avaient fait la demande officielle en mariage.

Chacun des deux fiancés passa la dernière nuit chez soi. On en profita pour faire donner au futur une répétition sur la manière d'entrer et de s'assoir avec grâce auprès de sa femme. La leçon fut donnée par un *achar* « ou maître de cérémonies ». Chez la fille on achevait les préparatifs de sa toilette, les matrones la frottant, l'oignant d'huile, de farine et d'eau parfumée jusqu'au matin. Vers six heures et demie, on refit le cortège ; en tête, les trois Mahâ, dont l'un portait une bouteille d'eau-de-vie, l'autre une besace, le troisième ne portait rien. Le marié les suivait, ayant trois bagues passées à ses doigts, vêtu d'une veste à fleurs et d'un langouti de soie tombant comme une jupe. Il tenait à la main un mouchoir rouge carré et, abrité sous un parasol qu'un homme tenait ouvert sur sa tête, il marchait lentement, selon les rites, ainsi qu'on le lui avait enseigné la veille. Suivait la foule de ses parents, hommes et femmes, et des porteurs de plateaux où on remarquait une tortue, deux jarres d'alcool, un porc et toutes sortes de légumes.

Quand ce cortège arriva au pied de l'échelle de la case de la mariée une petite fillette sortit et vint laver les pieds du mari avec de l'eau de coco. Elle en reçut un tical. Puis elle lui voila la face avec le mouchoir et le conduisit par la main, tenant un éventail de l'autre main ; elle le fit monter à l'échelle et entrer dans le lieu préparé pour les saluts ; là on ota son voile ; s'assayant auprès des parents de sa femme il les salua à trois reprises, puis recevant des fleurs d'arec des mains des Maha il les offrit aux parents qu'il salua de nouveau. Il fit ensuite des offrandes de fleurs d'arec aux frères et cousins de sa femme. Ayant distribué toutes ces fleurs il salua une dernière fois et resta prosterné, attendant la mariée qui sortit des pièces intérieures et vint s'asseoir à la gauche de son époux. Devant eux

on plaça sur un plateau la tortue qui fut offerte aux ancêtres, puis enlevée. Dans toute l'assistance on fit ensuite circuler le disque de métal apppelé *popel*. Suivit le *lien des poignets* de tous les assistants par des fils de coton arrosés d'eau et de poudre de curcuma ; ce rite comporte généralement des cadeaux en argent faits aux mariés par les assistants, selon leurs moyens. Les cadeaux étant faits, les fleurs d'arec furent effeuillées, partagées entre tous et chacun vint les jeter sur les mariés en les bénissant. Les deux époux se retirèrent ensuite dans l'intérieur de la case, le mari tenant le bout de l'écharpe de sa femme qui le conduisait. Puis eut lieu le repas de tous les invités qui reçurent des cadeaux de coussins, matelas, etc., proportionnels à leurs propres cadeaux en argent. Ceux qui avaient donné de la monnaie de cuivre, reçurent de l'arec, des gâteaux, etc.

La cérémonie n'avait eu lieu jusqu'à ce moment que dans la famille de la fille. Vers 10 heures, les nouveaux époux sortaient pour aller saluer la famille du mari qui les attendait sous un hangar élevé à proximité de la maison. Le cortège se forma d'un orchestre d'instruments cambodgiens, des Mahas, du mari et de la jeune épousée abrités sous des parapluies. La jeune femme de figure assez blanche et de taille moyenne était vêtue d'une jupe tombante, d'une robe bleue et d'une écharpe blanche ; ses doigts étaient ornés de plusieurs bagues. Derrière les mariés on portait des matelas, coussins, nattes, destinés à être offerts aux parents qui durent faire de leur côté le rite du *lien des poignets* avec cadeaux d'argent aux mariés, lorsque ceux-ci eurent salués. La journée s'acheva en festins. Au soir eut lieu le rite de *l'union des couches* préparées par les matrones. Alors les époux, laissés seuls, allument des bougies et des baguettes odorantes, se prosternent à trois reprises demandant aux divinités que l'enfant

qui peut naître de leur union soit intelligent et bien doué. Le mariage doit être consommé dès cette première nuit; autrement les nouveaux époux risqueraient d'être séparés ou désunis dans la suite.

En ce qui concerne les bonzes de Sourèn, mes Cambodgiens les trouvèrent de mœurs trop relâchées, plaisantant avec les femmes, s'asseyant près d'elles comme le feraient des laïques. Ils pratiquent la cérémonie que les Khmèrs appellent *Obos* « la confession », qui a lieu dans le temple quand il est entouré de bornes sacrées; autrement ils se rendent sur le *Sim*, petite construction élevée sur un bassin. Si un bonze se rend coupable d'un crime grave (*barachik*) qui entraîne l'expulsion de l'ordre on le livre à la justice séculière du Chau Mœuong qui peut le chasser du pays ainsi que sa complice si ce crime est celui de fornication. Mais la pagode du coupable ne subit aucune déchéance. Au Cambodge, je crois l'avoir déjà dit, les deux coupables deviennent esclaves perpétuels dans les cuisines royales et la pagode est abandonnée par les bonzes et par les laïques; elle ne peut plus servir aux fêtes religieuses.

A Sourèn, lorsqu'un bonze quitte volontairement l'habit jaune, la coutume est de faire, à l'occasion de sa sortie de l'Ordre, la cérémonie des *liens du poignet* avec festin de porcs, poulets, alcool et cadeaux d'argent ou d'étoffe, comme pour un mariage. Si le défroqué est resté plusieurs années à la pagode il est assez d'usage, de même qu'au Cambodge, de lui donner le titre de Mantit ou Bantit, c'est-à-dire de Pandit « lettré ».

Au commencement de janvier, mes hommes furent témoins de l'édification d'un temple bouddhique construit aux frais et par les soins d'un mandarin de Sourèn, le Luong Promo Sopha Phêng. Dès que les colonnes et poutres avaient été coupées, au mois d'octobre précédent, ce mandarin, dans le but de ne pas perdre le bénéfice des mérites acquis par cette bonne œuvre en

cas qu'il mourut avant l'achèvement du temple, avait fait procéder à la consécration (Chhlâng) de ces pièces de bois. De la sorte, à son défaut, ses enfants, ou, à défaut de sa postérité, quiconque aurait voulu édifier le temple aurait pu se servir de ces colonnes consacrées qui ne doivent pas être abandonnées. Puis, les colonnes coupées, on les avait façonnées, après avoir fait des offrandes à Preah Pusnukar, le dieu des ouvriers ; offrandes consistant en quatre sortes de gâteaux, un plat de mets préparés, un plat de sucreries et cinq coudées de cotonnade blanche. Chaque ouvrier travaille à forfait au prix de 120 ticaux.

Quand tout fut prêt, les mandarins et la population de Sourèn furent prévenus afin de contribuer selon leur gré à l'œuvre pie par des dons d'arec, de bétel, de bougies, de baguettes odoriférantes. Le Luong Promosopha Phêng partit en cortège, endimanché, vêtu d'un langouti de soie rouge à fleurs, précédé de deux hommes frappant du gong et suivi de sa femme, de sa fille et de quatre filles esclaves portant les boîtes. (Au Cambodge les femmes ne font pas ainsi partie du cortège). Son cheval tout harnaché était conduit à la main par un homme. Ils se rendirent ainsi au Ban Té, à une demi-lieue au nord de Sourèn, village du nouveau temple. A leur arrivée on creusa en terre les trous des colonnes où on plaça des pièces de cotonnade blanches longues de cinq coudées. Les colonnes, ornées de parasols à leur sommet, furent mises en place et dressées, mais pas complètement ; on les laissa un peu inclinées en les calant.

Sur un petit échafaudage à triple étage élevé à l'angle nord-est du temple on fit ensuite les offrandes à Krong Péali « le Roi Bâli » en y disposant une paire de pyramides de troncs de bananier à triple étage, une paire de flacons d'eau odorante, un plateau d'arec, un plateau de bétel, un autre de sucreries, un autre de mets préparés, ainsi que les quatre sortes de gâteaux traditionnels appelés *phlê chhœu* « fruits », des langoutis et des

habits de soie. Un parasol rouge ouvert abritait toutes ces offrandes. Un *Achar* « maître de cérémonies » récita à trois reprises la prière en pali du Krong Péali que ponctuèrent à chaque fois les *hou* c'est-à-dire les hourrahs de toute l'assistance. L'Achar prit ensuite l'eau parfumée pour en arroser le pied de toutes les colonnes. Après ce rite du Krong Péali, douze bonzes furent invités à réciter la prière dite Maha Saumay, ainsi qu'un passage de Thomo Chak. Chacun d'eux reçut ensuite un tical de l'organisateur de la cérémonie et cinq coudées de cotonnade données par le Phya de Sourèn qui se serait bien gardé de manquer à cette fête.

Tout ceci avait eu lieu la veille. Au matin du jeudi 3 janvier, vers 6 heures 1/2, on acheva de dresser les colonnes, plaçant sur leur sommet un mouchoir blanc carré d'une coudée de côté, un mouchoir rouge et une feuille de lotus. On mit ensuite en place les poutres ou entraits. Dès le premier chant du coq, c'est-à-dire vers trois heures du matin, l'abbé, chef de la pagode, l'avait quittée s'éloignant dans la direction du nord jusqu'au-delà de la portée du son d'un tamtam. Tel est l'usage, de même qu'au Cambodge. Autrement ni lui, ni ses bonzes ne pourraient plus habiter cette pagode sans éprouver de grands malheurs. Les quatre fermes du temple ayant été mises en place, les bonzes firent la quête pour procéder à une seconde bénédiction ou consécration du temple, toujours dans le but de faire, en cas de mort, bénéficier immédiatement le fondateur des mérites de l'œuvre faite. La coutume des gens qui construisent un temple est ainsi de le bénir et faire consacrer trois fois : après la coupe des colonnes, lorsque la charpente est élevée et quand le temple est achevé ; chaque consécration solidifiant, pour ainsi dire, les mérites de l'œuvre est accompagnée de prières, fêtes et réjouissances.

Dans l'après-midi on fixa sur la partie orientale de la char-

pente les bougies et baguettes odoriférantes et on prépara les aumônes destinées à être jetées au populaire, soit 2000 lat de cuivre donnés par le Phya de Sourèn et 1000 lat donnés par le Luong Promosopha Phêng, que l'on introduisait un par un dans des gaînes de nervures de feuilles de bananier afin de ne pas blesser les gens en leur jetant ces projectiles d'un nouveau genre. La fille du Promosopha Phêng disposa dans un habit sur un plateau une pièce d'étoffe blanche et on fit avec ces objets le pradakshina ou triple tour du temple avant de les poser sur sa charpente. Le Phya de Sourèn qui avait la haute direction de cette pieuse fête fit allumer les baguettes odoriférantes et les bougies en levant les mains au ciel pour adorer les divinités, et il donna l'ordre aux quatre fils du Promosopha Phêng, jeunes gens vêtus de blanc, de monter sur le toît et de jeter les aumônes au peuple, en les lançant dans la direction de l'est, du nord est et du sud est. Environ 150 assistants, hommes et femmes ramassèrent à l'envi les 3000 *lat* recueillant, selon la chance, 10, 20 ou 30 lat chacun. Une femme trop grosse pour être leste à se baisser, s'avisa de prendre un grand panier de pêche qu'elle tint en l'air pour recevoir les projectiles. Tout le monde se mit à rire, mais elle continua bravement et ramassa beaucoup de monnaie.

Avec leurs lat les gens du peuple achetèrent de l'eau-de-vie qu'on vendait sur place et s'enivrèrent à qui mieux mieux. D'autres achetèrent des habits et des pantalons que des Siamois étaient venus vendre du chef-lieu. Le Phya de Sourèn fit distribuer 40 à 50 lats à chacun de ses musiciens et de ses acteurs et il reprit la route de Sourèn laissant sa troupe de 22 acteurs, de tout jeunes gens, donner le spectacle dans un hangar élevé au sud est du temple. Ils jouèrent le *Réam Kèr* « la gloire de Rama ». L'acteur chargé du rôle de la belle Sita et le jeune premier représentant Rama avaient les ornements usuels, mais le com-

mun des *Yak* (c'est-à-dire des Rakshasas et des singes) n'avaient que le langouti et le chapeau et leur buste était nu. On trouve inutile de se mettre en frais sous prétexte qu'on reconnaît facilement ces Yak.

Les orchestres et troupes des Chau de Sourèn étaient jadis beaucoup plus importants. On a dû remiser dans une des pagodes du chef-lieu un *mokot* ou diadême pyramidal d'acteur afin de neutraliser son influence maligne. Séjour des génies de la danse il causait de graves maladies qu'on ne guérissait qu'avec de copieuses offrandes de vivres.

Les gens de Sourèn, préoccupés de la dureté des temps, gémissaient de voir qu'en dépit des prédictions des traités, les quatre *mak* venaient de passer sans qu'un libérateur de grande vertu et de grande puissance fut venu leur apporter plus de bonheur. Ils appellent *mak* les années successives dont le nom commence par la lettre *m* : momi, momê, mosanh, moroung.

Périodiquement au mois de Phalkun, ou accidentellement en cas de maladie, les Khmêrs de Sourèn adorent les génies, culte domestique dont les prêtres sont appelés *arak* et les prêtresses *mêmôt*. Ce sont des invocateurs choisis au dehors ou simplement pris dans la famille. Un tréteau abrité sous un dais sert d'autel. On y offre des fleurs et des feuilles de bétel, des noix d'arec, de l'eau-de-vie, du riz et des étoffes. Les hommes savent proférer quelques formules; les femmes ne savent guère que *cracher* et s'éventer quand elles sont possédées par les esprits pour répondre aux questions posées, aux prières adressées. La possession vient plus ou moins facilement au son d'un orchestre populaire de tambours, viole et flûte qui se fait entendre toute la nuit.

La procédure usitée au Mœuong Sourèn est à la fois simple et ingénieuse.

Les plaignants apportent leurs plaintes à la *Sala Kang*, où

les juges les font écrire sur un de ces livres noirs faits d'une sorte de feutre qui se replient en forme d'accordéon. Ces livres qui viennent de Bangkok coûtent 10 lat. La réplique du défendeur est écrite sur ce même livre, sans vides ou blancs et les scribes prennent un demi sling, de chaque partie, pour leur peine. La plainte et la réponse sont lues à haute voix et le tribunal engage la discussion. Si le procès n'est pas terminé avant la nuit ou avant la levée de la séance, le livre est ficelé et le nœud est scellé avec de la terre glaise, où en guise de sceaux le demandeur met l'empreinte de l'ongle de son pouce droit et le défendeur celle de son pouce gauche. Les juges gardent ce livre qui est descellé à une séance ultérieure en présence des parties. Quand le procès est fini, la sentence est écrite à la suite des deux pièces primitives, et, moyennant rémunération, on peut en délivrer copie aux parties sur leur demande. Le livre, ficelé et scellé de rechef, est gardé aux archives pour éviter toute nouvelle contestation sur le même sujet. Les archives sont conservées pendant toute la durée du gouvernement du chau en fonctions. A l'avènement d'un nouveau seigneur toutes les écritures sont effacées et les livres peuvent servir à nouveau.

Le serment judiciaire est prêté au temple en présence des juges. On allume des bougies et on place des fleurs à côté d'un bol d'eau. Le livre du serment est lu en siamois, les parties le répètent phrase par phrase et boivent ensuite l'eau où on a trempé une statuette du Bouddha.

Les lois ne sont pas identiques à celles du Cambodge. Ainsi il arriva qu'un homme qui s'était associé avec son gendre pour aller acheter du riz dans les Mœuongs laociens, vendit, à son retour, ce riz sans rien remettre à celui-ci qui porta plainte au tribunal de Sourèn; cette plainte fut reçue malgré le degré de parenté des deux parties. Au Cambodge il n'est guère admis qu'un gendre intente un procès civil à son beau-père et lui

réclame de l'argent; ou, tout au moins, en pareil cas, il doit lui faire remettre, au préalable, 10 ou 15 ligatures, par l'intermédiaire des juges.

Après les semailles on doit tenir renfermés les porcs, les poules, les canards, sinon le maître du champ où ils pénètrent a le droit de les tuer impunément.

Il arriva que deux frères étant allé la nuit à l'affut d'un sanglier qui dévastait leur riz, l'aîné tira par méprise sur son cadet et le tua. Les fonctionnaires décidèrent qu'il n'y avait pas matière à condamnation dans cet accident, amené par le destin. Ils se bornèrent à ordonner de faire les funérailles du mort et de payer la somme de cinq ticaux pour les frais de justice.

Lorsqu'un voleur, dénoncé par ses complices, prend la fuite, on saisit son père, donnant à celui-ci un jour, puis trois jours puis cinq jours pour faire ramener le fugitif; si le fils ne reparaît pas le père est condamné à sa place avec les autres voleurs.

Pour un buffle volé, l'amende est le double du prix de l'animal, elle est du triple pour une bufflesse, parce que les femelles peuvent reproduire.

Le brigandage infeste la province de Sourèn où les assassinats et les vols de bestiaux sont quotidiens. Les cas furent nombreux pendant le séjour de mes hommes. Une nuit, au chef-lieu, les propriétaires d'un grenier de riz coupèrent net la jambe d'un voleur qui resta sur place. Une autre fois, un voleur en train de fendre la cloison eut la poitrine percée d'un coup de sabre et mourut aussi sur le coup. Au village de Na Sœnok, un homme tomba raide frappé de deux balles à la tête. Les traces permirent de reconnaître les assassins dont l'un était le propre neveu de la victime qui en voulait depuis longtemps à son oncle pour une contestation de terrain. Ici les assassins moururent à peu près sous les coups de bastonnades. A Chup Smach des Birmans conduisant des buffles furent attaqués

en plein jour. L'un d'eux feignit de tomber blessé. Le chef des assaillants bondit sur lui pour l'achever et reçut une balle de revolver qui lui fit une blessure mortelle au bas-ventre. Une partie des buffles fut néanmoins enlevée par les voleurs. Au village de Phnom Dei, un habitant porteur d'un fusil fut un jour entouré et sommé de remettre son arme sous peine de mort. Il céda, acheta plus tard un autre fusil et se targua de se venger des assaillants; ceux-ci revinrent cinq ou six jours après et le mirent à mort. J'ai dit que dans le sud de la province, les buffles sont conduits au pâturage par des gens armés qui se mettent sur la défensive en apercevant tout étranger.

Le vieux Phya de Sourèn montrait beaucoup de bonne volonté pour faire cesser ce fâcheux état de choses, mais peut-être pouvait-on discuter l'efficacité de la plupart des moyens préventifs qu'il employait. Il avait placé des postes de police vers les principaux passages des Dangrèk et donné à tous les villages l'ordre d'examiner et d'interroger les étrangers, de s'en emparer si leurs papiers n'étaient pas en règle, de courir sus à leurs risques et périls s'ils résistaient et de les amener au Mœuong. Depuis trois ou quatre ans, il avait défendu de distiller de l'alcool dans toute l'étendue de la province, sauf au chef-lieu où il avait institué une ferme : l'ivresse occasionnait des rixes, des meurtres ou bien les têtes se montaient, s'échauffaient trop facilement pour comploter un mauvais coup. En cas de motifs valables, tels que mariages ou autres cérémonies, il se réserve le droit d'accorder une autorisation temporaire et spéciale, moyennant une redevance fixe de 6 ticaux. Or, les Khmêrs et les Kouïs de la province de Sourèn boivent l'eau-de-vie tout aussi volontiers que les Laociens, si ce n'est plus. Et on s'aperçoit combien la privation est grande, à propos des cérémonies de possession dites *lieng arak*, alors qu'on consulte les esprits pour la guérison d'un malade par exemple. Les possédés, *rup arak*

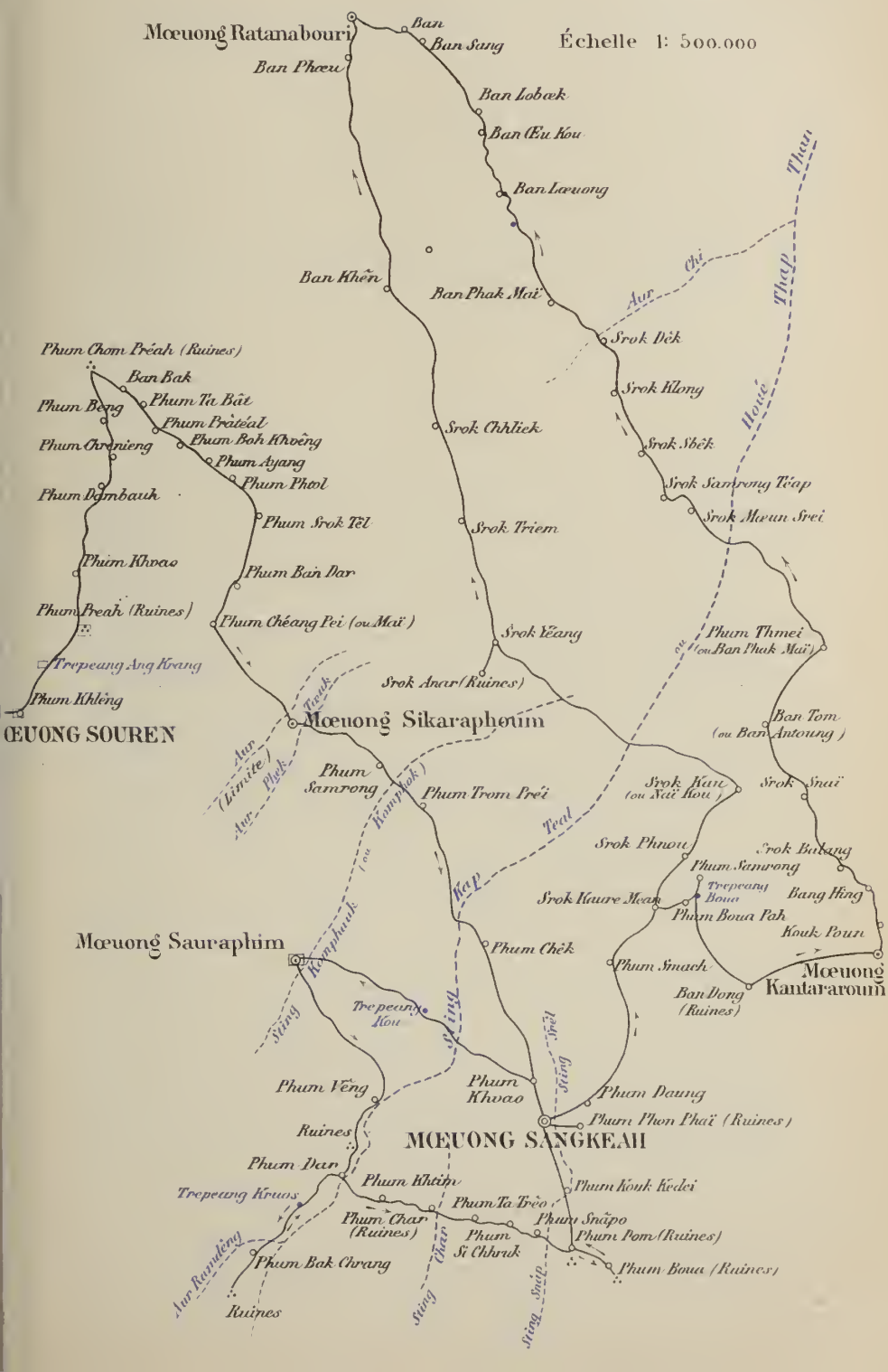
n'acceptaient autrefois que de l'eau-de-vie flambant facilement et ils avaient soin de s'en assurer au préalable. Aujourd'hui, hélas! on ne leur offre que de l'eau et ils la refusent; aucune allumette ne ferait prendre feu au vil liquide. Mais les assistants qui le présentent ne peuvent que leur dire: « Seigneurs esprits il n'y a pas de notre faute; notre chau, maître de la terre et de l'eau, a défendu de distiller de l'alcool. Contentez-vous donc de ce que nous vous offrons ». L'*arak* boit mais avec une grimace très accentuée.

Enfin, tout récemment, exaspéré de voir que le brigandage, loin de cesser, devenait général, le Chau de Sourèn tint conseil avec ses Kromokar et il fut décidé que tous les hommes valides, village par village, seraient successivement amenés au chef-lieu, sous la conduite des chefs de village; et là, à la principale pagode et en présence de tous les fonctionnaires, ils jureraient, en buvant l'eau du serment, et devant la statue du Bouddha, de ne jamais voler ou pirater; ceux qui éluderaient ce serment seraient tenus pour voleurs, sacrilèges, et seraient condamnés à la prison perpétuelle. Donc en février 1884, des escouades de quinze à vingt villageois venaient jurer et se partager un grand bol d'eau. On leur imposait aussi l'achat d'un livre coûtant 10 lat, afin de confirmer par écrit leur serment; les livres scellés et conservés par les juges devaient apporter contre les futurs criminels la circonstance très aggravante du serment violé.

La situation n'est pas d'ailleurs toujours commode en face des exigences des étrangers. Trois années auparavant, des *Kling*, c'est ainsi qu'on appelle les Indiens Malabares, sujets ou protégés anglais, vinrent par Battambang dont le Phya leur remit pour son collègue de Sourèn une lettre dans laquelle il avertissait ce dernier que ces hommes étaient sous la protection du drapeau anglais. Les Malabares avaient loué à Battambang

deux voitures à buffles. Ils eurent des difficultés avec leurs voituriers, pendant le trajet ; des menaces de mort furent réciproquement échangées, si bien, qu'arrivés à Sourèn, les Kling portèrent plainte contre les charretiers qui furent condamnés à des dommages-intérêts et qui durent, pour payer, vendre buffles et voitures avant de retourner dans leur pays. Après un mois ou deux mois de séjour à Sourèn, les Kling cherchèrent d'autres charrettes afin de poursuivre leur route vers Oubon et ils en trouvèrent par l'intermédiaire des autorités locales. Mais arrivés à la limite de la province, au Ban Toum, près du Moun, les voituriers, instruits peut-être par l'exemple de ceux de Battambang, refusèrent d'aller plus loin, tandis que les Indiens exigeaient le voyage jusqu'à Oubon. Ceux-ci, se voyant abandonnés par les charretiers, abandonnèrent à leur tour toutes leurs marchandises et revinrent porter plainte au Chau de Sourèn, exigeant des dommages-intérêt, ne voulant entendre parler d'aucun accommodement, car les marchandises qu'ils avaient dû abandonner, avaient beaucoup de valeur, disaient-ils. Les gens du pays songeaient à les assassiner lorsqu'ils s'enfuirent en toute hâte vers Battambang ; ils se plaignirent à Bangkok d'où vint l'ordre au Phya de Battambang de juger cette affaire. Celui-ci ordonna de leur rendre toutes leurs marchandises que le Chau de Sourèn dût faire transporter à Battambang où les Indiens refusèrent de les reprendre, alléguant les déchets, les frais, de grandes pertes, et ne voulant accepter qu'une indemnité pécuniaire. Pour en finir, le Chau de Sourèn imposa un tical d'argent à chaque inscrit de sa province. Les gens de Sourèn payèrent mais en répétant de tous côtés avec rage : « Que ces Kling reviennent par ici, nous les tuerons tous, sauf à payer ensuite autant de pikuls d'argent que l'on voudra ! »

De Sourên à Sangkeah et à Ratanabouri



CHAPITRE VIII

DE SOURÈN A SANGKEAH, RATANABOURI ET KORAT

SOMMAIRE

An, Chan et Ouk quittent Sourèn pour me rejoindre au nord. Mes lettres les font retourner à Sangkeah. Le Mœuong Karaphoum. Au Mœuong Sangkeah. An et Ouk quittent Sangkeah. Les abris pour l'éléphant blanc. Le Mœuong Souraphim. Le Kap Têâl. Visite de quelques ruines. Retour à Sangkeah. Départ de ce Mœuong. Séparation à Kaun Méân. Chan se dirige seul sur Ratanabouri. Il traverse le Kap Têâl et des plaines généralement découvertes et il arrive à Ratanabouri. An et Ouk recherchent d'autres ruines dans la province de Sangkeah. Au Mœuong Kantararoum. Maladie de An. Retour au nord. An et Ouk arrivent à Ratanabouri. Pointe de Chan à Siphoum et retour à Ratanabouri. Les trois voyageurs se dirigent à l'ouest. Ils rentrent en pays cambodgien à Thnong. Le Chau de Chomphon. Les offrandes aux génies des villages de Krepœu Sâ, Kresâng et Prasat. La traversée du Moun Le Bo Kan Thao. Les inondations du Moun aux pluies. Le Mœung Chomphon bauri. Les nombreuses anciennes places entourées de bassins-fossés. Les voyageurs rentrent en pays laocien. Au Mœuong Pouthaïsong. Route de Pouthaïsong à Korat.

Après quelques jours de soins et de repos, An demanda des charrettes au Phya de Sourèn qui lui dit : « Je marie bientôt ma fille ; d'un autre côté, tu as la fièvre, repose-toi donc encore quelques jours ! » Le vendredi 11 janvier, le mariage étant fait (nous en avons parlé au chapitre précédent) et la fièvre diminuant, An obtint trois charrettes, prit congé du Phya et partit

avec ses deux compagnons dans le dessein de me rejoindre au nord. Mais nous verrons qu'une lettre reçue en route le fit changer de direction pour retourner à Sangkeah ou de nouveaux renseignements m'avaient indiqué des monuments encore inexplorés.

Partant de Sourèn vers cinq heures du soir, les trois voyageurs s'arrêtèrent pour coucher à six heures et demie au Phum Khlêng Pear, hameau de 20 cases de Khmêrs, sur un tertre entouré d'un fossé. Les gens du pays disent qu'une ancienne levée de terre relie Sourèn à Khlêng Pêâr. Dans cette très petite étape, mes hommes avaient traversé une partie des rizières des habitants de Sourèn qui étaient alors en pleine moisson. Ils ne préparent pas des aires pour égrener le riz en le foulant aux pieds des bêtes ou des hommes, mais ils frappent les javelles ou gerbes à coups de bâton. Il leur faut des pluies moyennes et régulières pour obtenir une bonne moisson.

Le samedi 12 janvier, quittant le Phum Khlêng Pêâr avant sept heures, les voyageurs laissèrent bientôt à gauche une mare entourée d'une levée de terre et appelée Trepeang Angkrong et ils s'arrêtèrent un peu plus loin pour déjeûner au Phum Preah Pœut qui compte 15 cases environ de Laos et de Khmêrs, dans une grande et double enceinte en terre. Selon les gens du pays, une chaussée ancienne, actuellement détruite, reliait Khlêng Péâr et Preah Pœut. Quittant ce village vers deux heures et demie, les voyageurs traversent des rizières et au bout d'une heure de marche assez lente, ils s'arrêtent pour coucher au Phum Khvao qui compte une centaine de cases de Khmêrs, sur un tertre assez élevé où croissent de nombreux cocotiers et arequiers et entouré des plaines de rizières plus basses et découvertes. Les habitants plantent aussi du tabac et de la canne à sucre qu'ils écrasent avec des moulins verticaux à arêtes, mis en mouvement par des buffles.

Le dimanche 13 janvier, quittant le Phum Khvao vers 7 heures, les voyageurs s'arrêtent une heure et demie plus tard, au Phum Dâmbâuk, hameau d'une vingtaine de cases de Khmêrs et Kouïs Melo, en terrain bas, sur sol de sable blanchâtre; il y a une pagode à ce village. Ils repartent à onze heures, passent à un hameau appelé Phum Chrenieng, puis au Phum Beng et ils s'arrêtent au Phum Chom Preah, gros village de 80 à 100 cases de Kouis Melo sur tertre de sable rougeâtre où sont de nombreux cocotiers et arequiers. Dans sa pagode sont huit bonzes et une vingtaine de novices, tous Kouis Melo qui font leurs études en laocien.

Le lundi 14 janvier, ils reçurent mes lettres écrites de Sisakêt qui leur donnaient de nouvelles instructions. Alors, changeant de direction ils retournèrent vers le Mœuong Sangkeah. Partant de Chom Preah à sept heures et demie, ils passèrent au Ban Bak, puis au Phum Ta Bât, village de Kouïs, et s'arrêtèrent vers neuf heures au Phum Pratéal, hameau d'une quarantaine de cases de Kouïs Melo. Repartant à onze heures, ils s'arrêtèrent encore un peu plus loin au Phum Bos Krêng, hameau de Khmêrs et de Laos. Le quittant à trois heures, ils passèrent au Srok Ayang, petit hameau de 12 cases de Kouïs Melo récemment fondé. Ils s'arrêtèrent encore une demi-heure plus tard au Phûm Phtol ; puis enfin au Srok Têl, gros village de 80 cases de Kouïs Melo sous les arbres fruitiers ; quoique sur le territoire de Sourèn une partie de ses inscrits appartiennent aux Mœuongs de Sangkeah et de Koukhan.

Le mardi 15 janvier, partant du Srok ou Phûm Têl vers sept heures, ils vont déjeûner deux heures après au Ban Dar ou Ban Kar, village traversé déjà pendant le précédent voyage. Ils vont ensuite coucher un peu plus loin au Phum Chêang Péi près duquel sont deux tours visitées déjà. Ils refont ainsi une route déjà faite. Beaucoup d'enfants et de jeunes gens étaient morts de la petite vérole au Phum Chêang Péi.

Le mercredi 16 janvier, quittant l'ancienne route et obliquant davantage au sud dans les forêts clairières, ils traversent un petit ruisseau actuellement à sec, qui sert de limite entre Sourèn et le Mœuong de Karaphoum ou Sikaraphoum, district de Sangkeah. Ils atteignent bientôt ce Mœuong Sikaraphoum, village d'une centaine de cases sur un tertre élevé dans les bois qui se continuent au sud : des plaines découvertes s'étendant sur les trois autres faces du Mœuong. Il y a une pagode en ce moment déserte. On attend le nouveau Chau en route revenant de Bangkok. Ce Chau a pour titres : Preah Sikhan Phoumanurak Chau Mœuong Sikaraphoumvisaï. Les fonctionnaires sont occupés à dresser un pavillon pour sa réception solennelle. Il n'y a guère que ces fonctionnaires qui relèvent de Sangkeah : les gens du peuple se faisant inscrire à Sourèn. Les habitants de ce village sont très adonnés aux combats de coqs qu'ils font battre jusqu'à cinq ou sept reprises de clepsydre, et on vient de loin y parier des sommes de plusieurs ticaux. Devant la pagode de Sikaraphoum un neak ta ou génie de pierre, puissant et redouté, trouble les fêtes que l'on a l'imprudence de faire sans le prévenir, rend fous les bonzes et malades les laïques. Mes hommes repartirent de Karaphoum le même jour vers cinq heures du soir, passèrent le Aur Phek Tuk, ruisselet à l'est du Mœuong, actuellement à sec. Son lit de 5 à 6 mètres de largeur est profond de un ou deux. Il se jette dans le Sting Komphouk. Au delà, ayant traversé pendant une heure des forêts clairières sur sol sablonneux, ils s'arrêtèrent pour la nuit au Phum Samrong, rejoignant l'ancienne route faite, qu'ils allaient refaire en sens inverse jusqu'à Sangkeah.

Le jeudi 17 janvier, partant du Phum Samrong, ils traversèrent le Sting Kamphouk, déjeunèrent au Phum Trom Prei, traversèrent le Sting Kap Teal et couchèrent au Phum Chèk. Le lendemain matin, ils se rendirent de ce village au Mœuong

Sangkeah où ils s'installèrent de nouveau à la Sala Klang. Dans l'après-midi, An alla visiter les nouvelles ruines que je lui avais signalées par lettre d'après des renseignements pris à Koukhan ; celles de Prasat Daun Ngao sur tertre boisé à trois quarts de lieue au sud est du Mœuong Sangkeah. Le Sting Srêl passe devant les tours. Il vient des Dangrêk et se jette dans le Kap Teal. Son lit, qui a un filet d'eau en saison sèche, mesure dix mètres de largeur, deux de profondeur. Tout près des tours passe une piste de charrettes qui vient de Sangkeah, traverse le Sting et va au Srok Phon Phaï, à 1200 mètres à l'est des tours. Phon Phaï est un nom en dialecte Kouï Melo équivalant au Khmêr *Pûn Khsach*, « entasser du sable ».

Rentré à Sangkeah, An prit quelques nouvelles notes sur ce pays. Près du temple de la pagode Chompa sont trois chaidei, petites pyramides contenant les ossements d'anciens Chau ou de leurs femmes. Au nord ouest du Mœuong une hutte abrite une pierre, séjour d'un génie appelé Daun Téi « la vieille Téi» qui a la réputation de prendre pour mari en les faisant mourir tous les étrangers qui viennent résider à Sangkeah. (Précédemment il avait, à tort probablement, attribué cette vertu à la Daun Ngao.

Le samedi 19 janvier, laissant Chan, en ce moment malade, au Mœuong Sangkeah pour garder les bagages, An et Ouk partirent dans la direction du Mœuong Souraphim. Quittant Sangkeah vers dix heures et demie, ils atteignirent bientôt le Phum Khvao où on faisait des installation pour la crémation du Phya de Sangkeah qui était mort depuis peu de temps. Plus loin, ils traversèrent le Kap Téal sur un pont en planches où peuvent passer des charrettes. Depuis Sangkeah, ils suivaient la grande route allant au passage Chup Smach ; et d'étape en étape on avait élevé des abris pour l'éléphant blanc qui devait se rendre de Bassak à Bangkok par cette route. Il y en avait sur

les bords du Kap Têâl, aussi à une lieue plus loin, à Dâmnak Trepeang Kou, au bord d'un grand bassin creusé anciennement, mais où il n'y a pas de tours. Plus loin mes hommes traversèrent le Aur Kamphâuk qui sert ici de limite entre Sangkeah et Souraphim, district de Sourèn ; le chef-lieu de ce district est à vingt minutes au-delà du ruisseau. Les voyageurs couchèrent à la Sala Klang « centrale », et furent reçus par le Yokebat qui faisait fonction de Chau.

L'ancien Srok Romduol, situé à 8 lieues au sud est du Mœuong Sourèn, à une journée de marche droit au sud, selon les indigènes, du Mœuong Sikaraphoum, à deux jours au nord des monts Dangrêk, avait été une dizaine d'années auparavant, érigé en chef-lieu de district de Sourèn, sous le nom de Mœuong Souraphim. C'est un grand village qui compte une centaine de cases, trois pagodes, sur un tertre sablonneux où les palmiers et arbres fruitiers sont assez touffus. Il occupe un emplacement ancien, suffisamment indiqué par une enceinte de remparts formés d'une double levée de terre flanquant un fossé-bassin dont la population boit l'eau toute l'année. Par exception, la levée est simple sur la face occidentale. Cette enceinte mesure environ 600 mètres dans la direction nord sud et 400 mètres dans le sens est ouest. Tout autour sont des plaines de rizières.

Le Chau, mort depuis cinq ans, avait pour titre : Preah Sauraphim thon ranikah manurak Chau Mœuong Satnikom. La population, composée de Khmêrs et de Kouïs, cultive les rizières autour du Mœuong. Les inscrits de tout le district ont été fixés au chiffre de 300 par le Chau de Sourèn.

Le dimanche 20 janvier, quittant le Mœuong Souraphim vers dix heures et allant lentement au sud avec deux charrettes, les voyageurs traversent des forêts clairières sur sol sablonneux et vers une heure ils atteignent le Phum Yêng, hameau de 20 cases, près du Sting Kap Têâl qui coule à l'est du village. Ce cours

d'eau limite ici les provinces de Sourèn et de Sangkeah. Repartant du Phum Yêng à trois heures, ils longent à peu près la rive gauche du Kap Têâl, traversant des forêts clairières au sol couvert de grandes herbes et suivant une piste qui est peu fréquentée, soit par les hommes, soit par les charrettes. Ils visitent Prasat Ta Mènh, groupe de ruines à 800 mètres à l'ouest du Sting Kap Têâl et après une petite heure d'arrêt, ils en repartent à cinq heures pour aller coucher une demi-lieue plus loin, au Phum Dar ou Kedar, hameau Kouï de 8 cases.

Le lundi 21 janvier, quittant ce hameau à six heures, les voyageurs traversent des forêts clairières et s'arrêtent à sept heures et demie à Trepeang Kruos, mare qui est entourée d'une levée de terre. Repartant à huit heures et demie, ils traversent le Aur Romdêng, affluent du Kap Têâl, dont le lit mesure 10 à 12 mètres de largeur, sur 4 à 5 de profondeur. Vers 10 heures et demie, après avoir traversé des forêts clairières sur sol plat et sablonneux, ils s'arrêtent au Phum Bak Chrang, toujours sur le territoire de Sourèn, district de Souraphim, mais près des Dangrèk que l'on voit d'ici, présentant l'aspect de forêts épaisses sur un plateau. On dit qu'il faut une matinée pour y aller. Vers onze heures, les voyageurs allaient visiter les ruines ; un autel sur une terrasse à revêtement de grès, à une demi-lieue du village ; puis encore, à une demi-lieue plus loin, Prasat Thvéar Kâk, ruines près du Aur Romdêng qui les contourne passant au sud, à l'est et au nord. Elles sont situées à une matinée des monts Dangrêk. Les voyageurs reviennent ensuite par la même route au Phum Bak Chrang ; de là, ils continuent au nord, mais bientôt obliquant à droite, ils traversent le Aur Romdêng pour aller visiter la tour au nord de Kouk Chhœu Krâm, situé à 1600 mètres à l'ouest du Sting Kap Têâl, et à l'est et au sud du Aur Romdêng. De là, ils reviennent sur la route pour rentrer coucher au Phum Dar ou Kedar.

Le mardi 22 janvier, quittant le Phum Dar à six heures du matin, les voyageurs traversent le Sting Kap Têâl pour rentrer dans le territoire de Sangkeah. Son lit mesure une quinzaine de mètres de largeur et trois ou quatre de profondeur. Ils s'arrêtent plus loin au Phum Khtim, village de Kouïs Melo. De là, ils se rendent au Phum Char, hameau Khmêr, traversant des forêts clairières sur sol sablonneux : la route étant assez pénible et peu fréquentée. Au sud du Phum Char, ils visitent les ruines de *Sang Sel Chéi*[1] qui sont à 800 mètres à l'ouest du Sting Char, un affluent du Kap Têâl, et à une petite journée de marche au sud-ouest du Mœuong Sangkeah, sur la route d'un des passages des Dangrêk. Quittant à le Phum Char à une heure et demie, les voyageurs traversent le Sting Char sur un pont en bois assez solide pour supporter les charrettes. Le lit du Sting Char mesure 15 mètres environ de largeur et 4 de profondeur. Puis ayant traversé des forêts tantôt claires, tantôt épaisses, ils s'arrêtent au Phum Ta Trêo ou Ta Trau, hameau d'une dizaine de cases de Khmêrs abritées sous de nombreux arbres fruitiers. Ils en repartent à la tombée de la nuit, traversent des forêts clairières et arrivent une heure après au Phum Si Chrûk, village de Kouï Melo, où ils dînent, mais sans y coucher parce que l'épidémie de variole y sévit fortement. Ils font encore une heure de marche pour s'arrêter au Phum Snâp, village Khmêr, d'où ils repartent à minuit, pour traverser le Sting Snâp, affluent du Kap Têâl, dont le lit profond de 2 mètres, mesure 15 mètres environ de largeur. Ils s'arrêtent enfin au Phum Dom ou Srok Prasat Dom, où la variole sévissait fortement : sept enfants venaient d'en mourir.

Le mercredi 23 janvier, ils quittent Phum Dom à six heures et demie, passent au Phum Boua où onze enfants venaient de mourir de la variole. Les ruines de Prasat Ta Monh sont à un

1. *Sang Sila Jaya.* C'est le titre d'un satra très connu au Cambodge.

quart de lieue au sud-est. De là ils reviennent au Phum Dom pour visiter à un quart de lieue au sud-ouest les ruines de Prasat Phûm Puon, qu'on appelle aussi Bantéai Prasat Puon. Revenant une dernière fois au Phum Dom, ils en repartent définitivement vers onze heures, traversent un ruisseau au Phum Kouk Kedei et arrivent après trois heures de l'après-midi au Mœuong Sangkeah où les attendait Chan. An eut ce jour-là un fort accès de fièvre.

Le jeudi 24 janvier, les trois voyageurs partirent du Mœuong Sangkeah. An, pris continuellement par la fièvre, ne nota rien en route. D'ailleurs ils refirent ce jour-là une route déjà faite précédemment en sens inverse. Ils traversèrent le Sting Srêl, passèrent au Phum Daung et couchèrent au Phum Smach.

Le vendredi 25 janvier, ils quittèrent le Phum Smach pour aller déjeûner au Srok Kaun Mêân, village déjà vu précédemment. Il est peuplé de Kouïs Melo qui tressent des nattes de rotins qu'ils vont couper sur les bords du Kap Têâl ; ils construisent aussi des charrettes.

Au Srok Kaun Méân mes hommes se séparèrent. An envoya Chan me rejoindre vers Ratanabouri (où il ne devait plus me trouver) et resta avec Ouk pour visiter d'autres ruines que je leur avais récemment signalées Avant de voir la suite du voyage de ces deux derniers nous suivrons Chan jusqu'à Ratanabouri. Il quitta ses camarades après déjeuner, se rendit au Srok Phnou et de là il alla coucher au Srok Kau, ces deux villages avaient été traversés dans un précédent itinéraire.

Le samedi 26 janvier, quittant le Srok Kau vers huit heures, Chan, traversant dès lors des pays nouveaux, dut noter la route. Vers 10 heures il passa le Aur Kap Têâl, que les Laociens appellent Houé Thap Than. Il fallut porter les charrettes, ce qui prit une demi-heure. Au-delà le voyageur traversa une grande plaine de terre nue qui est le prolongement au nord de la

plaine du Mœuong Karaphoum ; puis des cépées de bambous. Enfin il s'arrêta vers trois heures au Srok Yéang, village d'une centaine de cases de Khmêrs sur un tertre de sable rougeâtre couvert d'arbres fruitiers, entouré de rizières dans les plaines découvertes et plus basses. Une demie-heure après son arrivée, Chan alla au sud-ouest visiter les ruines de Prasat Anar près du Phum Anar et à une demi-lieue du Srok Yéang où il revint par la même route. Vers 5 heures 1/2, il quitta le Srok Yéang, traversa de nuit une grande plaine découverte qui s'étend de ce village au Srok Trim où il arriva à huit heures. Le Srok Trim qui compte une centaine de cases de Kouïs Melo, serait, selon Chan, dans le territoire de Koukhan (?). Peut-être faut-il entendre que ses habitants sont inscrits à Koukhan.

Le dimanche 27 janvier, Chan quitta le Srok Trim avant 6 heures, traversant des plaines et des tertres où croissent des phchek, puis une plaine de bambous. Il s'arrêta vers 8 heures au Srok Chliek, village qui compte une cinquantaine de cases de Kouïs Melo, sous les bananiers. Le village dépend de Sourén. Il en repartit à 10 heures traversant des plaines sablonneuses parsemées par places d'arbres thbêng ou de phchek et vers 2 heures de l'après-midi, il s'arrêta au Ban Khên, hameau de 20 cases de Laociens qui relèvent du Mœuong Ratanabouri. Il en repartit à 3 heures, continuant sa route dans les plaines semées d'arbres rabougris et, vers 7 heures il s'arrêta pour coucher au Ban Phœu, village de 30 cases de Laociens, sur tertre.

Le lundi 28 janvier, quittant le Ban Phœu à 6 heures 1/2, Chan traversa des forêts clairières de thbêng et de popél pour atteindre, au bout de trois quart d'heure, le Mœuong Ratanabouri, où nous le retrouverons quand j'aurai raconté le voyage d'An et d'Ouk jusqu'à ce chef-lieu.

Nous avons vu que ces deux derniers s'étaient séparés de

Chan au Srok Kaun Mean, d'où ils devaient aller visiter de nouvelles ruines. Quittant aussi le Srok Kaun Mean le vendredi 25 janvier, ils se rendirent d'abord à une mare, de 150 mètres sur 50, couverte d'herbes kâk et de lotus. Les Kouïs l'appellent Bau Pah et les Khmêrs Trepeang Chhûk, « mare aux lotus ». De là ils allèrent un peu plus loin au Srok Samrong, village de 30 cases de Kouïs Melo, où ils couchèrent dans le *Sim*, construction de pagode élevée sur un bassin carré de 10 mètres de côté, qui remplaçait ici la Vihâra ou temple boudhhique et qui servait aux fêtes et aux ordinations. Seulement le bassin commençait à être à sec ; or, selon la règle, le *Sim* devant être sur l'eau, les bonzes Kouïs avaient tourné la difficulté en plaçant dans le bassin de grandes jarres pleines d'eau. Dans cette pagode étaient 4 bonzes et 7 novices venus du Srok Kau depuis un an ou deux.

An continuait a avoir une fièvre assez forte.

Le samedi 26 janvier, ils quittèrent le Phum Samrong à six heures et demie, laissèrent bientôt sur la droite une grande mare, et ils arrivèrent vers huit heures à Préi Tresèk Kong, forêt où est une ruine insignifiante. Un des bœufs de la charrette prit la fuite et il fallut l'attendre jusqu'à midi. Ils repartirent, laissèrent à gauche une petite mare appelée Trepeang Sen, traversèrent des forêts tantôt fourrées, tantôt clairières et, avant deux heures, ils atteignirent le Ban Dong, hameau de 6 cases de Kouïs et de Laos dans les forêts où les femmes ramassent des feuilles de Romchék pour tresser des nattes qu'elles troquent contre du riz : les voleurs, enlevant tous leurs bestiaux, ne permettent pas à ces pauvres gens de cultiver eux-mêmes. Du Ban Dong mes hommes allèrent à une demi-lieue visiter Trepeang Pèch Chéi, mare sans ruines et lieu de halte préparé pour un éléphant blanc conduit précédemment à Bangkok. Ils quittèrent définitivement le Ban Dong à cinq heures du soir, pour passer aux ruines

que An appelle Prasat Pou et Ouk Prasat Chamrœn. De là ils se rendirent en deux heures au Mœuong Kantararoum qu'ils atteignirent de nuit. Ils couchèrent en dehors du village.

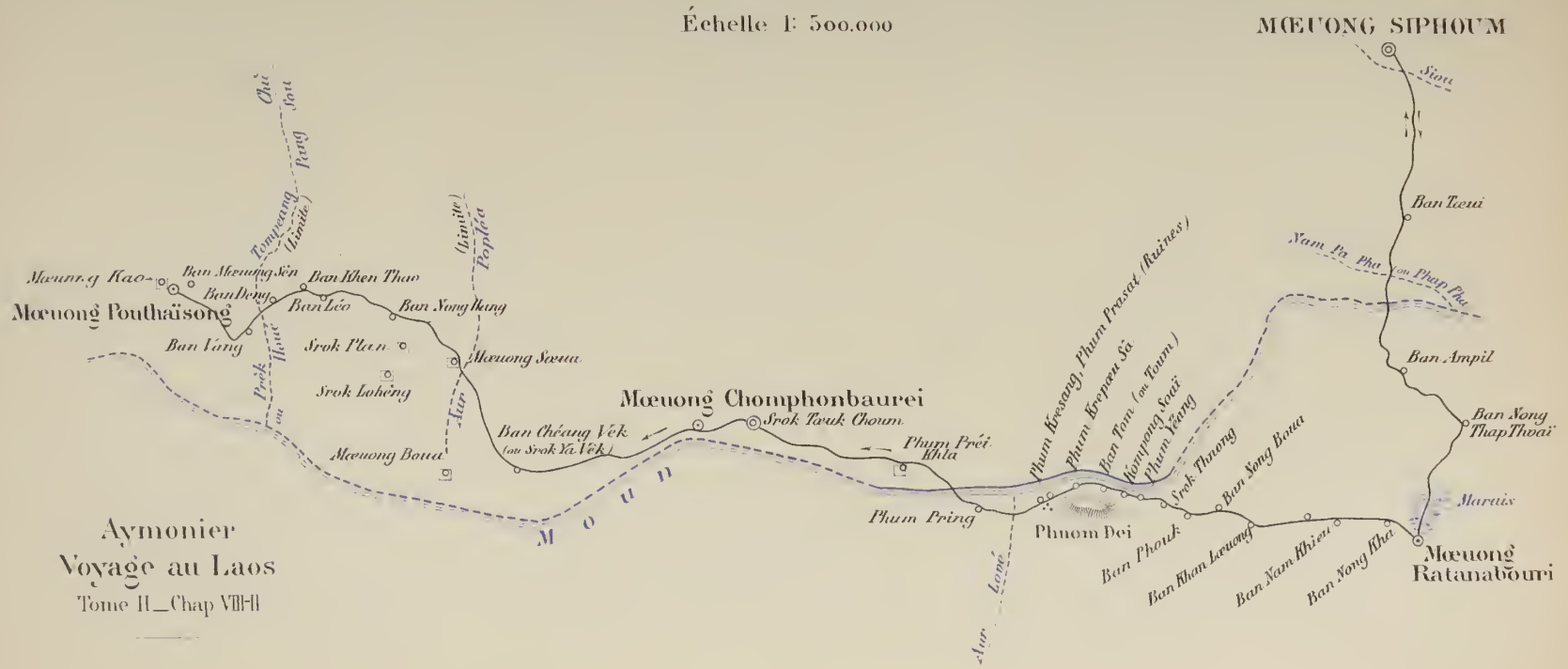
Le dimanche 27 janvier, ils allèrent faire visite au vieux Preah Kantararoum anurak Chau Mœuong Kantararoum que j'avais visité trois ou quatre semaines plus tôt. Il les reçut bien An nota que le vieux Kouï « avait l'air sale, sordide, rude, grossier, en un mot un vrai Kouï. Que ce Mœuong dans les bois, était jadis le Srok Rompouk, érigé en Mœuong, 11 ans auparavant, qu'il est à une matinée de marche à l'ouest de Koukhan et à une forte journée à l'est du Mœuong Sangkeah ».

Quittant ce village ce même jour à huit heures pour revenir au nord, An, de plus en plus malade, ne put conserver la montre et la boussole qu'il passa à son compagnon. Ils atteignirent bientôt le Srok Koûk Poûn, hameau de Khmêrs et de Kouï Melo, d'où ils repartirent à onze heures, pour s'arrêter encore au Srok Bang Hing, puis au Srok Balang, ainsi appelé d'un *Balang* « autel de pierre » sur un petit tertre. Ils en repartirent à quatre heures et s'arrêtèrent à six heures et demie pour coucher au Srok Snaï.

Le lundi 28 janvier, quittant le Srok Snaï, ils s'arrêtèrent après une heure de marche au Ban Tom (ou Toum). De là ils allèrent s'arrêter au Srok Thmei ; puis à Lobœk Khlong ; ils traversèrent ensuite le Sting Kap Têâl et à trois heures et demie, ils s'arrêtèrent pour la nuit au Srok Mœûn Srêi, village de 80 cases, de Kouïs Melo.

Le mardi 29 janvier, quittant le Srok Mœun Srei à 6 heures, ils s'arrêtèrent une heure après au Srok Samrong Téap, gros village d'une centaine de cases de Kouïs Melo qui dépendent de Koukhan. Ce village, qui a une pagode, est situé sur un tertre planté d'arbres fruitiers, entouré de plaines découvertes où les habitants cultivent leurs rizières. Mes hommes en reparti-

De Ratanabouri à Siphoum et de Ratanabouri à Pouthaïsong



E. LEROUX, Éditeur.

Imp. Monrocq, 3, Rue Suger_Paris.

rent vers 9 heures, pour s'arrêter au Srok Sbêk, autre village de Kouïs, puis au Srok Khlong (ou Phlong) ; enfin à 5 heures ils s'arrêtèrent pour la nuit au Srok Dêk. Tous ces villages sont peuplés de Kouïs Melo.

Le mercredi 30 janvier, les deux voyageurs partirent à 6 heures 1/2 du Srok Dêk, pour traverser bientôt le Aur Chi, affluent de gauche du Kap Têâl. Ce ruisseau, qui limite les territoires de Sangkeah et de Ratanabouri, vient des forêts claires de l'ouest, à une journée d'ici ; ses rives sont écartées de 8 à 10 mètres. Les voyageurs s'arrêtèrent plus loin au Ban Phak Maï, dont les habitants sont des Kouïs parlant la langue laocienne. Les jeunes filles, la poitrine nue, pêchaient des coquillages et des crevettes dans une mare. Quittant le Ban Phak Maï, les voyageurs passèrent près de Trepeang Dêk, grande mare couverte de roseaux *kâk* ; puis ils s'arrêtèrent successivement au Ban Lœuong, situé à l'ouest d'une grande mare ; au Ban OEu Kou et au Ban Lobœk (ou Lobœut) où ils couchèrent. Ce village, aussi important que le Mœuong Ratanabouri, peuplé de Laociens, s'allonge de l'est à l'ouest.

Le jeudi 31 janvier, quittant le Ban Lobœk à 6 heures 1/2, ils s'arrêtèrent bientôt au Ban Sang, qui compte une trentaine de cases de Laociens, sur un tertre, sous les arbres fruitiers ; puis au Ban Phaï, pour arriver à midi au Mœuong Ratanabouri qu'ils quittèrent le soir pour aller un peu plus loin, au Ban Nong Kar.

A Ratanabouri, ils retrouvaient Chan. Celui-ci, contre son attente, ne m'avait pas rencontré là. A tort il avait cru me rejoindre à Siphoum, et le jour de son arrivée à Ratanabouri, le lundi 28 janvier, il était reparti de ce Mœuong, vers onze heures pour aller à Siphoum, faisant à peu près la route que j'avais faite quelque temps auparavant. Il traversa les rizières au nord de Ratanabouri puis une lagune où l'eau atteignait encore

les genoux. Le roseau kâk, qui sert à faire les nattes, y croît en quantité. Au-delà, la plaine à sec permet d'atteindre le Ban Nong Thap Khvaï, village de 20 cases de Laos, où Chan dut rester quoique la journée fut peu avancée.

Le mardi 29 janvier quittant ce village à six heures, il traversa des bambous, passa au Ban Ampil, hameau de 6 cases de Laos, traversa des bois de téal, puis des broussailles de jungle pour atteindre vers neuf heures le Sting Préi Moul (le Moun) que l'on traversa en charrette, son eau étant peu profonde dans un large lit. Au-delà Chan traversa une plaine de *trêng* et atteignit le Me Nam Pa Pha, petit affluent du Moun, qui a 8 à 10 mètres d'écart et 2 ou 3 de profondeur de rives. Au-delà s'étend une grande plaine découverte où les bambous croissent par places. Il s'arrête vers dix heures trois quarts au Ban Tœuï, hameau de 8 cases de Laos, dit-il. Il y reste ce jour là et y couche.

Le mercredi 30 janvier, quittant le Ban Tœuï, à six heures, il traverse de grandes plaines entrecoupées de bois ou de cépées de bambous. Après deux heures de marche il atteint le Menam Khêm petit ruisseau sans eau en ce moment, dont les rives mesurent 8 à 9 mètres d'écart, 1 mètre ou 2 de profondeur. Un quart d'heure après, Chan atteint le Siou qui a encore de l'eau par flaques dans un lit large de 15 mètres environ, profond de de 3 ou 4. Au-delà il traverse encore une plaine pour atteindre le Mœuong Siphoum à neuf heures et demi. J'avais quitté ce Mœuong quelques jours auparavant. S'apercevant qu'il était difficile de me rejoindre, Chan se décida à retourner à Ratanabouri où devaient arriver ses deux compagnons An et Ouk. Repartant le jour même et par la même route, il alla coucher au Moun. Le lendemain il était de retour à quatre heures à Ratanabouri et réuni de nouveau aux deux autres. An prit connaissance des lettres que j'avais laissé pour leur donner rendez-vous à Phimaie ou à Korat, et le soir tous allèrent coucher au

Ban Nong Kha, hameau d'une dizaine de cases à l'ouest du Mœuong Ratanabouri.

A partir de ce jour An dont l'état de santé s'était amélioré se chargea de prendre des notes sur la route.

Le vendredi 1er février, les trois voyageurs quittèrent le Ban Nong Kha vers sept heures; au bout d'une heure ils atteignirent le Ban Nam Khieu, ou Nong Sieu, hameau de 18 cases, où les habitants offrent riz et bananes à un Bouddha taillé dans un bloc de pierre carré. Reprenant leur route vers onze heures, mes Cambodgiens passent près d'un bassin naturel, le Rolom Khieu. Ils s'arrêtent encore au Ban Kha Lœuong, hameau de 20 cases, et, un peu plus loin, au Ban Nong Boua qui compte environ 70 cases sous les cocotiers. Les habitants, surtout les femmes, accourent en foule voir les étrangers. Repartant vers quatre heures, les voyageurs quittent le territoire de Ratanabouri pour entrer dans celui de Sourèn, au Ban Phouk ou Phou Ngoï, village de 90 cases environ. Vers cinq heures, ils atteignent le Srok Thnong, qui est aussi appelé le Srok Char.

C'est un village de 40 cases environ, sous les cocotiers, peuplé de Khmêrs, à trois jours du Mœuong Sourèn et à une demi-lieue au sud du Moun. Mes hommes rencontrèrent là le Chau du nouveau Mœuong de Chomphon qu'ils devaient bientôt traverser. Ce Chau les reçut cordialement et leur dit que dans peu de jours, au mois de février, il quitterait le villlage son lieu de naissance pour aller inaugurer, avec le Chau de Sourèn, et habiter le Mœuong Chomphon. Ses titres sont : Preah Rutti Rong Nayut Chau Mœuong Chomphon baurè. Le nouveau Mœuong de Chomphon, quoiqu'au-delà du Moun, relève du Phya de Sourèn.

Le samedi 2 février, quittant à neuf heures et demie, le Srok Thnong, avec quatre charrettes d'allure lente, les voyageurs s'arrêtèrent successivement, au Phum Yéang, hameau de 20 cases de Khmêrs ; puis au Srok Kompong Soaï qui compte 80 cases

environ, sous les manguiers et cocotiers, près de la rive du Sting Préi Mul, que les Laos appellent, par corruption, Phréi Moul, Phi Moun, Nam Moun, ou Moun ; puis au Ban Tom ou Ban Toum, village de 100 cases environ où ils rencontrèrent un petit mandarin portant les titres d'Anân Phra Chhuoï qui leur dit que le village avait depuis une dizaine d'années cessé de relever de Sourèn. Du Ban Tom ils se rendirent au Phum Krepœu Sâ « crocodile blanc » où les gens du village portaient leurs offrandes de riz, sauces et flacons d'alcool, aux génies du voisinage, dans le but d'éviter des maladies. Ces offrandes ont lieu en février et en mai de chaque année. « Je leur demande, ajoute Ouk qui prit ce détail, si, ayant fait leurs offrandes ils guérissent de leurs maladies. Ils me répondent que quand ils sont malades ils meurent quand même ».

Repartant du Phum Krepœu Sâ vers cinq heures, les voyageurs aperçurent à leur gauche, au sud est une colline masquée par les arbres, haute de 40 a 50 mètres et éloignée d'une demi-lieue, on l'appelle Phnom Dêi « le mont de terre ». Bientôt ils atteignirent le Phum Kresang, qui est contigu au Phum Prasat, gros village de 100 cases, où ils s'arrêtèrent pour la nuit. Ces deux villages, au bord du Moun, font du sucre ; leurs habitants qui sont des cambodgiens paraissent être à l'aise. De même que leurs compatriotes du Phum Krepœu Sâ ils s'occupaient à offrir en commun des vivres aux génies locaux afin d'éviter malheurs et maladies. En février, ils demandent à ces divinités l'autorisation d'abattre les forêts et, en mai, la permission de labourer les rizières.

Tous les villages traversés dans cette journée, sont peuplés de Kouïs et de Khmêrs qui parlent la langue cambodgienne : cet idiome est donc encore parlé sur les bords du Moun, en cette région, car la rivière baigne ces villages qui ont tous un certain air d'aisance.

Le dimanche 3 février, les voyageurs vont à dix minutes du Phum Prasat visiter les ruines de Néang Botoum « la dame au lotus », à 80 mètres au sud du Moun, et à trois bonnes journées de marche droit au nord de Sourèn. Dans l'est des ruines, un bassin appelé le Srah Khla a ses bords couverts de bananiers. Il quittèrent ensuite le Phum Prasat à huit heures, passèrent le Aur Lovê, ruisseau qui draine les plaines au nord du Mœuong Sourèn pour se jeter dans le Moun à une demi-lieue. Son lit actuellement à sec mesure 8 mètres de largeur, 3 de profondeur. Au delà on traverse la plaine découverte appelée Cha Proung, en longeant un tertre élevé, à droite, appelé Kouk Telok ; puis on atteint le Srok Pring, village d'une centaine de cases de Khmêrs, sur un tertre, d'où on aperçoit, dans l'est, Phnom Dei semblable à une haute forêt. Les voyageurs repartirent du Phum Pring à midi et demi. On leur dit qu'à l'est et au nord de ce village l'inondation due au voisinage du Moun couvrait les plaines à un mètre ou deux de profondeur et qu'on ne pouvait faire des rizières qu'au sud et un peu à l'est du village. Au bout d'une demi-heure de marche, mes hommes s'arrêtèrent au bord du Moun qu'ils devaient traverser en cet endroit.

Le Moun avait un faible courant d'eau serpentant en chenal dans les bancs de sable du fond d'un lit de 80 mètres de largeur sur 5 à 6 de profondeur. Près de là sur sa rive gauche, dans le territoire du district de Chomphon baureï qui relève actuellement de Sourèn est un Bo « puits » de sel, appelé Bo Kan Thao. Toujours d'après le procédé connu, on lave la terre salée dans une auge. L'eau grossièrement filtrée est évaporée ; le sel est conservé dans de petites marmites vendues un sling pièce au commencement de la saison janvier-février, et un tical, soit 4 sling, les dix en fin de saison, mai-juin. Le sel est vendu aux gens de la province de Sourèn.

Avant deux heures, mes hommes continuèrent leur marche de l'autre côté du Moun, dans le territoire du Mœuong Chomphon bauris, à travers des plaines découvertes qui sont inondées à 2 ou 3 mètres de profondeur aux pluies. On les traverse alors en barque. Au bout d'une heure et demie de marche, ils arrivèrent au Phum Préï Khla, hameau d'une trentaine de cases de Kouïs et de Laos, sur un tertre élevé naturellement et surélevé probablement par les déblais du fossé ou bassin creusé anciennement, autour du village, en forme d'enceinte rectangulaire. Au Srok Preï Khla était autrefois un *gourou* « magicien » expert dans l'art de sauver des maléfices et envoûtements des thmup et ap « sorciers et sorcières ». Il n'opérait que chez lui et, renommé dans tout le pays, il était la terreur des sorciers qui refusaient de pénétrer dans son enclos. Quiconque y entrait à son insu devait lui payer deux ticaux d'amende.

Le lundi 4 février, les voyageurs quittèrent le Phum Préi Khla vers six heures et demie, traversant des plaines découvertes inondées de 2 ou 3 mètres, aux pluies, par le Moun. Ils laissaient à une demi lieue à droite un tertre élevé et boisé appelé Kouk Khon Ngam. Après trois heures de marche lente ils arrivèrent au Srok Tœuk Choum, hameau de 15 cases environ, sur tertre haut entouré de fossés pleins d'eau toute l'année d'où le nom de ce village « que l'eau entoure », situé au milieu de grandes plaines découvertes. Mes hommes en repartirent vers deux heures et demie pour atteindre, après une heure et demie de marche, le Mœuong Chomphon bouri. Le tonnerre grondait au nord ouest, et il tomba une forte pluie pendant la nuit.

Le Mœuong Chomphon bouri[1], sur un tertre à demi déboisé, à une demi lieue au nord du Moun, de fondation toute récente, ne compte encore qu'une dizaine de cases. Des hommes de

1. Bauri, Baurei, Bouri, sont des corruptions parlées du sanscrit *pûri* « ville ».

corvée, sous les ordres du Maha Thâï, achèvent de couper les bambous, élèvent des hangars pour la prochaine inauguration et se gardent jour et nuit pour se défendre des attaques des Laociens. En effet, la terre appartenait autrefois au Mœuong Suvannaphoum, et le Phya de Sourèn écrivit, la demandant pour y fonder un nouveau Mœuong. Suvannaphoum refusa, mais Sourèn passa outre, disant qu'il avait un ordre royal. Il est facile de remarquer au Laos que partout où des races diverses, des idiômes différents se trouvent en contact, l'organisation administrative s'en ressent, ainsi que la bonne entente entre les populations. Il y a des questions de race comme en Europe. Le Mœuong Chomphon bouri, selon les indigènes, est à une journée et demie de marche au sud ouest du Mœuong Kétaravisaï ; à deux fortes journées de marche au sud est du Mœuong Phyakaphoumvisaï ; en traversant le Moun on atteint, soit Bouriram à deux jours au sud ouest, soit Sourèn à trois fortes journées de marche au sud est.

Le mardi 5 février, les voyageurs quittèrent à six heures et demie Chomphon bouri pour arriver quatre heures après au Srok Chéang Vêk, ou Chavek, ou Yavœut, village d'une trentaine de cases de Khmêrs et de Laos, sur un tertre élevé qui paraît aussi surélevé par les déblais du bassin-fossé qui entoure l'emplacement ancien de ce village. Tout autour sont des plaines basses, comme celles que les voyageurs avaient traversé depuis Chomphon et au-delà. Ces terres couvertes par les débordements du Moun ne peuvent être cultivées en rizières que si l'inondation est faible. Lors des pluies les habitants les traversent en pirogues. De même que les villages voisins Chéang Vek relève de Sourèn qui réunit ce village à Chomphon. Sourèn, en somme, personnifie encore les vestiges de l'ancienne domination cambodgienne dans ces enclaves au nord du Moun où les Khmêrs de jadis ont laissé des monuments, et où, surtout, ils ont creusé

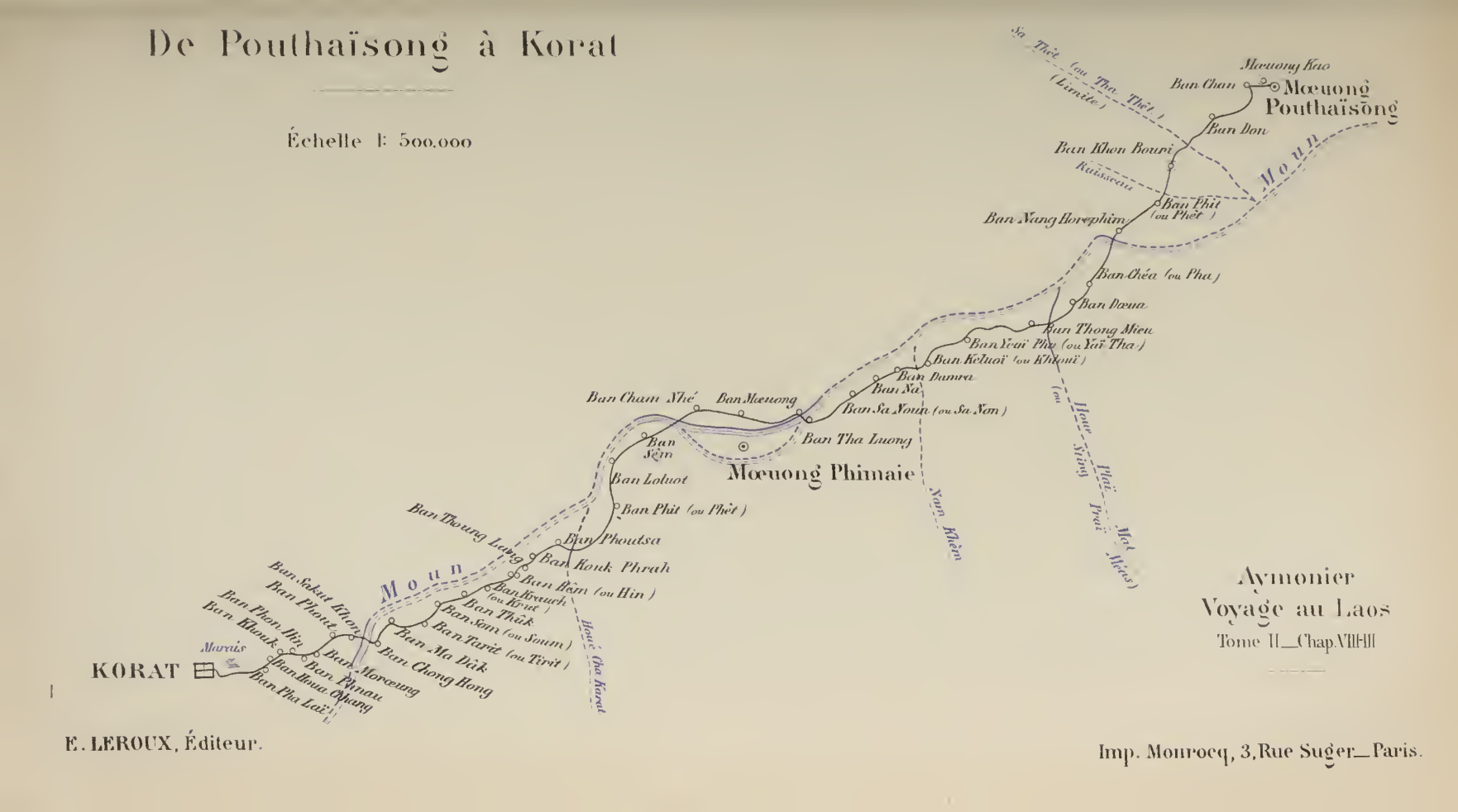
ces curieux fossés rectangulaires, à la fois bassins d'eau douce et enceintes défensives, qui entourent la plupart des villages de la région.

Vers quatre heures du soir, mes hommes quittèrent le Srok Chéang Yek et obliquèrent au nord, laissant sur leur gauche, à 2500 mètres environ, droit à l'ouest, le Mœuong Boua, autre village sur tertre entouré de fossés. Dans les grandes plaines découvertes, ils traversèrent le Aur Popléa, ruisseau au lit peu dessiné qui draine l'eau des plaines et sépare les territoires de Chomphon bouri et de Phyakaphoum visaï. Après avoir traversé ce ruisseau, les voyageurs s'arrêtèrent au Mœuong Sœua, ou Mœuong Si, c'est le nom d'un village qui est encore peuplé de Khmêrs quoique faisant partie du district laocien de Phyakaphoum visaï (ou Kantinhakaphoum visaï). Sur un tertre élevé le village est entouré de doubles fossés rectangulaires, séparés par des déblais en forme de remparts. Cette enceinte est assez grande. Les habitants vont en pirogue à travers les plaines lors des pluies. Cette épave de Cambodgiens pressée insensiblement mais d'une manière continue par la coulée des Laos prolifiques reçut avec allégresse ses compatriotes mes trois voyageurs. Selon les gens du pays, il y a encore dans le voisinage plusieurs villages entourés de remparts et de bassins-fossés dans le genre du leur. Tel le Srok Plan a plus d'une lieue au nord ouest et le Srok Lohêng a une demi-lieue au sud ouest du Srok Plan ; aussi le Mœuong Boua que j'ai déjà mentionné, à plus de deux lieues au sud du Mœuong Sœua et à l'ouest de Yavœuk (ou Yavœut). Ce sont là sans doute autant d'emplacements anciens fortifiés de la sorte au temps de la domination cambodgienne.

Le mercredi 6 février, quittant le Mœuong Sœua vers six heures et demie, les voyageurs traversèrent Véal Lobêng, grande plaine allongée du nord au sud où on ramasse de la terre à sel. Vers huit heures ils s'arrêtèrent au Ban Nong Hang ou Nong

De Pouthaïsong à Korat

Échelle 1: 500.000



Aymonier
Voyage au Laos
Tome II_Chap. VII-III

E. LEROUX, Éditeur.

Imp. Monrocq, 3, Rue Suger_Paris.

Han, village laocien de 20 cases, où on leur dit que dorénavant ils ne rencontreraient sur leur route que des villages laociens, alors que tous les hameaux et villages qu'ils venaient de traverser, depuis le Phum Thnong, étaient peuplés de Khmêrs et de Kouïs, tant sur la rive gauche que sur la rive droite du Moun. Ils quittèrent le Ban Nong Hang vers onze heures, avec une seule charrette, la plupart de leurs bagages étant portés. Après d'autres haltes au Ban Lêo, au Ban Khên Thao et au Ban Dêng (ou Dong) de 10 cases, tous villages laociens situés dans Phyakaphoumvisaï, ils atteignirent enfin le Ban Vang (ou Hvang) dans le district de Pouthaïsong, province de Korat, après avoir passé le Prêk Tompeang Chû [1], ruisseau au lit large de 8 à 10 mètres, profond de 2 ou 3, qui sert de limite entre les deux districts et, par suite, entre les provinces de Suvannaphoum et de Korat.

Le jeudi 7 février, quittant le Ban Vang à six heures avec des charrettes d'allure lente, les voyageurs arrivèrent à huit heures au Mœuong Pouthaïsong où j'avais passé quelques jours auparavant et où ils furent bien accueillis par les autorités locales. A midi ils quittèrent ce chef-lieu de district pour aller s'arrêter un peu plus loin au Ban Chan hameau de 20 cases, et passer une partie de l'après-midi au Ban Dong, village d'une trentaine de cases dont tous les hommes étaient à la pêche. Au retour des habitants, vers six heures et demie, les voyageurs quittèrent le Ban Dong, passèrent de nuit près d'un grand pavillon élevé pour le voyage du premier ministre du Roi de Siam à Vieng Chan, voyage qui n'eut jamais lieu ; et traversèrent ensuite le Tha Thêt [2], affluent de gauche du Moun qui vient du nord ouest ; son lit, large d'une vingtaine de mètres, est

1. Le nom laocien que j'ai donné plus haut à ce ruisseau serait probablement la corruption de cette vieille appelation cambodgienne.
2. Ou Houé Sa Thêt.

profond de 5 à 6. Il y a un Bo « puits » à sel, près de l'endroit où les voyageurs le traversèrent. Les gens du pays l'exploitent. Au delà du Houé Sa Thêt, les voyageurs s'arrêtèrent pour coucher au Ban Khonbouri (ou Lokhon bouri), village de 90 cases environ dans le territoire de Phimaie : le Houé Sa Thèt, formant la limite entre les deux districts. Khonbouri, village siamois, est sur un tertre entouré d'un fossé.

Le vendredi 8 février, avant sept heures, les voyageurs quittèrent le Ban Khon bouri, avec quatre charrettes d'allure lente qui purent un peu plus loin passer sur un pont de bois établi sur un petit ruisseau en ce moment à sec. Ils s'arrêtèrent au Ban Phit ou Phét, hameau de 7 à 8 cases d'où ils repartirent à dix heures pour arriver avant midi au Ban Nang Hor Phin, village de 13 cases de Siamois sur un tertre élevé. L'histoire de la dame Hor Phin se trouve dans un livre cambodgien, le Satra de Preah Chen Kaumar. Le veille du passage de mes hommes, les habitants avaient tué un très gros tigre entré dans le village pour enlever un buffle. Ayant enlevé la peau ils se proposaient de vendre le squelette et les griffes pour 10 ticaux à Korat. Quittant le Ban Nang Hor Phin vers trois heures, les voyageurs longèrent quelque temps le Moun sur sa rive gauche, puis le traversèrent. Son lit mesure ici 80 mètres de largeur environ et 5 à 6 de profondeur. Vers six heures, ils s'arrêtèrent pour la nuit au Ban Chéa (ou Pha, ou Tha), village de 15 cases environ sur un tertre élevé non loin de la rive droite du Moun, et près du Plai Mat, un des affluents importants du Moun, qui passe à 40 mètres au-delà du village. Son lit mesure une vingtaine de mètres de largeur et 5 ou 6 de profondeur.

Le samedi 9 février, partant du Ban Chéa ou Ban Pha vers sept heures du matin, les voyageurs s'arrêtèrent bientôt au Ban Dœua, village siamois où ils furent reçus par les femmes. Ils en repartirent vers neuf heures et demie, traversant d'abord des

plaines que le Plai Mat inonde de 3 à 4 mètres aux pluies ; puis ils traversèrent ce cours d'eau lui-même. Au-delà ils s'arrêtèrent successivement au Ban Thong Nieu, petit hameau, au Ban Samrong Vat Thong, village en ce moment abandonné par suite des maladies qui y sévissaient et au Ban Yéai Pha, hameau de 20 cases, et ils couchèrent au Ban Keluoi ou Khloué, où on leur dit que cette route avait été faite précédemment (par Ros et Nou, mon itinéraire ayant été plus au nord). Le Ban Keluoi appartient au district de Phimaie qui s'étend probablement dans cette direction jusqu'au Plaï Mat. Les villages de la région sont habités par des gens de langue siamoise mais probablement d'origine cambodgienne. Les voyageurs étaient généralement reçus par les femmes : tous les hommes ayant été levés pour se rendre à Korat.

Le dimanche 10 février, quittant le Ban Keluoi à six heures et demie, ils traversent immédiatement le Nam Khem « eau salée » ainsi appelé par les Siamois à cause de la saveur de son eau. Son lit peu dessiné n'a pas de rives pour ainsi dire. Il vient des plaines à trois jours et se jette dans le Moun à une lieue et demie d'ici. Vers huit heures, les voyageurs s'arrêtent au Ban Damra, hameau de 18 cases. Ils en repartent à neuf heures pour s'arrêter bientôt au Ban Na, hameau de 8 cases, au Ban Sanuon ou Snuon ; ils traversent ensuite le Moun, dont le lit large de 40 mètres environ est profond de 3 à 4 mètres. Sur l'autre rive est un grand village appelé Tha Luong qui compte une centaine de cases de Siamois. Ils se disposaient à entrer dans Phimaie, mais de ce chef-lieu on leur envoya dire que leur chef venait d'y passer, qu'ils pouvaient donc continuer directement leur route. Quittant donc le Ban Tha Luong vers cinq heures et demie, ils reprirent leur route, passèrent près du Ban Mouong et allèrent coucher au Ban Cham Nhê (ou Tam Yê), village de 60 cases environ, sur tertre élevé de terre noire. Il y a un fermier d'alcool

à ce village qui est dit-on à une lieue au nord ouest du Mœuong Phimaie.

Le lundi 11 février, partant de Cham Nhê à six heures et demie, les voyageurs traversent de nouveau le Moun, repassant sur sa rive droite pour s'arrêter au Ban Sim, village d'une soixantaine de cases ; puis au Ban Lolot, hameau de 10 cases ; près duquel passe un petit ruisseau à l'eau salée qui se jette un peu plus loin dans le Moun. Quittant le Ban Lolot (ou Loluot) à une heure, les voyageurs atteignirent bientôt le Ban Phêt, hameau de 12 cases où ils rejoignirent la grande route qui va de Phimaie à Korat. Sachant que je l'avais faite peu de jours auparavant, ils ne s'occupèrent plus que de filer rapidement à ma suite sans se soucier de prendre des notes détaillées. Quittant le Ban Phêh à six heures et demie, ils passent le Houé Chakarat sur un pont en bois et s'arrêtent plus loin au Ban Phout Sa qui compte 18 cases. On leur dit qu'il y a 12 lieues de Phimaie à Korat par cette grande route.

Le mardi 12 février, quittant le Ban Phout Sa, ils passent au Ban Kouk Phreah, hameau de 25 ou 30 cases, sur un tertre élevé entouré de plaines découvertes. De là ils vont au Ban Hêm, qui est à la limite des districts de Phimaie et de Korat. Tous les hommes avaient été levés pour se rendre à Korat et les bagages des voyageurs étaient portés par des femmes et des jeunes filles qui chantaient tout le long de la route. Vers dix heures et demie partant du Ban Hêm, ils s'arrêtèrent successivement au Ban Thung Lang, le premier village du district de Korat sur cette route. Il compte 20 ou 30 cases ; au Ban Krauch, hameau de 30 cases ; au Ban Thuk, hameau de 6 ou 8 cases ; au Ban Som qui en compte une vingtaine ; au Ban Tha Rêt (ou Tha Vêt), hameau de 8 cases dans les bois ; au Ban Ma Dâk, hameau de 8 cases ; pour coucher au Ban Chong Hong (ou Thang Kou), village de 20 cases, où le Kâmnan les fait garder la nuit par des femmes, tous

les hommes étant absents : ils sont les gardiens du poste de police de Tha Chhang dans le voisinage.

Le mercredi 13 février quittant le Ban Chong Hong, à six heures et demie, les voyageurs traversent le Moun et s'arrêtent au-delà au Ban Sa Kut Khon, hameau dont les hommes ont aussi la charge de garder le poste de police de Tha Chhang. Mes hommes continuant leur route s'arrêtèrent avant neuf heures au Ban Phout, village de 60 cases, où un petit mandarin, le Khun Mœuong Kolothaï, chef du village, leur dit que s'ils voulaient attendre au lendemain, il les ferait conduire d'une traite à Korat, au lieu de s'arrêter de village en village. An accepta d'autant plus volontiers qu'il avait la fièvre, qu'il ne pouvait plus marcher et que ce petit fonctionnaire lui proposait une charrette. Les habitants du Ban Phout boivent l'eau claire et potable du bassin de la pagode. Ils font du sel dans une plaine à une demi lieue au nord à mi-route de Nom Van.

Le jeudi 14 février, quittant le Ban Phout à sept heures, avec deux charrettes d'allure lente, les voyageurs laissent bientôt à gauche le Ban Norœung et le Ban Phnau ; ils passent au Ban Phon Hin et s'arrêtent pour déjeuner au Ban Kouk, village abandonné. A neuf heures ils se remettent en route, laissent à droite le Ban Houa Chhang et à gauche le Ban Pha Saï. Avant dix heures et demie ils aperçoivent les remparts de Korat à l'ouest un peu nord. Leur route fait un détour au sud pour éviter une lagune. A onze heures ils atteignent l'angle sud-est de la citadelle qu'ils traversent ensuite pour me rejoindre à mon pavillon situé au nord ouest de Korat.

CHAPITRE IX

DE KORAT A PHAKONCHHAIE

SOMMAIRE

Départ de Korat. La chaux du Ban Houa Thalé. L'œuvre pie d'un bonze Le sucre du Ban Toum. La traversée du Moun. Au Ban Dong. Les ruines du Mœuong Kao. Le Ban Dong et ses puits. La culture du piment. Le commerce et les impôts du village. Le Houé Chakarat. Les peines du voyage. Thung Kathèn. Le Lam Plaï Mat. Arrivée au Mœuong Nang Rong. Envoi de Ros et Ouk à Bouriram. Le Mœuong Nang Rong. La population. Le district. Les troupes d'actrices du pays. Phnom Roung. Au Mœuong Phakonchhaie. Le voyage de Ros et Ouk à Bouriram. Leur départ de Nang Rong. Phnom Kedong. Le Mœuong Bouriram. Les nids d'abeilles. La pierre merveilleuse. Ros et Ouk quittent Bouriram. Leur arrivée à Phakonchhaie.

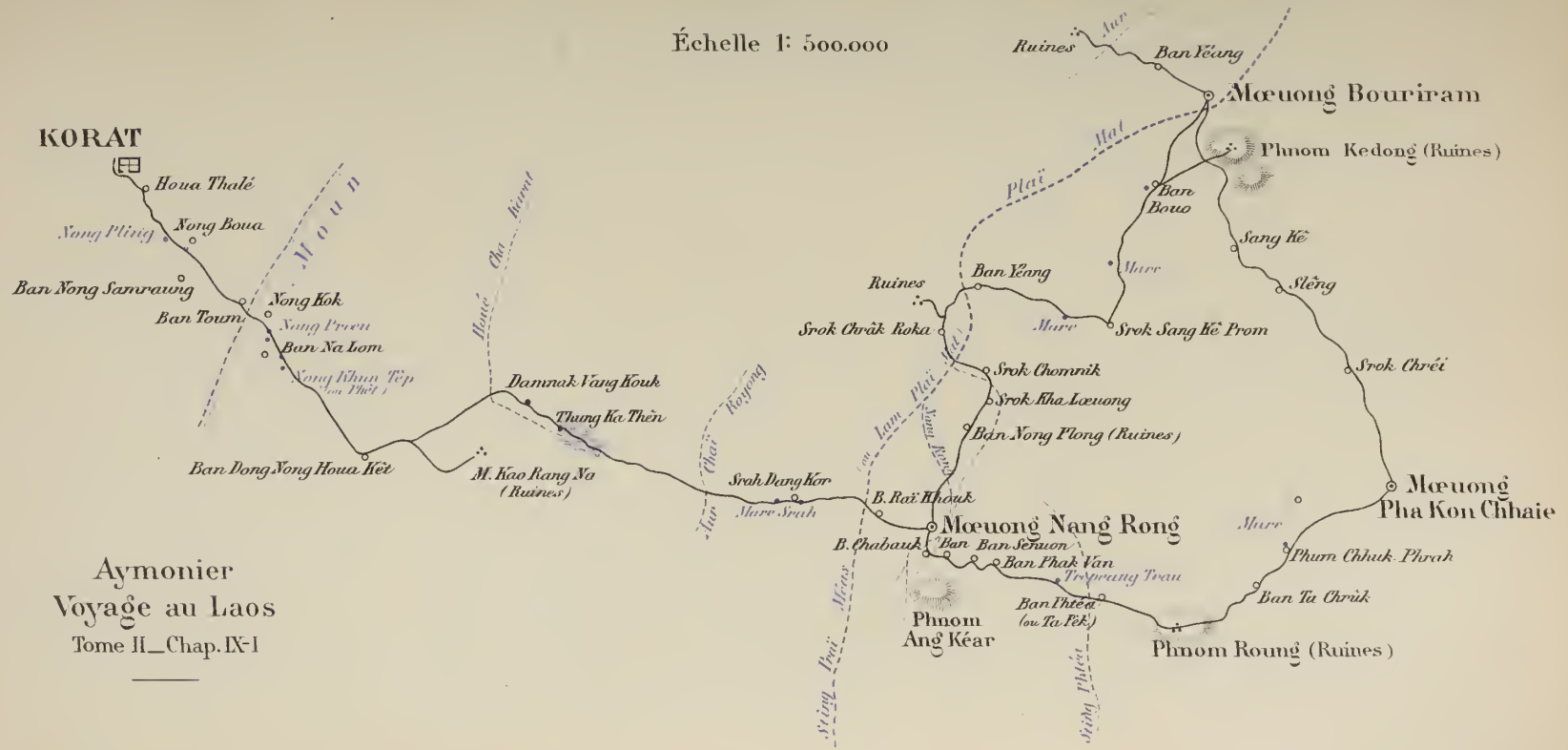
Le jeudi 28 février nous quittons de bon matin notre *tomniep* ou pavillon. Avec six charrettes à bœufs d'allure excessivement lente, nous longeons d'abord la face occidentale, puis la moitié de la face méridionale de l'enceinte de Korat. Vers sept heures, arrivant à hauteur de la *porte des morts* (Patou Phi) nous tournons le dos à la ville, suivant une route de sable rouge et blanc à travers les rizières. Nous laissons à gauche la pagode appelée Vat Patou Phi, puis à droite la Vat Hang entourée d'une forêt de palmiers qui ombragent une cinquantaine de cases. C'est le Ban Houa Thalé « village tête du lac » où on fabrique de la chaux de calcaire pour la mastication du bétel. La pierre, en graviers blancs que l'on déterre pour les nettoyer

au tamis, se trouve dans l'est au sud du Thalé ou bassin. Pour la cuire on emploie comme combustible soit des bambous, soit des charbons de teâl, popél, phchêk. La chaux, rougie avec plusieurs ingrédients, est vendue un sou le paquet au marché de Korat. Nous rencontrons des gens apportant du *sebau*, « herbe chaume » qu'ils vont vendre à Korat un sleng faï les 25 bottes ; un homme en porte 15. Nous laissons à gauche une belle sala couverte en tuiles. C'est la sala du Beng Thalé ainsi qu'on appelle cette plaine, noyée aux pluies, qui se prolonge pour se réunir à Thung Savan, autre plaine noyée à l'est de Korat. Plus loin la route passe entre des buissons et des bambous. Les bœufs maigres et vieux de l'un de nos attelages ne peuvent plus avancer et il n'y a qu'une heure et demie que nous sommes en route. Le conducteur tire à l'avant et tout le monde pousse à la roue. Entrant dans les forêts clairières de phchek, reang, sokkrâm et bambous nains, nous passons près de Nong Kebok, grande mare actuellement sans eau. Les bœufs qui ne peuvent plus marcher nous arrêtent encore trois quarts d'heure. Nous passons ensuite près de Nong Lompouk, mare également à sec, à ce moment de l'année. Enfin vers 10 heures, nous nous arrêtons pour déjeuner à Nong Phling (ou Pling) mare à droite de la route, longue de 120 mètres, large de 80 environ. Son eau trouble est couverte d'un petit roseau que les Khmêrs appellent *Kâk* et qui sert à faire des nattes. Nous y rencontrons des charrettes réquisitionnées pour transporter au chef-lieu les bois d'un temple bouddhique : cinq inscrits sont tenus de transporter trois colonnes rondes et une poutre équarrie, large de 40 centimètres, longue de 4 mètres.

Vers deux heures nous reprenons notre marche lente à travers les forêts clairières de phchek et de sokkrâm, continuant à suivre la route de sable. Au bout d'une demi-heure, à hauteur de Nong Boua ou Nong Sala, les mêmes bœufs n'en pouvaient

De Korat à Pha Kon Chhaie et à Bouriram

Échelle 1: 500.000



Aymonier
Voyage au Laos
Tome II_Chap. IX-I

E. LEROUX, Éditeur.

Imp. Monrocq, 3, Rue Suger_Paris.

déjà plus. De rechef, le propriétaire tire à l'avant, et tout le monde pousse à la roue. Nong Boua mesure 500 mètres de longueur nord-sud et 300 mètres de largeur : la grande dimension étant dans le sens de la route, de même qu'au bassin précédent. Son eau est claire. Sur sa face nord-est le Ban Nong Boua, hameau de 4 cases. A son extrémité méridionale est une sala où il faut nous arrêter pour laisser reposer les pauvres bêtes.

C'est un bâtiment bien installé, bien entretenu, avec peintures sur les boiseries, situé à côté d'un bassin de 12 mètres sur 8, dont les parois sont revêtues de poutres. Un petit escalier et un petit pont permettent de descendre puiser l'eau avec facilité.

Ce bassin est entouré d'une palissade, son eau étant destinée aux hommes et non aux bestiaux qui ont la ressource de la grande mare. Un grand figuier religieux dont le pied est entouré d'un terrassement carré, étend son ombre sur la sala et sur le bassin qui ont été construits et creusés par un bonze de Korat faisant œuvre pie pour le bien des voyageurs de cette route très fréquentée. Il y a travaillé personnellement et il a loué des hommes pour le travail qu'il ne fit pas lui-même, dépensant au total la somme de 15 damleng (ou 60 ticaux). Chaque année il vient encore faire les réparations nécessaires, dit-on. On peut citer le fait comme un exemple de la façon dont se font les travaux d'utilité publique dans ces pays de bouddhisme.

A 1200 mètres au sud est le Ban Nang Samraung qui compte 7 cases de Siamois. A quatre heures nous repartons lentement de la sala de Nong Boua, continuant à travers les clairières de phchek, reang, sokkrâm, et nous arrêtant à chaque instant à cause de l'animal qui est à bout de forces. On amène enfin un bœuf de remplacement mais seulement quelques minutes avant

d'atteindre le Ban Toum où nous nous arrêtons pour la nuit. Je m'empresse de payer et de faire remplacer l'attelage qui m'avait valu une marche si lente. Quand la pauvre bête ne fut plus soutenue par le joug et le timon elle s'abattit comme une masse sur la route.

Au Ban Toum, hameau de 10 cases sous les jacquiers, au milieu des bois, je rencontrai un sous-fermier d'alcool, payant à Korat 40 ticaux de redevance annuelle pour le monopole de la vente à ce village et à deux autres voisins. Les habitants, aux mois des pluies, établissent des nasses et des pêcheries dans le Moun qui coule à peu de distance au sud et ils vendent leur poisson à Korat après l'avoir salé et séché. Ils cultivent aussi des rizières, mais leur principale industrie est la fabrication du sucre. Ils plantent la variété de canne, blanche et à gros nœuds serrés, que les Khmêrs appellent *ampou damlan*. Leurs pressoirs verticaux, formés de deux troncs d'arbre taillés à quatre arêtes, les saillies de l'un s'emboîtant dans les creux de l'autre, sont mûs par un buffle tournant en cercle. Le jus des cannes écrasées tombe dans une auge en forme de hamac, faite de treillis de bambou et rendue imperméable par un enduit résineux. Après l'évaporation au feu, le sirop est placé dans de petits pots contenant chacun deux livres et demie (soit 1500 grammes environ) qui sont vendues dans le pays au prix d'un fœuong chaque, (soit environ un décime la livre indigène de 600 grammes).

Le vendredi 29 février à six heures et demie nous quittons le Ban Toum avec 7 charrettes à bœufs d'allure lente. L'aspect du terrain change brusquement au sortir du village ; nous traversons une plaine dont les grandes herbes indiquent qu'elle est inondée par le Moun que nous atteignons au bout d'un quart d'heure de marche. Dans son lit de 15 à 20 mètres de largeur, de 6 à 8 mètres de profondeur l'eau ne baigne guère que nos

pieds à cette époque de l'année. Au delà de la rivière nous reprenons bientôt les forêts clairières. Nous rencontrons des gens portant des peaux de buffles à Korat où ils les vendent 5 sleng pièce. D'autres portent du kanchha ou chanvre indien qui est vendu un sleng la livre. Nous passons près de Nong Kôk, mare à gauche, couverte de lotus. Dans l'Est on aperçoit les cases d'un hameau appelé Ban Nong Kôk. A 1200 mètres à droite est un autre village de 10 cases aussi, le Ban Na Lom. Un peu après huit heures nous nous arrêtons pour déjeuner à une autre mare appelée Nong Prœu. L'eau boueuse de tous ces bassins est bue avec répugnance par nos bœufs.

Nous repartons à onze heures, continuant dans ces interminables forêts clairières dont les arbres gris et mornes, dépouillés de leurs feuilles, n'égaient pas le paysage. Au bout d'une heure de marche, nous nous arrêtons pour faire boire et paître nos bœufs à Nong Khun Phêt, longue mare qui est entourée de grands arbres. A une heure et demie nous reprenons notre route à travers les bambous nains, puis à travers les forêts clairières entrecoupées de rizières. Une de ces forêts, appelée Dong Ram, est remplie de graviers rouges, et pourtant nous sommes loin de toute montagne. Enfin vers cinq heures et demie nous atteignons le Ban Dong Nong Houa Rêt « village du bois de la mare de la tête du rhinocéros » que par une abbréviation suffisamment justifiée j'appellerai, comme les habitants du reste, Ban Dong, ou bien Houa Rêt. On dit que près de la mare qui est à l'ouest du village il y avait jadis une statue de rhinocéros qui a disparu. Houa Rêt compte une pagode et une centaine de cases de Siamois, mélangés de quelques Khmêrs. Le village est planté en manguiers, bananiers et surtout en jacquiers. En arrivant je m'empresse de payer les voituriers de Korat et de les renvoyer tous. Je vois que je trouverai mieux ici.

Le samedi 1er mars, laissant une partie de mon personnel au

village avec les bagages, j'emmenai An et Srei visiter les ruines du Mœuong Kao Reang Na à 12 ou 14 kilomètres à l'est du Ban Dong. Le guide nous suivait avec une voiture légère emportant notre déjeuner et, dans des tubes de bambou de l'eau pour tous, hommes et bœufs : précaution indispensable, à cette saison-ci, dans une grande partie de la province de Korat, et même du Laos. Partant un peu avant sept heures, nous suivons une piste de charrettes sur terre rouge dans les forêts clairières. A une bifurcation de la route nous prenons à droite. Nous allons sur un tertre dont le sol est d'abord graveleux, puis rocailleux, en grès et conglomérats ferrugineux. Nous passons devant un de ces tumuli de pierres appelés par les Laociens *Chau Hin Kong*. Chaque passant, en demandant le bonheur, y dépose, à défaut d'une pierre, des fleurs, des feuilles, un brin d'herbe ou des rameaux d'arbres. Nous passons près d'un relief de terrain un peu plus accentué, tout en conglomérats ferrugineux, et à neuf heures un quart, après deux heures et demie de marche, nous atteignons les ruines dans un bouquet de bois un peu plus épais. On les appelle *Prang* ou *Komphêng Prasat Mœuong Kao Reang Na*. Je n'en parle pas ici, non plus que d'aucune ruine d'ailleurs, ces matières devant faire, ai-je dit, l'objet d'une publication spéciale. A 500 mètres dans le sud est un tertre artificiel de tessons et de poteries vernissées. Après la visite et le déjeuner nous revenons à Houa Rêt par la même route. Partis à dix heures et demie nous étions de retour à une heure au village, où les bonnes femmes m'attendaient pour m'offrir des œufs, des fruits, en échange de mes objets de pacotille. Un petit mandarin du pays, portant le titre de Luong, envoyé par le gouverneur de Korat, sans doute pour me surveiller, se faisait remarquer par ses airs d'importance, au milieu de toute cette population assez douce.

La journée du dimanche se passa encore à ce village. Il fallait

attendre les attelages qu'on avait envoyé chercher plus loin à la plaine appelée Thung Kathên dont j'aurai occasion de parler. Les bestiaux de toute la région passent les mois secs à cette plaine qui est marécageuse. En mai, quand les premières pluies ont fait pousser les herbes, ils rentrent dans leurs villages respectifs. Ce jour-là les habitants du Ban Dong se mirent à commencer la construction des hangars et tréteaux pour une coupe de cheveux de fillettes qui devait avoir lieu le vendredi suivant.

Le Ban Dong est à la lisière des arbres. Au nord s'étend une prairie dénudée, criblée d'une grande quantité de puits profonds de deux à trois mètres au plus, le sous-sol pierreux empêchant de creuser plus profondément. Leur eau, assez claire mais blanchâtre, est la seule que boivent les gens du village. A la fin de la saison sèche, ces puits donnent peu ; il faut stationner longtemps avant de remplir les jarres des maisons, les seaux destinés aux plantations, les tubes de bambous qui désaltèreront les voyageurs et leurs attelages. Le soir, à la chaleur tombée, c'est un va et vient incessant des femmes et des jeunes filles du village, et c'est aux puits que celles-ci se rencontrent avec les jeunes gens. Ces filles suivent les modes siamoises, ont le langouti relevé, les cheveux en tête d'écouvillon, mais pas de veste, une simple écharpe sur les seins. Les garçons portent les cheveux un peu plus longs.

Le Ban Dong est sur la route très fréquentée qui va de Korat au sud-est. Nous voyons, entr'autres, passer des charrettes chargées de torches, venant de Nang Rong. Ces torches seront vendues au chef-lieu 1 sleng les 20. Les habitants du Ban Dong n'ont pas de rizières, ne plantent que très peu de riz ; ils récoltent du tabac, des courges et des pastèques. Ils plantent surtout du piment, brûlant des carrés de forêts en avril ; en mai les pluies ayant imbibé suffisamment la terre, les plants sont arra-

chés des semis, près des cases, et replantés dans les bois. Chaque famille se fait, dit-on, de 11 à 16 ticaux par an grâce à cette culture du piment qu'ils troquent contre du riz, à mesure égale ; ou bien ils donnent trois mesures de pastèques ou six mesures de courges contre une de riz, ou encore cinq tablettes de tabac contre un tau de riz. Ils portent vendre à Korat les fruits de leurs jacquiers. Dans les forêts des environs ils ramassent la résine solide et la vendent aux Chinois quatre ticaux le pikul sur place, ou six ticaux à Korat. Ils font encore le commerce des torches, qu'ils vont acheter dans le district voisin, celui de Nang Rong, au prix de 3 sling environ les 100 torches et ils les transportent à Korat où ils les revendent 7 sling. Au chef-lieu, un fermier prélève sur cet article un droit du dixième en nature, ou bien de 2 sling par charretée. Ils vont aussi acheter des peaux à Phakonchhaie au-delà de Nang Rong, les paient deux ticaux et les gardent chez eux en magasin. Au mois de mai, un fermier passe, note les quantités et prélève un tical par pikul de peaux, qu'on revend ensuite 5 ticaux à Korat.

Ces habitants paient aussi l'impôt dit « tête de forêt » soit un demi sling par jardin. Leurs rizières, quand ils en ont, paient un sling et demi par sên carré (40 mètres de côté). Leurs cases sont imposées d'un sling par an. Tous ces impôts payés, il est entendu que les habitants sont libérés de l'impôt personnel ou de capitation, si toutefois, ils sont requis pour le service royal, sinon ils paient 4 ticaux par an. « Mais notre service est pénible, disent-ils, tous les mandarins allant entre Korat et les Mœuongs du sud-est passent ici, et ce sont des réquisitions continuelles. » J'oubliais leur chef local, le Phrah Phon, qui perçoit 10 livres de piment par an pour son propre compte. Bref, la série des impôts est très complète chez les habitants de Ban Dong.

Il ne faut pas oublier leurs fermiers d'alcool qui achètent à

Korat au prix de 20 ticaux par an le monopole de la distillation et de la vente dans le village où ils ont établis quatre alambics. Cette eau-de-vie, faite avec du riz gluant acheté au dehors, est de meilleure qualité que celle de Korat, mais sensiblement plus chère. Les distillateurs accusent chacun 12 à 16 ticaux de bénéfice par an.

Le lundi 3 mars, à 6 heures du matin, nous quittons le Ban Dong Nong Houa Rêt, avec 6 charrettes. C'est le dernier village du district de Korat proprement dit ; nous entrerons bientôt dans celui de Nang Rong. Pendant une heure nous suivons la route prise l'avant-veille pour aller aux ruines du Mœuong Kao Reang Na, puis nous appuyons à gauche, continuant sur la piste des charrettes qui est un peu caillouteuse, à travers des arbres chétifs et clairsemés. Le terrain est en pente légère mais sensible, de l'Ouest à l'Est, en allant des tertres que nous quittons vers les bas-fonds du Houé Chakarat. Aux cailloux sur la terre rouge, succède un sol sablonneux et de terre noire. Après un dernier petit tertre[1] où des débris de poterie semblent indiquer un emplacement antique nous traversons un rectangle de rizières de terre noire au milieu des bois clairs. Elles appartiennent à des habitants du Ban Dong et selon la tradition ce sont les rizières du Mœuong Kao Reang Na. Cette clairière marque sur cette route la limite des deux districts de Korat et de Nang Rong. Un peu plus loin nous traversons le Houié Chakarat qui n'a plus que quelques flaques d'eau blanche et bourbeuse. Au-delà notre route remonte à peu près le long de son lit que nous avons constamment à portée de

1. Il ne faut pas s'y méprendre ; ce que j'appelle *tertre* en prenant quelque peu les habitudes du parler des indigènes est plutôt indiqué par la nature du terrain et de la végétation que par le relief lui-même. Ce relief est à peine sensible dans tous ces pays ; par comparaison avec les nôtres, ils paraîtraient presque parfaitement plats à des Européens peu accoutumés à voyager en Indo-Chine.

la vue, sur notre droite, indiqué par une ligne d'arbres plus grands que ceux de la plaine. Ce ruisseau, dont le lit mesure 5 à 6 mètres de largeur sur 2 de profondeur, vient de Thung Kathên, la plaine où nous allons et se jette dans le Moun à l'ouest du Mœuong Phimaie. Après avoir marché quelque temps encore dans les bois maigres sur sol sablonneux nous nous arrêtons à dix heures 1/2 à la station de Vang Kouk, en plein désert, ayant pour boisson l'eau blanche et bourbeuse des flaques du Houé Chakarat et, pour abri, les arbres chétifs et dépouillés de feuilles. La chaleur est très forte. Les Siamois conducteurs et à leur instar mes Cambodgiens assaisonnent le poisson sec avec des feuilles de bambou nain cueillies en route. Moi je déjeune très mal, le voyage est pénible à travers ces tertres sablonneux, dépourvus d'eau à cette époque de l'année.

Ayant laissé mon cuisinier chinois un peu malade, à la garde de mes bagages à Korat, je n'avais emmené pour mon service que son aide, Chinois aussi, presqu'un enfant, dont j'avais souci de ménager les forces et je lui cédais, la plupart du temps, ma place dans un coin de charrette où je ne me réfugiai que lorsque la chaleur était trop insupportable car elle était vraiment torride sur ce sol de sable blanc aux arbres maigres et dépourvus de feuilles. J'avais la tête continuellement lourde et pour éviter les insolations possibles, je gardais sous mon casque une serviette mouillée tombant sur la nuque. Les chaussures causaient des ampoules, mais les pieds nus étaient brûlés par le sable. J'avais en outre l'esprit un peu assombri par les lenteurs de ce voyage, par mes mauvaises relations avec le gouverneur siamois de Korat (n'ayant pas, jusqu'alors, été accoutumé à pareil désagrément). J'avais la préoccupation de faire filer An au sud avec mes collections et j'étais surtout très inquiet au sujet des quatre hommes envoyés vers Nongkhaï et dont je n'avais pas encore eu des nouvelles. Bref, je ne voyais

rien en rose en me recroquevillant sous un mauvais toit de charrette pour éviter le soleil brûlant de midi. Les impressions moroses s'atténuèrent deux jours après à Nang Rong, en pays un plus plus riant.

Vers deux heures nous quittâmes cet endroit et continuâmes dans les forêts clairières de petits arbres sur sol de terre blanche. Au bout d'une heure et demie nous arrivâmes au commencement de Thung Kathên, cuvette où se déversent à la saison des pluies les eaux du pays d'alentour, pour y donner naissance au Houé Chakarat. En nous rapprochant un peu de la lisière des bois qui la bordent au sud, nous suivîmes cette plaine herbeuse, marécageuse, au sol de terreau noir, qui doit être très inondée aux pluies et vers quatre heures nous nous arrêtâmes au bord du *Rahal* nom que l'on donne à la mare allongée du plus bas-fond de la cuvette, et où l'eau se maintient toute l'année. A côté de quelques huttes grossières, il y avait là nombre de charrettes, une centaine de bœufs et de buffles. De tous côtés, les taureaux mugissaient en pourchassant vaches et génisses. Munies de leur nasse à main, quelques vieilles femmes agitaient la boue du Rahal ; deux de mes hommes eurent le courage de prendre un bain dans cette boue.

La plaine dite Thung Kathên, dans le nord-ouest du district de Nang Rong, mesure 3000 mètres dans sa plus grande largeur et environ une lieue de longueur, de l'ouest à l'est, en allant un peu au sud. En son milieu, le Rahal ou dépression noyée, tronçon de cours d'eau, devient aux pluies la source du Houé Chakarat. Aux mois secs, la route de charrettes passe au milieu de la plaine et l'eau boueuse du Rahal désaltère plus ou moins les hommes et les bestiaux. A la saison des pluies on suit la piste habituelle le long des bois au sud. Là, le terrain est ferme hors de l'eau alors que la plaine est inondée jusqu'au cou. Pendant la saison sèche, les gens de tous les villages

environnants, ai-je dit, envoient leurs bestiaux pâturer dans le Thung Kathên où ils restent jusqu'en mai. Les gardiens apportent leurs instruments de pêche, prennent pour se nourrir le poisson qui se réfugie dans le Rahal, salent et font sécher le surplus, l'emportent pour le manger pendant la saison des pluies alors que les travaux des champs les empêchent de se livrer à la pêche. Le lendemain matin, en partant, nous vîmes qu'une douzaine d'hommes et de femmes avaient barré le Rahal un peu au-dessus de notre campement par deux levées de boue qui laissaient entr'elles un bassin fermé long de 40 mètres environ, large de 25 à 30. Des seaux en bambous enduits de résine suspendus à des traverses élevées sur pieux étaient mis en mouvement pour rejeter l'eau au dehors. Le bassin épuisé, les pêcheurs prennent dans la vase le poisson qu'ils se partagent entr'eux.

Le mardi 4 mars, pendant que les voitures filent dans la plaine le long du Rahal, qui se termine peu à peu en petites mares isolées, j'oblique au sud pour aller visiter des antiquités signalées à la lisière du bois. Il y avait seulement trois pierres sculptées et brisées près d'un petit bassin appelé Srah Preah Menou. Puis je reprends la plaine pour entrer à huit heures et demie dans les forêts-clairières de phchek et de reang, où la route est assez unie sur terre blanche. Nous traversons un ruisseau sans nom et actuellement à sec et vers 10 heures et quart nous faisons halte sur un petit affluent du Praï Mat, le Aur Chaï Rayong, ou Aur Seyoung, dont le lit a 8 ou 10 mètres de largeur. Il a encore un peu d'eau par flaques mais elle est toute blanche comme l'eau de la cuisson du riz. En arrivant nous apercevons une vache sauvage d'un blanc fauve qui se met promptement hors de la portée de nos projectiles, elle s'arrête un instant à nous regarder de loin en reniflant, puis elle disparaît dans le bois. A une heure et demie, nous nous remettons en

route à travers les forêts clairières qui sont entrecoupées de plaines plus découvertes. Plus loin la route a des graviers. Nous rencontrons ensuite à droite une mare à l'eau très trouble où néanmoins hommes et bêtes se désaltèrent pressés par la soif. De la mare part une levée qui va à 800 mètres vers l'est. Au sud sont les ruines d'un petit monument khmêr que les Siamois appellent *Prasat Si Chêng*. Après une halte de trois quarts d'heure nous traversons des rizières, nous passsons à Srah Dangkor où les gens du Ban Raï Kouk viennent faire des rizières, mais sans y demeurer, l'eau étant rare à la saison sèche. Puis nous continuons à travers les forêts clairières de phchek, reang, trach, thbêng où le sable vole en épais nuages de poussière. Nous passons une petite plaine découverte que les Cambodgiens appellent *Véal Telok* et les Siamois *Thung Kalok*. Les traces des Cambodgiens sont de plus en plus manifestes même dans les noms de lieu et nous allons bientôt les rencontrer eux-mêmes. Vers cinq heures et demie nous atteignons le Lam Plaï Mat, du Khmêr Praï Méas « dispersion de l'or ». Sur l'autre rive nous nous arrêtons au Ban Raï Kouk.

Le Lam Plaï Mat, affluent assez important du Moun, mesure ici 10 à 12 mètres de largeur, 4 mètres de profondeur de rives ; il a encore de l'eau à hauteur des genoux. Il vient des grandes montagnes. Sa source ne doit pas être éloignée de celle du Moun, mais les deux cours d'eau s'écartent immédiatement l'un de l'autre pour embrasser un grand ovale de pays qui est est arrosé par le Houé Chakarat.

Le Ban Raï Kouk compte une pagode et une quarantaine de cases de Khmêrs qui sont devenus Siamois de langage. Quelques bonnes femmes comprennent encore le khmêr et elles accourent assister à mon dîner sous le prétexte de se rafraîchir un peu la mémoire dans la langue de leurs ancêtres en me posant toutes sortes de questions.

Le mercredi 5 mars, vers sept heures, nous quittons le Ban Raï Kouk, suivant la route sablonneuse sous les forêts clairières de phchek et de reang. Plus loin il n'y a plus que de petits arbres que les Khmêrs appellent pring et lovieng. Leurs troncs sont en partie recouverts par la terre que labourent et entassent les lombrics. A gauche est une petite lagune. Une bonne demi-heure après notre départ nous atteignons les premières maisons du Mœuong Nang Rong que nous traversons lentement pour aller nous installer dans une sala située tout au sud du village au bord d'une plaine appelée Thung Tha Lao (ou Leô).

Le Chau Mœuong était mort depuis quelque temps et le district était administré par un mandarin de Korat le Phrah Visés dont l'accueil fut assez convenable. Je me décidai à envoyer immédiatement deux de mes Cambodgiens, Ouk et Ros faire un crochet au nord au Mœuong Bouriram, à peu près à mi-chemin de Phimaie, pour revenir nous rejoindre à Phakonchhaie où nous devions nous rendre en quittant Nang Rong. Je relaterai leur voyage quand j'aurai mené le nôtre jusqu'à Phakonchhaie.

Le Mœuong Nang Rong, chef-lieu d'un district de Korat, qui tire ce nom siamois du khmêr Néang Roung « la Dame Roung » est un assez gros centre sous les cocotiers et aréquiers, sur un tertre entouré de plaines plus basses ; il a la forme d'un croissant dont les pointes sont tournées vers l'ouest. Il semble que ce Mœuong était jadis entouré de remparts et de fossés, mais ils ont été comblés ou envahis par la végétation et on ne peut plus reconnaître leur tracé. Dans la plaine basse, à l'est, coulent, lors des pluies, cinq à six ruisselets venant du sud, dont la réunion forme le Tha Leo ou Sting Néang Rong qui va au nord se jeter dans le Plaï Mat. Au sud du Mœuong un grand pont en planches assez bien entretenu passe sur une de ces dépressions et réunit au Mœuong le Ban Chabauk, village

de plus de 70 cases. Les habitants du Nang Rong n'ont pas de rizières, mais il cultivent beaucoup de tabac qu'ils troquent contre le riz des autres villages, donnant sept ou huit tablettes pour un tau de riz. Ils récoltent aussi beaucoup de noix d'arêc et quelques noix de cocos. Ils vont acheter du coton aux villages du sud du district près des grandes montagnes et leurs femmes le tissent chez elles. Ils achètent aussi de la soie pour la tisser. On trouve à ce chef-lieu cinq ou six maisons de Chinois qui font le commerce des peaux de bœufs sauvages, les transportent à Korat où le fermier de l'impôt perçoit un tical par charrette. Le Mœuong compte trois pagodes, ce qui permet de supposer 100 à 150 cases. Mais tout autour, dans un rayon d'une demi-lieue au plus, on compte de nombreux villages et le nombre des pagodes y est de huit. Le reste du district en compte 14; soit 22 pagodes dans tout le district, dont les inscrits sont au nombre de 200 et plus. Mais leur chiffre serait de 700 à 800 en tenant compte des habitants qui sont portés dans les registres de Korat ou de Sourèn. De Nang Rong on se rend à Bouriram à trois jours de marche dans le nord; à Phimaie à quatre jours dans le nord un peu ouest. Le Ban Dong, à deux jours, limite le district sur la route de Korat. Le Ban Hin Khon, à une grande journée de marche, marque sa limite au sud ouest. Au sud il est borné par les grandes montagnes à quatre jours. En descendant ces montagnes on tombe dans la province de Sisaphon. Le district compte cinq *amphœu* ou cantons. Le Luong Phon est le chef de l'amphœu du sud; le Luong Phiroum, de l'ouest; le Sassedi, du nord; le Maha thai, de l'est; et le Luong Klang commande au canton central. Ces *Néai amphœu* « chefs de canton » ont autorité sur les *Kamnan* « chefs de village ».

Les habitants de ce district paraissent s'adonner à la musique. Le chef de la *Vat Klang*, ou pagode centrale, qu'on appelle *Preah*

gourou possède deux jeux d'orchestre dont jouent des volontaires recrutés parmi les habitants. Les instruments avaient été donnés en partie par l'ancien Chau et les bouzes complétèrent peu à peu. Ce Chau, mort en janvier précédent, et dont les titres étaient Phrah Phak Sêna Rong Thurin Chau Mœuong Nang Rong, avait même organisé deux troupes d'actrices recrutées parmi les jeunes filles du district, en prenant les fillettes qui témoignaient de la gentillesse et de bonnes dispositions, les demandant temporairement aux parents contre promesse d'exemption de corvées ou d'impôts. Après quelques années d'instruction sous la direction d'un maître venu de Bangkok les jeunes filles rentraient dans leur famille où on les convoquait en cas de besoin. On les licenciait quand elles se mariaient et quand elles prenaient de l'âge. Les deux troupes, chacune de 15 actrices, étaient louées aux particuliers pour les fêtes, les cérémonies, à des prix qui variaient généralement de 10 à 15 ticaux par jour pour chaque troupe. Le maître de danse prélevait un droit fixe de deux ou trois ticaux sur la recette quotidienne. Le reste constituait un fond au profit du Mœuong pour achat d'instruments de musique et de matériel scénique. Les orchestres tenus par des hommes se louaient aussi à part, 6 ticaux pour vingt-quatre heures par exemple. En ce moment les petites actrices, retirées au Ban Chabauk, attendent qu'un nouveau Chau vienne utiliser leurs talents.

Le jeudi 6 mars, nous partons à trois heures, traversant lentement, avec nos charrettes à bœuf, les petites plaines qui font le tour de Nang Rong ; nos haltes sont fréquentes. Nous traversons le Tha Lao que de loin on appelle Sting Nang Rong ; ce petit cours d'eau est à sec ; sur ses bords sont des jungles ; à gauche le Ban Chabauk ou Cha Muok est habité par des Khmêrs et des Siamois. A une lieue devant nous nous apercevons une colline appelée Phnom Angkéar par les Khmêrs et

Phou Angkan par les Siamois. A notre droite apparaît un gros village le Ban Komprong. Nous passons encore le Lam Thong Rœua, autre affluent du Plaï Mat ; il y a encore quelques flaques d'eau dans son lit large de 6 mètres, profond de 2. Nous atteignons au-delà le Ban Snuon. Pendant une heure nous n'avons fait guère que deux kilomètres à vol d'oiseau. Laissant ensuite à gauche le Ban Kedœung, hameau de 10 cases, nous passons au Ban Phak Van, village de 30 cases sous les arbres fruitiers. Les habitants sont Khmèrs en partie, Siamois en partie, comme dans la plupart des villages du district de Nang Rong [1]. Nous traversons ensuite des bois entrecoupés de plaines sur une route de sable rougeâtre mêlé de quelques graviers ; puis nous entrons dans les forêts clairières, passant près du bassin appelé Trepeang Trau qui se trouve à l'est de Phnom Angkan, colline où les renseignements des indigènes ne placent pourtant aucune ruine. Nous traversons ensuite une grande plaine découverte, Véal Phtéo, qui est inondée d'un mètre et plus aux pluies, et à huit heures moins un quart, nous atteignons le Sting Phtéa, dont le lit, large d'une douzaine de mètres, profond de 3, a encore de l'eau par flaques. Il vient de Nong Preï à une journée au sud et se jette dans le Plaï Mat. Nous couchons au Ban Tapêk, sur l'autre rive de ce cours d'eau.

Ce village et deux autres voisins Ban Van, Ban Yang, forment un groupe de 70 cases qu'on désigne collectivement sous le nom de Ban Phtéa. Les habitants sont des Khmèrs et des Siamois.

Le vendredi 7 mars, nous quittons le Ban Ta Pêk à six heures et quart. Pendant que les voitures et bagages filent sur Phakonchhaie j'emmène mes Cambodgiens à la colline appelée Phnom Roung que nous apercevons à une forte lieue au sud-est, surgissant jusqu'à 250 mètres au-dessus de la plaine. Nous

1. Ou plutôt, selon toute vraisemblance, ce sont des Khmèrs qui deviennent peu à peu des Siamois de langue.

laissons le Ban Tapêk en double liesse. D'un côté, il y a mariage aujourd'hui entre Monsieur Bang et demoiselle Chakachan. D'un autre côté, quatre enfants auront le toupet rasé à la pagode. Car c'est aujourd'hui grand jour de tonte dans toute la province de Korat. Partout en signe de réjouissance on tirera ce soir de nombreux coups de fusils. Nous traversons les forêts clairières de trach, arbre dont on prend l'écorce pour faire cuire la chaux. Il y a aussi des phchek et des reang. A sept heures nous sommes à Véal Kâmnâp, clairière dans les forêts près du mont dont nous atteignons le pied à sept heures vingt.

En une demi heure nous montons sur cette colline aux formes régulières, arrondies, qui lance ses contreforts dans toutes les directions. Son ossature est en grès avec quelques pierres noires et dures. Phnom Roung marque la limite entre les districts de Nang Rong et de Phakonchhaie. Nous y passons une grande partie de la journée à visiter et relever les ruines. Il y a aussi une vieille pagode moderne, actuellement abandonnée. Les gens du pays débroussaillent ce mont, y lavent les statues du Boudha et le *Phrah Bat* ou « pied sacré » empreinte posée dans une vieille tour par les bonzes de la Vat Srah Keo de Korat. On dit que cette empreinte du pied sacré vient de Vat Nom Van. Les villages d'alentour viennent festoyer à Phnom Roung à la pleine lune de Chêt (avril).

A trois heures vingt-cinq, nous partons suivant la croupe du mont qui s'allonge vers l'est. Nous descendons lentement. A quatre heures nous visitons quelques petites ruines au bas de la colline ; un grand bassin, appelé Srah Phlèng et une tour en briques. Enfin à cinq heures, nous partons à travers les clairières d'arbres rabougris. A six heures nous atteignons le Ban Ta Chrûk, village de 15 cases de Khmêrs et de Siamois sur un tertre planté de cocotiers, de bambous et entouré de plaines de rizières. A six heures vingt nous sommes à Chhûk Phrah, autre

village de 15 cases au sud d'une grande mare dont l'eau ne tarit pas. Mais je n'y trouve plus mes bagages. Par suite d'un malentendu, les charrettes ont filé sur Phakonchhaie, et la nuit tombe. On me trouve deux œufs dans le village. Je les mange avec le riz et le piment des indigènes et je me couche dans un tout petit hangar sur une natte qu'on me prête, et mon vieux casque de liège pour oreiller.

Le samedi 8 mars, à cinq heures vingt, nous quittons le Ban Chhuk Phrah, traversant les forêts clairières entrecoupées de plaines découvertes semblables à de longues et larges avenues. Après une heure de marche nous atteignons la plus belle et la plus grande, appelée Véal Teloung, qui a donné son ancien nom au Mœuong Phakonchhaie : c'est une plaine de rizières abandonnées, au sol de sable blanc mêlé de graviers noirs, large de 800 mètres environ, longue de près d'une demi heure de marche. De tous côtés, à cette heure matinale, « les alouettes s'envolent aux cieux porter leur supplique au dieu Indra, comme disent les Cambodgiens, si haut qu'on les entend sans les voir ». Au bout de cette plaine nous avons à gauche Vat Ta Dan, au milieu des rizières de sable rouge. Puis Vat Chêng à 12 ou 1500 mètres plus loin et à côté d'un bassin d'eau claire profondément creusé, de facture ancienne, revêtu de pierre, long de 30 mètres, large de 20, et encaissé de 6 au dessus du niveau de l'eau. Depuis cette pagode les maisons de Phakonchhaie se suivent sans interruption jusqu'à la Sala Klang du Mœuong où nous nous arrêtons à sept heures et quart ; nos voitures y étaient depuis la veille au soir.

Je suis ici en pays peuplé encore de Cambodgiens. Le vieux Yokebat qui me reçoit, grand, fort, grosse figure, nez carré, me rappelle un type fréquemment reproduit sur les bas-reliefs d'Angkov Vat. Ces Cambodgiens paraissent assez avides. En tous cas ils me demandent force remèdes. Je donne un peu

d'acide phénique pour les ulcères. Un mandarin, très malade, me dit-on, demande aussi la guérison. Il ne peut venir me voir, ne devant pas sortir dans la direction de l'ouest, un samedi, à son âge de 42 ans. Je lui trouve en effet la peau brûlante, une forte fièvre, tous les symptômes d'un violent embarras gastrique, il me semble. Je lui fais administrer de l'émétique ; le remède fait merveille, et le surlendemain, une dose de quinine achève de le mettre sur pied : « Certainement, j'ai dû faire œuvre pie dans une existence antérieure, ce qui m'a valu le bonheur de vous rencontrer », me disait-il. J'avais beau protester que je n'étais pas médecin, ma réputation était faite. Les malades ou les infirmes accouraient de tous côtés. Une vieille décrépite, au chef branlant, courbée en deux sur son bâton, demi-aveugle et demi-sourde, me demande à redevenir jeune et belle ; puis elle se rabat modestement sur un petit remède pour les douleurs de sa pauvre épine dorsale. Viennent aussi deux aveugles, dont une petite fillette de trois ans qui égaie les indigènes par ses vives saillies, et en imitant les cris de tous les animaux.

N'attendant plus que les deux hommes détachés à Bouriram, j'avais dès le lundi, fait préparer et charger les voitures, pour Sourèn. Les orages commençaient, rares encore il est vrai. Le mardi, n'ayant aucune nouvelle, j'ordonnai le départ pour le lendemain, laissant une lettre pour ces deux hommes. On filerait seul avec les bagages à Sourèn où ils devaient le rejoindre. Quant à moi je retournais à Korat avec Srei, non par la même route, mais en décrivant un coude dans les bois au voisinage des grandes montagnes pour revenir ensuite par Korat droit au nord. Le pays serait nouveau et la route plus longue mais plus agréable.

Je parlerai de Phakonchhaie à propos de ce départ. Je reviens, en ce moment au petit voyage que firent Ros et Ouk de Nang Rong à Bouriram et Phakonchhaie. Les indications de la

boussole ont été assez mal notées par ces deux voyageurs et le tracé de leur itinéraire ne peut avoir qu'une valeur très relative.

Le jeudi 6 mars, ces deux hommes quittèrent le Mœuong Nang Rong, vers midi, avec une charrette d'allure lente, allant au nord, à travers quelques rizières et beaucoup de forêts clairières. Ils laissèrent successivement à droite le Ban Pheng Puoï, le Ban Ta Dèk et ils s'arrêtèrent avant quatre heures au Ban Nong Dong (selon l'un des voyagenrs, ou Nong-Plong selon l'autre) village où sont un puits pour les gens et deux grandes mares pour les bestiaux. De là ils allèrent visiter à 1500 mètres au nord-ouest, les ruines informes de Prasat Roséi ou Prasat Nong Plong. Les habitants du village, inscrits en partie à Korat, en partie à Nang Rong, plantent du tabac et construisent des charrettes.

Le vendredi 7 mars, partant de ce village à six heures, ils traversent la plaine Plong qui est assez découverte, s'arrêtent à un village que l'un appelle Ban Talak Taling et l'autre Srok Kha Lœuong. Le Komnan leur indique des ruines à l'ouest du Srok Chrâk Roka. Alors ils quittent la route directe du Mœuong Bouriram et obliquent à gauche pour visiter ces ruines. Bientôt ils traversent le Sting Yang Rong qui se jette dans le Plaï Mat au Ban Yang et qui a de l'eau ici en toute saison. Ils s'arrêtent au delà au Srok Chomnik (ou Ban Chomnut), village de 13 cases de Khmêrs inscrits au Mœuong Nang Rong quoiqu'ils habitent sur la terre de Bouriram. Repartant de ce village vers neuf heures et demie ils traversent des forêts clairières et, en moins d'une heure de route, ils atteignent le Plaï Mat dont les bords sont couverts de grands arbres. Après une petite halte, ils traversent une forêt de téal dont on exploite la résine liquide pour faire des torches et vers onze heures ils arrivent au Srok Chrâk Roka. Ils en repartent à midi pour aller à une lieue de là visiter les ruines signalées, au Tuol Roka Chas « tertre de

l'ancien Roka ». Ils traversent des forêts, d'abord épaisses sur sol rouge, puis clairières en phchek et sokkrâm, deux essences estimées dans la construction des cases. A une heure ils atteignent une mare longue de 80 mètres, large de 40, orientée Est-ouest, qu'on appelle Trepeang Bauk Nœuk. De cette mare une levée allant à l'ouest et flanquée de *srah*, ou petits bassins, conduit à la tour démolie.

Ils reviennent diner au Ban Chrâk Roka dont les habitants exploitent la résine liquide des *Téal* des forêts d'alentour et en font des torches qu'ils vendent ou qu'ils troquent contre du riz à raison de dix torches pour un panier de riz de la contenance d'un *tau*. Puis ils quittent ce village, traversent des forêts clairières, repassent le Plaï Mat, et s'arrêtent après une heure et demie de marche au Ban Yang, village de 50 cases, peuplé de Laociens, inscrits soit à Korat, soit à Nang Rong, qui se livrent à l'élevage des vers à soie pour vendre la soie filée ; au prix de 8 ticaux la livre siamoise, dit-on.

Le samedi 8 mars, ils partent du Ban Yang vers six heures et demie, traversent des forêts clairières sur sable blanchâtre, puis des bois de petits arbres où sont quantité de fourmilières de termites, passent un tertre où l'herbe n'a pas encore été brûlée, font une halte au bord d'une grande mare qui a de l'eau toute l'année, et s'arrêtent vers dix heures et demie au Srok Sangkê Prom, hameau de 8 cases qui relève du Mœuong Bouriram. Les habitants prennent beaucoup de précautions pour garder des voleurs leurs bestiaux que des hommes en armes conduisent à l'abreuvoir. Quittant Sangkê Prom les voyageurs traversent des forêts clairières, s'arrêtant fréquemment, à cause des bœufs de leur voiture qui sont fatigués. Ils passent près d'une mare, coupent ensuite la grande piste de charrettes qui relie Korat à Sourên et au passage de Chup Smach. Ils continuent tantôt sur un sol terreux couvert de fourmilières, tantôt sur

sable dans les forêts clairières de phchek et de popêl. L'écorce de ce dernier arbre est mâchée en guise de noix d'arêc dans le pays. Ils passent enfin entre une mare à droite et un grand bassin de 160 mètres sur 80, à gauche, pour atteindre le Ban Bouo ou en Khmêr le Srok Chhuk, les deux expressions signifiant le « village des lotus ». Les habitants sont des Khmêrs ; ils se livrent à la culture du tabac qu'ils vendent au Mœuong Bouriram. Leurs mœurs se rapprochent plus du laisser aller laocien que de la réserve cambodgienne.

Le dimanche 9 mars, partant du Srok Chhuk, les voyageurs vont visiter Phnom Kedong qui est au nord à une heure et demie de marche. Il y a deux collines de ce nom à une portée de voix l'une de l'autre. Au sud est est Phnom Pros « le mont des hommes » et au nord ouest Phnom Srêi « le mont des femmes ». Sur ce dernier est une tour ruinée appelée Kot Eysei, « la cellule de l'anachorète ». Au pied de cette colline haute de 40 à 50 mètres sont de nombreux tessons de bols et de jarres anciennes. Les deux Phnom Kedong sont couverts d'arbres phchek et sokkrâm. Le Mœuong Bouriram est à l'ouest un peu nord de ces collines. De là mes hommes revinrent au Srok Chhuk où les attendait leur voiture, et dans l'après-midi ils se rendirent au Mœuong Bouriram, en traversant d'abord des forêts clairières, puis des plaines d'herbes, enfin des rizières. En moins de deux heures ils atteignaient le Mœuong Bouriram.

Ce chef-lieu de district, dans les bois, sur tertre de terre noire, est entouré d'un bassin-fossé qui forme un carré. Large de 10 mètres environ, ce fossé est entre deux levées de terre fournies évidemment par les déblais. L'eau y est claire et on en a toute l'année. Bouriram compte une soixantaine de cases et deux pagodes : la Vat Klang et la Vat Reang. La population est encore cambodgienne, mais les trois langues : khmère, siamoise et laocienne y sont parlées. Les mœurs et coutumes se ressentent

aussi de cette situation mélangée. Le district compterait 200 inscrits environ, mais la plus grande partie relève des Mœuongs voisins, si bien qu'on attribue à Bouriram 40 inscrits, au chef-lieu de district, et 40 dans les villages, soit 80 seulement.

Selon le Balat, faisant fonctions de gouverneur, Bouriram paie une redevance de cire. Les nids des abeilles des forêts du district appartiennent au gouvernement et ne peuvent être ramassés en contrebande sous peine d'une amende de cinq catties. Les nids étant faits en février on les ramasse en mai, grâce à des corvées imposées à tous les habitants qui gardent pour eux la moitié de la cire, remettent le surplus au chef de district; celui-ci est tenu de porter à Korat trois pikuls de cire chaque année.

Les habitants de Bouriram content qu'il existe dans un étang, au Srok Preah Krou, à une lieue et demie au nord, une pierre merveilleuse mesurant près d'un mètre sur chaque face, qui se transforme en poisson et s'enfuit quand on veut la toucher. Il arrive qu'elle se déplace pour venir dans un autre bassin au sud du Mœuong. Alors l'étang abandonné se déssèche. Deux serpents la suivent toujours dans ses déplacements.

Le lundi 10 mars, Ouk et Ros se rendirent de Bouriram à l'O. N. O. pour visiter des ruines qu'on leur signalait. En une heure ils arrivèrent au Ban Yéang en traversant des plaines boisées en Lovê, arbre aux grandes feuilles et au cœur rouge. Après une halte d'une heure ils continuèrent à travers les forêts clairières. Ils passèrent le Aur Tokhoung, ruisseau qui avait encore de l'eau par flaques dans un lit de 6 mètres de largeur, 3 de profondeur. Ils errèrent au-delà avec leurs guides sans trouver de tours. Enfin ils rencontrèrent un *balang* ou autel en pierre sur un petit tertre entouré d'un fossé sans eau. Les uns appellent cet endroit Prasat Krê, d'autres Tuol Prasat. Les voyageurs revinrent coucher à Bouriram.

Le mardi 11 mars vers neuf heures, mes hommes quittent

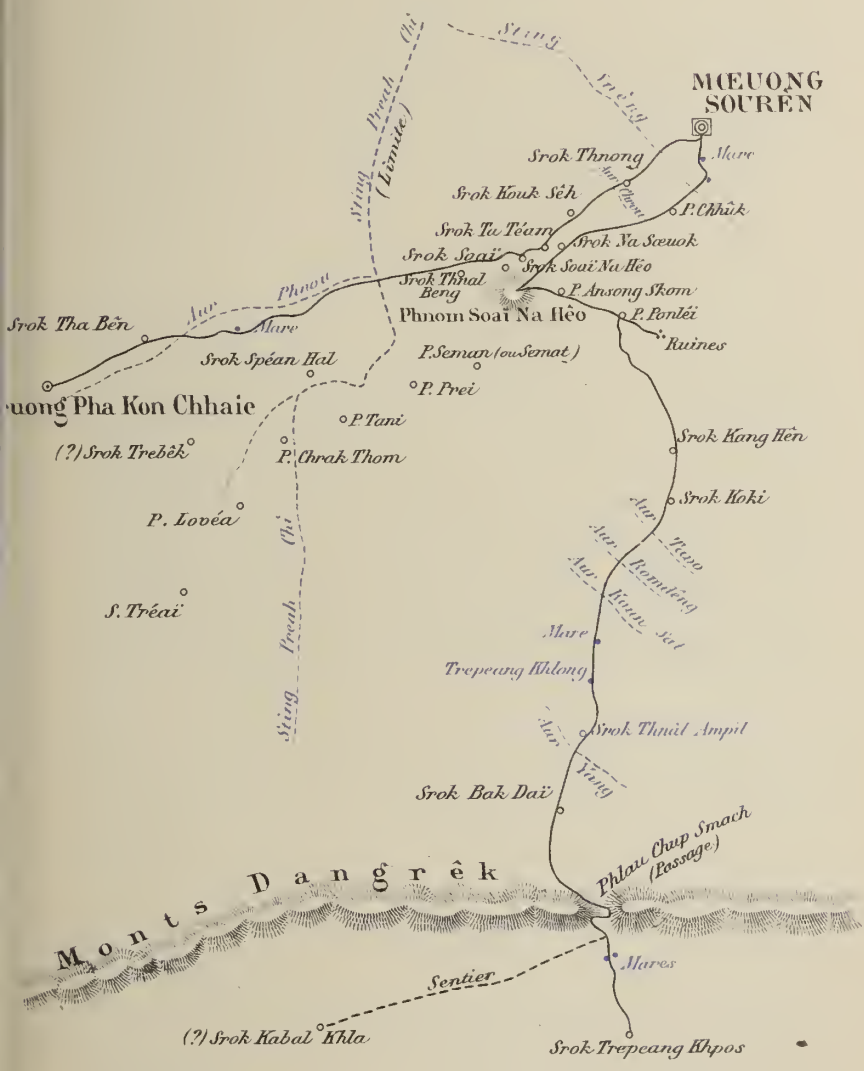
Bouriram pour se rendre à Phakonchhaie, reprenant d'abord la route de l'aller. Ils traversent le Plai Mat, passent à hauteur de Phnom Kedong, à gauche, dont le voisinage est décelé par les graviers de la route, et arrivent à onze heures au Srok Sangkê Chêâm, hameau de 10 cases, sur le territoire de Bouriram, après avoir traversé un pays de forêts clairières. Les gens de Sangkê Cheam n'ont de poisson à aucune saison. Ils le remplacent par des salaisons de lézards des sables appelés *chéas* et de ces grosses araignées aux crocs venimeux que les Khmêrs appellent *roping*. Partant de Sangkê Chêâm à trois heures et quart, mes deux hommes traversent une plaine dite « du curcuma », puis une levée de terre qui vient du mont Kedong leur dit-on, et la plaine dite Véal Kedong, pour arriver au Srok Sangkê ou Youï Sangkê, village de 80 cases sur un tertre, dans le territoire de Bouriram ; mais les habitants sont inscrits partie à Sourèn, partie à Korat. Mes deux hommes y dinèrent et repartirent de nuit allant au sud-est, jusqu'au Ban Slêng ou Salêng Phon, village de trente cases dans le Mœuong de Phakonchhaie. La limite des deux districts est près du village. Une autre borne est dit-on à 1400 mètres droit au sud du Ban Youï Sangkê, c'est un *balang* ou autel ancien en pierre.

Le mercredi 12 mars, ils partirent de Slêng à six heures, avec une charrette d'allure lente, passant dans un bois de phchek de petite taille. Le sol est terreux, raboteux, en fourmilières et en mottes de vers de terre. Plus loin il est mêlé de graviers. A neuf heures, ils s'arrêtèrent pour déjeûner au Ban Chréi, village d'une vingtaine de cases dont les habitants plantent du tabac et se plaignent d'être écrasés par les corvées et les impôts. Mes hommes quittèrent ce village à dix heures et demie, traversèrent des forêts clairières où les herbes qui ont été brûlées commencent à repousser. Plus loin est la plaine découverte appelée Tha Rœuong, aux grandes herbes sur sol rouge et sablonneux. Vers

une heure ils atteignaient le Mœuong Phakonchhaie où ils ne me trouvèrent plus. Les autorités leur donnèrent une lettre afin de leur permettre de rejoindre An qui venait de partir pour Sourèn. J'ai dit que nous avions quitté Phakonchhaie ce jour même, de bon matin, allant, lui au nord-est, et moi au sud-ouest.

De Pha Kon Chhaie à Sourèn et aux Dangrèk

Échelle 1: 500.000



Aymonier
Voyage au Laos
Tome II_Chap. XI

CHAPITRE X

DE PHAKONCHHAIE A SOURÈN ET AUX DANGRÈK

SOMMAIRE

An quitte Phakonchhaie se rendant à Sourèn. La traversée du Preah Chi. Il arrive au Mœuong Sourèn où le rejoignent Ouk et Ros. Un Kha Louong siamois. Les entrevues du Chau avec ce Siamois. Les scrupules du Chau à recevoir mes présents. Un départ simulé à l'heure propice. An, Ouk et Ros quittent Sourèn allant au sud. Nouvelle visite à Phnom Soai Na Hèo. L'ajournement d'un mariage. Rencontre des convois de charrettes et des caravanes de buffles. Les alarmes des habitants. Le poste de Bak Daï. Le passage Chup Smach. Les regrets de la jeune fille. Les cinq degrés et les quatre terrasses. Au plateau inférieur. Coup d'œil d'ensemble sur les monts Dangrèk et notions sur les passages connus de cette chaîne.

Le mercredi 12 mars à quatre heures du matin, An quitta le Mœuong Phakonchhaie avec cinq charrettes à bœufs. Sortant du village, il traversa un coin de cette plaine découverte qu'on appelle Véal Telung, puis il entra dans les forêts clairières. Vers cinq heures et demie il traversait une autre plaine appelée Ronteah Banh « frappée de la foudre » où sont beaucoup d'arbres rabougris. Plus loin le sol est de sable assez ferme sous les arbres thbêng. Après six heures, il laissa à gauche le Srok Tha Bên, village sous les cocotiers, avec une pagode. Il y rencontra, à un carrefour de route, un homme qu'on enfumait afin de chasser les mauvais esprits qui le possédaient. An traversa

ensuite un petit aûr, « ruisseau ». Aux grands thbêng succédèrent des phchèk, petits, serrés et couverts de fleurs. Le sol est une sorte de terre glaise. Puis il traversa des forêts clairières de phchèk et de reang. A gauche, la route longeait à peu près le Aûr Phnou qui vient de Phakonchhaie et se jette dans le Preah Chi. Vers huit heures et demie il s'arrêta pour déjeûner près d'une mare. Puis le départ eut lieu à dix heures, à travers des phchèk rabougris. Il eut ensuite à droite une plaine appelée Véal Ta Ey où les attelages firent une nouvelle halte de trois quarts d'heure. Il atteignit ensuite le Sting Preah Chi dont le lit mesure ici une quinzaine de mètres de largeur et trois ou quatre de profondeur. En ce moment l'eau qui coulait sur un lit de roches mouillait à peine les pieds. Ce cours d'eau sépare les provinces de Korat et de Sourèn. Au-delà sont des forêts clairières sur sol sablonneux, puis des broussailles et des jungles. La route longe à peu près le Preah Chi qui est à gauche et elle passe tantôt sur des tertres, tantôt dans des bas-fonds. Laissant à droite le Srok Thnâl Bèng, An continue dans les clairières de phchèk et de reang, sur sol sablonneux, mêlé de pierres de grès et de calcaire. Traversant encore un petit ruisseau, il a bientôt sur la droite, à 1200 mètres environ, le Srok Soaï Thom. Plus loin, un autre Srok Soaï a ses cases dispersées des deux côtés de la route sous les palmiers et les bambous. Vers quatre heures, il s'arrêta à Soaï Na Hêo, village qui dût payer 70 ticaux quand le Chau de Sourèn imposa une amende à tous les villages de sa province afin d'indemniser les Keling ou Indiens qui avaient avec lui ce procès dont j'ai parlé. Au sud-ouest, le Phum Soaï Thom, qui compte 200 cases, dut payer en cette même circonstance, la somme de 200 ticaux et ses habitants auraient volontiers massacré quelques Indiens à l'occasion. Puis reprenant sa marche pendant un quart d'heure encore An s'arrêta enfin pour la nuit au Srok Ta Téâm, village

de 44 cases qui fut imposé à 50 ticaux pour indemniser les Indiens. Les cocotiers et les aréquiers abondent dans ces grands villages qui se suivent : Soaï Thom, Soaï Nahèo, Ta Téâm.

Le jeudi 13 mars, quittant le Ban ou Srok Ta Téâm, vers cinq heures du matin, An laissa à gauche le Srok Kouk Sêh, village entouré de rizières. Vers six heures, il apercevait confusément, à l'ouest un peu nord, le mont Soaï Na Hêo où il avait été à un voyage précédent. Le sol du pays est en sable blanc et les rizières n'y sont pas belles. Après des fourrés de bambous, la route, c'est-à-dire la piste des charrettes, s'engage dans des bois épais de phdiek et de popél. Suivent d'autres fourrés de bambous et six grands arbres *téal* où les abeilles font leurs nids. Ces abeilles étant à redevance les gens du village Kouk Sêh ramassent leurs nids afin de porter le tribut de cire au Chau Mœuong de Sourèn. Traversant ensuite le Aûr Chrou, ruisseau dont les rives sont couvertes de forêts de bambous, An laissa le Srok Thnong à droite, passa une grande plaine de rizières et entra de nouveau dans des forêts clairières de phchèk, à ce moment complètement dégarnis de leurs feuilles. Vers neuf heures, on s'arrêta pour faire cuire le déjeûner au bord du Sting Snêng qui avait encore de l'eau par flaques dans son lit large de 12 à 14 mètres et profond de trois ou quatre. Il se jette dans le Sting Preah Chi près du Srok Ta Ek, à une matinée d'ici. On se remit en marche à onze heures traversant une forêt serrée de grands arbres laissant à droite une grande mare entourée d'arbres. Au bout de trois quarts d'heure, on atteignit la levée de terre de la face sud de l'enceinte du Mœuong Sourèn ; cette levée est couverte de bambous. Encore un quart d'heure de marche et on atteignit l'enceinte intérieure ; enfin un dernier quart d'heure de marche permit de s'arrêter à la sala Klang devant l'habitation du Phya de Sourèn.

Le même jour An était rejoint à Sourèn par Ros et Ouk qui

étaient arrivés à Phakonchhaie et en étaient repartis dans l'après-midi du 12 mars. Sans prendre des notes topographiques, ils relatèrent sommairement qu'ils allèrent diner ce jour-là au Srok Trebêk, hameau de 27 cases, appartenant à Sourèn, mais sur la limite des deux provinces. Continuant leur route de nuit, ils passèrent au Srok Spéan Hal, hameau de 18 cases, de Sourèn, au Srok Préi, village de 20 cases et au Srok Smat ou Smân, hameau de 12 cases dont les habitants se livrent à la fabrication des marmites. Au jour ils arrivèrent au Srok Ansong Skom auquel ils donnent une quarantaine de cases.

Le jeudi 13 mars, ils quittent Ansong Skom, traversent des forêts clairières sur une route de terre noire mêlée de graviers et de cailloux noirs. Au sud sont des collines. Ils déjeunent au Srok Soaï, puis traversant le Srok Thnong, le Srok Trach, ils arrivent de nuit au Mœuong Sourèn.

An avait payé et renvoyé les charrettes qui l'avaient amené de Phakonchhaie et en avait demandé d'autres au Chau de Sourèn, mais celui-ci le pria d'attendre quelques jours, étant en ce moment très occupé avec plusieurs Kha Luong « envoyés royaux » de passage ; entr'autres un Khun se rendant de Bangkok à Oubon. On l'avait amené de Soaï Chék, au dessous des Dangrêk, avec 35 charrettes à buffles et il lui fallait, à Sourèn, outre ses 5 éléphants, 5 chevaux, 65 charrettes à bœufs et 110 hommes au total.

« Le vendredi, 3e jour de la lune décroissante de Phalkun (14 mars) au matin, raconte An, le Phya de Sourèn alla en grande cérémonie, escorté de tous ses Kromokar, faire visite à ce Kha Luong qui était logé dans un pavillon à l'est du Mœuong. Monté sur une charrette attelée de bœufs rouges et couverte d'un toit en forme de roof de barque, le Phya Sourèn portait un langouti de soie à fleurs, une veste à fleurs dorées et une écharpe blanche, il était coiffé d'un chapeau. Voulant être témoin de la

visite je me faufilai parmi les Kromokar qui précédaient ou suivaient leur Phya. Celui-ci montant au pavillon du Kha Luong s'assit à hauteur du Siamois. Son frère cadet le Balat salua le Kha Luong qui lui rendit son salut. Tous les Kromokar s'assirent, levèrent les mains pour saluer et se tinrent les uns inclinés en avant, les autres à demi prosternés, les coudes sur le treillis formant plancher. Le Kha Luong était un jeune homme de 28 à 30 ans, envoyé, dit-on, pour régler des procès. On voyait que l'assistance craignait beaucoup ce Siamois. Curieux du spectacle, je m'assis avec les autres dans une tenue respectueuse quoique j'en éprouvasse quelque répugnance. Le Siamois fit lire à haute voix son ordre de route qu'écoutèrent le Phya et tous les Kromokar. Dans cet ordre il était dit que Sa Majesté siamoise envoyait le Khun Phon Pithak Balat Krom Phu Ban Saï Krom Mahathaï (tels étaient les titres du jeune homme) aux Mœuong Oubon, Suvannaphoum, Attopœu et Sting Trêng. Que l'objet de sa mission était indiqué dans un autre ordre royal à lui remis. Que donc les chefs de Mœuong de la route eussent à le faire conduire. Ce Siamois emmenait avec lui 24 soldats pour la relève du poste d'Oubon. Au total une trentaine d'hommes et quelques femmes le suivaient. Après la lecture de l'ordre royal, ce jeune homme parla de Bangkok aux mandarins de Sourèn et émit sottises sur sottises. Mal assis et peu content, je me retirai discrètement, laissant là tous les Kromokar. Le soir à cinq heures ce Kha Luong alla rendre sa visite au Phya de Sourèn, à cheval avec souliers aux pieds, langouti, tunique noire et casque blanc *la pointe en l'air*. A sa hauteur un homme portait en bandouillère son fusil dans une gaîne. Ses 24 soldats suivaient, vêtus de blancs, coiffés de casques. Ils avaient l'air de matelots parce qu'ils avaient des sabres et pas de fusils. Je n'ai plus eu la curiosité d'aller voir ce qui se passerait. »

« Le samedi 4e jour de la lune décroissante de Phalkun (15

mars), le Phya Sourèn fit couper les cheveux à sa petite fille âgée de 11 ans. Ros prit des notes sur les préparatifs de la cérémonie. A sept heures, le Kha Luong vint au festin donnné à cette occasion et il fit cadeau à la fillette d'un *kien* ou langouti de fabrication européenne et d'une écharpe en soie double, c'est-à-dire formée de deux écharpes cousues ensemble dans le sens de la longueur. Quand il eut déjeuné, ce Siamois retourna à son pavillon où le Phya Sourèn envoya à midi sa troupe d'acteurs pour lui donner le spectacle jusqu'au soir. Alors les acteurs s'en retournèrent ayant plaisir de dire partout qu'ils avaient joué toute l'après-midi pour ce Siamois sans en recevoir un lat ! »

Ce Kha Luong partit le lendemain pour Sisakêt. Mais le Chau avait d'autres « envoyés royaux » à expédier, ainsi qu'un Allemand, négociant de Phnom Pénh, M. K. qui était venu vendre de l'opium au prix de 55 ticaux la boule : An attendit donc.

A son arrivée à Sourèn il avait porté au Chau les cadeaux que je lui envoyais ainsi qu'à sa femme, avec une lettre en cambodgien par laquelle je le remerciais de la bienveillance qu'il avait en tout temps témoignée à mon personnel. Mais ce gouverneur, rendu méfiant par l'affaire des Keling ou Indiens, n'osait pas accepter les cadeaux parce que ma lettre n'en parlait pas, An insistant, en ajoutant ses remerciements verbaux aux miens, le Chau fit porter lettre et présents chez son frère cadet le Balat en l'invitant à donner son opinion sur cette affaire. Heureusement celui-ci fut d'avis qu'on pouvait accepter la parole de An, une ancienne connaissance valant un écrit, dans le cas présent. Le Phya reçut donc ces cadeaux, mais il prit la précaution d'en faire dresser une liste détaillée par le Luong Tiem.

Le lundi 17 mars, le Phya Sourèn fit partir en foule ses Kromokar qui devaient se rendre à l'inauguration du nouveau

Mœuong de Chomphon bauri dans le nord de la province. Ils sortirent le soir au crépuscule, heure que les traités désignaient comme propice au voyage et ils s'arrêtèrent pour la nuit au dehors du Mœuong. De là, ils pouvaient bien rentrer au village, faire visite, par exemple à leur chef ; les femmes apportèrent aux charrettes le repas du soir, et au besoin, les voyageurs envoyaient femmes ou domestiques reprendre ce qu'ils avaient pu oublier chez eux, mais ils devaient s'abstenir de retourner en personne dans leurs maisons, afin de respecter la fiction du départ qui les mettait en règle avec les indications des traités sur les jours et heures fastes ou néfastes.

Le vendredi 21 mars, tout ayant été préparé la veille, les voyageurs quittèrent le Mœuong Sourèn à quatre heures du soir avec cinq charrettes à buffles. On devait refaire la route déjà faite en décembre précédent, de Sourèn jusqu'au dessous des Dangrêk, mais en prenant, cette fois-ci, des notes plus détaillées. Traversant les rizières de Sourèn il rencontra des gens qui transportaient des bois. On lui dit que c'étaient les clients d'un ancien mandarin, le Preah Phiroum Khang, qui perçoit et fait porter directement à Bangkok leur impôt de capitation sans passer par l'intermédiaire du Chau Mœuong. Au-delà, dans les bois, il laissa à gauche une mare, Trepeang Daun Ngouk, qui mesure 120 mètres sur 80 environ ; plus loin, une autre mare à droite, toute ronde, c'est Trepeang Khlong, ainsi appelée parce qu'elle est entourée d'arbres khlong. Avant six heures, les voyageurs passèrent le Sting Snêng sur le pont de bois, long de 40 mètres, large de 4, muni de parapets et vers six heures et demie ils arrivèrent au Srok Chhuck, où ils passèrent la nuit. Les gens de ce village font le commerce du poisson salé qu'ils vont acheter du côté de Siem Réap, du grand Lac.

Le samedi 22 mars, après avoir visité des tours, à 200 mètres à l'est du Srok Chhûk, qu'on ne leur avait pas indiqué au précé-

dent voyage, mes trois Cambodgiens se séparèrent : Ouk devait continuer la route au sud avec les bagages, tandis que An prenant Ros avec lui, obliqua à l'ouest sur Phnom Soai Na Hêo où de nouveaux renseignements annonçaient une inscription. Quittant le Srok Chhûk vers dix heures du matin, An traversa des forêts clairières sur sol sablonneux, rencontrant un nommé Phong, l'un des principaux chefs de brigands de Sourèn, qui la veille avait dit aux gens de Chhûk, en parlant de mes hommes : « Ne pourrions-nous pas mettre la main sur ces Kha Luong là ? » Bien entendu ce personnage passe pour être invulnérable. Sa rencontre dans les bois fut cependant inoffensive. Laissant ensuite une grande mare à gauche dans un bas-fond, les voyageurs atteignirent vers midi le Srok Na Sœuok, déjà visité au voyage précédent. Ses habitants, ai-je dit, plantent beaucoup de tabac.

Quittant Na Sœuok à deux heures, An se dirigea droit sur la montagne. Le sol est sablonneux, couvert d'arbres phchek. Puis des pierres jonchent le sol. Il passa près d'un puits appelé Audaung Chup dont l'eau saumâtre donne certaines maladies, disent les gens du pays. Vers trois heures, il arriva à la montagne; à la gorge du côté du nord il trouva les pierres sculptées de la porte d'une tour démolie, mais pas d'inscription ; les renseignements étaient erronnés ; ce qui arriva maintes fois pendant nos voyages. Quittant la montagne il se dirigea, à travers les forêts clairières au sol couvert de graviers et de cailloux, droit sur Ansong Skom où il avait envoyé, de Na Sœuok, son compagnon Ros avec la charrette. Il le rejoignit à quatre heures et demie. Avant six heures, les deux voyageurs quittèrent ce village ; ils laissèrent à droite la mare appelée Trepeang Kouk Daung et ils ne s'arrêtèrent qu'une demi heure au Srok Ponléi. An, inquiété par les rencontres suspectes, avait de vives préoccupations au sujet des bagages que Ouk était seul à garder ; il pressa le départ

de Ponléi qui eut lieu à sept heures du soir et après avoir traversé des forêts souvent épaisses, il rejoignit Ouk à neuf heures et demie au Srok Kanghên où celui-ci était venu directement du Srok Chhûk.

Les gens de Kanghên, ou Kanghêng, village de 40 cases environ, ont de belles rizières. Ils élèvent des vers à soie et leurs femmes tissent des langoutis ; ils fabriquent des charrettes qu'ils vendent au prix de 16 ticaux environ et ils vont acheter le poisson sec de Siem Réap et d'Angkor baurei dans le bassin du Grand Lac. Au village un mariage venait d'être ajourné. Il avait été fixé au 13 Kœt de Phalkun (9 mars). Poulets et porcs étaient déjà massacrés lorsque survint une pluie quelques jours avant la noce. Cette pluie anormale en cette saison fit cesser tous les préparatifs et les parents se concertèrent pour refaire ultérieurement la demande en mariage et tout recommencer. Selon les vieilles traditions les époux seraient malheureux en ménage si on s'obstinait à les unir malgré la pluie. La même superstition existe dans le royaume du Cambodge proprement dit.

Le dimanche 23 mars, quittant vers six heures et demie le Srok Kanghên ou Kanghêng, les voyageurs traversèrent d'abord des forêts de trach, dont les gens du pays prennent les feuilles pour étendre dessus le tabac à sécher ce qui lui donne plus de force, disent-ils. Il y a aussi, dans ces forêts des arbres rongieng, dont les fleurs sont mangées cuites ou crues par les indigènes. Le sol est de sable rouge et blanc. Laissant à gauche le Srok Koki, les voyageurs continuèrent à travers les forêts clairières de trach, thbêng et téal. Vers huit heures et demie ils s'arrêtèrent pour déjeuner au bord du Aur Ta Vo ou Ta Vâr, ruisselet qui a de l'eau toute l'année. Là, à la station dite Damnak Snaï, ils rencontrèrent 35 charrettes appartenant aux gens du Srok Thmâr et des villages voisins, à l'est de Kanghêng, qui allaient au *pays d'en bas* avec femmes et enfants, acheter du poisson,

sous la conduite d'un chef choisi, le Néai Roï Luong Oudâm Phou Ka. En partant ils avaient demandé un passeport au Phya de Sourèn, moyennant un droit de 6 sling. Sans cette pièce on les aurait arrêté aux *Dan*, « postes de police frontières » et on les aurait ramené au chef-lieu. Pour se garer contre les périls du passage Chup Smach ils avaient quelques fusils et beaucoup d'amulettes.

An rencontra aussi là un Chinois de Krelanh, chef-lieu de district de Siem Réap. C'était un fonctionnaire ayant le titre de Luong Khousa qui revenait du Laos avec 12 hommes, 5 fusils, 6 charrettes et 50 buffles. Devant aussi descendre les Dangrêk, il vint demander à An de voyager ensemble parce qu'il avait grande peur des brigands. An accepta, mais le Chinois ayant des buffles qui ne pouvaient voyager pendant la forte chaleur de la journée, mes hommes le laissèrent bientôt en route.

Ils quittèrent cette station vers dix heures et demie. Elle est près de l'emplacement d'un village abandonné. Ils s'engagèrent dans les forêts clairières de Khlong et de Thbêng sur sable blanc. A cette époque de l'année ces arbres sont généralement dépouillés de toutes leurs feuilles. Ils traversèrent le Aur Romdêng, petit ruisseau, près duquel on avait élevé un pavillon pour l'éléphant blanc de Bassak, puis le Aur Kaun Sat, autre ruisselet, à sec celui-ci. Puis les forêts clairières font place aux bois bas et fourrés. Les voyageurs passèrent près de Trepeang Ta Kom, mare ronde, entourée de Thbêng clair-semés et vers une heure et demie, ils s'arrêtèrent à la mare qu'on appelle Trepeang Khlong (ou Phlong), qui est grande et entourée de bois. On y avait élevé un pavillon de cinq petits bâtiments pour le passage de l'éléphant blanc. Ils rencontrèrent là des Birmans et des Laociens conduisant une caravane de 800 buffles depuis Bang Mouk sur le grand fleuve jusqu'à Paschim et au delà. Tous les hommes, armés de sabres ou de fusils, se gardent soigneu-

sement, le doigt sur la détente dès que des étrangers approchent. Mes hommes quittèrent Trepeang Khlong vers trois heures, suivant la piste sous les clairières ; le feu avait partout brûlé les herbes qui ne repoussaient pas encore. Les bois sont en lignes parallèles dessinant naturellement de longues avenues. Vers quatre heures, les voyageurs s'arrêtèrent au Srok Thnâl Ampil, village de 40 cases environ où ils restèrent pendant la journée du lendemain.

Les habitants de Thnâl Ampil disent qu'ils sont des Khmêrs Chong « des Cambodgiens de la fin » ainsi appelés par opposition aux *Khmêrs dœm* « Cambodgiens de l'origine ». Ces Khmêrs Chong tiennent un peu des Kouïs. Ils cultivent quelques maigres rizières, récoltent pas mal de bananes, plantent du coton et de la canne à sucre, font des torches et vont ramasser sur les monts Dangrêk, le cœur de l'arbre *khlé* ou l'écorce de l'arbre *prahut* pour teinture. Leur village est entouré d'une palissade. Selon leur expression ils « sont toujours sur le qui-vive comme des bêtes sauvages », couchant sous les bananiers près de la palissade du village afin de repousser toute attaque nocturne ; le jour tenant le fusil à la main pour aller aux champs, aux bois ; alors en cas d'alarme, un appareil retentissant comme un tam-tam appelle les travailleurs au secours du village ; ils accourent et barrent les routes qui sont au nombre de deux seulement. La nuit on enfonce en terre des lancettes aux approches du village et on les retire au matin pour que les habitants ne s'y blessent pas.

Le mardi 25 mars, les voyageurs quittèrent le Srok Thnâl Ampil à six heures du matin, traversant d'abord un ruisselet, le Aur Yang Tauch, qui coule de gauche à droite comme les précédents cours d'eau, puis des défrichements faits en forêt où restent encore debout de grands arbres isolés, blessés à mort par l'incendie, puis des plaines de trêng « roseaux » que le feu a brûlé et qui commencent à repousser. A sept heures ils font

halte au village de Bak Dai qui compte une quinzaine de cases, en deux groupes séparés par des rizières. Un petit ruisselet passe à ce village où An était déjà venu à sa précédente tournée. Les habitants plantent du tabac sur l'emplacement des anciens parcs à bestiaux dont l'engrais accumulé lui donne plus de force. Ils troquent ce tabac contre les marchandises des voyageurs. Ce hameau est considéré comme étant la porte de la province de Sourèn. Un poste surveille les voyageurs qui montent ou descendent le passage de Chup Smach, examine leurs papiers et conduit les suspects au Mœuong.

Repartant du village de Bak Dai à sept heures et demie, les voyageurs continuant à suivre la piste de charrettes que An avait déjà parcourue en décembre, s'engagèrent dans les grands bois où domine le téal, sur sol de sable rouge, puis dans des forêts clairières de thbêng et de klong et au bout d'une heure de marche ils atteignirent une sorte de caravansérail, au lieu appelé Damnak Chup Smach. Le *Dan* « poste de police » se compose de deux misérables pavillons en chaume et rondins entourés d'une palissade. Ayant déjeûné là, ils en repartirent à midi s'engageant dès lors dans la forêt épaisse qui couronne en toute cette région la crête des Dangrêk. La route, en sol sablonneux rouge, est profondément encaissée par places et les racines des arbres rendent la marche pénible aux charrettes. On atteint ensuite des graviers et des blocs de baï kriem et après quarante-cinq minutes de marche lente depuis le Dan, en pays plat qui ne décèle pas la faille immense que l'on va rencontrer, on atteint l'arête du plateau, le bord de la descente, le *Ruot lœû* « le gradin supérieur » : le passage de Chup Smach étant divisé, nous le verrons, en plusieurs terrasses et gradins appelés *Ruot*.

Après une halte de quelques minutes les voyageurs commencent la descente, mais la route tourne à l'est, le long de la crête et sur le flanc de la montagne. A travers les arbres on a

sur sa droite des échappées au loin sur la plaine, sur les monts de Tœuk Chou, Angkor baurei et Sisaphon. Les pierres de baï kriem se mêlent sur la route aux roches de grès rouge semblable à celui qui a servi à construire les monuments de Prasat Ta Mean un peu plus à l'ouest et de Preah Vihéar, au loin dans l'est. Ces deux monuments ont certainement été construits avec des pierres extraites dans leur voisinage. Puis la descente s'accuse. En quelques endroits les gens du pays ont enlevé des pierres pour faciliter le passage de l'éléphant blanc. Près de la route est la fosse vide et béante du chinois Préh qui remontait l'année précédente et qui fut tué d'un coup de feu sur sa charrette. Les voleurs enlevèrent tous ses biens et laissèrent les bœufs. Les gens de Bak Dai l'enterrèrent là et plus tard sa veuve vint de Sourèn pour l'exhumer. Plus loin, sur cette terrasse, la première au-dessous du plateau supérieur, qui va en pente assez douce, on aperçoit à 80 mètres à droite de la route, une mare qui a de l'eau toute l'année et qu'on appelle Trepeang Chhuk Hâng. De là un sentier de piétons peut conduire directement au plateau supérieur par la traverse. Un peu plus loin, on atteint le deuxième gradin, le Ruot Treang (nom d'arbre) où se trouve un puits qui n'assèche pas. De ce Ruot Treang un sentier de traverse à l'est de la route conduit directement au bas de la montagne. Ce sentier et celui de Trepeang Chhûk Hâng, qui en est pour ainsi dire le prolongement, permettent aux piétons d'abréger beaucoup le trajet. L'ancienne piste des charrettes, aujourd'hui à peu près abandonnée, appuyait davantage dans l'Est, passant au gradin appelé Ruot Srei Srenoh « le gradin des regrets de la fille » qui est vers l'est le prolongement du Ruot Treang. De ce point la vue est très dégagée au loin sur la plaine inférieure où surgissent tous les pics, monts et mamelons disséminés dans les provinces de Sisaphon, Battambang, Phnom Srok, Chongkal et Siem Rèap.

Le nom de Srei Srenoh est expliqué par la légende d'une jeune fille enlevée par son amant et un ami. Le trio s'arrêta en ce lieu, l'amant chanta, l'ami joua de la flûte, et la belle, regardant le paysage à perte de vue qui reportait sa pensée vers ses parents, au loin, là-bas, s'attendrit, versa des larmes et refusa d'aller plus loin. L'amant furieux la tua sur place. Aujourd'hui les Cambodgiens du pays d'en bas qui vont au Laos se retournent avec émotion quand ils arrivent en cet endroit. La légende aidant, ils songent à leur maison, à leur famille, si bien que, sans être enlevés par personne, un peu de musique attendrissante les ferait facilement pleurer.

Au-dessous du Ruot Treang ou Ruot Srei Srenoh, la route, après avoir suivi une terrasse pendant un trajet de vingt minutes, atteint le troisième gradin appelé Ruot Soaï (du manguier). Dix minutes après on descend le Ruot Dei (de terre). Enfin, on traverse un ruisselet appelé Aur Koki et on atteint la cinquième et dernière descente, le Ruot Anchûn « gradin du portage, du transport », ainsi appelé parce qu'il exige le déchargement des bagages et le passage des charrettes à vide. C'est le seul gradin d'ailleurs qui nécessite cette opération. Au-dessous est la plaine inférieure.

Ainsi donc ce passage de Chup Smach compte cinq étages séparés par quatre terrasses intermédiaires dont la largeur varie de 400 à 1000 mètres environ. Du haut en bas, ces degrés sont : 1° le Ruot lœu, 2° le Ruot Treang ou Srei Srenoh, 3° le Ruot Soai, 4° le Ruot Dei, qui est séparé par la plus large terrasse du 5e le Ruot Anchun. Le Ruot lœu a la plus grande dimension en hauteur, de cinquante à soixante mètres ; les autres ont à peu près une vingtaine de mètres chacun. Le plus escarpé est le Ruot Anchun. La descente est longue : la route se détournant souvent pour longer les terrasses, le flanc de la montagne, mais elle n'est pénible, en somme, qu'au Ruot Anchûn ;

partout ailleurs les hommes se contentent d'aider à retenir ou à pousser les charrettes. Il faudrait peu de travaux pour faire au Phlau Chup Smach une voie carrossable d'accès facile aux voitures. Tel quel, ce passage, que les Siamois, appellent Chhang Smet, par traduction et corruption du nom cambodgien, est infiniment plus commode que tous les autres passages à travers la chaîne des Dangrêk.

Les gens de Bak Dai, le village au-dessus du passage ou ceux de Trepeang Khpos, le premier village de la plaine inférieure, louent leurs charrettes au prix d'un tical pour transporter les marchandises d'un village à l'autre.

An et ses compagnons ne purent, ce jour-là, descendre jusqu'au bas de la montagne. Ils dûrent s'arrêter vers six heures du soir au Aur Koki, ruisselet au-dessus du Ruot Anchûn, le gradin inférieur. La nuit les surprenait en pays désert, dans les bois, An n'était pas sans inquiétude : les bagages qu'il était chargé de transporter à Bangkok pouvant tenter les brigands dont le passage est infesté.

Le mercredi 26 mars, reprenant leur route à sept heures moins un quart, les voyageurs descendirent à travers les roches du Ruot Anchûn, sans décharger, mais en passant voiture par voiture et tout le monde aidant à retenir à la descente. Ils atteignirent la plaine inférieure en pente douce, entrant ainsi dans le territoire de Chongkal. Ils traversèrent deux fois un ruisselet que la route longe quelque temps et continuèrent dans la forêt haute et épaisse de phchek, phdick, sokkrâm sur sol de sable jaune et plus loin d'argile jaune. La route, ravinée sans doute par les eaux, est encaissée à plus d'une hauteur d'homme. Enfin, ils débouchèrent dans les forêts clairières, ou plutôt dans les petits bois semés par bouquets où la route devient unie sur sol de sable assez ferme et ils atteignirent un embranchement de route, à droite, qui va, dit-on, au Srok Kabal Khla, à un jour de

marche. Vers huit heures, ils s'arrêtèrent pour déjeuner à la Damnak ou station de Trepeang Véai, mare à gauche de la route. Les charretiers chassèrent et mangèrent quelques uns de ces lézards des sables que les Asiatiques prennent au trou en creusant le sol. Repartant à dix heures et continuant à suivre la piste dans la plaine sablonneuse aux arbres clair semés et un peu rabougris : angkrong, phchek, sokkrâm, les voyageurs laissèrent bientôt sur leur droite à 120 mètres de la route la mare de Damnak Chambâk qui est une simple station et, vers une heure de l'après-midi, ils atteignirent le Srok Trepeang Khpos, district de Chongkal, où un poste de police perçoit un demi-sling par charrette qui monte ou descend le passage de Chup Smach.

Le lendemain ils continuèrent sur Kouk Mon, village du district de Soai Chék, province de Battambang. An repassa donc ce jour-là par la route déjà parcourue en décembre. Puis de Kouk Mon ils continuèrent au sud-ouest à Thmâ Puok, village plus important du même district, à Soai Chék, le chef-lieu, et à Sisaphon, la province suivante, pour se diriger ensuite à l'ouest sur Bangkok. Cet itinéraire, à partir de Trepeang Khpos sera relaté ailleurs.

Bien souvent j'ai dû, dans cette étude mentionner cette longue ligne des Phnom Dangrêk « monts du fléau » ou Phnom Vêng « montagnes longues » à laquelle la différence de niveau des deux bassins qu'elle sépare donne une forme toute spéciale. Avant de quitter définitivement ces pays, il ne sera donc pas inutile de tracer un coup d'œil d'ensemble de cette chaîne et de ses passages que les divers voyages de ma mission firent explorer en grande partie, surtout par mon Cambodgien An.

La chaîne de montagnes, qui court à peu près selon le méridien, du nord au sud, séparant le bassin du Nam Khong laocien des divers Ménam siamois, forme, d'après ce que j'en

ai vu à la traversée du Dong Phya Yên, une série de lignes de montagnes et de vallées parallèles à la direction générale de la chaîne qui s'ouvre de distance en distance pour laisser couler les torrents de ces vallées soit à l'est au Nam Khong, soit à l'ouest au Ménam. Ces montagnes portent divers noms entr'autres celui de Khao Niaï, « les montagnes grandes », dans leur partie méridionale, à l'ouest de la province de Korat.

Au point où le Moun prend sa source, entre Korat et Paschim, ces montagnes changent brusquement de direction, cessant de courir du nord au sud pour aller dorénavant de l'ouest à l'est. Là les Siamois les appellent encore Khao Niaï, et les Cambodgiens leur donnent le nom équivalant de Phnom Vêng, mais plus généralement les Cambodgiens disent Phnom Dangrêk « les monts du levier, du fléau ». Ce ne sont plus des lignes de montagnes enfermant des vallées parallèles. C'est une arête simple, unique, entre deux plateaux dont le niveau est très différent. En maints endroits, vers le centre de la chaîne, au sud de Sourên, de Sangkeah, de Koukhan, il n'y a même pas apparence de montagne sur le plateau supérieur ; on arrive par une montée très douce à l'arête des Dangrêk qui ne sont autre chose qu'un mur de grès, abrupt, souvent à pic, supportant la terrasse du bassin du Moun qui est à 200 mètres au dessus de la plaine du grand lac cambodgien. Ceci ne se présente que vers le centre de la ligne des Dangrêk, ai-je dit : en effet, malgré la différence de niveau des deux bassins, les monts ont trop de relief dans l'ouest vers les sources du Moun, pour y offrir ce caractère ; à l'est, vers le confluent de cette rivière, les deux bassins du Moun et du grand fleuve tendent naturellement à avoir des altitudes peu différentes et la ligne de séparation se transforme en montagnes et en collines de forme ordinaire.

Les passages connus des Dangrêk sont les suivants, en allant de l'Ouest à l'Est :

1° Le Phlau Dangkor (un nom d'arbre) — les Siamois en ont fait, par traduction et corruption, le Chhang Takor, — où l'on descend en partant du Ban Phkêâm, district de Nang Rong, province de Korat. Au village de Phkêâm, situé à quatre journées de marche au sud-est de Korat, se réunissent trois routes : l'une vient de Sourèn au nord-est ; l'autre, par Nang Rong, de Korat au nord-ouest ; la troisième, à l'ouest vient aussi de Korat par le Mœuong Phakonchhaie et le Ban Chhê, en suivant une direction nord-sud, puis ouest-est, qui la rapproche du pied des montagnes et de la source du Moun. Du Ban Phkêâm la route unique, praticable aux charrettes, se dirige au sud et un peu à l'ouest. Après une grande journée de marche à travers les forêts désertes elle atteint une mare appelée Trepeang Smach, sur le bord du plateau, à l'entrée du Chhang Takor. La route descend ensuite une première marche appelée, en Cambodgien, Ruot (ou thnak) lœû « le gradin supérieur ». Plus loin, une autre marche, le Ruot Kôl Trûng, exige le déchargement des charrettes. Au-dessous, la route continue vers le sud, suivant en pente assez douce le flanc de la montagne dont la direction est ici, momentanément, nord-sud ; et la route qui n'a peut-être jamais été améliorée par la main des hommes, est fortement inclinée à droite, selon la pente de la montagne. Après avoir dépassé une station appelée Danmak Maï Dêng, la montagne et la route se détournent de plus en plus vers l'Est. On atteint enfin le plateau inférieur à Srah Tangkor, mare où est dressé un poteau qui indique la limite des provinces de Korat et de Sisaphon. La route descend ensuite une petite vallée en amphithéâtre entre les Dangrêk et un contrefort allant au sud est qui est appelé Khao Khnà ou Khao Vong « monts en cercle » ; elle traverse le Sting Ston, au thalweg de cette vallée, qui porte ses eaux à la rivière de Sisaphon ; et au-delà, la route laisse un peu sur sa

gauche le village de Rolom Tim dont les habitants sont inscrits à Korat quoiqu'ils habitent le territoire de Sisaphon. Entre Phkêâm et Rolom Tim le pays est complètement désert et de nombreux pirates infestent la région. L'eau ne manque pas au passage Tangkor qui est plus pénible que celui de Chup Smach. Le pas le plus difficile est au Ruot Kol Trûng et à l'étage supérieur. La route, sur le flanc de la montagne, est trop inclinée ; elle fatigue les voitures ; de plus les nombreuses fondrières la rendent très dure, ainsi que les racines d'arbres qui l'obstruent. Néanmoins, le passage, très praticable aux charrettes, est assez fréquenté pendant la saison sèche ; la descente est relativement courte et les voituriers, s'aidant à deux ou trois à tour de rôle, peuvent amener en un jour toutes leurs voitures d'un plateau à l'autre.

2° Le Phlau Srah Chêng, à un jour de distance à l'est du Phlau Tangkor, n'est qu'un passage de piétons qui, de même que le précédent, conduit de Ban Phkeam, au nord, vers Srok Rolom Tim, au sud. La montagne n'a guère ici que 150 mètres d'élévation : le plateau inférieur étant lui-même assez élevé.

3° A deux journées de marche à l'est du Phlau Srah Chêng, un autre sentier de piétons, le Phlau Chomtup Pèch, que mes hommes remontèrent en décembre, fait communiquer les districts de Phakonchhaie, province de Korat, et de Soaï Chèk, province de Battambang.

C'est à l'est de ce dernier passage ou, plus exactement, à l'est du pic Chomtup Pèch, que les Dangrèk n'offrent plus l'apparence de monts quand on les aborde par le nord : la terrasse supérieure s'élevant par une montée très douce, ai-je dit, jusqu'au mur de grès qui tombe à peu près à pic sur la vallée du Grand Lac. Et c'est surtout dans cette région que s'étend la sombre et haute forêt dont j'ai parlé précédemment, où pendant des heures entières le voyageur marche dans une ombre lugubre

qui pèse sur son esprit comme un cauchemar perpétuel, n'apercevant qu'un fouillis de petits arbustes sur le sol et les gros troncs d'arbres, gigantesques colonnes qui supportent la voûte sombre et impénétrable aux rayons du soleil ; il salue l'astre du jour avec un réel sentiment de délivrance quand il sort enfin de cette triste obscurité. Cette sorte de forêt, je le répète, est rare en Indo-Chine où dominent partout les forêts clairières à essences résineuses et où le soleil pénètre à travers la plupart des forêts épaisses.

4° Le Phlau Ta Mêân, à environ trois lieues, à vol d'oiseau, à l'ouest du grand passage Chup Smach et à l'est de Chomtup Pèch, conduit de Sourèn à Soaï Chèk, en traversant la forêt sombre. Ce sentier de piétons est fréquenté par les voleurs qui y font passer les bestiaux volés.

4° Je viens de donner suffisamment de détails sur le Phlau Chup Smach « passage de la source de l'arbre Smach » que les Laociens et les Siamois appellent Chhang Smet. C'est le grand passage des voitures et des caravanes de bestiaux descendant des Mœuongs laociens orientaux au plateau du Grand Lac et à Bangkok. Les Mœuongs laociens de l'est et du nord est envoient leur impôt par cette route.

6° Le Phlau Tuk Chol « passage de l'eau jetée » est un sentier de piétons à une journée à l'est du Phlau Chup Smach.

7° Le Phlau Daun Kêo, droit au sud du Mœuong Souraphim, qui reléve de Sourèn, conduit de ce Mœuong au village de Samrong, dans le district de Chongkal. A la rigueur on peut y faire passer des charrettes en les transportant aux endroits difficiles. C'est probablement le passage par où descendit Francis Garnier en allant d'Oubon à Phnom Pènh.

8° Le Phlau Châm, au sud un peu ouest du Mœuong Sangkeah dont il est à la distance d'une forte journée de marche, permet de descendre de ce Mœuong soit à gauche, au sud est,

à Entrokon, district de Siem Réap, soit à droite, au Srok Samrong et à Chongkal. On le dit praticable aux charrettes.

Entre ces passages et les suivants, la ligne des Dangrêk doit détacher au sud, en pays sauvage, désert, mal connu, un contrefort qui sépare vers leurs sources les bassins du Sting Srêng et du Sting Sên, les deux principaux affluents du nord du Grand Lac. Ce contrefort doit se relever sans doute à son extrémité méridionale pour former le massif du Koulên, au nord d'Angkor. En tous cas, la chaîne des Dangrêk cesse d'être de niveau avec le plateau supérieur ; elle se relève un peu au sud est de Sangkeah et au sud de Koukhan, où deux sentiers de piétons, 9° le Phlau Preah Balaï, et 10° le Phlau Daun Aûr, permettent de la traverser. Le dernier conduit de Koukhan à Prasat Dâp, chef-lieu d'un petit district de la province cambodgienne de Kompong Soaï.

Puis, en continuant un peu à l'est sur la chaîne des Dangrêk, on atteint un beau pic, au sommet duquel a été construit un monument khmêr, appelé Preah Vihéar, observatoire qui se dresse à la hauteur de cent mètres au moins sur le plateau de Koukhan et de près de trois cents mètres sur les plaines à perte de vue du bassin du Sting Sên.

11° Le Phlau Preah Chréi, à l'est du pic de Preah Vihéar, au nord-est de Prasat Dâp, est, dit-on, praticable aux charrettes, mais il est probable qu'il faut les décharger. Il conduit du Phum Beng Melou, dans la province de Koukhan, où est un poste de surveillance, à Prasat Dâp et de là à Promotép, deux districts de Kompong Soaï.

12° Le Phlau Dam Phkar est un autre sentier de piétons, à l'est du précédent,

13° Le Phlau Dan Ta Pouï, sur lequel j'ai donné précédemment des détails. On peut, de même qu'au Phlau Châm, au sud de Sangkeah, faire passer des charrettes au Dan Ta Pouï, mais

avec peine et difficultés. Il faut gravir trois gradins assez éloignés les uns des autres et la route y fait beaucoup de lacets. De même qu'aux autres passages, le gradin supérieur du Phlau Dan Ta Pouï est appelé Ruot lœu, ou Thnak lœu ; le gradin moyen porte le nom de Ruot Phteah Dan « de la maison du poste » ; l'inférieur est le Ruot Sokkrâm (nom d'arbre). Le gradin le plus pénible à franchir est celui du milieu. On y fait généralement passer les voitures à vide, en portant directement le chargement par un sentier beaucoup plus court qui monte à l'ouest, à la distance d'une portée de voix. De même que le Chup Smach, le col du Dan Ta Pouï indique une différence de niveau de deux cents mètres environ entre les deux plateaux.

14° Le Phlau Ansê est un sentier de piétons à deux ou trois lieues à l'est du Phlau Dan Ta Pouï.

La chaîne des Dangrêk qui, depuis la source du Moun, a suivi assez régulièrement la direction ouest-est, fait au Phlau Ansê un coude brusque, à angle droit, et se dirige du nord au sud sur une longueur de trois à quatre lieues, mais seulement pour former une corne, un croc aigu, cette chaîne reprenant là sa direction dernière vers le nord est, jusqu'au confluent du Moun.

Au nord est de ce crochet deux sentiers de piétons conduisent de la province de Melou Préi à celle de Khoukhan. Ce sont : 15° le Phlau Châmbâk qui part du Phûm Srenang, village de Melou-Préi ; enfin à deux ou trois lieues au nord est, 16° le Phlau Pong Dêng, qui part du Phum Krevan, autre village de Melou Préi.

La chaîne continue au nord est, séparant les provinces de Tonlè Ropou et de Bassak d'un côté, des Mœuong Koukhan, Dêt et Oubon de l'autre ; elle entre en pays laocien et elle change donc de nom ; devenant les Phou Dên Mœuong « les monts frontières du pays ». J'ai dit que, par suite de la différence de

plus en plus faible d'altitude des deux bassins qu'elle sépare, elle changeait aussi de forme, prenant progressivement l'aspect de collines ordinaires. Je n'ai pas de renseignements sur les passages qui peuvent exister dans cette région entre Tonlè Ropou ou Bassak et le bassin du Moun, sauf sur celui de Song Nang, à l'ouest de Bassak, que l'on dit praticable aux charrettes. Les défilés existent probablement en nombre, mais le pays est presque désert.

Dans le nord de Bassak, la dernière route qui traverse les Phou Dèn Mœuong est celle que j'ai prise, en allant de Sak Mœuong à Phimoun. C'est une route assez commode dont la nature a fait tous les frais. Les Phou Dèn Mœuong ne sont plus ici qu'une succession de petites collines. Un soulèvement plus important au bord du grand fleuve, au sud du confluent du Moun, ainsi que de larges plateaux de grès terminent au nord les Phou Dèn Mœuong. Cette longue chaîne de montagnes, sous ses deux noms, Phnom Dangrêk et Phou Dèn Mœuong, limite ainsi la partie méridionale du bassin du Moun, depuis sa source jusqu'à son confluent. Il serait même plus exact de dire qu'elle se prolonge au delà de Pak Moun par les plateaux et monticules de grès de la rive droite du grand fleuve jusqu'à Khêmarat : le Moun s'étant frayé un passage en taillant une brèche dans ces plateaux depuis Phimoun jusqu'à Pak Moun.

CHAPITRE XI

DE PHAKONCHHAIE A KORAT

SOMMAIRE

Le Mœuong Phakonchhaie. La population. Le riz et le tabac. Les engagements corporels et l'esclavage. Quelques traits de mœurs. Les impôts et les corvées. Les perdrix. Croyances et pratiques superstitieuses. Notre départ de Phakonchhaie. Route dans les bois au sud-ouest. Au Ban Phkêâm. Le Luong Oudâm. Le Houé Plaï Mat. Au Ban Chhêh. Les Chhao Bon. Le Moun, renseignements indigènes sur sa source. L'orage aux stèles. Les serpents. Les villages pégouans. Le Mœuong Pah Tong Chhaie. Une pointe au sud. Les noces au Ban Houé. Les ruines des environs du Ban Houé. Départ de Pah Tong Chhaie. Les grenouilles. Retour à Korat.

Le Mœuong Phakonchhaie pour Phak tong chhaï, du Khmer Peak tong chéi « planter le drapeau » prend ce nom dans les lettres et pièces officielles. Vulgairement c'est le Mœuong Teloung, du nom de la plaine découverte qui s'étend à l'ouest du village. Il y aurait à deux lieues à l'ouest, un emplacement antique avec vestiges de fossés, de remparts. En tous cas, le Mœuong doit occuper depuis très longtemps l'emplacement actuel où il disperse ses cases en terrain plat, sur sol sablonneux blanc et rouge, sous les bambous, cocotiers, aréquiers, jacquiers, tenot, téal, qui lui donnent un aspect très boisé. Il est entouré de plaines découvertes, au nord, au sud et à l'ouest. Les gens, n'ayant aucun cours d'eau à proximité, boivent l'eau des puits et des bassins qui est plutôt rare et trouble en avril et mai. On y compte sept pagodes, dont l'une la Vat Lobœk « pagode du bassin »

tire son nom d'un bassin de 100 mètres sur 80 qui assèche rarement. De mémoire d'homme, si l'évènement arrive il pronostique une famine à dépeupler le pays, ou, tout au moins, des maladies ou épidémies. Le Mœuong, divisé en plusieurs villages, renferme 200 cases et autant d'inscrits en y comprenant une quarantaine qui relèvent de Sourèn ou d'ailleurs. Dans le district les inscrits sont au nombre de 600 à 700. De Phakonchhaie on va au Mœuong Sourèn en trois jours de charrette, en traversant le Sting Preah chi et le Sting Snêng. Le Mœuong Bouriram, au nord, un peu ouest, est atteint en trois jours de charrette en traversant le Sting Plaï Mat. On va de Phakonchhaie au Moun en marchant quatre jours.

Les habitants de Phakonchhaie sont des Khmêrs mêlés de quelques Siamois et Chinois. Les femmes portent le langouti retroussé à la Siamoise. Les fardeaux ne sont pas portés en balance sur l'épaule ainsi que le font les Laociennes, mais sur la tête comme les femmes *d'en bas,* c'est-à-dire du Cambodge. Les jeunes gens apprennent à lire le siamois, soit à la pagode, soit à la case. Ces Khmêrs usent de quelques expressions particulières dans leur langage cambodgien, telles que *kliek* au lieu de *khpœum*, dégoût ; *iel* pour *khmas,* honte ; *sngœum* pour *khchil*, paresseux. Garçons et filles se plaisent à dialoguer en chantant. Les fonctionnaires sont tous de la même famille. Le Chau mourut à Bangkok l'année précédente. Le Luong Balat fait l'intérim ; à son défaut, c'est le Yokebat. Mais on attendait, disait-on, un Siamois de Korat, le Phrah Vichhaïe pour gouverner le Mœuong. La Cour de Bangkok paraissait tendre à s'ingérer davantage dans l'administration intérieure de tous ces districts et à remplacer les mandarins locaux par des fonctionnaires siamois ; idées d'Europe. Les mandarins de Phakonchhaie étaient très quémandeurs ; tous me réclamaient surtout des remèdes, ai-je dit plus haut. Le Phou Chhuoï m'amena une femme et une

enfant aveugles toutes les deux, en me demandant leur guérison.

Les gens de ce Mœuong avaient eu cette année une récolte passable. Le Balat avait en grenier 40 charretées de riz ; la charretée, valant 36 paniers de 4 au pikul, valait donc 9 pikuls. Cette charretée est vendue ici trois ou quatre ticaux. Les pays voisins viennent acheter du riz à Phakonchhaie qui produit aussi beaucoup de tabac. On le plante dans les anciens parcs à bœufs ou à buffles dont l'engrais donne un tabac plus beau, plus fort qu'on ne pourrait l'obtenir sur tout autre terrain. Quand le plant de tabac a grandi on le *châtre*, comme disent les indigènes, en coupant le bout de la tige, afin que les feuilles du haut soient aussi volumineuses que celles du bas. On cesse dès lors d'arroser la plante. Le tabac haché est vendu au prix d'un tical les 300 tablettes.

Les habitants de Phakonchhaie font cuire leurs foyers de cuisine en prenant la terre dans les anciens nids de termites. Ils construisent aussi des charrettes à bœufs, vendues 12 ticaux, ou à buffles, vendues 20 ticaux. Ils font aussi le commerce des peaux de buffle valant 6 ticaux le pikul, des peaux de bœuf valant 10 ticaux.

L'esclavage pour dettes fleurit ici comme ailleurs. Les pauvres gens, quand ils ne peuvent plus se libérer de leurs dettes, s'engagent pour un prix qui varie généralement de 80 à 100 ticaux. Selon la vieille coutume, les édits prescrivent que tout papier d'engagement soit visé par les autorités locales, tenues d'interroger le débiteur pour lui demander s'il reconnaît formellement la dette et l'engagement. Leur sceau donne le caractère d'authenticité aux chiffres portés sur le contrat. Le Chau perçoit un sleng pour cette formalité qui est indispensable en principe ; autrement l'esclave pourrait contester la validité de son engagement. Le contrat doit indiquer le jour, le mois et le

millésime de la petite ère. Pendant mon séjour un homme du Mœuong avait été mis à la chaîne. Endetté et tombé en esclavage, il se montra d'une insolence rare, insultant tout le monde y compris les fonctionnaires, au point qu'on le disait fou. Quand il fut à la chaîne il prétendit qu'il avait toute sa raison et chercha un nouveau maître pour désintéresser l'ancien. Les kromokar, de leur côté, se disaient : « S'il continue à être insolent, trente coups de bâton feront sans doute sortir l'excès de sang qui cause cette folie ! » A Korat, où les esclaves sont plus chers, un homme robuste peut atteindre le prix de 3 catties ou 240 ticaux. Tandis qu'en allant vers l'est, à Sourèn, aux Mœuong laociens, les hommes sont à meilleur marché, on y trouve des esclaves pour 30 ticaux. Mais ils refusent de quitter leur pays.

Quand une jeune fille de Phakonchhaie se plaint des entreprises trop audacieuses d'un garçon, les parents font condamner celui-ci à une amende; il viendra les saluer et leur apporter une tête de porc, cinq coudées de cotonnade blanche et une jatte d'eau pour laver la figure.

Peu de temps avant mon passage, le feu avait pris de jour dans la case d'un homme à l'aise. Il lui en coûta assez cher pour indemniser les propriétaires de sept cases voisines incendiées de ce fait. Tandis qu'il n'aurait dû aucune indemnité si le feu avait pris la nuit.

Les collecteurs ou fermiers d'impôt semblent ne pas avoir une besogne facile à Phakonchhaie. Ainsi deux Chinois de Korat s'étaient associés pour acheter du fermier provincial le monopole des alcools, de l'opium et des *pi* des trois Mœuong de Nang Rong, Bouriram et Phakonchhaie. (Je donnerai plus loin des détails sur les *pi* ou menue monnaie de porcelaine). Ils avaient payé tout cela neuf catties ; et depuis neuf mois leur fermage fonctionnait à Phakonchhaie, lorsque, au commencement de février, ils furent attaqués la nuit par une bande de brigands ;

ceux-ci au nombre de vingt environ, les dévalisèrent, enlevant 90 ticaux et des étoffes, tirant force coups de fusil, enfonçant des pointes aigües en terre pour empêcher toute poursuite. Si bien que les gens du pays ne purent ou ne voulurent pas aller au secours des Chinois qui se retirèrent à Nang Rong complètement dégoûtés. N'attendant même pas la fin de leur année, ils revendirent leur monopole pour 24 ticaux à des Siamois de Korat.

En ce qui concerne les impôts, le chef du district envoie chaque année à Korat une redevance de 600 torches et de 300 rotins. Les habitants de Phakonchhaie sont dispensés de l'impôt de capitation, mais ils doivent le service personnel en cas de guerre, sous peine de payer 24 ticaux d'amende. Ils sont considérés comme étant essentiellement corvéables et ils se plaignent de leur service qui est très pénible : les occasions de corvées ne manquant jamais. L'impôt sur le riz est affermé à Korat à des envoyés qui vont l'exiger dans les districts. Ces collecteurs furent attaqués une fois à Phakonchhaie par des voleurs qui tirèrent à poudre, mais à bout portant, de sorte que les malheureux Kha Louong eurent la figure brûlée et faillirent en mourir. Ils réclamèrent l'arrestation des coupables ; mais où les chercher ?

Les Cambodgiens de Phakonchhaie aiment à élever des perdrix qui leur servent d'appeau pour la chasse aux congénères sauvages. Ces perdrix sont élevées dans des tubes de bambou percés au nœud pour que la tête puisse sortir. On les nourrit de riz, de termites et de sauterelles. Si elles tombent malades on crache dessus pour rompre le lien qui les réunit encore à ces lutins et farfadets des bois qui causent les maladies des bêtes prises par l'homme. L'appeau est placé dans une cage entourée de lacets où viennent se prendre les perdrix sauvages accourant pour chasser l'intrus. Les belles prises sont alors dressées à leur tour. Un beau perdreau doit avoir les pattes blanches, les ergots blancs, la tête bien mouchetée. S'il est noir il est encore

plus réputé, car c'est alors un volatile qui porte bonheur. Les perdrix considérées comme néfastes sont nombreuses. Parmi ces perdrix qu'on ne doit pas garder chez soi sous peine de malheur, d'accident, on distingue les *porteuses de feu* qui ont la tête rouge ; les *tireuses de sabre* qui avec leur bec tracent des raies sur la cage ou qui allongent leur cou en se reculant ; celles qui *s'appuient sur la terre sacrée*, c'est-à-dire dont les ergots sont inclinés en fourche. Au Cambodge les mêmes préjugés ont cours.

A Phakonchhaie il faut purifier la case sur le toit de laquelle se posent soit des tourterelles sauvages, soit des vautours rouges ou des vautours gris : sinon de grands malheurs s'abattraient sur le propriétaire. Mais si les vautours en s'y posant vomissent leur nourriture ignoble, c'est au contraire signe de grandes richesses. Les esclaves et serviteurs se réfugieront dans cette maison où s'amasseront bientôt argent, bijoux et pierreries. Lorsque les corbeaux effrayés crient ou gazouillent la nuit, c'est signe de maladie ou d'épidémie. Si les perroquets ou perruches sont effrayés la nuit, c'est signe de guerre ; et si les perruches se dispersent ou s'envolent la nuit, les habitants seront de même dispersés de leur pays. Il est prudent d'abandonner un voyage commencé si un serpent traverse la route ou si un arbre s'abat sur cette route devant le voyageur. De même si un chevreuil se campe et pousse des cris sur cette route. Pendant mon séjour, un des Kromokar, le Luong Si Visêt, devant se rendre à Korat, rentra chez lui après une étape, le dimanche 9 mars. Un chevreuil, en courant, avait traversé la route de droite à gauche, puis de gauche à droite et s'était tourné vers l'attelage comme pour l'empêcher de passer. Le mandarin, très impressionné, fit immédiatement demi-tour, craignant accident ou malheur s'il s'obstinait. Quand une case se démolit, son propriétaire doit se purifier pour éviter la ruine ou les malheurs.

Un mariage devait être célébré le dimanche 9 mars, mais il tomba une averse le matin. Le mariage eut été malheureux en s'obstinant à le célèbrer ce jour là. Un des époux serait mort à bref délai. Aussi les parents de la fille proposèrent de remettre la cérémonie à un jour suivant : mais le père et la mère du garçon répondirent : Ce mariage se présente mal, s'il n'est pas fait immédiatement mieux vaut le rompre ». On se piqua d'amour-propre et on consomma chacun de son côté avec les parents et amis, toutes les victuailles préparées pour la noce qui fut abandonnée.

Au Srok Tha Bên, un des villages du district on enfuma un jour un homme possédé par les mauvais esprits causant des crises, des accès subits d'agitation extraordinaire. Selon les prescriptions des *gourous* on éleva à une bifurcation de route, une sorte de cage en rondins. On le coucha là sur un petit tréteau ; une marmite au-dessous, était pleine de tabac et de piment brûlant lentement et l'enfumant en conséquence. Aux angles de la cage on avait placé des *pê,* petites pyramides à 30 gradins en pellicules de bananiers. Il hurlait, se démenait à demi axphyxié criant : « C'est moi, je ne suis qu'un homme, il n'y a pas d'esprits ! » Mais les gourous ne se laissent pas tromper par ces ruses des malins esprits. A leur avis ces cris indiquaient que ceux-ci feraient bientôt place nette.

Le mercredi 12 mars, ainsi que je l'ai dit déjà, je fis d'abord partir An seul avec cinq voitures pour Sourèn, vers quatre heures et demie du matin. Puis à cinq heures et demie, accompagné de Srei, je quittai moi-même Phakonchhaie pour rentrer à Korat, par la route de Phkeam et Phakonchhaie. Le Luong Norin, petit mandarin, me conduisait ce jour-là. Il pleuvait et nos voitures allaient lentement. Nous laissâmes à gauche le Phum Khvao, et nous traversâmes successivement les Ban Boua Phrah, Ta Chhrûk, et Ta Kê. Vers huit heures, la pluie

cessa et nous nous arrêtâmes pour déjeuner au Rahal ou Tonlé « bassin » du Mœuong Tam, à une dizaine de kilomètres au sud-ouest du Mœuong Phakonchhaie.

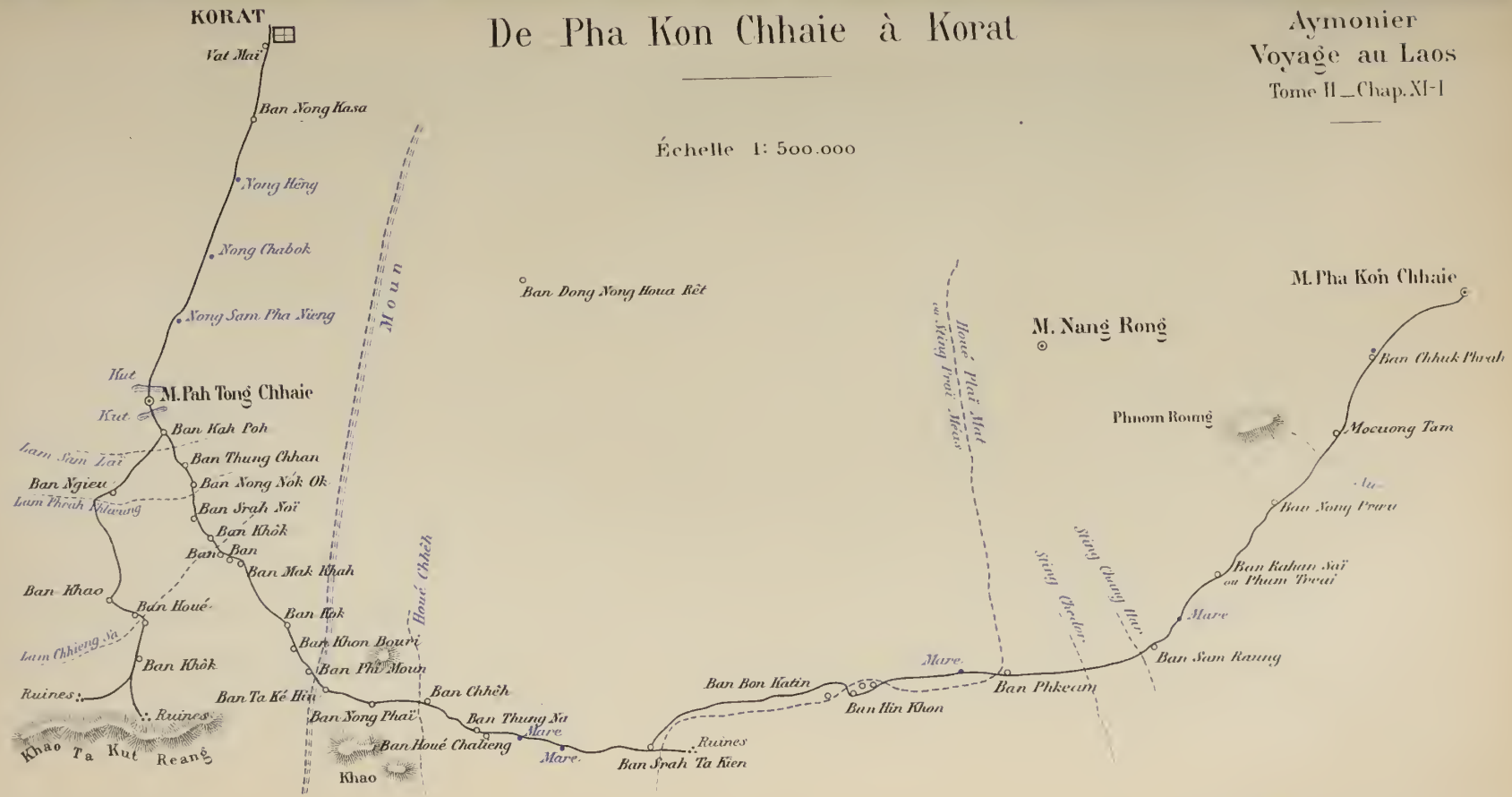
Nous repartons du Mœuong Tam, pays qui est complètement désert, vers neuf heures et demie. Le temps est couvert ; une brume légère se maintient dans les bois de petits phchek et reang. Le sol est une terre noire. Nous passons le lit à sec d'un petit ruisselet qui vient de Phnom Roung, nous dit-on et va se perdre dans les plaines du district de Phakonchhaie, ce district se termine ici à ce ruisseau même. Nous rentrons donc dans le district de Nang Rong. Au bout d'une heure de marche nous traversons Phnom Dei « mont de terre », petite ondulation de terrain, en blocs de grès et de baï kriem que l'on croirait presque rangés de main d'homme. Nous continuons notre route dans les forêts jusqu'à Nong Prœu, village Khmêr de 30 cases. Les habitants cultivent des rizières, fabriquent des torches et tissent des nattes de *run* (une sorte de jonc) qu'ils vendent un demi sling la pièce. Ils vendent un sling les trente torches. La ferme d'alcool du village est achetée à Nang Rong, le chef-lieu du district, pour le prix de 26 ticaux. A notre arrivée les bœufs de Nong Prœu sont lâchés. Il nous faut donc attendre au lendemain matin. Je paie au Luong Norin les voitures de Phakonchhaie et j'achète pour deux francs de venaison boucanée.

Le jeudi 13 mars, nous quittons le Ban Nong Prœu, dont le nom est la traduction siamoise du cambodgien Phum Trepeang Prei « village de la mare des joncs ». Nous suivons la route ou piste sur sable rouge, tantôt à travers les bois rabougris, tantôt dans les grandes futaies de Têal et de Châmbâk. Nous traversons d'anciennes plantations de coton et de courges qui ont été abandonnées ; puis une forêt haute et épaisse. Nous laissons à droite Trépeang Phmom Dei mare, de 120 mètres sur 100,

De Pha Kon Chhaie à Korat

Aymonier
Voyage au Laos
Tome II _ Chap. XI-1

Échelle 1: 500.000



E. LEROUX, Éditeur.

Imp. Monrocq, 3, Rue Suger _ Paris.

actuellement à sec. Là nous sortons de la forêt de Phnom Dei et nous entrons dans une forêt clairière pour passer encore près d'une autre mare à sec, Trepeang Phtom ; puis près de Trepeang Pring où se trouve encore un peu d'eau bourbeuse que ne peuvent boire ni les hommes ni les bestiaux. Vers huit heures nous nous arrêtons à la pagode du Ban Rahansaï que les cambodgiens appellent Phum Tréai. Au bout d'une demi-heure nous repartons avec de nouvelles charrettes. Moi je poursuis à pied jusqu'au Ban Samraung ou Phum Samrong, à trois kilomètres plus loin, où je déjeûne, au bord du Sting Chânghar, petit ruisseau qui vient du sud et se jette dans le Sting Néang Rong. Le Phum Samrong compte une trentaine de cases de Khmêrs, mêlés de quelques Siamois. Ils font principalement des rizières et des torches. Vers onze heures et demie nous quittons ce village et nous laissons à gauche le Phum Romduol, hameau d'une vingtaine de cases sous les cocotiers, bambous et aréquiers. La piste de charrettes sur sable rouge passe au milieu des forêts de grands arbres de toutes espèces ; de temps à autre nous traversons des clairières découvertes.

Vers midi et demie nous nous arrêtons quelques minutes au Sting Chedor pour faire boire nos attelages. La chaleur est très forte, mais en somme cette route du retour est mieux boisée, mieux arrosée que la route directe de Korat à Phakonchhaie. Le Sting Chedor vient des grandes montagnes. On ne sait me dire au juste s'il se jette dans le Sting Nang Rong ou dans le Plaï Mat. Je penche pour ce dernier cours d'eau, parce que le Chedor, dans son lit de 4 à 5 mètres de largeur, de 2 ou 3 de profondeur, a de l'eau jusqu'au mollet, eau de montagne limpide et claire. Or le Sting Nang Rong, plus bas, n'a plus d'eau à cette époque de l'année. Nous quittons le Sting Chedor pour continuer dans les forêts où sont nombreuses les traces d'animaux sauvages, depuis notre départ de Phakonchhaie. Des trou-

peaux de daims se montrent parfois sur la route et disparaissent promptement. Enfin vers deux heures et demie nous arrivons au Ban Phkeam.

Une stèle couverte d'une inscription en sanscrit se trouve dans la pagode de ce village où de nombreux bassins ont été creusés autrefois. Au nord et à l'ouest de Ban Phkeam sont encore trois petites ruines insignifiantes, à 3 kilomètres au plus du village. Le Ban Phkeam, au bord du Plaï Mat que notre route va suivre jusqu'à Srah Takien, compte une soixantaine de cases de Khmêrs, mêlés de quelques Siamois. Ces habitants cultivent des rizières et fabriquent des torches.

A ce village habitait un richard siamois, le Luong Oudâm, de Paschim, au sud des grandes montagnes, qui s'était marié avec une femme laocienne de Nang Rong. Elle l'avait rendu père de deux grandes filles dont la cadette avait épousé le fils du gouverneur intérimaire de Nang Rong ; le jeune couple, selon l'usage, habitait avec les parents de la femme. La fille aînée encore à marier remplissait les fonctions de chef du petit orchestre de son père, composé d'un gong, d'une flûte, d'un tambour et d'un harmonica. Les quatre concubines du Luong Oudâm étaient les instrumentistes. Vaniteux et enchanté de l'occasion de faire étalage de ses richesses, ce Siamois m'emmena à éléphant, le lendemain, faire une promenade de deux heures pour visiter les ruines. Il est vrai que le soir il me fit demander trois piastres mexicaines, par curiosité de collectionneur, disait-il. Il les empocha tout en protestant qu'il était peu convenable d'accepter un cadeau de ce genre. J'achevai ce jour-là d'estamper l'inscription de la Vat du Ban Phkeam, égayé par les ébats d'un gros sanglier élevé par les bonzes. Cet animal, autrefois très méchant, avait eu le caractère forcément adouci à la suite de certaine opération que les laïques exaspérés, lui firent subir un jour, tout comme à un bœuf ou à un buffle, après avoir usé de

diplomatie pour éloigner momentanément de la pagode les bonzes qui refusaient de le laisser mutiler.

Le samedi 15 mars, nous quittons Ban Phkeam avec trois charrettes à bœufs d'allure lente, traversant le Plai Mat pour suivre d'assez près sa rive gauche. Son lit a une dizaine de mètres de largeur et 3 de profondeur. Son eau est claire et vive. Un pont de planches permet aux piétons de la traverser. Nous passons au milieu des rizières et des plaines incultes, puis nous nous engageons dans les bois de haute futaie. Nous laissons, à droite, la mare de Preï Khnœy, actuellement à sec ; puis à gauche, Nong Nam Khun, autre mare. De temps à autre, des clairières coupent ces forêts dont le silence n'est troublé que par le cri lointain des gibbons et le grincement continu des cigales. L'air est embaumé par les fleurs des reang de montagne. La route est à l'ombre, sur sol de sable rouge que traversent les racines des arbres. Avant dix heures nous arrivons au tertre Hin Khon où, à droite de la route, se dresse la *Pierre-borne* qui donne ce nom siamois au pays. Ce n'est qu'une pierre brute sans sculptures. Au delà nous traversons de nouveau le Plaï Mat que barrent des treillis et des nasses. Sur sa rive droite se succèdent trois hamaux voisins les uns des autres : Ban Nong Kham avec cinq cases, Ban Nam Chabok avec 10 cases ; puis le Ban Hin Khon dont dépendent les deux autres hameaux. Hin Khon, proprement dit, compte une cinquantaine de cases de Siamois, mêlés de quelques Khmêrs. C'est sur cette route le dernier village du district de Nang Rong. Nous entrerons dès lors dans le district de Korat. Du Ban Hin Khon, en allant droit au sud, on atteint en deux jours les grandes montagnes. Les bonnes femmes du village parlent encore un peu le Cambodgien. Je presse le départ au grand ébahissement du *Kámnan* « chef » un vieux type de sauvage qui ne comprend pas que je n'attende pas le lendemain.

A midi et demi, nous quittons le Ban Hin Khon et nous traversons encore une fois le Plaï Mat, entrant dans le district de Korat. Nous nous engageons dans les forêts clairières entre une sorte de chaussée naturelle à droite et le Ban Bon Katin, hameau de 7 cases, à gauche. Dans les forêts de phchek le tonnerre gronde et l'averse tombe. Nous traversons successivement trois petites plaines ou clairières dans les grands bois et vers cinq heures et demie nous nous arrêtons pour coucher au Ban Srah Takien ; village d'une quarantaine de cases de Siamois qui cultivent des rizières et fabriquent des torches. Ici notre route quittera définitivement le Houé Plaï Mat ; en cette saison c'est un gai ruisseau au cours rapide et aux eaux fraiches et pures. A l'est de Srah Ta Kien sont les restes d'une ancienne forteresse. On me dit que le Ban Dong Nong Houa Rèt est à deux jours droit au nord de Srah Ta Kien et que, de ce dernier village, en remontant le cours du Plaï Mat on va droit au sud dans les forêts, dans les collines sans rencontrer d'autre groupe de population, jusqu'aux grandes montagnes qui sont à trois jours. Les gens de Srah Ta Kien installent au besoin des norias dans le torrent pour arroser leurs rizières. J'achète deux canards à dix sous pièce tandis qu'on me demandait 40 sous d'une cane.

Le dimanche 16 mars, nous quittons Srah Ta Kien avant six heures, continuant à l'ouest, à travers *Dong Niaï* « la grande forêt ». Nous passons Khao Lop, légère ondulation de terrain en pierres et roches de grès. Au delà sont des forêts clairières. Vers huit heures nous avons à gauche Nong Phaï, mare dont l'eau est trouble ; elle mesure 200 mètres sur 80, et vers neuf heures nous nous arrêtons pour déjeuner à Srah Pha Tip, mare à proximité des plantations de coton des gens de Srah Ta Kien qui ont construit une demi douzaine de huttes pour les abriter en saison. Nous repartons à 11 heures et demie, traversant les forêts clairières de Phchek et de Reang, sur sol de sable rouge,

où les herbes commencent à repousser. Nous nous arrêtons au bout d'une demi heure à *Nong Boua*, « la mare des lotus » bassin de forme ronde qui a de l'eau claire en toute saison ; il mesure 40 mètres de diamètre environ. A midi et demi, nous continuons dans les forêts clairières où l'herbe verte commence à repousser partout. Vers quatre heures et demie nous laissons à droite le Ban Thung Na, hameau de 7 ou 8 cases et nous nous arrêtons un peu plus loin au Ban Houé Chalieng, hameau de 20 cases de Siamois qui cultivent des rizières. On aperçoit à une lieue au sud-ouest, le Khao Cha Bouok, mont haut de 200 mètres. Après une halte d'une demi heure au Ban Houé Chalieng qui se trouve à la lisière des grandes forêts, nous prenons à travers les rizières ; nous traversons ensuite quelques forêts clairières et vers cinq heures et quart nous nous arrêtons pour coucher au Ban Chhêh, village d'une quarantaine de cases de Siamois qui cultivent des rizières, plantent des cannes à sucre, et font des torches qui sont vendues deux sling les 100. Le paddy se paie un tical les dix paniers de quatre au pikul. On boit l'eau du Houé Chhêh, petit ruisseau qui vient du côté des grandes montagnes au sud et se jette dans le Moun un peu plus bas. Je suis reçu dans une sala assez bien abritée par le Kâmnan, vieux bonhomme de 67 ans, il n'a pas encore un seul poil gris, tandis qu'à côté de lui sa femme qui accuse 60 ans, a les cheveux tout blancs. Le Ban Chhêh est dans le territoire de l'Amphœu ou canton de Kathup, droit au sud et à deux bonnes journées de marche de Korat, disent les indigènes.

Le bon vieux Kamnan me dit que, droit au sud du Ban Chhêh et à une journée de marche environ, sont trois villages dépendant aussi de l'amphœu de Kathup : Ban Pongro, Ban Yok Phika, Ban Ram Khliek, habités par une peuplade aborigène qu'on appelle Chhao Bon, (prononcez Tchao Bonne) et qui possède encore son dialecte propre. Les hommes ont adopté les usages

Siamois en ce qui concerne le pagne et la chevelure ; mais les femmes ont gardé la vieille coutume des oreilles largement percées. Elles sont vêtues d'une pièce d'étoffe nouée à la ceinture en forme de jupe dont les deux bouts ne sont pas cousus ensemble. Ce vêtement diffère donc à la fois du langouti siamois et de la jupe laocienne ou cambodgienne. De même que la plupart des femmes sauvages elles portent leurs fardeaux dans une hotte sur le dos et en même temps leur enfant en bandouillère sur le côté assis sur la hanche et se cramponnant aux vêtements maternels. Toutefois elles vont puiser l'eau en balance à double fardeau comme les femmes annamites. Ces sauvages n'ont pas de rizières, ils brûlent les carrés de forêts, y plantant le riz une saison seulement et déplaçant, avec leurs cultures, leurs misérables cases qui sont faites par ménage, par famille ; ce ne sont pas de grandes constructions communes à tout le village comme chez d'autres peuplades. Le mariage a lieu avec festins, rasades d'eau-de-vie de riz et offrandes aux ancêtres que l'on informe de l'événement. Les parents des mariés remplissent un bol de riz, un autre de viandes, les placent sur un plateau de bambous tressés et invitent les nouveaux époux à manger en commun ce repas avant de se retirer dans la case nuptiale.

Le lundi 17 mars, nous quittons le Ban Chhêh vers six heures, avec des charrettes d'allure lente, traversant le Houé Chhêh, dont le lit large de 7 à 8 mètres est profond de 2 environ. On aperçoit Khao Ban Ma à l'ouest sud-ouest. Après des plaines et des fourrés de bambous nous passons, vers sept heures, au Ban Nong Phaï que nous traversons sans nous arrêter. Au-delà sont des forêts clairières. Nous continuons à apercevoir des montagnes sur la gauche à une lieue de distance environ. Nous passons encore au Ban Ta Kê Hin village de 30 cases de Laos ; puis nous franchissons le Houé Ta Kê Hin, petit affluent,

actuellement à sec, du Houé Chhêh. Nous atteignons le Moun à Tha Pak Yom où sont des moulins à sucre : trois arbres verticaux, à côtes et angles rentrants et mus par un buffle, constituent un moulin.

Le Moun qu'on appelle aussi Phimoun ou Lam Phrah Moun, de l'ancien nom cambodgien Sting Préi Moul, mesure ici 10 à 12 mètres de largeur et 4 à 5 de profondeur de rives. En remontant du côté des montagnes son lit est plus considérable, selon une loi assez commune. On dit qu'il a sa source pérenne à 5 ou 6 jours dans le sud, au cœur des grandes montagnes, en un lieu où sont beaucoup de statues de Bouddha. On dit aussi qu'à la même hauteur, symétriquement placée, une autre source sur l'autre versant, donne naissance à un torrent qui coule vers Paschim. Là où nous rencontrons le Moun il sert de limite au district de Korat et à celui de Pah Tong Chhaie. Sur l'autre rive le Ban Phimoun est un petit village de ce dernier district. Les habitants de cette région plantent beaucoup de canne à sucre. On me dit même qu'ils distillent du tafia, mais je n'en ai pas vu. Au-delà du Ban Phimoun, nous traversons une petite plaine, ayant des montagnes à gauche, à 4 ou 5 lieues, et vers neuf heures et demie nous nous arrêtons au Ban Khon Bouri. Près de là sont quelques ruines au Ban Kâk où j'estampe une inscription avant de revenir coucher au Ban Khon Bouri.

Le mardi 18 mars, nous quittons Khon Bouri vers cinq heures du matin, avec trois charrettes à bœuf d'allures lentes, suivant la route unie sur sol de sable, dans les forêts clairières qui alternent avec des *Thung* ou plaines nues. Nous traversons ainsi Thung Saï Royoung, Thung Samrong et vers neuf heures nous nous arrêtons au Ban Mak Khah, village d'une trentaine de cases de Laociens mêlés de quelques Siamois. Laissant nos bagages avec mon petit Chinois au Ban Mak Khah nous nous rendons immédiatement Srei et moi au Naun Hin Khon c'est-à-

dire au « tertre des pierres bornes », à 1500 mètres au nord du village, dans une plaine nue, où nous trouvons en effet, deux piliers en grès rouge, sortes de bornes portant des inscriptions. Nous les déblayons et nous les estampons. Une chaleur terrible annonçait l'approche d'un orage. Je dus prier un indigène de tenir un parapluie ouvert sur moi pendant que je travaillais. Pas un arbre à plus d'un kilomètre à la ronde. Quand on m'apporta mon frugal déjeuner composé de riz et d'œufs selon l'usage, je me réfugiai pour le manger sous la charrette qui m'avait suivi. Vers midi, les nuages noirs couvrirent rapidement le ciel et l'orage éclata avec violence. Nous fuyâmes tous, emportant le papier et les estampages roulés dans des nattes, jusqu'à une petite hutte sur un autre tertre. L'averse finie nous pûmes achever notre travail.

Le soir, au village, avant de coucher dans la misérable cuisine du Kamnan, j'allai prendre un bain dans un petit canal où je faillis mettre le pied sur des serpents qui se poursuivaient sans trop s'occuper de moi, il est vrai. Un petit, gris et rouge, fuyait avec rapidité devant un gros, brun maron, peu désireux sans doute d'être avalé vivant ; s'apercevant qu'il perdait du terrain il grimpa sur un arbre, s'élança dans le canal et disparut sous les eaux. Très frustré sans doute, l'autre le guetta encore quelques secondes, puis s'aperçut de ma présence et crut prudent de se laisser aussi tomber à l'eau.

A deux ou trois lieues au sud et à l'ouest du Ban Mak Khah courent des chaines de montagnes appelées Khao Ta Kut Reang et Phou Luong. Les gens de Mak Khah, rectifiant ce qu'on m'avait dit l'avant veille, prétendent que du Ban Chhê pour aller à Korat il faut obliquer un peu à l'ouest, tandis que de leur village en allant droit au nord on atteint Korat après une journée moyenne de marche.

Le mercredi 19 mars, nous partons à l'aube du Ban Mak

Khah, appuyant à l'ouest ; nous laissons le Ban Samraung à notre gauche, nous traversons le Ban Hirœun qui groupe trois hameaux d'une centaine de cases au total ; nous traversons le Lam Chhieng Sa qui se jette dans le Lam Phra Phlœung, affluent de gauche du Moun. Son lit mesure 10 à 12 mètres de largeur sur 2 de profondeur. Il n'a en ce moment que très peu d'eau. Nous laissons ensuite à droite le Ban Khok, hameau de Laociens, et vers 7 heures, après une toute petite étape, laissant filer les voitures, nous nous arrêtons au Ban Srah Moï pour visiter des ruines sans importance. Repartant à huit heures, nous arrivons bientôt au Lam Phrah Phlœung, au lit large de 10 mètres environ, profond de 2, de l'eau à la cheville, et des flaques plus profondes. Au delà nous traversons le Ban Nong Nok Ok, grand et beau village sur terre avec beaucoup d'arbres fruitiers : manguiers, jacquiers, cocotiers, aréquiers. Il compte plus de 100 cases de Mon ou Pègouans. Les deux villages voisins, Srah Noï et Chha Phlœung sont aussi peuplés de Mon. Cette petite colonie pegouane en plein Laos siamois a dû être razziée et cantonnée ici à la suite des guerres entre les deux nations. Un peu plus loin, nous laissons le Ban Thung Chan à gauche et nous traversons le Lam Sam Laï qui a de l'eau par flaques dans un lit de 10 mètres de largeur sur 2 de profondeur. On me dit que ce cours d'eau est une simple dérivation du Lam Phra Phlœung qu'il rejoint en amont et en aval. Je ne sais si j'ai déjà fait remarquer que la plupart des cours d'eau de la province de Korat sont appelés *Lam*, prononciation locale du Siamois *Nam* « eau, cours d'eau ». Au delà du Lam Sam Laï nous traversons le Ban Kah Poh, village de 40 cases de Laociens ; nous passons successivement, sur des passerelles de planches, deux *Kut* (ou Kout), ces bassins allongés, tronçons sans issues que les Cambodgiens appellent *Romlong*, et nous nous arrêtons au delà du dernier, au Mœuong Pah tong

Chhaie, nom qui traduit en Siamois le Khmêr Boh Tong Chéi « planter le drapeau ».

Le Mœuong Pah tong chhaie dont les environs doivent être très inondés aux pluies, serait à en croire ses habitants, à 870 sên, soit environ huit lieues, distance mesurée, de la *Patou Phi*, la porte des morts ou porte méridionale de Korat. Il compte trois pagodes et environ 150 cases de Laociens ramenés de Vieng Chan lors de la prise de cette ville, ou qui, selon d'autres, seraient dans ce pays depuis longtemps. Je fus reçus à Pah tong Chhaie par le Yokebat, fils du défunt Chau et par le Sourià, fils du défunt Balat. Grâce à leur proximité de Korat, ils étaient au courant de mes relations si peu cordiales avec le gouverneur. Ils ne me firent pas moins bon accueil et je ne m'en aperçus que parce qu'ils y firent une allusion discrète et sympathique qui me toucha réellement. Dès mon arrivée je m'empressai d'aller visiter deux petits monuments dans les environs, à l'est et à l'ouest du Mœuong.

D'autres monuments étaient signalés dans le sud, et le même jour, après déjeûner, nous partîmes pour aller les visiter, reprenant jusqu'au Ban Kah Poh la route déjà faite en venant de Mak Khah. Là bifurquant à droite, nous atteignîmes bientôt le Lam Sam Laï où nous nous abritâmes pendant une demi-heure contre la grande chaleur. Puis nous passâmes au Ban Ngieu, village de 30 cases de Siamois et de Laos qui cultivent des rizières et plantent de la canne à sucre. On entre ensuite dans les forêts clairières. Nous passâmes près de Krôk Nam Khao, petite mare à l'eau trouble. Vers cinq heures, après d'interminables forêts clairières, nous traversâmes le Ban Khao, village de 30 cases de Laos qui cultivent des rizières et fabriquent des torches, et avant six heures nous nous arrêtâmes pour la nuit au Ban Houé, « village du cours d'eau » qui compte une quarantaine de cases de Laos cultivant des rizières et faisant des

torches. Il y a là une pagode. Le Ban Houé, le Ban Khao et le Ban Khôk, qui boivent tous les trois l'eau du Lam Chhieng Sa, sont, de loin, compris sous la dénomination commune de Ban Sakevâk. Des rizières du Ban Houé on aperçoit les monts de Ta Kut Reang, à une ou deux lieues au sud.

Nous tombions en pleines noces au Ban Houé. Le fils du Kamnan « chef de village » se mariait avec la fille du Luong Sêma, petit mandarin habitant le pays. Ces Laociens n'avaient pas invité de bonzes, et ils s'étaient dispensés de construire selon l'usage une case pour les mariés ; on avait simplement réparé une vieille case près de celle des parents de la fille. La demande en mariage avait été faite avec présents d'arec et de bétel, selon la coutume, et comme il s'agissait d'une fille de mandarin, la dot à fournir pour le garçon avait été fixée à 40 ticaux. Pour les filles du peuple c'est tout au plus la moitié de cette somme. Le jour des noces arrivé, on avait fait de chaque côté des offrandes aux mânes, puis le garçon avait été conduit en grand cortège chez la jeune fille qui sortit de sa maison suivie de toute sa famille et vint se prosterner à côté de son époux. Un maître de cérémonie récita des formules de bénédiction et lia des brins de coton aux poignets des mariés. Les parents de la femme, ceux du maris et tous les assistants en firent successivement autant. Suivirent les festins. Au soir, la natte nuptiale étant prête, les nouveaux époux assistés de vieilles matrones s'offrirent mutuellement des bananes pilées et furent enfin laissés seuls

Le jeudi 20 mars, nous quittons le Ban Houé vers sept heures et demie, nous traversons le Lam Chhieng Sa qui a un peu d'eau claire coulant sur sable rouge, dans un lit large d'une dizaine de mètres et profond de 3 ou 4. Il vient des grandes montagnes à deux jours. Au-delà nous nous arrêtons quelques minutes pour prendre un guide au Ban Khôk (ou

Khauk) qui compte une trentaine de cases de Laos cultivant des rizières et fabriquant des torches. Nous en repartons à huit heures, suivant la piste de charrettes sur sable rouge et noirâtre, sous de grands téal, en terrain qui indique l'approche des montagnes. Nous traversons des pierres et roches de grès éparses. On appelle ce lieu Hin Dat. Vers neuf heures nous atteignons les ruines appelées Prang Kù Nam Sap qui sont à 200 mètres environ au sud d'une source. Après les avoir visitées nous revenons au Ban Khauk par la même route. A onze heures, repartant de ce village nous allons par un sentier de piétons à travers les forêts clairières aux autres ruines appelées Vat Prah Chau Kho Hah. De là, nous revenons au Ban Houé et au Mœuong Pah tong chhaie par la route de l'aller. Nous atteignons le Mœuong à la nuit.

Le vendredi 21 mars nous quittâmes ce Mœuong vers sept heures pour rentrer à Korat. Nos trois charrettes à bœufs d'allure très lente traversèrent les rizières puis le Lam Sâ, ruisseau qui a encore un peu d'eau trouble. Une des voitures avait de la peine à se tirer de la boue que forme l'argile jaune et glissante. Un peu plus loin commençaient les forêts clairières de phchek et de reang. Vers huit heures et demie nous avons à gauche Nong Sam Pha Nieng où les Laociens nous demandèrent à déjeuner : l'eau devant manquer plus loin disaient-ils ; mais déjà il n'y avait plus d'eau à cette mare, donc aucune raison de s'arrêter si matin et nous continuâmes dans les forêts clairières jusqu'à Nong Chabok que nous atteignîmes à dix heures. Nous fîmes halte pour déjeuner à l'ombre d'un grand arbre châmbâk dont les fleurs parfumaient l'air. Nous avions trois jeunes gens pour conducteurs. Entendant le cri d'une grenouille d'espèce commune, ils se précipitèrent dans cette direction, imitèrent son cri et, la grenouille répondant, son trou fut vite trouvé et la bête saisie. Une autre grenouille se fit aussi entendre à ce

moment, mais éventant sans doute le piège elle se garda de recommencer. Déterrant le batracien les conducteurs mirent d'abord au jour un crabe qui partageait amicalement sa retraite. Le crustacé, aubaine inattendue, fut pris avec des cris de joie ; il était entouré d'une foule de petits crabes gros comme des lentilles. Puis apparut l'imprudente grenouille, le corps gonflé par la provision d'eau faite pour passer la saison sèche ; la frayeur lui fit lancer toute cette eau en jet ; rapidement dépécée, salée et grillée elle améliora le maigre déjeuner des Laociens, de même que son compagnon le crabe. Cette grenouille commune que les Cambodgiens appellent *ângkêp*, se gîte dans des trous, tandis que la grenouille bœuf, appelée *hing*, s'enterre littéralement et ne peut donc être découverte qu'accidentellement. A Nong Chabok nous avions de l'ombre, mais plus une goutte d'eau, sauf celle des tubes de bambous que l'on suspend aux charrettes pour traverser ces tertres qui sont de véritables Saharas à la fin de la saison sèche.

Vers onze heures et demie, nous quittons Nong Chabok, suivant la piste unie sur sable rouge, dans les forêts clairières de phchek, reang et khlong. A une heure et demie nous avons à droite Nong Hêng, mare qui n'a plus d'eau. Une petite averse nous rafraîchit un peu et vers trois heures nous pouvons enfin faire boire nos pauvres bœufs à la mare couverte de nénuphars du Ban Nong Kasa. Nous repartons au bout d'une demi-heure, continuant sous les forêts clairières et vers cinq heures nous atteignons la Vat Pa, que d'autres appellent la Vat Maï « pagode nouvelle », à l'angle sud-ouest des remparts de Korat. Une demi-heure plus tard j'étais rendu à mon campement où j'eus le plaisir de retrouver Dou et Yem, deux des hommes que j'avais envoyés à Nong Khai. Ils m'attendaient depuis une dizaine de jours.

CHAPITRE XII

DE KORAT A CHAYAPHOUM ET RETOUR

SOMMAIRE

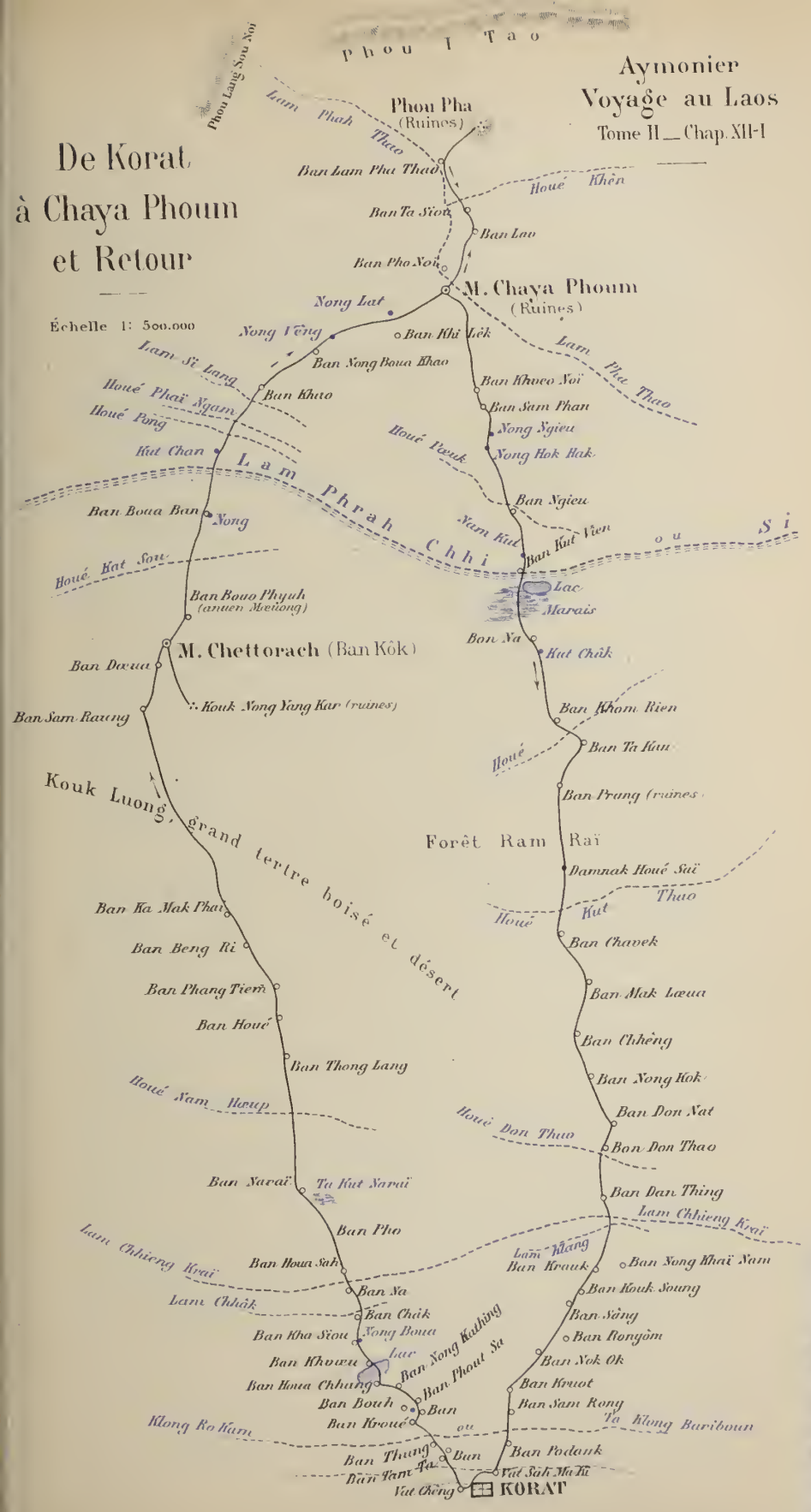
Srei, Iem et Nou quittent Korat allant au nord. Le Ta Kong. Le Klong Rokam. Srei se procure des guides. Région noyée aux pluies. Le Lam Chhieng Kraï. Le Kouk Luong. Au Mœuong Chettorach. La réception du Yokebat. Le Mœuong. Le district. Les anciennes mines d'or. Le Lam Phrah Chhi, ou Si. Au Mœuong Chayaphoum. L'histoire de la dame Thong Kham et de ses porcs. Le Mœuong. Le district. Excursion de Srei à Phou Pha. Départ de Chayaphoum à travers les grandes plaines découvertes. Nouvelle traversée du Si, du Kouk Luong et du Lam Chhieng Kraï. Arrivée à Korat.

Dans les derniers jours de mon séjour à Korat, j'envoyai au nord les trois cambodgiens Srei, Yem et Nou, jusqu'à Chayaphoum, district de Korat où de très vagues renseignements plaçaient des ruines. Je relate ici ce voyage d'après leurs notes qui furent prises presqu'entièrement par Sreï.

Ils quittèrent Korat le samedi 22 mars, partant de la pagode appelée Vat Chêng à l'ouest de la ville, allant au nord, sur une piste de voitures largement tracée. Au bout de 20 minutes ils traversèrent le Ta Kong, l'affluent du Moun qui passe au nord de la ville venant du Dong Phya Yen et se jetant dans le Moun au-dessous de Tha Chhang. Dans son lit large de 14 mètres, profond de 2, il n'y a plus qu'un mince filet d'eau : le Ta Kong étant saigné en amont pour arroser le Pahrouh et la ville de Korat. Au nord de ce cours d'eau sont des rizières semées de

bouquets d'arbres rabougris. Les voyageurs passent au Ban Tam Ta, village d'une vingtaine de cases avec une pagode. A côté, vers l'Est, est le Ban Kouk Ngouo qui a la même importance. Les deux villages sont sous les cocotiers et les bambous. Traversant d'autres rizières ils atteignent le Ban Thung, hameau de 7 cases, au bord d'un ruisseau appelé Klong Rokam qui vient des monts de l'ouest et se jette dans le Moun au-dessous de Tha Chhang. Dans son lit large de 15 mètres, profond de 3, il a encore une eau trouble, profonde de 40 à 50 centimètres. C'est évidemment le cours d'eau rencontré plus bas à Nom Van sous le nom de Ta Kong Bariboun. Après une halte nécessitée par la chaleur accablante, les voyageurs se remettent en marche à midi et demi, traversant des rizières pour atteindre bientôt un beau bassin d'eau claire, couvert de nénuphars. Près de ses bords sont trois villages : Ban Kroué, Ban Khouk, Ban Bouh, qui comptent au total une soixantaine de cases. Le bassin mesure 120 mètres de longueur dans le sens de la course du soleil et 80 mètres de largeur. A quelques centaines de mètres au nord est le Ban Phoutsa qui compte trois pagodes et environ 150 cases. Il y a des statues de Bouddha, des fragments de sculpture et même une inscription dans les pagodes du Ban Phoutsa où les voyageurs s'arrêtent jusqu'à 5 heures pour estamper cette inscription. Au nord du village est un lac à peu près à sec à cette saison, long d'une lieue, dit-on, de l'est à l'ouest, large de 1200 mètres. Son eau claire subsiste encore par flaques. Reprenant leur route, les voyageurs passent au Ban Nong Kathing, hameau d'une vingtaine de cases et bientôt ils s'arrêtent pour la nuit au Ban Houa Chhang « village de la tête d'éléphant » qui compte une dizaine de cases avec une pagode.

Mes hommes avaient marché cette première journée sans guides, s'arrêtant de temps à autre pour demander leur route. Etant données les relations que nous avions avec le gouverneur


Aymonier
Voyage au Laos
Tome II — Chap. XII-I
De Korat
à Chaya Phoum
et Retour
Échelle 1: 500.000
Phou I Tao
Phou Lang Sou Noi
Lam Phah Thao
Phou Pha
(Ruines)
Ban Lam Pha Thao
Houé Khôn
Ban Ta Siou
Ban Lao
Ban Pho Nok
M. Chaya Phoum
(Ruines)
Nong Lat
Nong Veng
Ban Khi Lèk
Ban Nong Boua Khao
Lam Si Lang
Houé Phaï Ngam
Houé Pong
Ban Khao
Ban Khneo Noï
Ban Sam Phan
Nong Ngieu
Nong Hok Hak
Houé Veuk
Kut Chan
Lam Phrah Chhi
Ban Ngieu
Ban Boua Ban
Nong
Nam Kut
Ban Kut Vien
ou Si
Houé Kat Sou
Lac
Marais
Ban Bouo Phyuh
(anuen Mœïong)
M. Chettorach (Ban Kôk)
Bon Na
Kut Châk
Ban Dœua
Kouk Nong Yang Kar (ruines)
Ban Sam Raung
Ban Khom Rien
Houé
Ban Ta Kau
Ban Prang (ruines)
Kouk Luong, grand terre boisé et désert
Forêt Ram Raï
Damnak Houé Saï
Thao
Houé
Kut
Ban Ka Mak Phai
Ban Chavek
Ban Beng Ri
Ban Mak Lœua
Ban Phang Tiem
Ban Houé
Ban Chhèng
Ban Thong Lang
Ban Nong Hok
Houé Nam Hœup
Houé Don Thao
Ban Don Nat
Ban Don Thao
Ban Naraï
Ta Kut Naraï
Ban Dan Thing
Lam Chhieng Kraï
Ban Pho
Lam Chhieng Kraï
Ban Houa Sah
Lam Klang
Ban Krauk
Ban Nong Khaï Nam
Ban Na
Ban Kouk Soung
Lam Chhâk
Ban Châk
Ban Sàng
Ban Kha Siou
Nong Boua
Ban Rongôm
Ban Khwœu
Lac
Ban Nong Kathing
Ban Nok Ok
Ban Houa Chhang
Ban Phout Sa
Ban Kruot
Ban Bouh
Ban
Ban Sam Rong
Ban Kroué
ou
Ta Klong Baribour
Klong Ro Kam
Ban Thang
Ban
Ban Podank
Ban Tam Ta
Vat Sâh Ma Ki
Vat Chéng
KORAT

de Korat j'avais préparé ce voyage sans rien demander à ce mandarin siamois, sans même le prévenir. Au Ban Houa Chhang, mon Cambodgien Srei usa de quelque diplomatie. Se conciliant les bonnes grâces du Kamnan « chef de village » en lui faisant des cadeaux il lui demanda un guide pour le lendemain. L'autre se récria d'abord, puis finit par consentir en leur recommandant d'être moins légers une autre fois, « de ne pas quitter le chef-lieu sans lettre de circulation ce qui permet de voyager plus commodément », disait le bonhomme. Dès lors leur voyage se fit plus facilement.

Le dimanche 23 mars, quittant avec le guide, le Ban Houa Chhang, ils traversèrent une petite forêt clairière, longèrent le lac de Khvêo et s'arrêtèrent pour changer de guides au Ban Khvêo (ou Khveu), hameau de 15 cases habité par des Siamois mêlés de Laos qui cultivent des rizières et recueillent le jus des Borassus dont ils font du sucre. Au sud-ouest du village, le lac qu'ils avaient longé, long de 1200 mètres environ, large de 600, avait encore de l'eau par flaques.

Vers neuf heures, ils quittent le Ban Khvœu suivant la piste des charrettes sur le sable rougeâtre, sous les trach et les thbêng des forêts clairières. Ils visitent la pagode ruinée de Nong Boua, près de cette « mare aux lotus » bassin long de 800 mètres, large de 400, qui a encore de l'eau aux genoux. Dans le voisinage est le Ban Kha Siou. Ils coupent ensuite à travers une plaine appelée Thung Châk, en terre à sel, recouverte d'un mètre d'eau aux pluies. Les notes détaillées de Srei font ressortir assez nettement combien cette région au nord de Khorat doit être sous l'eau lors de la saison des pluies. Ils s'arrêtent pour changer de guide au Ban Châk, qui compte une pagode et une trentaine de cases de Siamois cultivant des rizières et faisant du sel. Vers 11 heures les voyageurs se remettent en marche, passent sur un pont de planches un ruisseau appelé Nam Châk, qui vient des plaines et

des tertres de l'ouest et se jette un peu plus bas dans le Lam Chhieng Kraï. Il a encore 1 mètre d'eau trouble dans son lit de 10 mètres de largeur et 3 mètres de profondeur. Changeant de guides un peu plus loin au Ban Na, village qui compte une pagode et 25 cases de Siamois, à la fois cultivateurs et sauniers, les voyageurs traversent ensuite le Lam (ou Nam) Chhieng Kraï qui vient des bois et des monts de l'ouest et qui se jette dans le Moun au dessous de Tha Chhang. Il a encore une eau trouble et à peu près stagnante dans un lit large de 10 mètres, profond de 3.

Passant près du Ban Houa Sah où sont 20 cases de Siamois cultivateurs et sauniers, ils s'arrêtent pour changer de guides au Ban Pho, village de 15 cases avec une pagode. Les habitants, Siamois et Laos, non-seulement sont cultivateurs et sauniers, mais ils fabriquent aussi les petites marmites qui servent à la cuisson du sel ; ils les vendent 2 sleng le 100. Au lieu de l'impôt de capitation les inscrits de ce village portent à Korat une redevance en marmites, vides ou pleines de sel. Les voyageurs quittant le Ban Pho vers midi et demi, traversent une grande plaine, appelée Thung Pho, couverte d'afflorescences salines. Les années où les pluies ne sont pas trop fortes les habitants y font beaucoup de rizières. Mais si les pluies sont abondantes elle est noyée à hauteur de la ceinture, des épaules. Ils passent ensuite près du Ta Kut Naraï, bassin large de 80 mètres et long de 2000 mètres, leur dit-on. Un peu plus loin est le Ban Naraï où ils s'arrêtent pour changer de guide et visiter une pagode en ruines. Ils quittent ce village vers quatre heures, traversent au nord la plaine appelée Thung Naraï, puis des forêts clairières sur sol de sable rouge où les herbes commencent à reverdir ; ils traversent ensuite le Houé Nam Hœup, ruisseau qui vient des forêts de l'ouest et se jette leur dit-on dans le Lam Sa Thêt au nord du Mœuong Phimaie. Après ce ruisseau ils marchent

encore une heure et demie pour aller coucher au Ban Thong Lang qui compte une pagode et une trentaine de cases de Siamois.

Le lundi 24 mars, quittant le Ban Thong Lang ils traversent une plaine de rizières qui est couverte d'eau aux pluies. Ils changent de guide au Ban Houé, village qui compte une vingtaine de cases avec une pagode, traversent encore une autre plaine aux arbres rabougris et changent encore de guide au Ban Phang Tiem qui compte une trentaine de cases de Siamois faisant des rizières. Vers dix heures ils repartent du Ban Phang Tiem, traversant d'abord des plaines où croissent des bambous et des arbres rabougris, puis s'engageant dans les forêts clairières de Phchek et de Reang, pour s'arrêter et changer de guide au Ban Beng Ri, hameau de création récente qui compte sept ou huit cases. Traversant ensuite d'autres forêts clairières ils s'arrêtent encore au Ban Ka Mak Phaï, hameau de 7 cases dans les bois.

Ce village est à la limite méridionale du Kouk Luong, grand tertre désert, couvert de forêts clairières, sans eau à la saison sèche, qui s'étend au loin de l'est à l'ouest et qui mesure une journée de marche dans sa traversée du sud au nord. Les voyageurs doivent avoir soin d'emporter leur provision d'eau, en janvier, février, mars, avril, pour éviter les tortures de la soif.

Mes hommes quittèrent le Ban Ka Mak Phaï vers une heure et demie, suivant la piste de charrettes sur sable rouge à travers les cépées de bambous, les bouquets de lianes et d'arbres épineux et les forêts clairières de phchek, reang, thbêng. Au soir ils rencontrent des pointes aiguës que les voleurs ont plantées dans la route, ce qui les oblige à marcher avec précaution et lentement. A neuf heures ils s'arrêtent au Ban Samraung ou Samrong, village qui compte une pagode et 15 cases de Laos qui dépendent du Mœuong Chettorach. Ces Laociens ne mangent

plus de riz gluant mais leurs femmes portent encore la jupe tombante. Ils disent à mes hommes que la ligne de faîte du Kouk Luong indique la limite entre les districts de Korat et de Chettorach. Les terres appartiennent à l'un ou l'autre district selon qu'elles envoient leurs eaux au sud ou au nord. A une matinée au sud du Ban Samraung est le Ban Ngiou, gros village de 80 cases de Siamois. A une lieue au nord du Ban Samraung est le Ban Kout Nam Saï, qui compte 30 cases de Laos ; à l'ouest sont les Ban Yang Kœua, Houé, Ran Ya qui comptent chacun 20 à 30 cases. Tous ces villages dépendent du Mœuong Chettorach. Le poisson manque à la saison sèche dans cette contrée. Aux pluies les habitants prennent quelques poissons parmi les cinq ou six espèces que l'on trouve dans les rizières.

Quelques jours auparavant un incendie avait brûlé quatre cases du Ban Samraung pendant que toute la population s'était rendue à une ordination de bonzes au Ban Yang Kœua. Un des habitants avait négligé, avant de partir, d'éteindre complètement le feu de sa forge qui gagna l'herbe, les broussailles, incendia la case de cet homme et trois cases voisines. L'enquête faite et l'affaire examinée par les autorités, le forgeron, auteur involontaire de l'incendie fut condamné à payer la moitié de la valeur des maisons et du mobilier des trois voisins, soit au total la somme de 32 ticaux qu'il cherchait à se procurer quand mes hommes passèrent là.

Le mardi 25 mars, partant après déjeûner du Ban Samraung, vers neuf heures, les voyageurs traversent la plaine de Nong Phœu où est la mare de ce nom, s'engagent dans les forêts clairières entrecoupées de rizières que les pluies abondantes inondent trop profondément. Ils changent de guide au Ban Dœua, village laocien de 30 cases avec une pagode. Un mois auparavant des voleurs inconnus avaient incendié ce village.

Quittant le Ban Dœua, ils coupent à travers une plaine de rizières et après une demi-heure de marche ils atteignent le Ban Kôk qui est actuellement le Mœuong Chettorach, chef-lieu d'un district de Korat.

Mes hommes s'arrêtent dans la case du Maha Thâi qui est allé visiter ses jardins d'aréquiers. Appelé par un petit garçon il arrive et leur demande le but de leur voyage. Ils répondent qu'ils ont une lettre de *Monsieur* pour le chef du pays. « S'il en est ainsi, dit le Maha Thâi, allons chez le Yokebat qui fait fonction de Chau Mœuong ». Ce dernier était en train d'équarrir des arbres sous un hangar. Il fait entrer mes hommes dans sa maison, dit au Maha Thâi de prendre la lettre, va se baigner et changer de vêtements pour revenir causer avec les voyageurs. « De qui est la lettre ? Y a-t-il un sceau ? » Les Cambodgiens répondent : « Monsieur n'a pas de sceau : les Européens employant leur signature en guise de sceau ». Le Chau prend connaissance du contenu de cette lettre et ne dit plus rien. C'est un homme de 54 ans, affable, pas fier, qui a fait construire à ses frais l'une des deux pagodes du village. Sa piété de Bouddhiste s'atteste aussi par une statue du Bouddha élevée sur un petit autel dans sa maison, entourée de chandeliers et de verres servant de vases à fleurs pour les offrandes. Ce *gentleman-farmer* laocien a, dans son habitation, neuf métiers où les femmes tissent des étoffes du genre dit de Chantaboun. Ses esclaves, tant hommes que femmes, sont au nombre de 50. Il possède deux éléphants et quantité de bœufs et de buffes. Dans sa maison est un orchestre d'instruments siamois. Les insignes du Chau Mœuong de Chettorach sont en argent.

Ce même jour mes hommes se rendirent à une lieue du Mœuong pour estamper la stèle de Khouk Nong Yang Ka. Puis ils revinrent passer la nuit dans la maison de ce Yokebat, faisant fonction de Chau Mœuong.

Le chef-lieu de Chettorach, dans une plaine de rizières argileuses, compte une centaine de cases. Le village étant de fondation récente, il n'y a pas d'arbres fruitiers. Les habitants sont des Laociens, mais ils mangent du riz ordinaire au lieu de riz gluant dont ils usent peu. Les pluies de 1883 ayant été interrompues d'une manière anormale, la récolte de cette année a été perdue aux deux tiers. La population est assez belle. Les femmes coupent leurs cheveux à la mode siamoise. Elles ont la coutume de nouer leur jupe très bas, laissant le ventre complétement à découvert.

Selon les uns, le district de Chettorach compte 600 inscrits, selon d'autres 900. Il est borné à l'ouest par le Houé Saï qui le sépare du district de Bamnêt Darong, à une journée de marche ; au nord est par le Lam Prah Chhi, à une demi journée de marche, qui le sépare du Mœuong Chayaphoum ; au nord ouest par le Mœuong Phou Khieu ; au sud par le district de Korat au Kouk Luong. Jadis le Mœuong Chettorach payait son impôt en or, chaque inscrit devant 2 sleng d'or de capitation annuelle. Cet or était extrait, lavé, tamisé au lieu appelé *Bo Kolo*, à deux journées de marche au nord ouest du chef-lieu dans les bois, au pied des grandes montagnes. L'endroit était considéré comme neutre entre les Mœuongs de Chettorach, Chayaphoum et Phou Khieu. Actuellement les mines sont épuisées et le gouvernement a fixé l'impôt de capitation à 7 ticaux par inscrit *marqué* et marié. Les inscrits mariés mais non tatoués paient 4 ticaux. On sait que le tatouage a lieu au commencement de chaque règne. La population de Chettorach n'est pas à lever en temps de guerre.

Le mercredi 26 mars, mes hommes partent du Mœuong Chettorach à six heures, traversent les rizières où croissent des arbres *sangkê* rabougris et au bout d'une demi-heure ils atteignent le Ban Boua Phiyuh qui était autrefois le Mœuong Chet-

torach. Il y a là une pagode et une centaine de cases sous les arbres fruitiers, cocotiers, arèquiers. Les habitants sont des Laos qui cultivent des rizières et font cuire du sel pour leur consommation. Ils mangent, qui du riz gluant, qui du riz ordinaire. Après une halte de trois quarts d'heure pour changer de guide, les voyageurs reprennent leur route, traversent la plaine du lac Boua Phiyuh où les habitants du village ont raclé beaucoup de tas de terre salée. Plus loin la plaine prend un aspect de jungle avec broussailles. On dit que le Houé Kat Souh l'inonde à hauteur de la ceinture. Vers huit heures, mes hommes s'arrêtent quelques minutes à un pont sur le Houé Kat Souh, cours d'eau qui vient des grandes montagnes à l'ouest du Mœuong Bamnet Darong et qui se jette dans le Lam Prah Chhi à une matinée d'ici. Son lit large de 15 mètres, profond de 4 a encore une eau bourbeuse et trouble par flaques. Ses bords sont couverts de bambous et d'arbustes épineux. Les voyageurs repartent vers neuf heures et un peu plus loin ils passent à un endroit où des voleurs ont récemment assassiné des voyageurs. La route est encore dans les bambous, ne s'écartant pas du Houé Kat Souh qui inonde aux pluies ses rives à hauteur de la ceinture. Enfin ils traversent quelques rizières, s'engagent dans les forêts clairières et s'arrêtent pour déjeuner au Ban Nong Boua Ban, village d'une centaine de cases à quelque distance d'un bassin dont l'eau très claire est couverte de nénuphars. Les habitants font du riz qu'ils troquent contre le sel du Ban Boua Phiyuh, l'ancien Mœuong Chettarach. Leur village est le dernier du district dans cette direction : le Lam Prah Chhi, un peu plus loin, formant la limite entre Chettorach et Chayaphoum.

A une heure et demie, quittant le Ban Boua Ban, mes hommes s'engagent dans un sentier de piétons au milieu des bois rabougris et des broussailles du genre des jungles. L'inondation, en effet, couvre ce terrain jusqu'à la ceinture. Au bout d'une demi-

heure de marche, ils atteignent le Lam Phrah Chhi, nom que dans ce pays on donne au Si, le principal affluent de gauche du Lam Phrah Moun ou Moun. L'ancien Preah Chi des Cambodgiens est devenu Phrah Chhi chez les Siamois et Si chez les Laociens.

Il prend sa source dans les grandes montagnes à plus de trois jours d'ici. Une eau claire et limpide coule encore à cette époque de l'année à hauteur des genoux dans un lit large de 30 à 40 mètres et profond de 12 à 15. Selon Mouhot, « le Menam Tchie a une largeur de 35 mètres par 15° 45' de latitude ; et il est navigable de la longitude de Korat à son embouchure, de mai à décembre ».

Reprenant leur marche à deux heures et demie, mes voyageurs continuent sur le sentier, dans les bois des terrains inondés aux pluies. (Toute cette région doit être alors très noyée). Depuis le passage de la rivière ils sont dans le district de Chayaphoum. Ils passent le Houé Vaï, petit ruisselet actuellement sans eau, traversent la plaine Mœuï que les eaux couvrent aux pluies, passent près du Kout Chan, bassin naturel, à gauche du chemin ; puis ils traversent le Houé Pong, cours d'eau en ce moment à sec qu'on dit être un bras du Lam Phrah Chhi. Son lit mesure 20 mètres de largeur, 4 de profondeur. Ils traversent encore le Houé Phaï Ngam qui est aussi, paraît-il, une dérivation du Lam Phrah Chhi. Actuellement il n'y a pas d'eau dans son lit large de 12 à 14 mètres et profond de 4 mètres. Enfin, vers quatre heures, les voyageurs font halte sur les bords du Lam Si Lang, cours d'eau qui a encore des flaques d'eau bourbeuse dans un lit large de 5 à 6 mètres et profond de 2. Il vient des tertres et des forêts à deux jours dans l'ouest et se jette, dit-on, dans le Lam Phra Thao, à un jour d'ici, dans l'est du Mœuong Chayaphoum. Après un repos d'un quart d'heure, ils se remettent en route, traversent la plaine du Si Lang et atteignent le Ban Khao, village qui compte une

pagode et une centaine de cases de Laos qui cultivent des rizières et mangent du riz gluant. Continuant à travers les bambous et les bois rabougris, il s'arrêtent pour la nuit au Ban Nong Boua Khao, village d'une pagode et d'une vingtaine de cases de Laos.

Le jeudi 27 mars, à six heures, ils quittent ce village, prenant le sentier de piétons sur sable rougeâtre, dans les forêts clairières de phchek, reang, krekoh. Ils passent bientôt près de Nong Vêng, mare de 120 mètres sur 60, où reste encore un peu d'eau bourbeuse ; ils atteignent plus loin les rizières du Ban Khi Lêk qui est à droite à 1200 mètres de la route. On leur dit qu'il y a une pagode et une vingtaine de cases de Laos cultivant des rizières. Les forêts clairières recommencent au delà en arbres phchek, reang, trach, krekoh, avec de véritables clairières par intervalles. Sur le sol, les vieilles herbes ont été brulées net et la nouvelle herbe commence à pousser en fin gazon. Ils passent près de Nong Lat, mare à gauche, longue de 200 mètres, large de 160. Les nénuphars abondent dans son eau claire. Au delà sont des bouquets de bois rabougris, des plaines découvertes et des cépées de bambous. Vers neuf heures mes hommes atteignent enfin le Mœuong Chayaphoum.

Ils entrèrent chez l'Oppahat ; le Chau Mœuong étant parti porter l'argent de l'impôt à Bangkok. Là se passa une scène semblable à celle de Chettorach. L'Oppahat leur demanda s'ils avaient une lettre du Luong Tiem Charat Maha Thaï, le mandarin de Korat chargé de ce service. — Non, nous n'avons qu'une lettre de Monsieur, notre chef. — Mais quand on vient du chef-lieu, il est d'usage de se munir d'une letttre du Luong Tiem. — Nous n'avons pas pu la demander et nous sommes partis avec une lettre de Monsieur seulement. — L'Oppahat prit cette lettre la lut et ne dit plus rien. Après leur déjeûner, mes hommes traversèrent un ruisselet appelé Ta Kong et allèrent

estamper une inscription du côté de l'ancien Mœuong de Chayaphoum où sont quelques ruines.

Le bon Oppahat les conduisit lui-même à l'inscription, et s'en retourna à sa maison les laissant avec le Ratsevong, le Kamnan et son gendre, qui leur contèrent l'histoire d'une femme du pays, nommée Tong Kham, qui perdit son père et sa mère en sa plus tendre enfance. Elle resta seule à la maison avec deux porcs dont elle ne voulut jamais se séparer. L'Oppahat en prit pitié et la recueillit avec ses deux compagnons. Lorsqu'elle eut quinze ans, le fils du chau Mœuong la prit pour femme et reçut bientôt la dignité de Ratsebout. Si bien que Thong Kham est actuellement la femme la plus riche du Mœuong Chayaphoum. Entourée de ses enfants : un garçon de treize et une fille de dix ans, elle possède vingt esclaves mâles, soixante esclaves femelles, trois éléphants, des bœufs et des buffles en quantité, une demi-douzaine de chevaux, des bagues d'or à couvrir tous ses doigts, des clous d'oreilles et des anneaux de pied en or, une boîte à bétel en argent massif. Les quatre bagues qu'elle porte habituellement sont à pierreries. En contant toutes ces merveilles, les gens de Chayaphoum ajoutaient que le couple obtiendrait la dignité de Chau s'il le désirait, mais ses richesses lui font craindre le blâme public. Les deux compagnons de saint Antoine, que madame Kham considéra toujours comme la cause de sa fortune merveilleuse, furent soignés et choyés jusqu'à l'extrême vieillesse. L'un d'eux vivait encore, tout décrépit par l'âge, les défenses faisaient le tour de son groin. Quand l'autre trépassa, sa maîtresse invita les bonzes à venir réciter des prières : le Bouddhisme permettant de prier pour les animaux.

De même que le chef-lieu de Chettorach, le Mœuong de Chayaphoum (Jayabhumi, la terre de la victoire), a été récemment déplacé et transporté au Ban Boua où le Mœuong actuel compte

une pagode et une quarantaine de cases, en terrain de rizières, assez nu, sans arbres fruitiers. L'ancien, le Mœuong Kao, à quatre ou cinq cents mètres au sud est, compte deux pagodes et 80 cases environ, sous les arbres fruitiers, sur un tertre entouré de plaines de rizières que les fortes pluies inondent à hauteur de la ceinture ; on les traverse alors en pirogue. La population, soit du chef-lieu, soit du district, est laocienne, mange du riz gluant, et pratique le Pêng Hœuon, les parents exigeant quatre ticaux d'amende des amants de leurs filles. Les habitants font le commerce de chevaux, de bœufs, de buffles, d'éléphants même, qu'ils vont acheter du côté de Bassak et revendre à l'ouest, vers Bangkok, vers Moulmein. Ils cultivent le riz et font du sel. Le district de Chayaphoum, borné à l'est par Chonobot à deux jours de marche, à l'ouest par Chettorach à deux jours, au nord par le Mœuong Phou Khieu à deux jours, et au sud par Korat à quatre jours de marche, distances comptées de Mœuong à Mœuong, compte 700 inscrits qui paient 7 ticaux chacun de capitation annuelle. Le tribut du district serait d'un pikul et demi.

Le jour même de leur arrivée à Chayaphoum, Srei, laissant ses deux camarades à l'estampage de l'inscription, continua sa route vers le nord pour aller visiter un autre lieu signalé dans cette direction. Il partit à midi, traversa une plaine de rizières appelée Thung Kû Phat, au sol de terre blanchâtre et parsemée de rares bouquets d'arbres. Les rizières ne peuvent s'y faire que si les pluies n'inondent pas trop. Laissant à droite le Ban Van Phaï, hameau de deux cases, il atteint mais sans le traverser le Lam Pha Thao où il se baigne avant de continuer à longer son cours. Il reprend sa marche à travers la plaine de Kû Phat ou Kû Khat, laisse à gauche de la route le Ban Pho Noï, hameau de 20 cases, de Laos, cultivateurs et sauniers, et s'arrête vers une heure et demie pour changer de guide au Ban Lao, gros village qui compte une pagode et 200 cases de

Laos qui font des rizières et du sel. Vers deux heures, reprenant sa route, il traverse une plaine de rizières appelée Thung Nong Ta Sên et change encore de guide au Ban Ta Siôu, village qui compte une pagode et une trentaine de cases de Laos. Puis il continue à marcher en suivant le sentier de piétons sur sable rouge dans les bambous et les maigres arbres *sangkê*; il suit le cours d'un ruisselet sans eau et il atteint le Houé Khên, ruisseau qui a encore de l'eau par flaques et qui se jette près de là dans le Lam Phrah Thao. Il le traverse sur un pont d'une planche et bientôt il atteint les forêts clairières de phchek, reang, khlong sur sol de sable rouge. Puis il s'arrête 20 minutes au Ban Ka Thao pour changer de guides. Au-delà recommencent les forêts clairières sur sol sablonneux. Il passe près de Nong Ya Pang, mare dont l'eau est si bourbeuse qu'il est impossible de la boire, et vers cinq heures il arrive aux ruines de Phou Pha (ou Phah) situées sur une colline très basse de grès rouge. Les habitants des villages environnants ont coutume d'y venir célébrer la fête du nouvel an au mois de Chêt. Du haut de ce tertre il aperçoit la chaîne de Phou Itao à cinq lieues au nord, la chaîne de Phou Lang Sou Noï qui est à l'ouest de la précédente. On lui dit que jadis le Mœuong Chayaphoum se terminait à cette chaîne de Phou Lang Sou Noï. Actuellement les gens du Mœuong Phou Kieu revendiquent jusqu'à Phou Itao et même jusqu'à Phou Phrah, prétendant que Phou Itao et Phou Lang Sou Noï sont dans leur territoire. Cette contestation n'est pas encore tranchée.

Quittant Phou Phrah, Srei revient sur ses pas par la même route et, au bout d'une heure de marche, il s'arrête pour coucher au Ban Pha Thao ou Phrah Thao, village d'une quinzaine de cases de Laos, au bord du ruisseau de ce nom, où coule une eau claire sur fond de sable rouge dans un lit large de 6 mètres, profond de 4. Sa source pérenne est aux Phou Lang Sou Noï à une matinée d'ici.

Le vendredi 28 mars quittant vers cinq heures le Ban Lam Phrah Thao, Srei rentra à Chayaphoum à huit heures, et vers midi et demi les trois voyageurs quittèrent ce Mœuong, traversèrent encore la plaine Kû Khat, plaine de rizières, de terre à sel avec des bouquets de bambous et de maigres *khtom*. Bientôt ils tournent au sud, pour se diriger vers Korat, passent au Ban Khvêo, hameau nouveau de 5 ou 6 cases. Au delà les grandes herbes et les maigres arbres khtom indiquent que le terrain est fortement inondé aux pluies. Vers trois heures et demie ils s'arrêtent une demi-heure pour changer de guides au Ban Khveô Noï qui compte une pagode et une vingtaine de cases de Laos qui font rizières et salines et qui mangent du riz gluant. A leur départ le guide se trompe de route, et finalement ils reviennent dîner à ce village d'où ils ne partent qu'à six heures et demie pour aller coucher une demi-lieue plus loin au Ban Sam Phan où un ruisseau d'eau actuellement stagnante entoure une vingtaine de cases et une pagode. La boucle du ruisseau ne laisse qu'un étroit passage pour l'entrée du village.

Le samedi 29 mars, vers six heures, ils quittent le Ban Sam Phan par une pluie battante, allant droit au sud à travers la plaine Boung Thieu que les eaux des pluies inondent à la hauteur du cou, de la ceinture. Ils passent près d'une mare appelée Nong Ngieu ; au delà la plaine prend le nom de Hok Hak. Leur route est pénible sur le sol durci par la sécheresse. Ils passent encore près de Nong Hok Hak, mare couverte de nénuphars à droite de la route. Plus loin est Nong Kuk qui n'a plus d'eau. La plaine qui change encore de nom prend ici celui de Pœuk. Dans ces grandes plaines la vue est limitée au loin par les bouquets d'arbres. Vers neuf heures, les voyageurs atteignent le Houé Pœuk qui a encore un peu d'eau stagnante. On leur dit que ce ruisseau vient des Phou Lang Sou Noï et se jette dans le Lam Phrah Chhi. Ils s'arrêtent pour déjeuner sur ses bords au

Ban Ngieu qui compte une pagode et une quarantaine de cases de Laos, cultivateurs et sauniers. Ils en repartent vers onze heures, traversent les rizières, les forêts clairières, et les broussailles du genre jungle. Après une heure de marche ils ont à droite le Nam Kut, bassin naturel d'eau claire et ils s'arrêtent au delà au Ban Kut Vien, hameau d'une dizaine de cases de Siamois qui mangent du riz ordinaire. Le village, sous les manguiers et jacquiers, est au bord du Lam Phrah Chhi (ou Si) qui limite les districts de Chayaphoum et de Korat.

Traversant la rivière dont le lit large de 40 mètres environ est encaissé de près de 15 mètres, ils suivent au delà une route de charrettes à travers une plaine de sable rouge, longeant un grand étang poissonneux à gauche, long de 2 kilomètres, large de 1200 mètres. En son milieu deux tertres forment des ilots couverts d'arbres. En dehors de ce bassin que les Cambodgiens appellent Rahal, le reste de la plaine actuellement à sec est inondé jusqu'au cou en pleine saison des pluies. Vers deux heures ils sortent de ces plaines pour entrer dans les forêts clairières de phchek et de reang, et bientôt ils s'arrêtent pour changer de guide au Ban Na « village des champs », hameau de 12 cases de Siamois sous les bananiers. Ils en repartent bientôt, continuant à suivre à pied la route de charrettes, dans la plaine basse aux bouquets de khtom et de sangkê. Ils passent près de deux *kût* ou bassins naturels où s'abreuvent les gens du pays. On leur montre, un peu plus loin, le lieu où un assassinat a été récemment commis ; puis ils s'arrêtent une demi-heure au Ban Kham Rien pour changer de guides ; c'est un hameau de 10 cases de Siamois sous les bananiers ; il est de création récente. Vers cinq heures, les voyageurs reprennent leur route, traversent un Houé ou ruisseau sans nom, dont l'eau claire coule de droite à gauche. On leur dit que la source est aux forêts du Kouk Luong et qu'il se jette dans le Lam Phrah Chhi au dessous du Ban Kût Vien.

Au delà ils entrent dans les forêts clairières entrecoupées de plaines et s'arrêtent 20 minutes pour changer de guides au Ban Ta Kau, hameau de 20 cases. Puis, hâtant leur marche, ils traversent les rizières et les forêts clairières, suivant toujours la piste de charrettes unie sur sol de sable et vers sept heures ils s'arrêtent pour la nuit au Ban Prang « village de la pyramide » qui compte une pagode et une vingtaine de cases.

Le dimanche 30 mars, ils vont visiter les ruines du Prang à 400 mètres à l'est du village, par une pluie battante. Ils déjeûnent ensuite en attendant que la pluie cesse. Vers neuf heures ils se remettent en route, suivent la piste des charrettes sur sol de sable rouge et pendant deux heures ils traversent une forêt assez épaisse appelée Dong Ram Raï. Enfin vers onze heures ils atteignent les forêts clairières de phchek et de reang du Kouk Luong qu'ils traversent donc encore au retour mais vers son extrémité orientale. Cet immense tertre, de faible relief d'ailleurs, tire son nom du cambodgien Kouk « terre ferme et tertre » d'où le siamois Khouk, et du siamois *Luong* « grand principal, royal ». Les tertres de ce genre, sans eau en saison sèche, sont nombreux dans la région mais celui-ci est le plus étendu. Mes hommes ne s'arrêtent pas à la station du Houé Saï, ainsi nommée d'une rigole actuellement à sec ; ils s'engagent dans le Kouk Luong, traversant tantôt des forêts clairières, tantôt des bois rabougris d'arbres épineux et de bambous. Ils se reposent au Houé Kut Thao, rigole actuellement à sec qui, aux pluies, porte ses eaux au Lam Phrah Chhi. De grands arbres Chhœu Téal (dipterocarpus) croissent sur les bords de son lit qui mesure 5 mètres de largeur, 3 de profondeur. Après un repos d'une heure, ils se remettent en route et bientôt ils atteignent le Ban Chavek, hameau de 20 cases de Siamois. Ils en repartent après déjeuner, traversent la plaine de rizières et entrent dans les forêts clairières qui prolongent à l'est l'extrémité des forêts

du Kouk Luong. Ils s'arrêtent encore quelques minutes pour changer de guide au Ban Mak Lœua, hameau d'une vingtaine de cases de Siamois. Au delà de ce village recommencent les forêts clairières de phchek et de reang sur sable rouge. Puis les forêts font place aux plaines cultivées partiellement en rizières. Les voyageurs laissent à gauche le Ban Si Van, hameau de 10 cases, et accélèrent leur marche, fuyant devant la pluie qui menace. Ils s'arrêtent une demi-heure au Ban Chhêng, village de 20 cases avec une pagode. Puis ils reprennent leur route coupant à travers les broussailles du genre jungle sur terreau noir. Ils traversent encore la plaine du Ban Pho et à six heures un quart, ils s'arrêtent pour la nuit au Ban Nong Kôk, hameau de 7 cases de Siamois.

Le lundi 31 mars, vers six heures, ils quittent le Ban Nong Kôk, continuant à suivre la piste des charrettes à travers les bouquets d'arbres maigres et clairsemés. Le pays est surtout en terres à sel. Au bout d'une heure ils s'arrêtent quelques minutes au Ban Don Nat pour changer de guide. Au-delà ils laissent à droite les deux hameaux du Ban Don Thao qui comptent une trentaine de cases de Siamois, cultivateurs et sauniers. Puis ils traversent la plaine appelée Thung Va que les eaux recouvrent à hauteur du cou, aux grandes pluies. Vers sept heures et demie ils arrivent au Houé Don Thao, ruisseau qui a encore de l'eau par flaques. On leur dit qu'il vient de Khao Sah Houa et qu'il se jette dans le Lam Chhieng Kraï, au Ban Chakarat, à deux jours d'ici. Au-delà de ce ruisseau, ils traversent la plaine Khê, où l'eau est profonde jusqu'au cou à la saison des pluies [1] ; puis une autre plaine appelée Thung Chik Mou. Vers huit heures et demie, ils s'arrêtent pour déjeuner au Ban Dan Thing, village

1. Toute cette région est donc partagée en tertres qui n'ont pas d'eau du tout pendant quatre mois, et en plaines basses fortement inondées pendant plusieurs mois de l'année.

d'une pagode et d'une trentaine de cases de Laos qui cultivent les rizières et recueillent le suc des palmiers borassus. A dix heures les voyageurs reprennent leur route et traversent le Lam Chhieng Kraï qui a encore de l'eau aux genoux. On leur dit qu'il vient des monts Sah Houa à quatre jours d'ici et qu'il se jette dans le Moun au-dessus des Ban Samrit Ban Sim, au dessous de Tha Chhang, soit à une journée d'ici. Son lit a 10 mètres de largeur, 4 de profondeur. Au-delà de cette petite rivière, le pays est surtout en plaines découvertes ; il y a peu de bois. Les voyageurs arrivent bientôt au Lam Klang, un petit affluent du Lam Chhieng Kraï qui vient, dit-on, du Ban Khouk Soûng, qui est dans les forêts clairières à une petite matinée de distance. Ils y prennent un bain et se remettent en route, pour aller changer de guide au Ban Kraûk, village de 20 cases. A 800 mètres vers l'est est le Ban Nong Khaï Nam, et entre les deux villages est leur pagode commune. Les voyageurs quittent le Ban Kraûk, continuant à suivre la piste de charrettes sur sable rouge dans les bouquets de bambous et d'arbres rabougris. Ils changent de guides au Ban Khouk Soûng, village de 50 cases. Ils en repartent à une heure, laissent bientôt sur la gauche la pagode commune aux deux villages de Khouk Soung et Sang et changent encore de guides à ce dernier village. Plus loin ils laissent à gauche le Ban Rongom, village de 30 cases, à 400 mètres de la route. Ils traversent ensuite la plaine Nôk Ok, peu fertile, étant trop inondée aux pluies. Ils laissent à droite le Ban Nôk Ok, village de 30 cases avec une pagode et ils s'arrêtent pour changer de guide au Ban Kruot. Ils repartent immédiatement pour changer encore à côté au Ban Samrong, hameau de 15 cases. Quittant ce dernier village, ils coupent à travers les rizières et passent le *Klong Bariboun* sur un pont de planches. Vers cinq heures ils changent de guides au Ban Padauk, village d'une quarantaine de cases de Siamois, avec une pagode. Les habitants

font des rizières, du sel, des légumes pour le marché de Korat. Repartant à six heures les voyageurs atteignent à sept heures la Vat Sahmaki près de la porte septentrionale de Korat. Ils traversent le Ta Kong et me rejoignent à mon pavillon près de la Vat Prok.

CHAPITRE XIII

LA PROVINCE DE KORAT

SOMMAIRE

Le nom de Korat. Les dignitaires et les fonctionnaires. Les districts. La population. Le sol et les productions. Le poisson. Le sel. Les communications extérieures. Les corvées et l'impôt personnel. L'impôt des champs. L'impôt des boutiques et étalages. Les monnaies. Les pi de porcelaine. Quelques industries. La chaux. Les torches. La poudre. La location des charrettes. Les permis de circulation. Les fourmis comestibles. Les boulettes de terre pour envies. Les femmes. Le jeu. L'eau du serment. Le portrait du roi. Le Hê Kathên. Les bonzes, leurs mœurs relâchées. Les tas de sable du nouvel an. Le creusement des bassins des pagodes. L'érection des mâts des pagodes. La cérémonie de la tonte du toupet des enfants chez le peuple, chez le Chau et chez les Chinois. Les mariages. La crémation et les rhapsodes. Les préparatifs de la crémation de l'ancien Chau. Le Hê Krepa des Chinois. Les enterrements. Le culte des arak. Les procès civils et criminels. Les exécutions capitales. Le brigandage dans la province de Korat.

Le nom de *Korat* est l'abrévation parlée, en siamois, de l'expression cambodgienne *angkor réach sêma* qui n'est elle-même qu'une corruption du sanscrit *Nagara râja sêma*. L'ancienne « ville des frontières royales » n'est pas d'ailleurs le Korat actuel, mais une ville abandonnée, à une grande journée de marche vers l'ouest. La province de Korat, l'une des plus grandes et des plus importantes du Laos siamois, est bornée à l'est par Suvannaphoum et Sourèn, au nord par Chonobot, à

l'ouest et au sud par les grandes montagnes que les Siamois appellent Khao Niaï et les Cambodgiens Phnom Vêng. Le gouvernement de Korat est l'un des plus importants du royaume : la cour de Bangkok ayant toujours attaché une grande importance politique et militaire à cette porte ouverte sur tout le bassin moyen du grand fleuve.

A la tête de la province est placé : 1° le Phya Komhèng Sangkram Rama Phakedei Aphaï Phiri Barakrom Phahou Chau Mœuong Nokor Réach Sêma. Une partie de ces titres sont empruntés au sanscrit, ce sont : ... Sangrâma Râma bhakti abhaya bhiri parakrama bahû... nagara râja sêma. Les insignes du Chau sont en or. Il a sous ses ordres :

2° Le Phya Surya dêt visêt mintha sathit vichhaï Balat Mœuong Nokor Réach Sêma (... surya têja vicesha... vijaya uparaja nagara râja sêma), dont les insignes sont en or.

3° Le Phra Phrom phakedei Yokebat Mœuong Nokor Réach Sêma (Brah Brahma bhakti Yugapâda nagara Râja Sêma), dont les insignes sont en or.

4° Le Phra Khlang Rat Phakedei si tèp Sangkram Maha Thai Mœuong Nokor Réach Sêma (Brah ghlan râja bhakti çri deva Sangrama maha....), dont les insignes sont en or.

Les quatre dignitaires qui précèdent reçoivent leurs insignes à Bangkok. Les Phra qui suivent, quoique nommés par la cour de Bangkok, reçoivent à Korat leurs insignes qui sont en argent.

5° Le Phra Vichhaï sangkréam phra phon mœuong nokor réach Sêma (Brah vijaya sangrama....)

6° Le Phra Phrom sêna sasedi mœuong nokor réach sêma (Brah Brahma sêna svasti....). Viennent ensuite : Le Phra Mœuong ; le Phrah Veang ; le Phra Khlang Sambat ; le Phra Na ; le Phra Banthao Thup ; le Luong Phéng ; le Luong Tamruot ; le Luong Dara Maredok, etc., etc.

Outre le district de Korat proprement dit, le plus important

de tous, la province de Korat compte une douzaine de districts en y comprenant Ratanabouri qui tend à se détacher de Sourèn. Ces districts, gouvernés par des Phrah sont : Phou Khiou « les montagnes bleues » au nord-ouest de Korat ; certains renseignements en feraient une province séparée ; Bâmnêt Darong, au nord-ouest de Korat et au sud du précédent ; Chettorach, au nord ; Chayaphoum, au nord ; Pouthaïsong, à l'est ; Phimaie, à l'est ; Bouriram, au sud-est ; Nang Rong et Phaktongchhaie au sud-est ; Pah Tong Chhaie au sud et Chan Tœuk à l'ouest.

La population de la province se compose de Siamois, de Laociens, de Khmêrs et de Chinois ; les Siamois paraissent être en grande partie issus de Cambodgiens qui ont perdu l'usage de leur langue. On les trouve à Korat, à Phimaie, à Nang Rong, à Chan Tœuk, à Bânmêt Darong. Les Khmêrs se maintiennent encore à Nang Rong, à Phakonchhaie et à Bouriram, soit dans la partie sud-est de la province. Les Laos occupent, outre Ratanabouri, Pouthaïsong, Pahtongchhaie, Chayaphoum, Phou Khiêu, Chettorach.

Grâce à l'angle droit que forment les montagnes changeant brusquement de direction, la province de Korat est sillonnée par de nombreux cours d'eau qui arrosent des plaines fertiles peuplées de villages importants, véritables oasis où poussent des cannes à sucre de belle venue, et où le riz donne de riches moissons dont les ravageurs habituels : lièvres, singes, moineaux, perroquets, tourterelles, causent ici moins de dégats que dans la plupart des provinces du Cambodge. Ces oasis sont séparées par des tertres sablonneux que les Siamois appellent *naun*, mais plus généralement *Khouk*, du nom cambodgien *Kouk*, tertres secs, arides à la saison sèche et couverts de forêts clairières de grands arbres : phchek, sokkrâm, khlong, thbêng, reang des montagnes et chlit. Ce dernier est un grand arbre à l'écorce

blanche, rugueuse par plaque et dont le cœur rouge vaut presque le Krenhung ou bois de fer. J'ai eu occasion de parler du Kouk *Luong* « le principal » l'un des plus grands et à coup sûr le plus redouté. On s'exposerait à de dures souffrances en s'y aventurant pendant la saison sèche sans emporter de l'eau. Si les forêts clairières de tous ces tertres sont impropres à la culture elles fournissent beaucoup d'excellent bois et le gibier y abonde.

Le poisson de Korat, surtout de l'espèce que les Cambodgiens appellent *trei râs*, est meilleur que celui du bassin du grand lac, du delta du Mékhong. On le pêche surtout dans le Houé Sathêp, dans le district de Phimaie. On le prépare en l'écaillant et l'ouvrant pour le vider sans le laver. Puis on le sale et on le laisse empilé quelques heures dans des jarres. Il est ensuite lavé et séché au soleil. Ce poisson sec est vendu à Korat un sling les trois ou quatre pièces.

La population de la province consomme exclusivement le sel gemme recueilli dans le pays même, surtout dans les plaines au nord-ouest du chef-lieu. Les indigènes prétendent que le sel marin leur cause des démangeaisons. D'un autre côté, une vieille femme me demanda un jour un peu de sel marin qui est préférable, me disait-elle, pour la préparation de certains remèdes.

Korat tire son importance de la richesse de la province, mais plus encore de sa situation qui en fait l'intermédiaire de tout le commerce entre Bangkok et le Laos. Korat communique facilement avec Oubon par la voie de terre ou par le Moun, selon la saison. De Korat pour aller à Nongkhaï à quinze jours de route, les charretiers indigènes prennent, dit-on, un damling, soit 4 ticaux par pikul de marchandises à transporter. De Korat à Kabine, au sud, il y a le choix entre deux routes de charrettes, deux passages permettant de descendre les Dangrêk ; le plus oriental est celui de Chup Smach que les Siamois appellent Chhang Smet, au sud de Sourên ; l'autre est celui de Dangkor,

appelé Chhang Takor par les Siamois, au sud de Nang Rong et du Ban Phkêâm. J'ai eu occasion de donner des renseignements détaillés sur ces deux passages. Les autres Chhang « passages » des grandes montagnes qui permettent de se rendre de la province de Korat dans le bassin du Ménam sont, du sud au nord : 1° Le Chhâng Dong Phya Yên que je devais prendre et auquel je consacrerai un chapitre spécial. C'est le plus fréquenté, le plus direct pour se rendre de Korat à Sarabouri et vice-versa. 2° Le Chhang Phya Khlang. 3° Le Chhang Sah Houé, qui relient Korat à Boua Chum Tévodan sur le Ménam Sak. Ces trois passages, partant du district de Korat, impraticables aux voitures, servent aux piétons, aux éléphants, chevaux et bœufs porteurs. 4° Le Chhâng Takor, descend aussi à Boua Chum Tévodan, mais en faisant une courbe plus prononcée vers le nord, pour revenir au sud. Du territoire du district de Bamnêt Darong partent : 5° Le Chhang Sang Phalan, très fréquenté qui descend à Boua Chum Tévodan. 6° Le Chhang Kabauch, peu fréquenté. 7° Le Chhang Khun Vichit, grand passage. 8° Le Chhang Saï, petit passage. 9° Le Chhang Hin Lœuon, grand passage ; ces quatre Chhang relient Bamnêt Darong au Mœuong Vichien. Du territoire de Chettorach partent : 10° Le Chhang Sunya, petit sentier, peu fréquenté. 11° Le Chhang Châchi, grand passage, très fréquenté. 12° Le Chhang Mak Phaï, petit sentier ; ces trois passages conduisent au Mœuong Vichien. 13° Le Chhang Khieu Koma, très fréquenté, conduit de Chettarach à Péch Boun. Ces deux derniers passages obliquent au nord-ouest. Puis, 14°, le Chhang Pak Tok qui oblique au nord, part du district de Chayaphoum et peut conduire à Péch Boun, à Phou Khieu, ou vers Mœuong Lom Mœuong Lœuy. De Chettorach, on met 5 ou 6 jours pour descendre à Sarabouri à pied, 3 ou 4 jours pour se rendre au Mœuong Vichien, 2 ou 3 jours pour aller à Boua Chum Tévodan, 5 ou 6 jours pour atteindre Péch Boun, 4 jours

pour aller au Mœuong Phou Khieu, et 6 ou 7 jours pour atteindre Mœuong Lom Mœuong Lœuy.

En principe, la province de Korat étant considérée comme marche militaire, ses inscrits ne paient pas la capitation annuelle, ils sont tenus par contre de fournir aux réquisitions en cas de guerre ou de rebellion. Quiconque ferait alors défaut devrait payer une amende de 62 ticaux. Dans les corvées ordinaires faites en dehors des réquisitions de guerre celui qui ne marcherait pas devrait payer deux ticaux. Actuellement, en plusieurs districts, on a établi la capitation annuelle de 5 ticaux, dont le produit, paraît-il, doit être gardé au chef-lieu afin de parer aux exigences politiques et défrayer les troupes de passages. Les habitants immigrés paient selon l'usage à leur Mœung d'origine. J'ai rencontré au Ban Phkêâm, le Luong Khlang de Paschim qui, muni d'une lettre du Phya Mahat Amat, l'ancien Phya Si de Bangkok, venait exiger le remboursement de l'impôt des inscrits de Paschim établis soit dans la province de Korat, soit dans celle de Sourèn. L'ordre, adressé aux Phya, gouverneurs des deux provinces, constatait qu'ils avaient dû percevoir depuis trois ans, quatre ticaux de capitation annuelle sur chacun de ces hommes et les invitait à faire remettre l'argent, au gouverneur de Paschim.

Les Chinois paient pour trois ans une capitation de 4 ticaux et 2 sling par tête.

L'impôt des champs est fixé à un sling et demi par *raï,* nom que les Siamois donnent au carré de 40 mètres de côté. Cet impôt est affermé à Korat, d'où des envoyés vont, dans les districts « brûler les rizières » selon l'expression cambodgienne de Phakonchhaie qui doit être la traduction de l'expression siamoise. Selon d'autres renseignements, exacts peut-être pour certains districts, les envoyés de Bangkok fixent directement l'impôt sans l'intermédiaire des fermiers. En tous cas, les

évaluations des superficies sont généralement faites à l'estime et à l'amiable, on ne mesure qu'en cas de contestation entre les envoyés et les cultivateurs. Il y a aussi l'impôt dit *tête de forêt* pour les petites cultures ; il est d'un demi-sling par famille. En plusieurs chefs-lieux de district, du riz est mis en réserve dans les magasins pour les besoins publics. Sinon, quand vient pour le service un *Kha Luong* « serviteur du roi, fonctionnaire public » on fait la cueillette par village.

Sous toutes réserves, les prix des fermages de Korat achetés à Bangkok seraient les suivants :

	1883	1884
Ferme des porcs	26 cattis	37 cattis
Ferme d'opium	150 cattis	(?)
Ferme des pi, des jeux, alcools	270 cattis	87 cattis
Ferme des boutiques	5 cattis 10 damling	5 cattis 8 damling
Ferme des maisons marchandes	35 cattis	(?)
Ferme du tabac	18 cattis	(?)
Ferme du sucre	4 cattis	(?)
Ferme du riz	550 cattis	(?)

Le fermier des maisons marchandes perçoit 4 ticaux par an et par compartiment ou ferme sur chacune des boutiques de la ville. Si ces boutiques ont en plus un tréteau d'étalage sur la rue, l'impôt est de 8 ticaux. Les tréteaux des petits marchands qui n'ont pas boutique paient entre un sling et deux ticaux par an. Tous ces droits paraissent remplacer l'impôt des patentes. Les petits marchands sans tréteaux, qui vendent, le long, des routes, des légumes, des poissons, des vivres, n'ont rien à payer.

Avant de parler des *pi*, petite monnaie divisionnaire en porcelaine ou faïence, il n'est pas inutile de rappeler que les monnaies en usage à Korat sont les monnaies siamoises : les anciens ticaux d'argent, en forme de rognons, de balles, très souvent falsifiés et valant 4 sling ; les ticaux actuels, petites piastres frappées à

l'européenne, à l'effigie du roi ; les sling et les fœuong qui correspondent à peu près à nos francs et à nos pièces de cinquante centimes. Vient ensuite la monnaie de cuivre ou de bronze, frappée aussi à l'européenne, avec couronne d'un côté, caractères siamois de l'autre, et de quatre grandeurs : le *lot* ou demi-sou, de 16 au fœuong, l'*at*, de 8 au fœuong, vaut à peu près un sou ; le *faï*, ou double sou, de 4 au fœuong, 8 au sling, équivaut donc à la plus grande partie des *lat* de cuivre des Mœuongs laociens ; enfin le *Sang faï*, ou double faï, quadruple sou de 2 au fœuong, 4 au sling.

Les petites pièces d'argent, sling ou fœuong, sont assez rares dans tout le royaume de Siam. A Korat, comme dans les autres provinces de langue siamoise, on supplée à leur rareté par le cours forcé des *pi* petites pièces en porcelaine avec caractères chinois sur les faces. Les *pi*, dont la ferme est généralement jointe à celle des jeux et des alcools, n'ont cours que pendant un an dans le même district. Ainsi le fermier du district de Korat, ou fermier principal, achète à Bangkok cette ferme pour un an. Au mois d'avril, époque où il doit entrer en fonctions, il fait, pendant trois jours, parcourir la ville par des crieurs qui frappent du gong et avertissent la population qu'elle ait à rapporter les anciens pi qui doivent être retirés de la circulation ; pendant ces trois jours l'ancien fermier doit les racheter, argent en main. Les gens du pays vendent donc leurs vieux disques de porcelaine et achètent ceux du nouveau fermier. Les trois jours écoulés, on n'accepte plus les *pi* en retard, et ce sera perte sèche pour le détenteur. Peut-être aura-t-il encore une ressource : les *pi* en circulation, à Korat en 1880, par exemple, auront pu être achetés par un sous-fermier du district moins important de Nang Rong et auront eu cours à Nang Rong pendant l'année 1881. Et de la même manière, ils auront pu être en circulation pendant l'année 1882 à Pahkonchhaie, dis-

trict moins important encore. La population indigène, accoutumée à cet état de choses, ne paraît pas s'apercevoir de la grande gêne que cette exploitation apporte aux relations sociales ou commerciales.

Avant d'aborder les mœurs et coutumes de ce pays de Korat, je reviens sur quelques industries, que j'ai déjà eu occasion d'effleurer. En beaucoup d'endroits, mais particulièrement à trois villages situés à une matinée de marche au nord de la ville, les Ban : Don Katieng, Chong Hong, Boua, on fabrique des petites marmites, plats, pots ou soupières, vendus selon les dimensions, un sou, un double sou, un quadruple.

Au Ban Pho Krang Si Mun, à une matinée à l'ouest de la ville, tous les habitants fabriquent beaucoup de sel, en recueillant le sable salé de la plaine autour du village. Le lavage, le filtrage et l'évaporation ont lieu par les procédés usuels. Le sel placé dans de petits pots de forme un peu tubulaire et contenant environ une livre indigène est vendu sur place, un tical les 32 pots, et 1 tical les 29 pots à Korat.

On use peu de chaux de coquillages à Korat ; même pour mâcher le bétel on se sert de la chaux, des pierres et graviers calcaires de la plaine au sud de la ville où on les déterre à la profondeur d'une ou deux coudées. Une nuit suffit pour la cuisson qui a lieu dans une petite fosse. Les morceaux de chaux vive, placés dans des paniers sont arrosés d'eau et la chaux liquide, filtrée à travers les mailles des paniers, est recueillie dans des jarres dont on décante doucement l'eau. Cette chaux pour bétel est rougie avec des racines de curcuma bouillies, séchées au soleil, écrasées en poudre et mélangées à une décoction du bois que les Cambodgiens appellent *sbêng*.

Dans les forêts de la province et spécialement dans le district de Nang Rong, on fabrique des torches d'après plusieurs procédés. On mélange, par exemple, du bois pourri et pulvérisé à

la résine liquide des téal ou des trach, et on lie, dans des feuilles de palmier borassus ou de *phaau* (un petit palmier), des torches grosses comme le poignet. Les feuilles velues d'un petit arbuste appelé *préal* ou les feuilles de *tompeang baï chû* (une vigne sauvage), ou bien l'écorce du *smach*, sorte de niaouli très commun en Indo-Chine, peuvent remplacer le bois pourri. On les place trois ou quatre jours à même dans le trou à résine liquide pratiqué sur les téal et les trach, puis on les jette dans l'eau pour les froisser en les piétinant et on les roule en torches avec des lianes. Les torches sont liées en faisceaux de vingt. Si l'écorce du smach n'était pas trempée dans l'eau, l'huile liquide se dissiperait bientôt et l'écorce brûlerait mal, n'éclairerait pas. Quand on fait des torches en quantité, par centaines et par milliers, il faut se garder de les laisser dans les cases en gros tas : la chaleur solaire suffisant à les enflammer.

Les habitants de la province de Korat, de même que ceux du Cambodge, savent fabriquer la poudre, en mêlant une partie de soufre à quatre de salpêtre et à une quantité convenable de charbon de l'arbuste *préal*. La poudre d'amorce a la même composition mais elle est tamisée pour être rendue plus fine. Au Cambodge, on remplace généralement le charbon du *préal* par celui de l'arbre *thkau*. Le salpêtre coûte 2 sling la livre à Korat où on achète aussi le plomb pour les balles.

On trouve dans cette région des charrues de forme très primitive, attelées d'un seul buffle. Les grelots des attelages des charrettes sont attachés directement au cou des animaux, et non au joug, à l'instar des habitants du Cambodge. Les charrettes à bœufs de Korat sont beaucoup plus grandes que celles du Cambodge. Le prix de location de ces charrettes varie, selon la distance et le poids des marchandises, à raison, par exemple, de 4 ticaux par pikul à transporter pour 12 à 15 jours de marche,

et les voituriers sont nourris aux frais du loueur. Pour un long voyage ils se munissent de riz, de marmites, de couteaux et d'essieux de rechange. Aux mois secs, ainsi que je l'ai déjà dit, tout attelage emporte des bambous pleins d'eau. Les bœufs marchent le matin jusqu'à neuf heures et le soir à partir de trois ou quatre heures. On les laisse généralement reposer pendant la grande chaleur de midi.

Il n'y a ni douanes ni octrois à l'entrée ou à la sortie des marchandises de la ville de Korat ; mais il faut une autorisation écrite du Luong Tiem pour emmener au dehors des filles ou des garçons. Le Luong Tiem Charat Maha thaï perçoit 6 sling pour donner ce permis de circulation timbré de son sceau à figure de tigre mort. Sans cette pièce les postes de police de la province arrêteraient les voyageurs suspects.

Au marché de Korat, on vend avec leurs œufs les grosses fourmis rouges, ramassées sur les arbres à l'aide d'un petit panier rond attaché sous la pointe d'un bambou qui pénètre dans les nids. Les insectes et leurs œufs tombent dans le panier et on les verse dans l'eau d'un récipient en bambou tressé et rendu imperméable. On les vend un sou la poignée au marché. Il est nécessaire que les œufs et les fourmis soient réunis pour faire le plat recherché des gourmets. Elles sont cuites avec ou sans légumes.

Une autre industrie de Korat, assez curieuse et dont je n'ai pas entendu parler ailleurs, est la fabrication des boulettes de terre pour *envies de femmes enceintes*. La terre, délayée avec de l'eau, est filtrée à travers un linge. L'eau, après dépôt, est décantée ; le résidu terreux est roulé en boules, cuit un peu au feu de balle de riz qui lui donne de l'odeur. Les boules sont cassées en fragments de la grosseur du doigt. On vend ces fragments pliés dans des feuilles de bananier, au prix d'un petit sou siamois, le quart de livre indigène, soit les cent cinquante

grammes. J'ignore d'ailleurs si les Siamois de Korat partagent la croyance des Khmêrs. Selon ceux-ci, les envies bizarres de la femme enceinte indiquent que l'âme de l'enfant est émergée récemment de l'enfer : les âmes venant des cieux ne devant pas causer des envies désordonnées.

Les femmes de Korat portent les fardeaux en balance sur l'épaule de même que les femmes annamites et non sur la tête comme les cambodgiennes. Elles sont de mœurs très relâchées, paraît-il. Il n'y a plus de *pêng hœuon* ou condamnation au profit de la maison. Cette coutume n'existe que dans les districts laociens de la province. En général le code siamois est en vigueur et les parents ne peuvent faire condamner l'amant de leur fille qu'au profit des juges. Les Siamoises de la classe moyenne sont beaucoup plus avenantes, gracieuses et coquettes que les Laociennes.

Le Chau Mœuong de Korat entretient une troupe d'actrices qu'il loue à l'occasion aux fermiers des jeux pour attirer les populations. Le prix de la location est de 20 à 24 ticaux par jour. Passionnés pour le jeu, non seulement les habitants accourent chez le fermier, mais bonzes et laïques jouent et parient aux échecs, aux combats de coqs que l'administration afferme comme toutes choses. Ils parient même aux jeux de balle que des particuliers établissent en nettoyant une aire carrée, disposant des jarres d'eau, des cigarettes, du bétel pour les joueurs qui donnent chacun un sou. Les habitants de Korat sont aussi adonnés à l'usage de l'eau de vie « qui donne du courage », du *Kanchha* ou chanvre indien « qui console des peines de cœur », de l'opium « qui tient les esprits éveillés et favorise les appétits voluptueux ». D'un autre côté l'esclavage est là guettant le joueur malheureux et endetté. Les mandarins perçoivent un sling par cattie d'argent porté sur un contrat d'esclavage et le rendent valide par l'apposition de leur sceau.

Comme partout, le jour de l'an tombe dans le courant du mois de Chêt au jour fixé par le calendrier royal qui est envoyé de Bangkok. Si ce calendrier est en retard les populations célèbrent quand même la fête dans le courant de ce mois.

La cérémonie du serment a lieu le troisième ou le sixième jour des mois de Chêt et de Phatrebot, c'est-à-dire d'avril et d'octobre. Un peu avant l'époque fixée, un des mandarins de Korat, le Luong Tiem Charat Maha Thaï prévient les Kromokar ou fonctionnaires de la ville et écrit à tous les chefs de district de la province qui peuvent être dispensés pour motifs valables, mais qui en tous cas devront envoyer à Korat, les fonctionnaires du district. Les mandarins des 11 ou 12 disricts se réunissent au jour fixé, à la Vat Klang « la pagode centrale », la principale pagode de Korat, où le Chau envoie les insignes de sa dignité, ainsi que deux sabres, deux lances, le portrait du roi de Siam, une statuette du Bouddha en or et cinq vases d'eau aromatisée. Puis il se rend lui-même en grand cortège à la pagode où cinq bonzes et tous les dignitaires et fonctionnaires de la province le reçoivent aux sons d'un orchestre siamois. Les mandarins de la ville escortant le Chau, se rangent aux premiers rangs de l'assistance ; leurs femmes sont assises en groupes sur les côtés ; les fonctionnaires des districts se mettent aux derniers rangs ; tous sont habillés d'un pagne blanc. Les bonzes récitent des prières avant de se retirer. Le Chau fait disposer les cinq vases d'eau, trempe dans chaque vase la statuette d'or du Bouddha et prévient les assistants qu'ils doivent écouter et répéter phrase par phrase la formule du serment que lit ensuite un secrétaire. Le Chau brasse l'eau des vases avec ses armes, disant : « Que tout traître périsse par ces armes ! » L'eau est distribuée dans des verres à tous les assistants, hommes et femmes. Le Chau ordonnateur de la cérémonie ne boit pas. Quand il remplit ce devoir, c'est avec de l'eau envoyée de Bangkok. Les fonctionnaires des

districts emportent de l'eau consacrée afin de faire boire ceux de leurs collègues qui n'ont pu venir et qui doivent alors payer une amende de 6 ticaux. Le refus de boire de l'eau entraînerait une amende de 10 cattis pour crime de lèse-majesté. Jadis c'était la confiscation totale des biens.

S'inspirant des idées européennes, le Roi actuel envoie sa photographie aux chefs-lieux de province et cette image sacrée préside à la cérémonie du serment ou à d'autres fêtes. Ainsi, à Korat, lors de la fête que les Siamois appellent Bon Sala Kaphat, les Chinois offrent un festin aux bonzes et invitent le gouverneur à venir participer à l'œuvre pie et écouter la prédication religieuse. Le gouverneur joint ses cadeaux d'étoffes ou d'argent à ceux des Chinois et s'il ne peut venir représenter le Souverain à la cérémonie il y fera porter la photographie royale, portrait en pied du roi habillé à l'européenne. Les assistants allument bougies et baguettes devant l'image « du Seigneur de la terre et des eaux ».

Le gouverneur participe à la plupart des fêtes religieuses ; la coutume est de l'inviter. Lors du Hê Kathen, la grande fête annuelle des présents aux bonzes, les donateurs se groupent en procession pour se rendre à une pagode, se font précéder d'un orchestre siamois, passent au marché et font le tour de la ville à l'intérieur des remparts, afin que tous ceux qui veulent « témoigner d'un cœur pieux et pur », selon la phraséologie bouddhique, ajoutent leurs présents en argent ou en objets. En dernier lieu la procession passe chez le Chau qui joint ses présents. Des actions de grâces sont faites pour tous les donateurs et le cortège se rend à la pagode.

Selon l'usage, les enfants de 13 ans sont envoyés à la pagode en qualité de *nén* « élèves, novices » afin de payer la dette de reconnaissance contractée vis à vis de leur mère, et à 21 ans ils sont ordonnés *phik* « bonzes, prêtres », en l'honneur de leur

père qui doit bénéficier du mérite ainsi acquis. Telle est, du moins, la tradition populaire, non-seulement à Korat, mais dans toute l'Indo-Chine de bouddhisme orthodoxe. Tous les habitants font, selon leurs moyens, des offrandes quotidiennes aux bonzes qui sont leurs enfants, leurs frères, leurs parents. A Korat, comme ailleurs, on peut rencontrer des âmes pures et pieuses qui passent leur vie entière sans connaître de femme, observant fidèlement les préceptes que le Maître a découverts et édictés afin de se procurer une vie ultérieure heureuse ou même le Nirvana. Mais ce sont là des exceptions et les bonzes de Korat se font remarquer par une tenue très libre et une morale trop relâchée. Ils s'amusent, comme s'ils étaient de simples laïques, au jeu de paume, portent des cigarettes passées à leurs oreilles, achètent en personne et boivent debout en public l'eau du palmier borassus ; ils jouent aux cartes et au baquan ; ils fréquentent les filles, plaisantent, portent la main sur elles, les accompagnent au bois et découchent de la pagode : toutes pratiques qui scandalisaient grandement les Cambodgiens mes compagnons de voyage.

Vers le nouvel an, en avril, a lieu la fête que les Cambodgiens appellent *Pûn Phnom* « entasser les collines », œuvre pie qui a pour but, dit-on, de remplacer le sable que les pieds ont pu emporter au dehors dans le courant de l'année. Dans chaque pagode, les fidèles entassent le sable en petit tas où l'on plante des bambous, des petits drapeaux en papier et que l'on arrose. Les bonzes sont invités à prier la veille au soir et aussi le matin de la fête. Sur de petits clayonnages entourés de fils de coton tendus, on dispose des plateaux de riz grillé, de fleurs et des flacons d'eaux parfumées. Les bonzes prennent leur repas et reçoivent des cadeaux tirés au sort. Pendant trois jours hommes et femmes frappent du tambour à la maison. A cette occasion les gens de Korat font aussi l'aumône de l'eau, non seulement

en plaçant une jarre et un bol devant la maison, ainsi que cela a lieu au Cambodge, mais souvent un homme se tient là, prêt à servir le passant altéré.

Des pratiques inconnues actuellement au Cambodge ont lieu à Korat pour le creusement des bassins d'une pagode. Avant de commencer le travail on offre aux divinités des fleurs, des bougies, des baguettes odoriférantes, des plats et sucreries. Ayant tendu les cordes de délimitation sur les quatres faces du bassin à creuser et récité la prière de Krong Péali, on invite six bonzes au moins à venir réciter des prières bouddhiques. Après quinze jours de travail, six bonzes sont encore invités à venir prier et manger, mais sans cérémonie, repas que les Khmêrs appellent *Da*. Quinze jours plus tard ont lieu d'autres prières suivies cette fois du *vé changhan*, repas où les vivres sont respectueusement présentés aux bonzes. Les travailleurs entendent ensuite la lecture religieuse et offrent aux bonzes du bétel, de l'arêc, de la cotonnade et de l'argent. Telles furent les cérémonies qui eurent lieu pendant mon séjour dans une des pagodes de la ville.

On invite aussi quatre bonzes à prier la veille du jour où doit être planté un mât de pagode. Ces mâts appartiennent à l'une des trois espèces d'arbres que les Khmêrs appellent koki, krekoh, popél ; ils doivent être transportés un vendredi. Pendant qu'on dresse le mât un *achar* profère les formules qui doivent neutraliser toutes les mauvaises influences pouvant amener froids et fièvres.

Quand des fêtes sont accompagnées de feux d'artifice, on porte la poudre, le salpêtre, aux bonzes qui ont coutume, à Korat, de se charger de la fabrication des fusées et des pièces montées. L'organisateur de la fête les paie en conséquence.

On sait que les petits enfants siamois laissent croître une touffe de cheveux sur le sommet de la tête. Il en est de même des Cambodgiens qui ont probablement emprunté la coutume à

leurs voisins. La cérémonie de la coupe de ces cheveux, qui a partout une très grande importance, doit avoir lieu, pour les filles, avant leur nubilité et quand leurs années sont en nombre impair, donc, au plus tard, à 9, 11 ou 13 ans. Après cette limite d'âge, si les bonzes qui portent la main sur leur tête étaient induits en péché de pensée, la faute retomberait sur la fille. Les fillettes peuvent, pour la circonstance, être groupées à plusieurs, à condition que le nombre soit toujours impair. Il faut encore choisir un mois femelle, — car il y a des mois mâles et d'autres femelles ; — et trouver enfin un jour propice et favorable. Les mois permettant à la fois la coupe des cheveux et le mariage sont au nombre de quatre : Kâdâk (novembre), Bos, (janvier), Phalkun (mars), Pisak (mai).

Les détails de la cérémonie varient selon le rang, la fortune des parents, à la ville ou à la campagne. Dans les villages, on coupe les cheveux sur un clayonnage élevé sur l'eau, ruisseau ou bassin. Les parents préparent un hangar près de leur maison ; et un autel rustique, sorte de tréteau à deux ou trois gradins. En haut ils disposent des statuettes du Bonddha, des marmites ; en bas du riz, des vivres, des plateaux, des fleurs, des baguettes odoriférantes. Sous le hangar une pyramide en tronc de bananier à sept étages porte à chaque étage, des cigarettes, de l'arêc, des gâteaux. Des fils de coton liés aux bras des statues du Bouddha sont tenus à l'autre bout par les bonzes que l'on invite à venir prier la veille du jour de la coupe. Les fils passent aux plateaux d'eau lustrale ou parfumée et sont aussi tenus par les fillettes. Après les prières on tire des coups de fusil et un orchestre siamois joue toute la nuit sous le hangar : guitare, viole, flûte et tambour. Quiconque veut chanter chante, l'essentiel est que la maison ne soit pas silencieuse cette nuit. Au matin les fillettes sont conduites au clayonnage élevé sur l'eau. Des bonzes récitent là des prières, donnent trois coups de rasoir

à chaque chevelure et des *achar* laïques achèvent de couper les cheveux qui sont jetés à l'eau, sauf toutefois les longues tresses. Les filles sont reconduites au hangar ou les bonzes viennent manger, et recevoir les présents des assistants. Ceux-ci font ensuite aux fillettes les cadeaux du *lien des poignets* et un festin général termine la cérémonie.

A Korat, si le gouverneur fait couper les cheveux à une de ses filles, les préparatifs sont beaucoup plus importants. On dresse ce qu'on appelle une *montagne*, petite tour haute de plusieurs mètres, à charpente de bambous, recouverte de cotonnades, entourée de dix-sept parasols étagés. Des bougies brûlent jour et nuit pendant toute la durée de la fête. Plusieurs hangars sont élevés pour abriter la photographie du roi de Siam, les insignes et les armes du gouverneur, l'orchestre, les actrices, les bonzes et les jeunes filles. Une trentaine de bonzes viennent prier et pendant trois ou quatre nuits on donne le spectacle avec feux d'artifice où l'on voit des éléphants et des chevaux de bois montés sur roues et mis en mouvement par le recul des fusées. Après la coupe de cheveux qui est faite sur la *montagne* les cadeaux et les festins terminent la cérémonie.

Les Chinois de Korat mariés à des femmes siamoises font aussi couper les cheveux à leurs filles et reçoivent les invités selon leur rang ; les gens de distinction sont assis à l'européenne ; les amis et parents mangent sur des nattes et les femmes prennent leur repas à l'intérieur. A part ces détails la cérémonie a lieu de même que chez les Siamois.

L'opération de la toute a lieu avec trois rasoirs au manche d'ivoire, de bois noir ou de dent de tigre. Les fillettes se présentent à la file par rang d'âge. Quand elles sont rasées elles changent de vêtements, s'habillent de blanc et montent sur le tréteau où les bonzes et les achar leur versent de l'eau sur la tête. Dans tous ces pays, pendant ce baptême, les filles doivent

tenir à la main une feuille de palmier borassus. Les achar mettent ensuite sur leur tête une sorte de couronne de coton filé qu'elles doivent garder pendant trois jours. Elles changent encore une fois de vêtements pour aller offrir aux bonzes leur repas. De nouvelles prières précèdent le rite de la circulation des *popél*; disques de métal que tous les assistants se passent à la ronde de main en main. Les poignets des filettes sont liés avec des fils de coton pendant que les assistants font entendre de tous côtés le murmure de leurs souhaits de bonheur et de bénédiction. Le festin des invités termine la cérémonie. Les cheveux ne sont pas abandonnés sur de petits radeaux au courant de l'eau comme au Cambodge. On les laisse suspendus pendant trois jours au tréteau, puis on les jette.

La demande en mariage ayant été faite par des amis qui s'entremettent, les parents du prétendant agréé envoient à ceux de la jeune fille une tête de porc et une livre d'argent pour le prix de la case des futurs époux, ou seulement cinq ticaux s'ils font construire eux-mêmes cette case. Lors du mariage qui a lieu avec repas offerts aux mânes des ancêtres selon la situation de fortune des familles, les parents de la jeune femme font à leur tour cadeau d'une tête de porc. Le divorce est très facile. Les veuves se rasent la tête et s'habillent, non de blanc, mais de noir et de rouge. Elles se rasent la tête une seconde fois lors de la levée du corps pour la crémation et elles peuvent dès lors se remarier. Les beaux-parents pourraient les faire condamner à 10 ou 20 ticaux d'amende si elles prenaient un nouveau mari avant que le défunt eût reçu ses derniers devoirs.

La crémation, soit qu'elle ait lieu immédiatement après la mort ou longtemps après en exhumant les ossements, est toujours une cérémonie de haute importance. Les gens à l'aise font une fête de trois jours avec feux d'artifice, autel rustique et construction monumentale. Les bonzes viennent réciter leurs

prières ; des orchestres jouent continuellement ou alternent avec les rhapsodes, hommes ou femmes qui sont loués pour chanter leurs dialogues. Les habiles improvisateurs, auxquels il suffit de donner de temps à autre la réplique pour stimuler leur verve infatigable, sont loués assez cher. Un jour dans une cérémonie de ce genre, un homme et une femme, aveugles tous les deux, chantaient et improvisaient leurs dialogues poétiques, non pas en se tenant assis selon l'usage, mais en circulant, conduits par la main, autour d'un large faisceau de torches allumées et au milieu d'une assistance émerveillée et suspendue à leurs lèvres. L'homme appelé Kœt venait du district de Nang Rong. Son talent lui procure des revenus suffisants pour entretenir trois femmes.

Ces deux aveugles devaient chanter dans la grande crémation de l'ancien Chau de Korat qui était mort sept mois auparavant. On était en train de construire un mên ou monument crématoire à 200 mètres en dehors de l'angle sud est de la citadelle. Sous plusieurs hangars une foule de bonzes venaient réciter leurs prières près du cercueil. En cette circonstance, les prières sont même parodiées ; les uns chantent d'une voix de fausset, d'autres imitent les cris des vieilles femmes, tous frappent le plancher du manche de leur éventail. Des boxeurs avaient été loués pour commencer leurs luttes au moment où le feu serait mis au bûcher ; les récompenses étaient fixées d'avance : cinq ticaux pour les vainqueurs, la moitié de cette somme pour les vaincus. Les joueurs de paume devaient recevoir un tical par tête. Les jeux, les chants, la musique doivent redoubler d'intensité pendant le temps que dure la crémation du corps. Telle est la coutume. Le feu envoyé de Bangkok, briquet et amadou dans un tube avec lettre d'envoi scellée du grand sceau, est délivré moyennant 32 ticaux donnés aux chefs de service à la capitale. Le briquet ne peut servir deux fois pour le même usage.

Vers le jour de l'an, une cérémonie spéciale aux Chinois eut lieu pendant la nuit à la Vat Prok, une des pagodes de Korat, avec prières pour les parents de l'organisateur de la cérémonie dont les ossements reposaient dans cette pagode. Les Cambodgiens appellent cette cérémonie *Hê Krepa*. En tête du cortège est un *achar* ou maître de cérémonies, suivi d'un orchestre chinois et de huit hommes portant deux mannequins en terre peinte représentant les cadavres du père et de la mère de l'organisateur, cadavres habillés des vêtements des bonzes ; autour de ces mannequins on portait tous les ustensiles et les vêtements utiles aux bonzes de cette pagode. Trente-deux hommes escortaient ces présents portant sur l'épaule au bout d'un bâton, une lanterne de papier en forme de fleur de lotus où brûlait une bougie. Suivait une centaine de femmes. Arrivé devant le temple, au lieu de sépulture des défunts, le cortège s'arrêta, les mannequins et tous les objets furent posés à terre, les lanternes rangées autour. L'achar fit écarter tout le monde et proféra à haute voix une formule pâlie que tous les assistants répétèrent mot à mot. Deux bonzes vinrent prier à voix basse près des mannequins, prirent les vêtements disposés sur ces mannequins et les troquèrent contre les leurs qu'ils quittèrent sur-le-champ. Puis les autres bonzes de la pagode vinrent se disputer le reste des présents, heurtant à l'envi les lanternes, aux éclats de rire des femmes et des assistants. L'achar récita ensuite une formule répétée par tous les laïques pour demander aux bonzes leur bénédiction. Ceux qui désiraient réellement être bénis avaient dû jeûner ce jour-là.

Les Siamois de Korat enterrent les gens qui trépassent de mort ordinaire dans le sens de la course du soleil, la tête à l'ouest ; tandis que les personnes qui périssent de mort violente, les femmes qui meurent en couches, sont enterrées en travers de la course du soleil, la tête au nord.

Ils fêtent les génies que les Khmêrs appellent *arak*, mais avec des différences sensibles en comparant à ce qui a lieu soit au Cambodge, soit au Laos. Sur un clayonnage élevé en tréteau ils disposent quatre plateaux de mets, quatre plateaux de sucreries, des gâteaux et des bananes. La *mémot*, la femme qui officie, assistée de quatre vieilles, ceint un langouti d'homme, porte une écharpe blanche en bandoulière et une ceinture rouge autour des reins. Elle évoque les génies au son d'un orchestre siamois composé du *sampho*, de la flûte, du ronéat à lamelles de bambou, du tambour ordinaire et d'un autre tambour petit, tubulaire, long d'une coudée. Cette fête des arak a lieu accidentellement en cas de maladie mais on la célèbre aussi chaque année.

J'ai peu de renseignements sur les procès à Korat. Les deux parties, dit-on, sont gardées ensemble et se surveillent mutuellement jusqu'au jugement, situation qui ne doit pas être agréable surtout si elle se prolonge pendant plusieurs jours. Cette semi-détention a lieu dans la maison du Maha Thai qui prête serment de n'accepter aucun cadeau de l'un ou de l'autre plaideur. Si les juges sont absents, les parties peuvent être relâchées après avoir fait une déclaration écrite.

A mon passage, le Phya Balat ou lieutenant gouverneur, frère cadet du défunt Chau Khun « Seigneur gouverneur » était depuis cinq ans à Bangkok, en procès avec un ex-fermier des alcools qui prétendait avoir entièrement payé le prix de son fermage, ce que niait le Balat chargé de la perception.

Au criminel la situation n'est guère plus agréable qu'au civil pour les plaignants. Les juges exigent une plainte écrite, même dans les cas de flagrant délit, ce qui entraîne des frais. Aussi les gens disent que mieux vaut ne pas poursuivre les voleurs, puisqu'il faut payer des frais considérables pour rentrer... ou ne pas rentrer en possession des objets volés.

Les voleurs de bestiaux : bœufs ou buffles, sont frappés de verges, mis en prison et condamnés à une amende qui est plus forte quand les bêtes volées sont des femelles susceptibles de reproduire. Les adultères sont aussi punis de verge, de prison et d'amende.

A Korat, les condamnés à mort sont promenés en cortège autour des remparts pendant trois jours ; ils doivent publier leur crime et recommander de ne pas les imiter. Le jour de l'exécution on les faits sortir par la *Porte des morts* qui est ici la porte du sud. Le sabre des exécutions, appelé *Mœun Si Saravan*, se transmet de gouverneur à gouverneur, dit-on.

Le Chau essaye d'organiser en ville une police à l'européenne. Sous peine d'amende il défend de circuler la nuit en armes ou sans lumière. Mais l'insécurité est grande dans la province et les actes de brigandage fréquents : assassinats de voyageurs, vols de bestiaux, incendies de cases. Les brigands semblent incendier et dévaster pour leur plaisir. Veulent-ils attaquer un village, ils s'égaient à le prévenir par une lettre anonyme. Les habitants effrayés font d'abord bonne garde, puis se fatiguent, se relâchent et quand ils commencent à croire à une mystification, les brigands les attaquent à l'improviste et les pillent. Les intéressés seuls se plaignent ; les tiers perdent toute notion morale et il est à croire que les dévalisés du jour seront les brigands de demain. Les bandits sont infiniment plus redoutés que les autorités : celles-ci fouettent alors que les autres tuent. Les chefs heureux et audacieux acquièrent promptement la réputation d'hommes invulnérables et inspirent ainsi plus de terreur : les gens ne s'avisant pas de songer que la poudre, les armes sont mauvaises, les ratés nombreux ou les tireurs maladroits. Dans les pauvres et petits villages les brigands enlèvent de force les vivres qu'ils désirent. Les femmes qui gardent la maison pendant le jour leur cèdent la place et s'écartent pour

ne pas être insultées. Les pirates enlèvent les bestiaux, cassent la vaisselle et effrayent ces femmes en tirant des coups de fusils ; ils attaquent les passants, les tuent sous le prétexte le plus futile, « à seule fin de se faire la main ». Si des chefs de village leur demandent leurs papiers : *Les voilà*, répondent-ils en relevant leurs fusils.

Les rencontres suspectes ne sont nullement rares, même pour un Européen qui doit être sur ses gardes. Son guide, petite autorité du village voisin, s'arrête pour causer avec trois ou quatre hommes armés que l'on rencontre sur la route et rejoint un peu plus loin en disant : ce sont tel et tel de tel village, *nak léng* « gens de plaisir, de loisir, » expression qui indique les mauvais sujets en siamois comme en cambodgien. Au nord et au sud de la province les bestiaux sont conduits aux pâturages par des hommes en armes ; ou bien n'osant pas les lâcher on les tient attachés ou parqués près des cases en les nourrissant de paille de riz. Une escorte armée les conduit à l'abreuvoir. Si des propriétaires de bestiaux enlevés se mettent à la poursuite des brigands ceux-ci tirent dessus. Pareil fait eut lieu à Phakonchhaie au moment de notre passage : les pirates s'embusquèrent dans le lit d'un ruisseau et fusillèrent les propriétaires à coup sûr.

Si les enlèvements de personnes sont plus rares ils ne sont pourtant pas totalement inconnus. Des enfants, des jeunes filles, des esclaves peuvent être saisis, emmenés au loin, au sud des monts et vendus à vil prix, il est vrai : la marchandise étant de contrebande et les lois, tout en autorisant l'esclavage, prescrivent avec assez de rigueur de bien établir la provenance des esclaves.

CHAPITRE XIV

DE KORAT AU MÉNAM SAK

SOMMAIRE

Départ de Korat avec 22 bœufs porteurs. Les jardins du Parou. Les troupeaux de bœufs en marche. Déception au Ban Takrâ. Une étape doublée. Le Ban Sang Mœun. Le Mœuong Kao Nokor. Réach Sèma ou vieux Korat. Le Ban Si Khieu. Excursion de Srei au Ban Mak Lœua. Les Laos du Ban Si Khieu. Les Yuon ou Yavana. La location des bœufs porteurs. Le harnachement. Les usages et pratiques superstitieuses. Le départ de Si Khieu. Au Kut Rat Boua Khao. Chan Touk. La route déserte. Les bambous morts. Pak Chhang. Entrée du Dong Phya Yèn. Bouok Lêk. Sortie du Dong Phya Yèn au Ban Keng Koï sur le Ménam Sak. Considérations sur la rapidité de notre voyage et sur l'utilité actuelle de sa publication.

Le samedi, 5 avril, au matin, les quatre conducteurs amenèrent leurs 22 bœufs à mon pavillon près de la Vat Prok, en dehors de l'angle nord-ouest de la citadelle. Mes cinq Cambodgiens, mes deux Chinois, tout le monde aida à faire les paquets, à les placer à la hâte sur les hottes en équilibrant et égalisant les charges. L'opération ne se fit qu'après maints tâtonnements, pour cette première fois. Enfin vers neuf heures on put partir. Peu m'importait que l'étape fut courte. J'avais hâte d'être en route. Nous appuyâmes au sud pour rejoindre la grande route qui part de Korat pour aller à l'ouest. La Vat Chêng, à un kilomètre environ de Korat marque l'extrémité du long marché du faubourg occidental de Korat. Les boutiques et étalages de vivres

et d'étoffes courent des deux côtés de la route depuis la citadelle jusqu'à cette pagode. Près de la Vat Chêng est un grand bassin mesurant 200 mètres sur 160, plein d'une eau peu claire quoique potable et couvert de châk, herbe aquatique dont les feuilles ont la forme de la fleur de lotus. Nous nous dirigeâmes droit à l'ouest suivant la grande piste large de 5 à 6 mètres, tracée par les charrettes, les bœufs et les hommes sur le sable rouge. Les cases la bordent encore des deux côtés. A droite nous avons d'abord le Ban Chek Lim puis la Vat Kedi Lang Dieu. A gauche la pagode appelée Vat Maï, près de laquelle stationnent les bœufs porteurs et leurs conducteurs. Les marchands de Korat viennent les louer en cet endroit où ni l'eau ni la place ne font défaut. A la Vat Kedi Lang Dieu commence le Pah Rouh (ou Parou) longue ligne d'habitations, de jardins d'aréquiers, de cocotiers, de manguiers le long d'un petit canal dérivé du Takong. La ligne sombre du feuillage de ces jardins s'étend sur près de deux lieues à droite de la route. A gauche, le pays plus sauvage est couvert de buissons d'épines et de broussailles basses.

Nous avons plus loin à droite le village et la pagode Samâraï. Sur la route nous rencontrons des troupes de femmes apportant de leur village riz, bananes, bétel, oignons qu'elles vont vendre au marché de Korat. Les hommes portent des peaux et les enfants de l'herbe. Puis nous sommes au Ban Nong Kabok qui a des cases des deux côtés de la route. Sa mare, longue de 200 mètres sur 80, est couverte de riz sauvage. A droite est la pagode du village. A l'ombre des arbres, des femmes vendent des gâteaux, des bananes, du tabac, du bétel aux passants.

Nous atteignons la Vat Maï, pagode couverte en tuiles sous les arbres fruitiers. Là commence le grand Parou : la ligne des arbres sombres à notre droite semble s'épaissir encore. Nous avons à droite le bassin Suon Phrik Thaï long de 200 mètres sur

80 ; sur ses bords, les aréquiers sont en forêt A gauche de la route le pays n'offre guère que des bambous et des cactus *romchék*. Le jour de l'an étant proche plusieurs habitants font œuvre pie en disposant au bord de la route des louches et des jarres pleines d'eau afin de permettre aux voyageurs d'étancher leur soif. Au Cambodge, où règne le même usage, les donataires formulent le souhait suivant : « Que cette eau soit l'emblême de la fraîcheur et de la douceur de mon existence ! » Au Ban Si Sak Lo Lœung qui a des cases des deux côtés de la route, mais nombreuses seulement sur la droite où est aussi la pagode, nous rencontrons cinq Chinois, quatre portant des vivres, le cinquième, le marchand, coiffé d'un chapeau, s'abrite sous un parasol et marche derrière un Siamois qui porte ses habits. Nous arrivons ensuite au Ban Pah Korat qui a des cases des deux côtés de la route; elles ne sont serrées qu'à droite. Un peu plus loin nous nous arrêtons à un grand tomniep ou pavillon de bambou, construit pour les mandarins siamois de passage.

Notre étape a duré deux heures et quart, par une chaleur accablante, les rayons solaires étant reverbérés par le sable de la route qui brûlait aussi les pieds.

Sur trois côtés notre immense pavillon est entouré de buissons de bambous que dominent quelques grands arbres. A nos pieds les rizières sont couvertes d'eau prise au Takong. Un peu plus haut ce cours d'eau est barré pour alimenter le canal du Pah Rouh et la ville de Korat. Tout près commencent les jardins du Pah Rouh que nous avons longés pendant deux heures. En face de nous sont les jardins d'un mandarin de Korat, le Maha, Thai qui comptent 1000 aréquiers dont les pieds baignent dans l'eau des rigoles parallèles. Des esclaves surveillent les arbres, font la récolte, d'autres vendent les noix au marché de Korat.

La grande chaleur de cette petite étape m'a fatigué mais je suis content d'être en route pour quitter le Laos et avec une

certaine fierté qui, naturellement, se reporte sur mon personnel si dévoué, je songe qu'en ce moment, ma mission marche vers Bangkok sur trois routes qui sont séparées par des distances immenses ; je suis à Korat, An, à gauche, est aux environs de Sisaphon et Top, à droite, se dirige de Nam Pat sur Phitsanulok.

Le dimanche 6 avril, nous quittons à six heures ce pavillon du Ban Pah Korat, continuant notre route à l'ouest, à la suite de nos bœufs porteurs. La piste largement tracée se divise en plusieurs bras en traversant les buissons ou les rizières au sol de sable rouge. Nous rencontrons des troupeaux de bœufs porteurs venant à vide de Ban Si Khieu et allant à Korat pour charger des marchandises. Il se produit un peu de confusion, les bœufs se mêlent et les conducteurs les séparent à grand peine. Nous ne sommes pas seuls. D'autres convois se dirigent dans le même sens et forment avec nos troupeaux une grande caravane de 400 bœufs environ, qui se sépareront bientôt, mais qui se déploient pour le moment dans tous les sentiers latéraux, tracés à droite et à gauche de la piste principale. Les doubles couvertures des bats en rotins ressemblent à une immense plate-forme de boucliers mouvants. Dans chaque troupeau, les bêtes les plus sages, d'allure plus régulière ont des clochettes au cou ; à d'autres la clochette plus grosse encore est suspendue à un petit toit qui forme clocher sur le bât. Le tintement de toutes ces clochettes semble régler la marche. Les beaux bœufs, ont des ornements plaqués sur le front, miroirs et boutons ; ou bien leurs cornes sont prolongées par des gaines d'étoffe rouge qui se terminent par des houpettes ; il arrive aussi que ces gaines ne dessinent que des fausses cornes régulièrement tracées, alors que les véritables sont tombantes ; l'animal semble ainsi doué de quatre cornes.

Nous laissons successivement à droite le Ban Maï hameau de 2 ou 3 cases, le Ban Don Thao qui compte une vingtaine de

cases sous les arbres fruitiers et le Ban Hœua Sip. Souvent les habitants, les femmes viennent s'asseoir au bord de la route pour vendre de l'eau-de-vie aux conducteurs, au prix d'un gros sou la petite tasse. Ou bien un drapeau rouge avec figure d'éléphant blanc planté devant une case indique un fermier d'alcool. Des deux côtés de la route les buissons épineux sont dominés par de rares grands arbres.

Nous rencontrons des vendeurs de fruits Penou, des vendeurs de saumure de grenouilles dont l'odeur est très caractérisée ; d'autres portent à Korat les fleurs que les Cambodgiens appellent *chrenieng*, on les mange en salade dans ce pays-ci ; d'autres portent de la soie, des peaux de buffle, des peaux de pangolin, des concombres, des cocos. Nous rencontrons des troupeaux de bœufs porteurs qui ont fait le trajet que nous allons faire en sens inverse. Ils apportent à Korat des parapluies, des parasols, du fer, des plateaux, des étoffes et cotonnades. Sur une planche nous passons le lit actuellement à sec du Houé Yang ruisseau qui vient de Ta Phan Hin « le pont de pierre », à un jour d'ici et qui se jette dans le Ta Kong, à une demi-lieue au nord, en des bosquets que l'on aperçoit. Nous laissons à gauche le Ban Nong Pêt Nam dont la pagode est près de la route. Au delà est la hutte d'un génie vénéré, les habitants lui font des offrandes de bâtons, sabres de bois, statuettes grossières d'éléphant, etc.

Nous laissons à 400 mètres, à gauche, le Ban Dœua, sous les arbres fruitiers ; puis le Ban Phing Phuoï. Tous les villages de la région sont habités par des Siamois qui cultivent des rizières et plantent des ciboules, des oignons du pays. Le terrain semble s'abaisser ensuite, les arbres appartiennent aux variétés des terrains inondés : réang, khtom, sangkê, bambous, etc.

Nous rencontrons un troupeau de 300 bœufs porteurs venant à vide du Ban Mak Lœua et allant charger à Korat. Vers neuf heures nous traversons le Ban Khouk Kruot qui a des cases des

deux côtés de la route. A côté de sa pagode, un bassin d'eau claire couvert de lotus et une sala bien construite à l'ombre des grands arbres, m'inspirent le désir de terminer là la petite étape du jour. Mais le conducteur en chef me répond que leur station habituelle est à une lieue plus loin. Je n'insiste pas, ne pouvant soupçonner ce qui m'attendait.

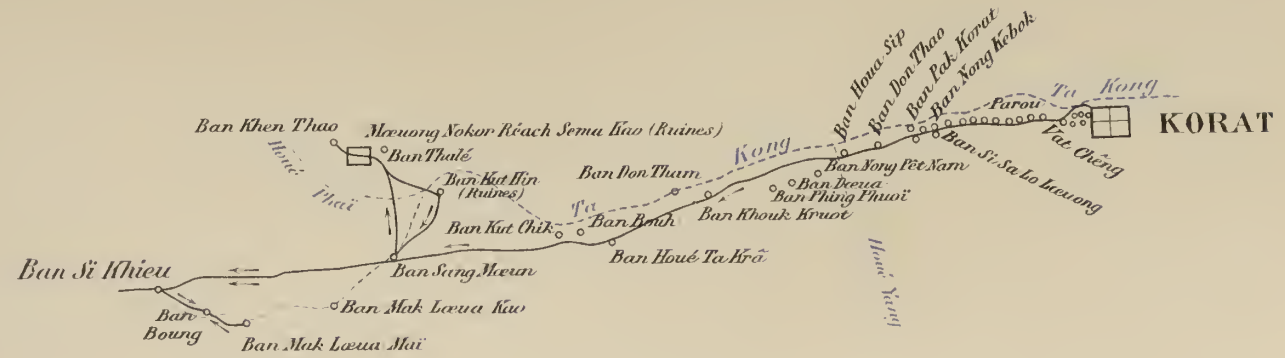
Nous continuons donc notre route, passant près d'une carrière de grès rouge qui se trouve en pleine route au lieu dit Krok Hè Lao où le grès affleure le sol. Quelques hommes taillent des bornes de pagode qu'ils vendent ensuite au prix de 4 ticaux. Nous rencontrons aussi deux femmes qui ramassent des fourmis rouges pour les manger. L'une saisit les insectes et les passe à l'autre qui les garde dans un panier imperméable. Nous laissons à droite le Ban Don Tham, hameau de 15 cases, à 200 mètres de la route et nous traversons une plaine de rizières appelées Na Sao. Enfin nous avons à 300 mètres à gauche le Ban Houé Ta Krâ, hameau de 15 cases sous les bananiers et à dix heures et quart nous nous arrêtons au Ban Houé Ta Krâ Maï (nouveau).

A cet endroit il n'y avait que trois ou quatre misérables cases de vendeurs d'eau-de-vie. Les ivrognes y pullulaient. On y voyait aussi une petite arène pour combats de coq ; mais pas d'ombre, pas un abri pour moi qui suis forcé en plein midi de me réfugier sous une misérable charrette. Quiconque ne se contentait pas de l'alcool des débitants n'avait à boire que l'eau jaune, bourbeuse des rares flaques du Houé Takrâ, eau qui donnait à la théière un précipité du plus beau bleu. Je pus regretter à loisir de n'avoir pas insisté pour nous arrêter au Ban Khouk Kruot.

Les deux débitants d'eau-de-vie de ce séjour peu enchanteur ont payé le sous-fermage 40 ticaux me dit-on à Korat. A l'est du Ban Ta Krâ est le Ban Na Sao qui compte 20 cases et dont les

De Korat au Ban Si Khieu

Échelle 1: 500.000



Aymonier
Voyage au Laos
Tome II_Chap. XIV-I

E. LEROUX, Éditeur.

Imp. Monrocq, 3, Rue Suger_Paris.

habitants sont tenus de n'acheter leur eau-de-vie qu'aux fermiers de Ta Krâ. Leur clientèle fait partie du monopole de ceux-ci. S'ils achetaient de l'eau-de-vie de contrebande ils devraient payer une amende de 5 damlengs, soit 20 ticaux.

Vers trois heures, nos conducteurs avaient suffisamment apprécié l'eau-de-vie des deux alambics dans les trois ou quatre méchantes huttes qui composaient ce hameau ; de mon côté j'estimais que je m'étais suffisamment rôti au soleil ardent des midis d'avril, un des mois les plus durs à supporter en Indo-Chine. Il était nécessaire de m'entendre avec mes Laociens pour éviter pareille mésaventure dans la suite. En les louant, je leur avais promis de ne pas presser la marche, de ne pas doubler les étapes, mais ralentir l'une ou couper les autres ne pouvait leur déplaire et je leur fis comprendre que j'avais lieu de regretter vivement de ne m'être pas arrêté au Ban Khouk Kruot où nous aurions eu bonne eau et bon gîte, deux choses auxquelles je tenais dans la limite du possible : à travers les montagnes désertes du Dong Phya Yên je saurais m'accommoder des circonstances. Et j'ajoutai : Au moins n'y a t'il pas un peu plus loin un gîte d'étape plus convenable que ce misérable hameau de Ta Krâ. — Il y a Sang Mœun, à deux lieues d'ici. — Arriverons-nous avant la nuit si nous partons maintenant ? — Oui. — Consentez-vous donc à partir ? — Ils sentaient que mon mécontentement était fondé et quoique ce ne fût pas dans leurs usages de faire deux étapes par jour, ils chargèrent les bœufs sans faire d'objections. A trois heures et demie notre petit convoi se remettait en marche laissant définitivement les autres troupeaux en arrière.

Nous allons d'abord à travers la plaine de rizières aux arbres rabougris ; puis les rizières cessent, nous sommes tantôt dans les bois maigres, tantôt dans les forêts clairières. Nous laissons successivement à droite le Ban Bouh, hameau de 10 cases, le

Ban Kout Chik, village de 20 cases avec une pagode. Partout le grès affleure le sol par plaques. La chaleur de l'après-midi sur cette route de petits graviers blancs ou rougeâtres bordée d'arbres maigres et dépouillés de leurs feuilles était si forte qu'elle causait une sorte d'ivresse, d'étourdissement. Les haltes fréquentes des Chinois et des Cambodgiens à l'ombre, laissant prendre un peu d'avance aux bœufs, témoignaient suffisamment que je n'étais pas le seul à souffrir de la chaleur et de la fatigue. Nous traversons une petite plaine découverte qu'on appelle « la plaine des cactus » pour rentrer encore dans les forêts clairières. Sur la route ce ne sont que des bœufs porteurs allant ou venant pour transporter les marchandises des Chinois. Enfin nous atteignons la plaine de rizières du Ban Sang Mœun et après sept heures, à la nuit tombée, nous nous arrêtons à un petit pavillon construit près de la pagode centrale du village. On avait élevé ici trois pavillons ; un très grand pour le Samdach Krom Phrah, ce premier ministre qu'on avait attendu en maints endroits et qui n'alla pas au Laos. Les deux autres avaient été récemment occupés, l'un par le Phya Réachéanukun, grand mandarin siamois qui a la haute main sur l'expédition militaire de Nong Khaï, l'autre par le Phrah Viphak Phou Vadou, titre qu'on donne à l'Anglais qui commande les troupes. Je me loge dans ce dernier.

Le Ban Sang Mœun ou Soung Mœun est un gros village de 280 à 300 cases sur un tertre où le grès affleure partout le sol. Les habitants ont une pagode. Ce sont des Laociens qui cultivent des rizières et se livrent à l'industrie du transport par bœufs porteurs. Selon leurs traditions, leurs ancêtres sont venus, ou ont été amenés, du Mœuong Phou Khieu lors de la prise de Vieng Chan. Ils ont pris l'habitude de manger au repas du matin le riz gluant des Laociens, plus lourd et plus nourrissant, disent-ils, et au repas du soir le riz ordinaire des Siamois,

Cambodgiens et Annamites qui, plus léger, se digère plus facilement même au repos. Le Takong passe au nord du village et permet au voyageur de prendre des bains qui paraissent délicieux après les journées torrides du mois d'avril, sous réserve toutefois de nager ou de faire la planche. Si on met le pied sur le fond on s'aperçoit trop que buffles et bœufs s'y baignent habituellement. Les habitants du Ban Song Mœun relèvent directement, dit-on, du Samdach, premier ministre. Les inscrits tatoués et mariés paient 7 ticaux de capitation annuelle. Les inscrits non tatoués paient 4 ticaux. Les mœurs douces et libres sont celles des Laociens.

La journée du lundi 7 avril fut consacrée à la visite du Mœuong Kao ou vieux Korat, ce qui permit de faire reposer les bœufs qui avaient fait double étape la veille. Partant de Song Mœun on traverse le Ta Kong qui coule ici sur un fond de roches de grès rouge, dans un lit large de 12 mètres et profond de 6 mètres. Le Ban Khouk Phya ou Naun Phya « tertre du Seigneur » est sur l'autre rive. Sa pagode, sur un petit tertre, contient en effet les ruines d'un temple bouddhique relativement ancien, temple en briques ruiné, avec statue du Bouddha sur piédestal et bornes de pagode tout autour. A côté est un bassin aux bords en pente douce et des pierres éparses en grès rouge. Partant de là on traverse des bois épais d'arbres épineux pour arriver bientôt au Khouk Ban That ou Naun Ban That, « tertre du village des tours » où on ne trouve que des mâts de pagode. Continuant dans les bois, on traverse le Houé Phaï, ruisseau qui a encore de l'eau par flaques dans un lit large de 4 mètres et profond de 2. Plus loin est le Ban Hin Tang, village de 20 cases de Siamois, qui tire son nom d'une quinzaine de stèles plantées en terre à une quarantaine de mètres au nord des cases ; mais elles n'ont pas d'inscriptions. Dix de ces stèles hautes de 4 à 5 coudées sont encore debout, les autres sont couchées.

Ces pierres paraissent être plus nombreuses encore dans les broussailles. Enfin nous trouvons une inscription sur un petit tertre appelé Bo I Kha, « puits de la femme Kha, » du nom d'une vieille qui fit faire jadis des fouilles infructueuses, trompée par les apparitions mensongères des génies. De cet endroit traversant la levée de terre qui indique les anciens remparts du vieux Korat on se rend au Ban Khên Thao, village laocien de 50 cases et une pagode, où est une petite pyramide en briques, mais moderne. Des bassins à demi-desséchés étaient creusés dans le voisinage. Quittant le Ban Thên Thao pour revenir, on traverse de nouveau la face orientale de la forteresse et on rentre au Ban Hin Tang ; puis on traverse le Takong pour aller au Ban Kout Hin, hameau de 20 cases ; puis au Ban Kut Kok, qui compte 15 cases. Dans le voisinage sont trois bassins et des ruines informes, des colonnes de grès. Un peu plus loin Naun Kû est encore un emplacement antique où sont des ruines informes en grès blanc et dur. Les gens du pays ont aussi creusé le sol pour y chercher des trésors. De Naun Kû nous revînmes à Soung Mœun.

Le mardi 8 avril, reprenant notre route à l'ouest, nous quittons Sang Mœun avant six heures et nous passons le Takong au-dessus du village et à côté d'un pont en planches qui ne sert qu'à la saison des pluies. Après avoir traversé des rizières, nous suivons visiblement la croupe d'un long tertre : à notre gauche est un bas-fond où doit couler le Takong. Les lieux de halte se reconnaissent aux tisons éteints et aux fientes de bœufs rassemblées. Notre route passe au milieu des fourrés et des bambous, puis elle débouche dans la plaine des rizières de Mak Lœua, village qui est à une demi-lieue sur la gauche, de l'autre côté du Takong. A une pierre, près de la route, tous les passants déposent une fleur, ou une feuille, ou un rameau, en signe d'hommage au Phya Keô, au seigneur génie, lui demandant de

préserver de tout vertige ou étourdissement. A huit heures et demie nous nous arrêtons dans une belle bâtisse de la pagode du Ban Si Khieu, gros village de 200 ou 300 cases de Laos à ventre noir, qui cultivent des rizières et élèvent des bœufs pour le transport des marchandises entre Korat et Sarabouri. Mes deux troupeaux étaient de ce village où il n'y a guère que des jacquiers en fait d'arbres fruitiers.

Le même jour, mon interprète Srei se rendit de Si Khieu à un autre gros village, Mak Lœua. Partant vers midi il longea d'abord la rive gauche du Takong, s'arrêtant un moment au Ban Boung, village de 30 cases. Sur la rive gauche sont des rizières. De grands arbres téal croissent sur l'autre rive. Traversant la rivière il atteignit bientôt le Ban Mak Lœua Maï « le nouveau », village de deux pagodes et d'une cinquantaine de cases, fondé une quinzaine d'années auparavant par les gens de Ban Mak Lœua Kao « l'ancien » qui est à une lieue et demie dans l'Est. Celui-ci est un gros village comme Sang Mœun et Si Khieu. Les gens de Mak Lœua fabriquent les thang ou hottes des bœufs. Ils tressent aussi des feuilles pour couvertures des bâts ; pour un tical on en achète dix plaques, de quoi préserver de la pluie une dizaine de bâts. Srei était venu avec un de nos conducteurs faire cette emplète. Les gens de Mak Lœua font venir ces feuilles de palmier du Mœuong Pahkonchhaie, au sud-est, où ils paient un tical les 20 plaques de feuilles pour les revendre à prix double. Srei rentra le soir à Sikhieu.

Les habitants de Sikhieu sont des Laociens à ventre noir (Lao phong dam, c'est-à-dire fortement tatoués). Ils prétendent que leurs ancêtres ont été amenés de Xieng Maï il y a 55 ans (?), et en leur qualité d'hommes du nord on les appelle aussi dans le pays *Lao Yuon*, c'est-à-dire les Laociens Yavana. L'expression est à remarquer. Les Annamites ont aussi été appelés *Yavana* en sanscrit et *Yuon* en langue indigène par leurs voisins méri-

dionaux de civilisation indienne. Aujourd'hui encore les Tchames et les Khmêrs ne les appellent que *Yuon*. Les bœufs porteurs sont nombreux à Si Khieu où il y aurait aussi 550 bœufs royaux sous la surveillance d'un petit mandarin appelé Luong Han. Les trois gros villages voisins : Si Khieu, Sang Mœun et Mak Lœua auxquels on peut joindre aussi Chan Tœuk à l'ouest, fournissent la presque totalité des bœufs porteurs qui font le service entre Korat et Sarabouri : au Laos du moins, car il y en a probablement d'autres du côté de Sarabouri.

On m'a dit que les bœufs forts et bien portants faisaient deux fois ce voyage par saison. Les bœufs maigres ne le font qu'une fois, aller et retour. Le prix usuel est de 3 ticaux par bœuf pour l'aller. Moi, qui me trouvait dans des conditions plus mauvaises que les Chinois de Korat, j'avais du convenir de trois ticaux et demi, soit 77 ticaux pour 22 bœufs de rebut. J'avais donné 22 piastres d'avance. On m'a dit qu'un bœuf fort portait 80 livres indigènes de peaux à l'aller et 90 livres, 100 même (60 kilogs) de marchandises au retour. Les miens ne portaient pas la moitié de ces charges. Les marchands chinois n'accompagnent généralement pas leurs marchandises ; ils se contentent d'en remettre la liste aux chefs des conducteurs avec une lettre pour leur correspondant. Le bât, appelé *thang* ou *tang*, est formé de deux hottes de rotin réunies par un bâton de bambou qui les traverse aux deux tiers de leur hauteur. Des coussins sous le bambou préservent le dos de l'animal et le tout est recouvert par un couvercle en rotin tressé en forme de long bouclier un peu rétréci au milieu et s'élargissant sur les hottes. Le bât est maintenu par des cordes qui passent sous la queue, sous le cou, sous le ventre. Enfin une muselière, petit panier de bambou, empêche l'animal de manger pendant la marche. Un bât complet, avec ses cordes, ses coussins vaut 3 à 4 ticaux. Les deux hottes seules valent 6 à 8 sleng. Un bœuf porteur coûte environ

20 ticaux. On ne prend que les bœufs ou les jeunes taureaux, les vaches ne portant pas. Les conducteurs, tous armés, forment généralement de forts convois ; il importe de se défendre contre les nombreux brigands de la région. Ces conducteurs, responsables pécuniairement en cas de perte de marchandises par suite de leur incurie, ne le sont plus en cas de force majeure. Chaque troupeau particulier, de dix à quinze bœufs, est conduit par deux hommes ; l'un guide et précède, l'autre chasse les bœufs.

Au début de chaque voyage, il faut invoquer la protection des esprits, en leur offrant des fleurs, une paire de poulets, un bol d'eau sur lequel on dispose les fils de coton qui serviront à lier les cornes du troupeau que l'on tient rassemblé à proximité. On invoque les esprits en leur demandant aide et protection ; que les bœufs ne soient pas harassés, que les marchandises ne soient pas abimées ! Un fil de coton est noué à chacune des cornes de tous les animaux, qu'il faut s'abstenir dès lors de frapper du pied jusqu'à la fin du voyage ; mais on peut les corriger avec une verge, une arme, etc. En outre le principal chef du convoi doit, pendant la durée du voyage, s'abstenir de courtiser les filles et de proférer une insulte, une parole grossière. Je ne devais que trop apprendre à mes dépens que la coutume n'interdit pas à ces conducteurs de boire, de s'enivrer et de voler de l'alcool.

Le mercredi 9 avril, au matin, il y eut quelque tirage pour quitter Ban Si Khiou. Les quatre conducteurs laociens, étant dans leur propre village, désiraient y passer deux nuits. Je crois bien qu'ils avaient mis mes Cambodgiens dans leur intérêt en leur indiquant des distractions agréables parmi les jeunes Laociennes de la localité. Le temps était un peu couvert et Cambodgiens aussi bien que Laociens témoignaient une crainte exagérée de la pluie. Malheureusement pour leurs projets, ayant fait

séjour l'avant-veille à Sang Mœun, je jugeai inutile et dangereux même de perdre une journée à Si Khiou. J'ordonnai le départ. Les Laociens, à moitié ivres, ne donnaient en somme d'autres raisons que le désir de passer une nuit de plus en famille et il n'y avait pas huit jours qu'ils avaient quitté leurs femmes pour se rendre à Korat. L'un d'entr'eux, grotesque, tout petit, guère plus haut que le grand sabre qui pendait au cordon rouge passé à son épaule, à la démarche sautillante, n'ayant de doigts ni aux deux pieds ni à la main gauche, infirme de naissance, tatoué au mollet gauche d'une figure de lièvre, au mollet droit d'un tigre surmonté d'un paon, paraissait avoir fêté en conscience son passage à sa maison et trébuchait ce jour-là plus que de coutume ; il se vengeait de sa déception sur ses bœufs, redoublant les insultes, les grands coups de plat de sabre, faussant l'arme à chaque instant, la redressant ensuite avec le pied sur le sol et invectivant les bœufs comme s'ils comprenaient son langage !

Le ciel ayant été dûment examiné de tous côtés, nous partons à sept heures, marchant lentement à la suite des bœufs. Nous longeons d'abord le village qui s'étend à gauche et nous passons près de la hutte d'un génie auquel un fidèle a offert un fusil de bois. Au-delà de Sikhieu nous quittons la route des charrettes qui se détourne à droite pour contourner des collines que nous allons franchir. Nous la retrouverons avant Chan Tœuk qui est son point terminal. Nous traversons des rizières, puis une plaine découverte où sont beaucoup de dambauk, ou nids de termites. Les collines se profilent nettement, à gauche, à droite, en face. A notre gauche une ligne de grands arbres indique le cours du Takong. Après une autre plaine de rizières appelée Thung Si Khieu nous entrons dans des fourrés de bambous que dominent quelques grands arbres. Le sol est un sable rouge. Dans les clairières les bouses de bœufs amoncelées indiquent

Du Ban Si Khieu à Kèng Koï

Échelle 1: 500.000

Aymonier
Voyage au Laos
Tome II_Chap. XIV-II

E. LEROUX, Éditeur.

Imp. Monrocq, 3, Rue Suger_Paris.

les campements des convois. On s'en sert pour fumer les cultures de tabac, de bétel, ou comme combustible dans le but de mieux conserver le feu allumé. Nous entrons ensuite dans des hautes futaies de phchek, reang, sokkrâm ; au-dessous les nouvelles pousses des bambous commencent à se revêtir d'un beau vert tendre. De tous côtés les cigales font entendre leur gémissement prolongé que dominent les éclats rauques du chant des perdrix. Les petits papillons blancs et jaunes tourbillonnent dans l'air avant de s'abattre silencieusement par bandes. Dans ces prairies entrecoupées de bouquets de grands arbres nous rencontrons parfois des tas de colonnes préparées que les bûcherons iront vendre à Korat.

Vers onze heures, le chant des coqs et le bruit des coups des pilons qui s'abattent régulièrement dans les mortiers indiquent des cases à gauche dans les bois. C'est le Ban Hin Châk, hameau de 4 cases. Plus loin nous avons, aussi à gauche, le Ban Rat Boua Khao ; on aperçoit à 200 mètres les panaches de ses cocotiers. Soudain la piste est barrée par trois perches faciles à déplacer mais flanquées d'une cangue et de deux balises-enseignes en croix. Le barrage, plutôt conventionnel, continue à quelques mètres dans les prés à droite et à gauche de la route. Tout ceci indique la porte du corps de garde chargé de vérifier les papiers des voyageurs allant et venant. En ce moment tout est désert ; je ne vois pas un policier. Au delà, nous continuons dans la prairie et, vers midi et demi, nous nous arrêtons au tomniep ou pavillon de Rat Boua Khao ; il comprend deux petites huttes sans plancher ou treillis ; on couche par terre. A quelques centaines de mètres commence le *Kut*, ou bassin, Rat Boua Khao, c'est à dire « des royaux nénuphars blancs ». Cet étang, large de 20 à 40 mètres, a deux ou trois mètres d'eau claire et limpide sous une couche de nénuphars, de *châk* herbe flottante aux feuilles étoilées, de *saraï*, sorte d'algue. Il

s'allonge de plusieurs centaines de mètres. On me dit qu'il est très poissonneux. Il cache aussi des crocodiles mais « ils n'ont jamais fait de mal à personne » ; en tous cas, ils me permirent d'y prendre tranquillement un excellent bain. Le pays devenait plus désert, nous commencions à nous engager dans la région montagneuse. A la nuit des voyageurs siamois vinrent camper sous les arbres voisins.

Le jeudi 10 avril, nous quittons le pavillon à six heures et demie, marchant lentement à la suite de nos bœufs, à travers les clairières et les bouquets de bois où sont de nombreuses traces de campement le long de l'étang. Bientôt, nous atteignons le Nam Takong que nous traversons de nouveau. Son lit mesure ici 8 mètres de largeur, 4 de profondeur et une demi coudée d'eau. Sur ses bords croissent de grands arbres, téal et autres essences. Cette forêt est appelée Dong Khan Lan. Au delà les bois prennent un aspect de taillis, notre route de piétons est à l'ombre, on n'entend que le cri strident des cigales. Peu à peu nous montons à travers des blocs de grès rouge ; puis brusquement, arrivés au faîte de la colline, nous redescendons la pente raide sur un escalier naturel de blocs de grès. Ici, les bœufs sont invectivés de plus belle, pour les engager à poser prudemment les pieds. Nous rencontrons des voyageurs : bonzes et laïques. Arrivé au bas, dans la vallée, je puis me rendre compte que nous avons franchi un col de 150 mètres environ de relief, entre des pics de 4 à 500 mètres. La vallée où nous sommes, appelée Thên Nong Ngam, est encore celle du Takong qui coule ici du sud au nord, pour contourner la colline. Cette vallée est au milieu d'un amphithéâtre de montagnes. En allant au sud nous la remontons jusqu'à 10 heures. Le conducteur en chef, prétendant, bien à tort d'ailleurs, que nous n'étions qu'à moitié route de l'étape, je fais arrêter le convoi en plein bois, au bord du Takong et près d'un petit bassin appelé Kut Phak

Nam. Ce jour se trouvait être celui de la pleine lune du mois de Chêt et une éclipse de lune eut lieu vers huit heures du soir.

Le vendredi 11 avril nous partons à six heures, continuant à remonter la vallée vers le sud, entre deux lignes de montagnes qui semblent se dresser sur la gauche à 1000 mètres et sur la droite au-delà du Takong à 1500 mètres. On appelle Chhang Khan Lan ce défilé. Vers sept heures nous traversons le Houé Hin Lap, affluent de droite du Takong. Il a encore un filet d'eau claire dans son lit de grès blanc qui est large de 10 mètres et profond de 5. Sur ses bords les arbres croissent grands et épais. Au-delà de ce cours d'eau, nous rejoignons la route des charrettes quittée à Si Khieu et qui a dû faire un long détour au nord le long du Takong. La terre noire, durcie, raboteuse, fait mal aux pieds. Nous atteignons ensuite un sol de sable rouge sous les forêts clairières dont les arbres sont des Tangko, Rovieng, Angkrong, Kantuot prei, et, avant huit heures, nous nous arrêtons au petit tomniep de Chan Tœuk (on prononce Tian Tœuk), composé de deux huttes près du Takong. Nous y rencontrons le Phou Chhuoï du Mœuong Koutsin, district de Kalasin, revenant de Bangkok où il avait été porter 14 catties d'argent, l'impôt du district pour deux années. Le pauvre homme était absent de son pays depuis le mois de juillet.

Srei alla acheter des vivres ou plutôt troquer de la pacotille contre du riz et des œufs de poule au Ban Chan Tœuk, petit chef-lieu de district qui est à une lieue au plus du campement. Le village, peuplé de Laos ventres noirs et de Siamois, compte une trentaine de cases. N'ayant pas de rizières, leur seul gagne-pain est le transport des marchandises à dos de bœufs. Ils boivent l'eau du Houé Khan Lan qui passe près du village. Le Phrah Nokhon Chau Mœuong Chan Tœuk ne réside plus dans ce village, il habite maintenant le Ban Nong Rat Boua Khao près de ma halte de l'avant veille.

Le samedi 12 avril, à six heures, nous nous remettons en route. Le sol est de sable et d'argile. La route passe dans des fourrés épineux, dans des bambous, dans des bouquets d'arbres maigres. Nous traversons le Houé Nhang, petit affluent du Takong, actuellement à sec, puis quelques rizières abandonnées. Notre route de sable et de graviers monte une croupe en pente très douce que nous redescendrons avant la fin de l'étape. Les forêts clairières de phchek et de sokkram sont parsemées de fourrés de bambous. Par endroits on croirait presque que les arbres ont été plantés régulièrement. Nous remarquons des lieux de halte fréquents, mais nous ne rencontrons personne : les étapes étant longues et les gens s'attendant mutuellement pour voyager en troupes. Le silence n'est troublé que par le cri lointain et monotone du gibbon et par les éclats de voix courts et perçants de quelques oiseaux. Vers onze heures, le terrain étant redevenu relativement bas, nous quittons les forêts clairières ; la route, d'argile et de terreau noir, durci est pénible pour la marche à pieds nus. Les bœufs porteurs, voyageant les uns derrière les autres, ont tracé dans cette route de profondes ornières, régulières comme des sillons. Nous entrons dans une forêt de bambous morts. Ces graminées meurent en masse un an après avoir fructifié, ce qui est assez rare. L'année 1882 avait été une année de graines de bambous dans beaucoup de districts de Korat et en 1883 toutes ces forêts étaient mortes. Les gens du pays disent que c'est signe de guerre, de rebellion, ou tout au moins des nouvelles de guerre arrivant des pays lointains ! Toujours est-il qu'en ce moment même le roi de Siam envoyait des troupes à Nong Khaï, donc le pronostic ne s'était pas trompé !

Vers midi, nous traversons une dernière fois le Lam Tahong qui a ici 15 mètres de largeur, 4 de profondeur de rives et une coudée d'eau. Au-delà dans une clairière, sous les grand arbres

koki ou téal, on a élevé une toute petite hutte. C'est l'unique abri de l'étape de *Pak chhang*. On ne l'atteint qu'en marchant sur une couche épaisse et circulaire de bouses de bœuf à demi-séchées.

Cet inconvénient à part, le lieu est plutôt plaisant en tant que clairière sous les arbres gigantesques dont les nids d'abeilles sont recueillis pour le compte du roi et au bord du Takong dont l'eau claire fait entendre son continuel murmure. Pour faire mes adieux à cette petite rivière j'y pris ce jour là deux bains, distrait par la vue de grosses hirondelles de montagnes qui rasaient la surface des eaux et par le bruit d'une forte caravane de 600 bœufs environ venant de Sarabouri. Les conducteurs affairés, couverts de poussière, criaient de tous côtés et chassaient leurs bêtes à grands coups. L'heure tardive de leur passage indiquait que notre étape du lendemain serait longue : Pak Chhang « la bouche ou l'entrée du défilé » étant en effet l'entrée du Dong Phya Yen proprement dit. Après le troupeau, passèrent quelques voyageurs, tels que trois bonzes, qui voyageaient en portant leur parasols et leurs marmites. Ces moines bouddhiques, faisant leur petit tour de saison sèche, avaient été de Kabine, leur pays, à Ayutia, au Pied sacré (Phrah Bat), à l'Ombre sacrée (Phrah Chhaï), pèlerinages fameux du Siam où il n'y avait pas d'inscriptions, me dirent-ils. De Korat ils se proposaient d'aller au sud pour rentrer à Kabine. Passa aussi un envoyé royal le Luong Visêt accompagné de quatre porteurs donnés à Sarabouri. Muni d'une lettre du Phya Maha Amat, grand mandarin de la Cour, il allait réclamer l'arriéré de l'impôt dans divers Houa Mœuong, « têtes, c'est à dire chefs-lieux de provinces ».

Le dimanche 13 avril, qui est le jour de Pâques, l'étape devant être longue, nous déjeunons avant de partir. A huit heures nous sommes en route, entrant dans le Dong Phya Yên proprement dit. La marche est d'abord très pénible, dans des fondrières profondes

de boue, tracées par le passage des bœufs dans un terreau noir en sol marécageux. Les sentiers latéraux sont nombreux et les bœufs semblent vouloir se cacher dans les arbres et les buissons pour se dérober aux fatigues de l'étape. Au bout d'une heure le terrain s'affermit, nous suivons une route unique, assez largement tracée, de trois à quatres mètres, sur un sol d'argile rouge ayant l'aspect de la pierre mais plus molle que de la craie, au milieu de bois à l'aspect de taillis dont les essences nous sont inconnues. Les Laociens nous disent qu'il y a du sisiet. Cette forêt silencieuse n'est animée que par les gammes descendantes que les gibbons font entendre dans le lointain et par les nuées innombrables de papillons voltigeant dans la longue trouée que forme la route dans le taillis. Elle monte en pente assez douce jusqu'au faîte que nous atteignons vers onze heures en laissant d'abord à gauche un pic de 120 mètres environ de relief, le Khao Srah Takut, puis, à droite, un autre de cent mètres environ de relief, le Khao Chan Dêng. On voit mal d'ailleurs ces accidents de terrain qui sont masqués par les arbres. Un peu avant midi nous faisons une halte de quelques minutes dans une petite clairière, au Srah Ta Kut, bassin qui mesure 10 mètres sur 4 ; il est revêtu en planches et rempli d'une eau très potable quoique blanchâtre par suite de la couleur de l'argile du sol. Ce lieu marque la ligne de faite entre le bassin du Nam Khong et celui du Menam.

A midi, reprenant notre marche, nous allons d'abord pendant une heure en terrain plat, sous les grands arbres ; nous rencontrons quelques voyageurs, bonzes ou laïques, groupés par quatre ou cinq, qui passent pressés, emportant leur petit bagage. De distance en distance la route est semée d'ossements d'éléphants et de bâts de bœufs porteurs. La descente commence vers une heure, d'abord douce, puis de plus en plus raide. Les blocs de calcaire apparaissent ainsi que cette pierre noire et dure que

les Khmêrs appellent « foie de tortue ». Nous passons près d'une clairière à mi-côte appelée Thung Savan ; c'est un lieu de campement lorsqu'il y a de l'eau à sa mare qui est actuellement à sec. Enfin, vers trois heures et demie, nous atteignons un torrent appelé Bouok Lêk. Le gîte d'étape est au-delà, hutte toute petite, haute perchée sur des colonnettes semblables à des échasses, à moitié découverte, à peine si le toit abrite un petit treillis où je puis tout au plus étendre mon matelas.

Les Laociens me demandent à rester encore ici la journée du lendemain afin de faire reposer les bœufs : l'étape suivante devant être plus dure encore. Nous sommes au milieu d'un amphithéâtre de pics de calcaire. Le torrent, appelé Lam Bouok Lêk ou Mouok Lêk, vient d'une montagne appelée Khao Sila maï, à quatre jours de marche dans le sud, mais sa source permanente sort en abondance à une matinée d'ici près du Ban Bouok Lêk qui compte une quinzaine de cases. Le torrent sert de limite aux Mœuongs de Korat et de Sarabouri ; il va par cascades se jeter dans le Ménam Sak au-dessus du Ban Tha Sao, me dit-on. A 800 mètres au nord de notre campement sont deux petits hameaux en face l'un de l'autre, comptant une dizaine de cases, sur chaque rive. C'est le Ban Khlong Takien appelé aussi Ban Bouok Lêk dont les misérables habitants brûlent des coins de forêts et vendent du sisiet. Mes Cambodgiens qui vont les visiter disent en revenant : « ce sont des gaillards qui ne découvrent pas leur dos », ce qui signifie que ces dos doivent être zébrés de cicatrices dues aux coups de bâtons des condamnations subies.

Le mardi 15 avril nous quittons Buok Lêk à six heures du matin, continuant à l'ouest dans la forêt de Dong Phya Yên. Les arbres sont en partie des srelao, le sol est tantôt noir, tantôt argileux. Nous passons entre des pics et nous commençons à descendre, tout en remontant exceptionnellement plusieurs

gradins ; les descentes l'emportent de beaucoup sur les montées. La route, souvent encaissée, est mauvaise, pénible. La solitude n'est troublée que par les chants des coqs sauvages, les cris lointains des gibbons et les coups de bec des pies. Nous rencontrons un bœuf abandonné par des gens de Sikhieu, parce qu'il est excédé de fatigue, disent nos conducteurs qui le reconnaissent. Il nous suit volontairement se mêlant aux nôtres. Bientôt on le saisit et on lui passe le bât d'un de nos animaux qui boîtait fortement. Le bât, dont il avait dû perdre l'habitude depuis quelque temps, lui cause des démangeaisons qui le font courir ça et là. Après avoir mis un peu de désordre dans notre troupeau il finit par se calmer et prendre son rang. Au bas de la montagne nous abandonnerons à notre tour un bœuf à bout de forces et nous replacerons son bât sur le boîteux. Les conducteurs reprendront l'autre au retour, si, d'ici là les voleurs ne l'ont pas tué pour la peau et la chair. Les ossements des bœufs blanchis et épars sur cette route lui donnent un air quelque peu sinistre. Les crânes énormes des éléphants sont plus rares. Vers neuf heures nous atteignons la station dite de Mak Kha d'où on aperçoit plusieurs pics et même une longue croupe, à gauche ; un peu plus bas une hutte est élevée à un génie, on lui a offert des statuettes grossières d'éléphants et de jeunes filles. La descente devient à peu près continue et parfois assez raide ; nous passons près d'un lieu de halte où est une source. Vers midi et demi nous atteignons enfin le pied des montagnes ; sous les grands arbres la route est très marécageuse même à cette époque ci, fin de la saison sèche. Nous rencontrons plusieurs hommes armés ; d'autres se cachent en apercevant un Européen. Au-delà de ces marécages nous entrons dans une plaine en pente douce, couverte de bambous et d'arbres srelao. A une heure et demie nous traversons le Houé Kam Bok, ruisseau qui n'a de l'eau que par flaques dans un lit de 6 mètres de

largeur, 2 de profondeur. Nous entrons ensuite dans des forêts clairières de reang, de phchek et de sokkrâm, où sont quelques blocs de *bai kriem* ou conglomérat ferrugineux. Enfin à deux heures et quart, j'arrive au village de Keng Koï.

La chaleur était terrible. Accablé de soif et de fatigue et peu soucieux d'aller immédiatement examiner si le toit de la petite sala, à 500 ou 600 mètres au delà du village, était, oui ou non, un abri convenable contre les rayons du soleil, je laisse aller les conducteurs ; suivi d'une partie de mon personnel j'entre dans une des premières cases que je rencontre et m'adressant à une vieille femme occupée à des travaux d'aiguille je lui dis en siamois : « *Ma bonne mère* un peu d'eau et d'ombre s'il vous plait ! » Elle s'empresse de me satisfaire, m'offrant bols sur bols d'une eau limpide et savoureuse puisée à la grande jarre de la maison. « D'où vient cette eau ? — C'est l'eau du Ménam Sak qui coule ici à côté. — A côté ! mais au juste ? — Là, à vingt pas. » D'instinct, sans rien analyser, cette proximité dont je tenais ainsi à m'assurer me faisait un sensible plaisir. C'était la fin des grandes fatigues. De Keng Koï au chef-lieu, Sarabouri, il me restait deux petites étapes en pays plantureux à travers les rizières qui bordent le Ménam Sak.

La traversée du Dong Phya Yên doit être très pénible, très malsaine pendant la saison des pluies. Les transports commerciaux sont alors interrompus ou à peu près. Le massif des monts à traverser peut avoir de 80 à 90 kilomètres de largeur. Il est formé de chaînes parallèles, de plateaux, de vallées qui envoient leurs eaux vers le nord avant de les faire obliquer soit à l'est, soit à l'ouest. En ce qui concerne la hauteur, il faut considérer que Krachêh au Cambodge et Sarabouri à Siam sont à peu près à la même hauteur, à la limite où la marée se fait sentir dans les cours d'eau. Or de Krachêh, à Oubon, à Korat et à Pak Chhang on peut s'élever de 500 mètres environ. De Pak

Chhang au Srah Takut, le point culminant, la différence de niveau doit encore être de 500 mètres au minimum. Donc de ce dernier point au Ménam Sak, on fait une descente d'un millier de mètres environ. Je n'ai donc jamais pu considérer comme réalisable, le projet des Siamois de relier Bangkok à Korat par une voie ferrée.

Nous étions entrés au Laos par Sting Trêng le 7 octobre 1883 et j'en sortais le dernier ce 15 avril 1884. Ces six mois avaient suffi pour faire, un peu à la course il est vrai, tous les nombreux itinéraires que je viens de relater dans ces deux volumes. J'en reporte principalement le mérite sur ces jeunes Cambodgiens qui étaient devenus mes collaborateurs pour ce voyage. En toute occasion j'ai cité leurs noms, mais je me plais à répéter que les plus dévoués, les plus intelligents et les plus consciencieux furent An, Srei, Top et Khim.

Diverses circonstances m'ont empêché jusqu'à présent de publier en entier ces Notes qui ont exigé un travail considérable : il a fallu d'abord les traduire en très grande partie et élaguer une foule de redites et de répétitions. Ainsi que je l'ai dit, dès 1885, j'en avais donné de nombreux extraits dans mes *Notes sur le Laos*[1]. Aujourd'hui encore, ce pays n'est pas très connu et, malgré un retard de près de dix années, j'estime que la publication intégrale des renseignements recueillis pendant notre voyage est opportune et utile à l'heure actuelle.

1. Saïgon. Excursions et Reconnaissances. Le tirage à part de cet ouvrage est en vente chez M. E. Leroux. Il contient quelques fautes d'impression dont je ne suis pas responsable, mes voyages m'ayant empêché d'en corriger les épreuves.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

D'Oubon à Sisakêt, à Koukhan et retour à Sisakêt

Pages

Départ d'Oubon, en remontant le Moun en pirogue. Les Boungs et Don Kêo. Le Sé Bouk. Le Si. Aspect du Moun. Les villages voisins de cette rivière. Le Houé Krenhung. Les pêcheries du Moun. Dans le Houé Samlan. Anecdote du Khên Sao Sin. Arrivée à Sisakêt. Le Chau, sa nomination. Le Mœuong. La province de Sisakêt. Les pratiques superstitieuses de la culture du riz dans le Laos. Départ pour Koukhan. Les fournillières. Les plaines sablonneuses et les forêts. Arrivée à Koukhan. Le Mœuong. La succession du défunt Chau et les présents au Phya Si. La réception faite antérieurement à mon personnnel. Le Balat à Korat. Le Phou Va. La province de Koukhan. La gomme-laque. Détails empruntés au docteur Thorel. La distillation de l'alcool. Croyances superstitieuses. Départ de Koukhan. Le Mœuong Kauthararoum, chef-lieu de district de Sangkeah. Le Chau Kouï. Retour au nord. Les gros villages appelés Mœuongs. Les Kouïs. Les croyances superstitieuses aux ruines du Ban Komphêng. Une légende à propos du monument. Les Phou-Taïs. Une religieuse bouddhiste à la pagode de Ban Krenhung. Retour à Sisakêt..... 1

CHAPITRE II

De Sisakêt à Phimaie

Départ de Sisakêt en charrette jusqu'au Moun. En pirogue sur le Moun. Le Ban Mœuong Mok. Au Ban Mœuong Khong Les Kouïs Nhœû. Aux ruines de Nong Kou. Fin de la navigation du Moun au Pak Houé Thap Than. Voyage en charrettes. Arrivée à Ratanabouri. Le district. Le Mœuong. Les dissensions. Pratiques à Ratanabouri. Départ de ce Mœuong. Traversée du Moun. Aux ruines de Sah Si Chêng. Arrivée à Suvanuaphoum. Excursion de Srei au Bo Pou Kan. L'exploitation du sel. Les offrandes aux divinités et les abstinences. Les amendes payées à la Nang Tiem. Retour de Srei à Suvannaphoum. Le Mœuong. Le défunt Chau. La population. Le Khao

Pages

Chi. Renseignements sur la route de Siphoum à Mongkhaï et sur les Mœuongs voisins. Départ de Siphoum. Aux ruines de Kou Kasin. Le Mœuong Kétaravisai. La fonte du fer au Ban Tiou. Les offrandes au dieu des artisans. La chaleur et la sécheresse. Le Mœuong Phyakaphoumvisaï. Excursions de Srei à Kou Sên Talat. Le Mœuong Ponthaïsong. La double série des titres des mandarins. Détour au nord. L'amphœu du Ban Dêng et celui du Luong Tèp Samphadou. Le Houé Sa Thêp. Arrivée à Phimaie..... 33

CHAPITRE III

De Nhassonthon à Phimaie

Ros et Nou quittent Nhassonthon, remontant le Si en pirogue. Le Houé Nhâng. Au Mœuong Siraphoum. La séparation de ce Mœuong et de Nhassonthon. Anecdote d'un tigre, d'un trésor. Départ de Siraphoum en charrette. Renseignements sur le cours supérieur du Si. Arrivée à Roï Êt. Visite de Ros aux ruines de Nong Kou. Une mort violente. Le Mœuong Roï Êt. Les bonzes. Enterrement d'ossements. Les philtres amoureux. Quelques traits de mœurs. Le châtiment des infidélités. Les devoirs de l'époux envers ses beaux-parents. Les devoirs des époux entre eux. L'absence du mari. Les successions. La castration des bœufs et des buffles. Ros et Nou partent de Roï Êt pour aller au sud. Les plaines sablonneuses. Le Mœuong Suvannaphoum. Les vols. Le levain pour la distillation de l'alcool de riz. La bière de riz. Au Mœuong Kêt. L'industrie du fer, citation du Docteur Joubert. Le sel et les poissons des plaines de la région. Le Mœuong Phyakaphoumvisaï. Un trésor merveilleux au Ban Dong Nhâng. Au Mœuong Pouthaïsong. La double traversée du Moun. L'arrivée au Mœuong Phimaie..... 67

CHAPITRE IV

De Phimaie à Korat. Séjour à Korat. La ville de Korat

Le Mœuong Phimaie. Ruines et bonzeries. Ancienne importance de Phimaie. Le district. La légende des ruines. La fabrication des pétards et du parchemin. La cérémonie de la coupe des cheveux des enfants. La retraite des filles. Une grande crémation. Les dernières volontés de la défunte. Les combats de coqs. Les soins donnés aux combattants. Le départ de Phimaie et la traversée du bras méridional du Moun. Le Houé Chakarat. Tha Chang. La traversée du Moun. L'arrivée à Korat. Le mauvais accueil des autorités. Le choix d'un pavillon. La visite au gouverneur. L'arrivée d'An, Ouk et Chan. Les soldats réguliers siamois, leur départ pour Nongkhaï. Excursion à Nom Van. Le sel du Ban Kaa. Retour de Nom Van. Le voyage à Phnom Roung et Phakonchhaie. Retour à Korat où sont arrivés Yem et Dou. Excursion de Nou aux environs de Korat. Excursion de Srei, Yem et Nou à Chettoraeh et Chayaphoum. A leur retour préparatifs de départ du Laos. Mauvaise volonté persistante des autorités. Location de deux

Pages

troupeaux de bœufs porteurs et départ pour Sarabouri. Détails sur la ville de Korat, le marché de la Vat Chêng et le Parou. La citadelle, l'enceinte, les bastions. Les portes. Les rues et les quartiers. L'habitation du Chau. Les marchés. Les maisons. L'eau. Les maisons d'eau. Les pagodes de la citadelle et des faubourgs. Les Chinois et leurs pagodes particulières. Les marchandises et le commerce..... 91

CHAPITRE V

Des Dangrêk à Sisakêt, à Oubon et à Sangkeah

An, Ouk, Chan, Dou et Ros quittent la province de Melou Préi pour faire l'ascension des monts Dangrêk. Le col de Dan Ta Pouï et ses trois terrasses. Le Phûm Dau Ta Pouï. Le Mœuong Uttumpor ou Phum Beng Melou. Excursion à Preah Vihéar. Les guides invoquent les divinités. La visite du monument. Retour à Uttumpor. Le Sting Krenhung. L'insalubrité des eaux des Dangkrêk. Arrivée à Koukhan. Mauvais accueil du gouverneur intérimaire. Le Mœuong et la province de Koukhan. L'ancien chef-lieu. Les troubles vers 1830. Au Bau Romduol. Au Mœuong Sisakêt. Dou et Ros se dirigent sur Oubon, par terre jusqu'au Houé Krenhung. Ils descendent en pirogue le Houé Krenhung et le Moun et arrivent à Oubon. Au, Chan et Ouk quittent Sisakêt pour aller à l'Ouest. Au Ban Komphêng. Les Kouïs du Phum Chék. Aux ruines de Prasat Chamrœn et de Prasat Naï Kou. Les voleurs de buffles. Arrivée à Sangkeah. Le Mœuong. La Daun Ngao. La population. Réception cordiale. L'épidémie de variole. La province. Les fonctionnaires. La légende du sceau du Seigneur de Sangkeah. Les poisons. Une recette. Les contrepoisons. Les tubercules aux merveilleux effets. Les goules et les sorciers malfaisants chez les Kouïs. 117

CHAPITRE VI

De Sangkeah à Sourên et aux Dangrêk retour à Sourên

An, Chan et Ouk quittent Saugkeah et se dirigent vers Sourêu. Le Sting Kap Têâl. Les bonzes du Phûm Trom Préi. Renseignements sur le Mœuong Karaphoun. Aux ruines de Prasat Sé Liem. Actes de brigandage. La fabrication des cerfs-volants. Arrivée à Sourên. La réception du Chau. Une citation des Notes de Au. Départ de Sourên pour les Dangrêk. Actes de brigandage au Phûm Pring, au Phûm Bos et au passage Chup Smach. La forêt sombre des Dangrêk. Aux ruines de Prasat Ta Mêàn. Une alerte nocturne. Les arbres Chœùng Chap. La descente des Dangrêk au passage Chup Smach. Le Phûm Trepêang Khpos. Le Luong Phakedei du Phûm Kouk Mon. Visite à quelques ruines. Les pics des Dangrêk. Anecdote des Achars Prak et Près. Ascension des Dangrêk au Phlau Chomtup Péch. La peur des mânes des mortels crus. Le sucre du Phûm Kruos. Les chasseurs de rhinocéros du Phûm Tréai. L'attaque nocturne du Phûm Tani Phnom Soaï Na Hâo. La sépulture des ossements des Seigneurs de Sourên. Retour au Mœuong Sourên..... 143

CHAPITRE VII

Le chef-lieu, la province et les mœurs et coutumes de Sourên

Pages

Le Mœuong. La double enceinte. Les quartiers. Les limites de la province. La population. Les impôts. Le vernis mercak. Le Chau. Le poteau Lak Mœuong. Les fonctionnaires. La cérémonie de l'eau du serment. Le jour de l'an. La chevelure et les vêtements. La secousse des mânes et les amendes. Quelques expressions spéciales de la langue. Les rites de la cérémonie de la coupe des cheveux. Un mariage, cortège, festins, veillée. Le rite du lieu des poignets et les présents. Le rite de l'union des couches. Les bonzes ; expulsion de l'ordre ; sortie volontaire. L'édification d'un temple bouddhique. Les consécrations successives. Les cérémonies de la veille et les offrandes au Krong Péali. Le départ momentané du chef de la pagode lors de l'érection de la charpente. Les aumônes de menue monnaie au populaire. Le théâtre. Les croyances superstitieuses. Le culte des génies. La procédure au tribunal. Le serment judiciaire. Quelques particularités des lois. Les nombreux actes de brigandage. Les mesures de police du Chau. La prohibitiou de la distillation de l'alcool. Le mécontentement des arak. Le serment préventif prêté en masse. Les difficultés avec les marchands Kling et l'exaspération de la population..... 167

CHAPITRE VIII

De Sourên à Sangkeah, Ratanabouri et Korat

An, Chan et Ouk quittent Sourên pour me rejoindre au nord. Mes lettres les font retourner à Sangkeah. Le Mœuong Karaphoum. Au Mœuong Sangkeah. An et Ouk quittent Sangkeah. Les abris pour l'éléphant blanc. Le Mœuong Souraphim. Le Kap Têâl. Visite de quelques ruines. Retour à Sangkeah. Départ de ce Mœuong. Séparation à Kaun Méân. Chan se dirige seul sur Ratanabouri. Il traverse le Kap Têâl et des plaines généralement découvertes et il arrive à Ratanabouri. An et Ouk recherchent d'autres ruines dans la province de Sangkeah. Au Mœuong Kantararoum. Maladie de An. Retour au nord. An et Ouk arrivent à Ratanabouri. Pointe de Chan à Siphoum et retour à Ratanabouri. Les trois voyageurs se dirigent à l'ouest. Ils rentrent en pays cambodgien à Thnong. Le Chau de Chomphon. Les offrandes aux génies des villages de Krepœu Sâ, Kresâng et Prasat. La traversée du Moun. Le Bo Kan Thao. Les inondations du Moun aux pluies. Le Mœuong Chomphon bauri. Les nombreuses anciennes places entourées de bassins-fossés. Les voyageurs rentrent en pays laocien. Au Mœuong Pouthaïsong. Route de Pouthaïsong à Korat. 189

CHAPITRE IX

De Korat à Phakonchhaie

Départ de Korat. La chaux du Ban Houa Thalé. L'œuvre pie d'un bonze. Le sucre du Ban Toum. La traversée du Moun. Au Ban Dong. Les ruines du Mœuong Kao. Le Ban Dong et ses puits. La culture du

Pages

piment. Le commerce et les impôts du village. Le Houé Chakarat. Les peines du voyage. Thung Kathên. Le Lam Plaï Mat. Arrivée au Mœuong Nang Rong. Euvoi de Ros et Ouk à Bouriram. Le Mœuong Nang Rong. La population. Le district. Les troupes d'actrices du pays. Phnom Roung. Au Mœuong Phakonchhaie. Le voyage de Ros et Ouk à Bouriram. Leur départ de Nang Rong. Phnom Kedong. Le Mœuong Bouriram. Les nids d'abeilles. La pierre merveilleuse. Ros et Ouk quittent Bouriram. Leur arrivée à Phakonchhaie..... 215

CHAPITRE X

De Phakonchhaie à Sourên et aux Dangrêk

An quitte Phakonchhaie se rendant à Sourên. La traversée du Preah Chi. Il arrive au Mœuong Sourên où le rejoignent Ouk et Ros. Un Kha Louong siamois. Les entrevues du Chau avec ce Siamois. Les scrupules du Chau à recevoir mes présents. Un départ simulé à l'heure propice. An, Ouk et Ros quittent Sourên allant au sud. Nouvelle visite à Phnom Soai Na Hêo. L'ajournement d'un mariage. Rencontre des convois de charrettes et des caravanes de buffles. Les alarmes des habitants. Le poste de Bak Daï. Le passage Chup Smach. Les regrets de la jeune fille. Les cinq degrés et les quatre terrasses. Au plateau inférieur. Coup d'œil d'ensemble sur les monts Dangrêk et notions sur les passages connus de cette chaine..... 241

CHAPITRE XI

De Phakonchhaie à Korat

Le Mœuong Phakonchhaie. La population. Le riz et le tabac. Les engagements corporels et l'esclavage. Quelques traits de mœurs. Les impôts et les corvées. Les perdrix. Croyances et pratiques superstitieuses. Notre départ de Phakonchhaie. Route dans les bois au sud-ouest. Au Ban Phkêâm. Le Luong Oudâm. Le Houé Plaï Mat. Au Ban Chhèh. Les Chhao Bon. Le Moun, renseignements indigènes sur sa source. L'orage aux stèles. Les serpents. Les villages pégouans. Le Mœuoug Pah Tong Chhaie. Une pointe au sud. Les noces au Ban Houé. Les ruines des environs du Ban Houé. Départ de Pah Tong Chhaie. Les grenouilles. Retour à Korat..... 265

CHAPITRE XII

De Korat à Chayaphoum et retour

Srei, Iem et Nou quittent Korat allant au nord. Le Ta Kong. Le Klong Rokam. Srei se procure des guides. Région noyée aux pluies. Le Lam Chhieng Kraï. Le Kouk Luong. Au Mœuong Chettorach. La réception du Yokebat. Le Mœuong. Le district. Les anciennes mines d'or. Le Lam Phrah Chhi, ou Si. Au Mœuong Chayaphoum. L'histoire de la dame Thong Kham et de ses porcs. Le Mœuong. Le district. Excur-

Pages

sion de Srei à Phou Pha, Départ de Chayaphoum à travers les grandes plaines découvertes. Nouvelle traversée du Si, du Kouk Luong et du Lam Chhieng Kraï. Arrivée à Korat..... 287

CHAPITRE XIII

La province de Korat

Le nom de Korat. Les dignitaires et les fonctionnaires. Les districts. La population. Le sol et les productions. Le poisson. Le sel. Les communications extérieures. Les corvées et l'impôt personnel. L'impôt des champs. L'impôt des boutiques et étalages. Les monnaies. Les pi de porcelaine. Quelques industries. La chaux. Les torches. La poudre. La location des charrettes. Les permis de circulation. Les fourmis comestibles. Les boulettes de terre pour envies. Les femmes. Le jeu. L'eau du serment. Le portrait du roi. Le Ilê Kathên. Les bonzes, leurs mœurs relâchées. Les tas de sable du nouvel an. Le creusement des bassins des pagodes. L'érection des mâts des pagodes. La cérémonie de la tonte du toupet des enfants chez le peuple, chez le Chau et chez les Chinois. Les mariages. La crémation et les rhapsodes. Les préparatifs de la crémation de l'ancien Chau. Le Ilê Krepa des Chinois. Les enterrements. Le culte des arak. Les procès civils et criminels. Les exécutions capitales. Le brigandage dans la province de Korat..... 307

CHAPITRE XIV

De Korat au Ménam Sak

Départ de Korat avec 22 bœufs porteurs. Les jardins du Parou. Les troupeaux de bœufs en marche. Déception au Ban Takrâ. Une étape doublée. Le Ban Sang Mœun. Le Mœuong Kao Nokor Réach Sêma ou vieux Korat. Le Ban Si Khieu. Excursion de Srei au Ban Mak Lœua. Les Laos du Ban Si Khieu. Les Yuon ou Yavana. La location des bœufs porteurs. Le harnachement. Les usages et pratiques superstitieuses. Le départ de Si Khieu. Au Kut Rat Boua Khao. Chan Touk. La route déserte. Les bambous morts. Pak Chhang. Entrée du Dong Phya Yên. Bouok Lêk. Sortie du Dong Phya Yên au Ban Ken Koï sur le Ménam Sak. Considérations sur la rapidité de notre voyage et sur l'utilité actuelle de sa publication..... 331

Prince

Baugé (Maine-et-Loire). — Imprimerie DALOUX.

BL1015 .P24 v.5-6 v.1
Voyage dans le Laos.
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00163 0013